

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark brown color, framing the central text.

676

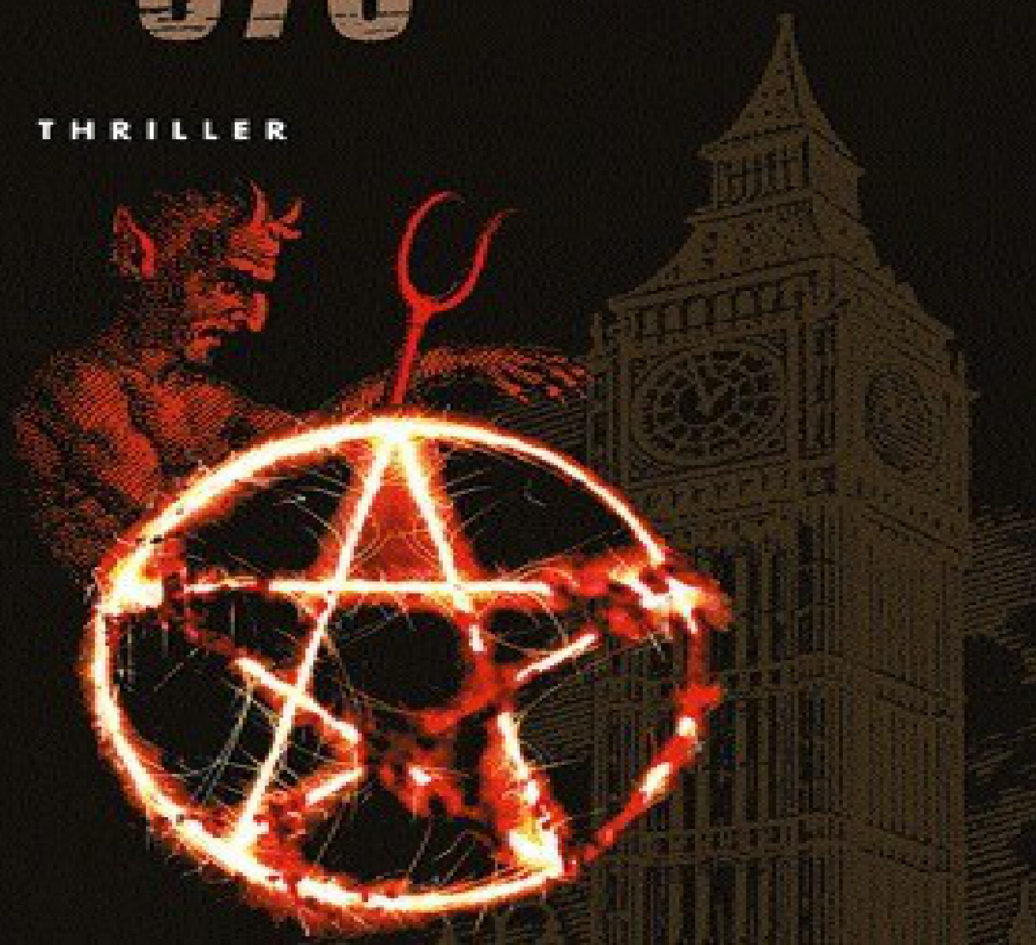
Gerard, Yan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Yan
GÉRARD
676

THRILLER



YAN GÉRARD

676

© Éditions Léo Scheer, 2009

Illustration de couverture : Cédric Gérard

PREMIÈRE PARTIE

Par ses manœuvres, tous, petits et grands, riches ou pauvres, libres et esclaves, se feront marquer sur la main droite ou sur le front, et nul ne pourra rien acheter, ni vendre s'il n'est marqué au nom de la Bête ou au chiffre de son nom. C'est ici qu'il faut de la sagesse, que l'homme doué d'esprit calcule le nombre de la Bête, car c'est un nombre d'homme : son nombre est 666.

Apocalypse selon saint Jean, Chapitre 13

I

New York, 8 décembre 1997, vingt-huitième étage d'une tour de Manhattan. La lueur du crépuscule se répandait dans mon bureau quand l'ombre de Sutton apparut à la porte.

— Je te dérange ?

— Non, entre.

Il ferma derrière lui et s'adossa contre le mur. Il avait sa tête des mauvais jours.

— J'ai à te parler de quelque chose, mais il vaudrait mieux que cela ne sorte pas de ce bureau.

Il haussa les sourcils en regardant à travers le store intérieur les gens qui marchaient dans le couloir. Je fis tourner les lames pour nous isoler.

— Il s'agit de quelqu'un que tu connais, reprit-il. Alan Gordon. On m'a dit que tu es l'un de ses proches.

— Je l'ai été. Pourquoi ?

— Parce qu'il a disparu. Comme s'il était descendu acheter des cigarettes et qu'il n'était jamais revenu.

Le Pr Gordon était connu dans le monde entier. C'était un mathématicien exceptionnel, célèbre pour ses recherches en théorie des nombres. Je le connaissais pour avoir été longtemps son élève.

— Quand est-ce arrivé ?

— Ça date de trois semaines.

— Trois semaines ! Tu te fous de moi, on en aurait déjà entendu parler. Ce n'est pas le genre de nouvelle qui passe inaperçu.

— Sauf si tout est fait pour que ça reste confidentiel. Une enquête a été ouverte à Cambridge, c'est une commission qui s'en charge et tant qu'ils n'auront pas fait toute la lumière sur ce qui s'est passé, il y a peu de chances que ça fasse les gros titres des journaux.

— Pourquoi tant de discrétion ?

— Parce qu'il n'est pas uniquement question de Gordon, dit-il en écartant deux languettes du store.

— Que veux-tu dire ?

Il colla son œil sur la fente pour s'assurer que personne ne pouvait

nous entendre et revint à notre conversation en baissant la tête.

— D'après ce que j'ai entendu, sa disparition ne serait pas la seule raison de s'inquiéter... La cerise sur le gâteau, c'est que personne ne sait sur quoi il travaillait.

Avec le pont d'or qu'on lui avait offert pour rejoindre la prestigieuse université de Cambridge, j'avais du mal à croire que Gordon ait pu passer trois ans sur place sans rien dire de ce qu'il faisait.

— Les gens qui l'ont fait venir en Angleterre doivent bien le savoir.

— Non. Même le mécène qui finançait ses recherches n'en a pas la moindre idée. Le Pr Gordon avait carte blanche. Il pouvait se tourner les pouces s'il voulait, personne n'aurait rien trouvé à redire.

Il était pourtant évident que mon maître avait poursuivi ses recherches. Son travail était toute sa vie.

— Qui t'a parlé de tout ça ?

— Je ne suis pas censé te le dire, répondit Sutton en détournant les yeux.

— Flescher ? Il hésita.

— Je sais que ce n'est pas le grand amour entre vous mais c'est lui qui a tenu à ce que tu sois au courant, au cas où cela t'évoquerait des souvenirs. Maintenant, la balle est dans ton camp. Si tu as gardé des contacts avec le Pr Gordon, tu devrais joindre la commission à Cambridge.

Il ne se montra pas plus insistant et quitta mon bureau avec la certitude que je savais quelque chose mais que je ne lui en dirais rien, dans la seule intention de nuire au Pr Flescher. L'idée n'était pas pour me déplaire, il en aurait cependant fallu plus pour me consoler de la disparition de mon maître.

Je fis pivoter mon fauteuil pour chercher un peu de réconfort dans la contemplation des lumières de la ville. La nuit était déjà tombée et je réfléchissais à ce que Gordon avait pu faire à Cambridge. Je fus obligé de reconnaître que je n'en avais pas la moindre idée. Cela faisait six ans que nous avions coupé les ponts. Je l'avais banni de mes pensées et il me revenait en mémoire tel qu'à notre dernière rencontre, quand je l'avais dérangé dans sa maison à Stockholm pour lui annoncer de vive voix ma décision de partir.

Il en connaissait les raisons et, même s'il n'avait rien à se reprocher, il ne s'en estimait pas moins responsable. Il n'avait pas essayé de me retenir. Les mots étaient restés dans sa gorge comme dans la mienne, de peur de me faire renoncer définitivement à la brillante carrière universitaire qui m'aurait été promise si je m'étais plié aux exigences du métier.

Au lieu de lutter pour ma réhabilitation, j'avais préféré changer

de vie. On m'avait proposé une place de mathématicien à New York, dans une entreprise d'informatique spécialisée dans la gestion des flux financiers. Ce nouveau départ m'offrait une chance de rompre avec le passé, avec l'espoir de ne plus jamais en entendre parler, mais il est des choses que l'on ne peut oublier et qui finissent toujours par refaire surface.

C'était à elles que je pensais en essayant de contenir la tristesse causée par la marée de souvenirs qui remontait en moi.

Trois jours s'écoulèrent avant que je ne me décide à réagir. J'avais des relations à New York, des « amis » à qui je devais le poste que j'occupais chez SysLog et auxquels il m'arrivait de rendre service.

Je pris le téléphone à 18 h 16. Le numéro à appeler était le standard d'un restaurant huppé des abords de Central Park. Je composai les onze chiffres de mémoire. 1-212-477-0777. La voix qui répondit ne m'était pas inconnue.

— Réception du Gramercy Tavern, que puis-je faire pour vous ?

— Bonsoir, je voudrais réserver une table pour samedi soir, vers 21 heures.

Il consulta son registre.

— Pour combien de personnes ?

— Deux.

— À quel nom dois-je prendre la réservation ?

— P., ajoutai-je en abréviation de mon nom.

— Très bien monsieur P., nous vous attendrons après-demain à 21 heures.

— Merci.

— À votre service, répondit-il avant de couper la communication.

« Service » était le mot de passe. S'il se débrouillait pour le glisser dans la conversation, cela voulait dire qu'il m'avait identifié et qu'il suivrait la procédure.

La journée du lendemain passa au ralenti. Je n'arrivais pas à penser à autre chose qu'aux différentes hypothèses qui pouvaient justifier la disparition de mon maître. Je pris le métro pour le Rockefeller Center en fin d'après-midi et la pluie m'accula dans une galerie marchande où je déambulai dans les dédales de vitrines aseptisées. J'en sortis à 18 h 08. Le vent qui soufflait entre les vieilles tours de Manhattan balayait les boulevards de bouffées d'air glacial. Je longeai la 50e Rue et tournai sur la gauche devant la cathédrale St Patrick. Les devantures des boutiques de luxe et les auvents d'hôtels cinq étoiles me protégèrent de l'averse jusqu'au croisement de Madison Avenue avec la 52e. Je m'arrêtai à l'abri sous un échafaudage où j'attendis l'arrivée du commissionnaire. 18h 16. L'heure exacte du coup de téléphone que j'avais donné la veille au Gramercy. Je guettais

le flot des voitures qui longeaient le trottoir jusqu'à ce qu'un vieux taxi au jaune noirci par les années de service déboîte sur la gauche et se range devant la vitrine de la vieille horlogerie du coin de la rue.

Le visage du chauffeur se superposait aux reflets du pare-brise derrière le va-et-vient des essuie-glaces. Son taxi était vide. Je fis quelques pas sous la pluie pour le rejoindre. Il baissa sa vitre et me dévisagea.

— Montez, dit-il – j'ouvris la portière et m'assis sur la banquette arrière. Où allez-vous ?

— 226 West, 22e Rue.

Cette adresse était à deux pas de chez moi. Il démarra et les façades des immeubles, les feux, les flaques d'eau se mirent à défiler par la fenêtre comme un interminable ruban d'ombres et de lumières diluées par la pluie déroulé au rythme des embouteillages.

Je glissai la main dans ma veste. L'obscurité me garantissait assez de discrétion pour déposer mon courrier à destination du Segment sans que le chauffeur s'en aperçoive. Le vide-poches arrière de son taxi faisait office de boîte aux lettres. J'y abandonnai une enveloppe en jetant un coup d'œil dans le rétroviseur. J'ignorais comment le Segment récupérerait les messages qui lui étaient destinés mais le protocole était bien rodé. La procédure prévoyait que la réponse de l'organisation m'attendrait vingt-quatre heures plus tard à un autre endroit.

Le chauffeur ne se rendit compte de rien, il devait en savoir le minimum, et après une vingtaine de minutes son taxi me déposa à proximité de mon appartement.

Je ne mis pas un pied dehors du début du week-end. Je préférerais rester chez moi, emmitouflé dans une vieille robe de chambre, à végéter devant la télévision en sourdine en écoutant des disques de soul.

Il fallait pourtant que je sorte de ma léthargie. J'avais des exercices physiques à faire. Ce qui n'était pour la plupart des gens qu'une récréation revêtait pour moi un caractère d'obligation. Je devais à tout prix me défouler car c'était le seul moyen efficace pour évacuer les vagues de cauchemars numériques que mon esprit torturé soulevait autour de moi. Ce dérèglement était la contrepartie de mon aptitude hors norme pour les mathématiques. Les nombres m'étaient familiers au point que, si je leur laissais libre cours, toute chose finissait par ne plus apparaître que sous une forme algébrique. Les psychologues considéraient cette pathologie comme une manifestation bénigne d'autisme proche du syndrome d'Asperger. Les symptômes commençaient par des crises de démangeaisons numériques qui dévoraient tout ce qui pouvait me passer par la tête. Il ne s'agissait pas de mathématiques constructives mais d'élucubrations fantaisistes qui

s'enchevêtraient peu à peu pour hanter mon sommeil et me couper de la réalité. Les psychiatres ne connaissaient pas de remède, le seul exutoire était de faire du sport, des séances de gymnastique pendant lesquelles je pouvais lâcher la bride à mes démons sans mettre en danger l'équilibre précaire de ma santé mentale.

Ma séance de sport du samedi consistait en une heure de jogging à Central Park ou en bordure de l'Hudson sur Riverside Park, mais avec le froid qu'il faisait dehors je préfèrai me défouler sur le vélo d'appartement que je gardais dans un cagibi pour ce genre d'occasion. Je l'installai dans le salon en prévision du match de basket-ball qui allait suivre sur NBC. Les titres du flash d'information défilaient à l'écran : « ... Manifestation contre l'avortement à l'appel du révérend Bob Fulton, vingt touristes assassinés en Égypte, la dette passe le seuil des 20 % du PIB... » Je me mis à pédaler devant la retransmission du Madison Square Garden. Le match se termina sur le score de 112 à 102. 112 était la somme obtenue en additionnant les nombres premiers de 11 à 29 et 102 celle de 19 à 31. Ce genre de propriétés incongrues formait des nœuds autour desquels mon esprit entortillait des bribes de théories absurdes qui me faisaient dérailler vers le non-sens et chuter dans le chaos de mondes illogiques. Je ne revins à la raison qu'en descendant du vélo un peu après la fin du match et je vis en sortant de la salle de bains qu'il neigeait à plein temps. J'apercevais par la fenêtre les flocons qui tombaient le long des immeubles comme une récolte de coton. Je voyais aussi l'heure et j'étais en retard.

II

Le Corner Bistro était un pub de l'Upper East Side, à l'angle de Park Avenue et de la 76e Rue. Quelques tables étaient disposées entre le comptoir en bois massif au-dessous du collier multicolore des bouteilles d'alcool et le mur couvert de portraits signés d'anciennes gloires de l'équipe des Yankees. J'attendais Susan en sirotant un Sunrise Paradise quand elle poussa la porte de l'établissement.

Elle replia son parapluie et sa silhouette irréprochable me rejoignit dans l'ombre à l'extrémité du zinc.

— l'espère que tu n'as pas trop attendu, dit-elle en posant son sac à main sur le bar. Avec la neige, impossible de trouver un taxi.

Je pris son manteau et le posai sur le mien.

— Non, je viens d'arriver. Qu'est-ce que tu veux boire ?

— Un martini.

— Un martini, s'il vous plaît, répétais-je au barman.

Je la connaissais depuis trois mois. Elle était avocate en droit des affaires chez Forrester et Greystone. Nous nous étions rencontrés à un séminaire d'entreprise dont les tests de psychologie de groupe avaient révélé que j'étais le mouton noir de la bande. Susan n'était pas non plus toute blanche, elle s'entêtait à préserver son indépendance plutôt que de se marier à un riche héritier pour faire tapisserie dans un bel appartement.

Le serveur apporta le verre de mademoiselle et je sortis un billet de 5 dollars pour régler la consommation.

— À quoi trinquons-nous ?

— À ce que tu veux...

— Alors, à nous et à ce dîner en tête à tête, dit-elle avec un regard malicieux.

C'était la première fois que je l'invitais au restaurant. D'habitude, c'était elle qui m'appelait pour l'accompagner à des expos ou des comédies musicales. Je l'avais prévenue au dernier moment et elle avait changé son planning pour que nous puissions nous voir. Nos verres s'entrechoquèrent.

— Tu as prévu quelque chose après le dîner ? demanda-t-elle.

— Je me suis dit qu'on pourrait passer à la patinoire, histoire de finir la soirée aux urgences. Je ne sais pas si tu te rends compte de ce que tu risques à me suivre après 22 heures.

— Je suis prête à prendre le risque.

— Tu te souviens du clip de Michael Jackson, quand il ramène sa petite amie du ciné un soir de pleine lune ? Peut-être que je me transforme aussi en loup-garou et que je t'ai choisie comme dîner !

Susan rit.

— Qu'est-ce qui te dit que ce n'est pas moi le loup-garou ? renchérit-elle dans un éclat de rire.

— Le loup est une créature solitaire. Tu serais plutôt un vampire si tu n'avais pas une croix sur la poitrine et un reflet dans la glace, dis-je en regardant son double dans le miroir. Tu ne m'as pas dit que tu devais passer à une fête après le restaurant ?

— Si, sauf si tu ne veux vraiment pas y aller.

— C'est quel genre de soirée ?

— Plutôt guindée, dit-elle avec le sourire, mais il devrait y avoir de jolies filles et la vue vaut le détour.

Avec la neige qui tombait sur la ville, c'était un argument de poids mais je ne devais pas en oublier ma priorité.

Susan but son martini et nous arrivâmes au restaurant avec une vingtaine de minutes de retard. L'homme qui répondait au téléphone était à la réception, il fit semblant de ne pas me voir et le maître d'hôtel nous accompagna à une table dressée pour deux.

J'attendis que nous ayons fini de manger et que les couverts soient desservis pour m'excuser auprès de Susan et me rendre aux toilettes.

J'y trouvai un type d'une cinquantaine d'années qui se séchait les mains devant le souffle d'air chaud propulsé par un ventilateur. J'avais l'impression d'avoir déjà vu sa tête quelque part mais il sortit sans que j'aie entendu le son de sa voix.

J'attendais d'être seul pour entrer dans la cabine. C'était la seconde boîte aux lettres du Segment. La réponse à mon message était dissimulée entre le carrelage des toilettes et la chasse d'eau. Je sortis l'enveloppe du bout des doigts. Elle était fermée par un sceau de cire rouge frappé de l'emblème de l'organisation. Un corps de serpent matérialisait la lettre S et un bâton reliait la queue du reptile à sa tête. Le cachet se disloqua et je lus entre les lignes, à la recherche d'informations sur la disparition de mon maître. Le message était signé Parker, un nom que je savais lié à la branche opérationnelle de l'organisation, et une seconde lecture me confirma que le Segment ignorait tous les détails de l'affaire. Si cela n'avait tenu qu'à moi, je me serais résigné à ce constat d'impuissance, mais mes « amis » n'étaient pas du genre à attendre les bras croisés que les résultats de

l'enquête paraissent dans les journaux. Ils comptaient sur moi pour infiltrer la commission.

Leur plan était simple. Il suffisait de laisser entendre que j'avais travaillé récemment avec mon maître – comme Sutton et Flescher l'avaient envisagé – de façon à ce que la commission d'enquête m'invite à participer aux auditions. Ma tâche se résumait à rendre cette hypothèse crédible d'un point de vue mathématique, le Segment s'occupait du reste. Je sortis mon briquet et approchai la flamme du coin de la feuille opposé à celui que je tenais entre mes doigts. L'encre noircit et le papier se consuma jusqu'à ce qu'il n'en reste plus qu'un dépôt de cendres noires à la surface de l'eau. Je fis ensuite brûler l'enveloppe et le cachet de cire fondit dans la cuvette. La chasse d'eau emporta les derniers résidus et je revins dans la salle du restaurant en essayant de faire bonne figure.

Malgré mes préoccupations, Susan n'eut pas beaucoup de mal à me convaincre de la suivre à la soirée dont elle avait parlé et nous traversâmes la tempête de neige jusqu'au luxueux appartement où avaient lieu les festivités. La salle de réception était éclairée de lumières tamisées, un vieux pianiste égrenait des notes de jazz depuis l'estrade du salon et un bataillon de serveurs en nœud papillon noir sur blazer blanc acheminait des coupes de champagne à une soixantaine d'invités triés sur le volet.

Susan me présenta à quelques-uns de ses amis. Je fis de mon mieux pour me montrer sous un jour favorable, jusqu'à ce que l'envie de fumer m'attire sur le balcon. La blancheur des toits enneigés illuminait le ciel et les flocons emportés au gré du vent continuaient leur ballet déglingué sous les feux des lampadaires.

J'avais fini ma cigarette depuis longtemps quand ma cavalière me rejoignit sur la terrasse.

— Si tu attends la pleine lune, ce n'est pas ce soir ! dit-elle par allusion à la plaisanterie que j'avais faite au bar.

— Je sais. Dommage !

— Tu n'as pas froid ?

— Si ! Je suis glacé, j'ai l'impression d'avoir des stalactites sous les narines.

Susan rit et je vis qu'elle grelottait. Je couvris ses épaules avec ma veste. Elle avait fait le tour des amis qu'elle voulait voir et proposa de rentrer en taxi. Nous nous retrouvâmes assis l'un à côté de l'autre à l'arrière de la voiture. Je tremblais. D'autres se seraient approchés pour l'embrasser, mais le vertige d'un baiser suffisait à faire de moi un misérable lâche.

— Appelle-moi demain, dit-elle avant que la porte du taxi ne se referme derrière elle et que le chauffeur ne me dépose sur le parvis de mon immeuble, dans le vent qui balayait les congères et glaçait mon

visage fouetté par la neige.

III

Mon voyage en Angleterre fut organisé par le secrétaire particulier du doyen du Collège de Trinity. Un billet d'avion avait été réservé à mon nom au départ de l'aéroport JFK. Le Boeing 747 atterrit en Angleterre dans le soleil couchant d'une fin d'après-midi de janvier. L'homme à tout faire du Pr Mordell, Mr Stumpleton, vint lui-même me chercher à l'aéroport de Londres où je n'eus aucun mal à le reconnaître. Sa grande taille, son corps osseux et son visage émacié étaient à l'image du portrait que l'on m'avait dressé et il sembla lui-même m'identifier sans difficulté. Après de sommaires présentations, il m'aida à porter mes bagages jusqu'au coffre d'une vieille berline de luxe et il insista pour que je monte à l'arrière. Il prit ensuite le volant et son humeur aussi joviale qu'une devanture de pompes funèbres accompagna notre trajet pour Cambridge.

Le Collège de Trinity était l'une des plus prestigieuses académies de la ville et il nous fallut plus de deux heures pour rejoindre la rue pavée qui portait le nom de l'établissement et longeait ses vieux bâtiments en pierre. Notre arrivée était attendue par un comité d'accueil qui patientait sous un porche. Stumpleton se gara entre deux rangées de vélos. Il laissa tourner le moteur et déchargea ma valise pendant que je faisais la connaissance de la gardienne de la résidence, Mrs Weatherley, et du Dr Smith.

— Nous vous avons préparé une chambre dans le château, dit la concierge en me montrant un donjon à quatre tours crénelées qui s'élevait sous une lune majestueuse. Si vous voulez bien me suivre...

Je saisis mes bagages pour lui emboîter le pas en compagnie du médecin tandis que Stumpleton remontait dans la voiture dont les phares s'éloignèrent dans la nuit.

— Le Pr Mordell vous prie de l'excuser, ajouta le Dr Smith. Il n'a pas pu vous accueillir personnellement mais il compte vous recevoir à 20 heures. Je crois qu'il est prévu que vous vous joigniez ensuite à nous pour le dîner.

— Ce sera avec plaisir, dis-je en suivant mes hôtes sous le porche où de grands vantaux fermaient le fond de l'arche par un jeu

d'engrenages et de lourdes chaînes en fer.

Mrs Weatherley nous guida dans l'aile du Collège réservée aux invités occasionnels et aux participants des conférences qui avaient lieu dans l'enceinte de Trinity. Aucune manifestation n'étant prévue dans les jours à venir, il était probable que j'en serais le seul pensionnaire. Le logement que l'on m'avait alloué était au deuxième étage et, après avoir rempli le devoir d'hospitalité que leur avait confié Mordell, le Dr Smith et la gardienne me quittèrent devant la porte de la chambre.

Je fis mon tour d'inspection et m'arrêtai à l'une des fenêtres percées dans l'épaisse muraille de pierre. Elle donnait sur la grande cour carrée entourée des façades médiévales de la chapelle et de la tour de l'horloge. Il régnait entre ces vieux murs un tel calme que le temps semblait s'être arrêté à l'époque où le vieux roi Henry VIII avait réuni les écoles de King's Hall et Michaelhouse pour donner naissance au plus grand Collège de son royaume. L'arôme de l'an 1546 imprégnait la pierre et embaumait les lieux. Accoudé à la fenêtre, le souvenir de mon maître se fit plus présent qu'il ne l'avait jamais été. Je m'attendais presque à le voir traverser la cour avec sous le bras une pile de livres promis à l'impitoyable épreuve de sa prodigieuse sagacité. C'était pour lui que j'étais venu à Trinity, mais mon voyage avait d'autres enjeux qu'un simple pèlerinage. Mon expédition avait été commanditée par le Segment dans le seul but d'éclaircir le mystère de sa disparition. L'organisation avait délivré une lettre antidatée signée de ma main à l'adresse du Pr Gordon et corrompu un membre de l'université pour qu'il falsifie des bordereaux de courrier, de façon à ce que l'existence d'une correspondance entre nous puisse être confirmée. Cet homme travaillait au Collège. J'ignorais son nom tout autant que ses attributions, mais sa fonction devait être suffisamment importante pour lui permettre d'accéder aux archives. Dès réception de mon courrier avec de faux tampons et une écriture illisible qui laissaient croire à son envoi avant la disparition de Gordon, la commission d'enquête m'avait contacté à Manhattan. L'inspecteur m'avait demandé ce que je savais des événements récents et, compte tenu des révélations que je pouvais faire sur les travaux de mon maître, le président de la commission m'avait convoqué pour une audition. Cet homme était le Pr Louis Mordell, doyen du Collège de Trinity. La principale recommandation qu'il m'avait faite avant de venir était de me montrer discret sur les raisons de mon voyage. Je n'avais prévenu que quelques proches de mon déplacement, à commencer par Susan. Je l'avais revue plusieurs fois depuis notre dîner au Gramercy et je devais la retrouver après mon retour à New York, prévu le lendemain.

J'avais pris une douche et m'étais assoupi dans le lit à baldaquin

quand trois coups frappés à la porte m'extirpèrent de mon sommeil. Stumpleton attendait au seuil de ma chambre. Je mis un manteau sur le dos pour le suivre jusqu'à la bâtisse érigée en face du donjon. Les plantes grimpantes qui recouvraient la façade donnaient à la loge des maîtres de Trinity une allure moins médiévale que les autres bâtiments de la cour Henry VIII. Le secrétaire fit sonner la cloche à l'entrée et pénétra dans la demeure. Il s'empara de ma gabardine pour l'emporter au vestiaire. Je l'attendais dans le grand hall lorsqu'une femme d'une soixantaine d'années apparut au sommet de l'escalier qui dominait l'entrée. C'était l'épouse du président de la commission d'enquête.

— Madame la doyenne, Helen Mordell, murmura Stumpleton après avoir rangé mon manteau.

— Merci Irving, répondit-elle pour congédier le secrétaire. Mon mari et moi étions impatients de faire votre connaissance, Alan nous a beaucoup parlé de vous.

— Dans ce cas, j'ai peur que vous ayez une bien mauvaise opinion de moi.

— Si vous faites allusion au fait que vous gâchiez votre talent en travaillant sur des choses sans intérêt – je reconnaissais bien les termes qu'aurait utilisés mon maître –, c'est vrai qu'Alan vous a rarement épargné. Mais ces reproches n'ont jamais rien enlevé à l'affection qu'il vous portait, au contraire.

— Je suppose que j'aurais mieux fait de parler de tout cela avec lui.

— J'ose croire que ce n'est pas trop tard. C'est la première fois que vous venez au Collège ?

— Oui.

— Alors, j'espère que mon mari vous laissera le loisir de visiter les lieux. Il vous attend à l'étage, dit-elle en commençant l'ascension de l'escalier monumental.

La montée des marches nous amena dans une grande salle aux plafonds enluminés et aux murs parsemés de tableaux. C'était le hall de la dynastie des Tudor, dans lequel je remarquai le portrait d'un homme étrange penché devant la reine Elizabeth. Il avait une longue barbe en pointe, une mitre noire et tenait dans ses mains une baguette et une boule de cristal. La femme du doyen me détourna de son effigie en gratifiant la fin de notre traversée de nouveaux commentaires érudits pendant que je regardais de droite et de gauche pour dévisager les portraits des monarques et jouir de leurs expressions figées pour l'éternité.

Elle ouvrit la double porte à l'extrémité de la galerie et me convia dans une salle éclairée par un grand feu crépitant au milieu d'une large cheminée. Les murs étaient couverts de livres, de tableaux et

d'antiquités. Un homme travaillait à son bureau, sous une lampe de banquier. Ses cheveux blancs plaqués en arrière, sa peau flasque et sa large mâchoire lui conféraient l'allure d'un vieil aristocrate au regard aiguisé comme un scalpel.

— Louis, je te présente l'élève d'Alan Gordon, annonça Mrs Mordell.

— Ravi de faire votre connaissance, dit-il en me serrant la main.

— Je vous laisse, messieurs. Le dîner sera servi dans une demi-heure, ajouta la maîtresse de maison avant de s'éclipser par une porte latérale.

— Vous pouvez vous asseoir, proposa Mordell en me désignant un fauteuil devant la cheminée où rougeoyaient les armoiries du Collège. Voulez-vous boire quelque chose ? Un apéritif, une vieille liqueur ?

— Quelque chose sans alcool, si vous avez.

— Bien sûr – le doyen sortit du salon mais il ne devait pas être loin car il continua à parler. Un jus d'orange, pamplemousse, citronnade ?

— Un jus d'orange, s'il vous plaît.

— Mon épouse pense que je devrais boire des jus de fruits. C'est le Dr Smith qui lui a mis cette idée en tête, mais l'âge donne trop peu de privilèges pour que l'on se prive de celui d'apprécier une bonne bouteille quand on l'a sous la main.

Il revint au buffet pour remplir son verre avec le liquide ambré d'un flacon en cristal. Un flot de brandy se déversa dans la coupe. Il déposa ensuite nos verres sur la tablette et s'installa dans un fauteuil en face de moi.

— Avant l'audition de tout à l'heure, je voudrais éclaircir quelques détails qui m'ont échappé... À propos des conditions dans lesquelles vous avez travaillé avec le Pr Gordon.

Il me regardait droit dans les yeux. Je n'aimais pas beaucoup cela, mais j'étais prêt à répondre à ses questions.

— Vous avez repris contact avec lui il y a six mois, c'est bien ça ? demanda-t-il.

— À peu près, oui...

— À votre initiative ?

— Non, la sienne. Il pensait que je pourrais l'aider à étendre une vieille théorie algébrique. Une classe d'outils de théorie des nombres.

— Pensez-vous qu'il avait des raisons particulières de s'intéresser à ce sujet ?

— Aussi absurde que cela puisse paraître, je crois que c'était une certaine forme d'élégance qu'il cherchait. Ce genre d'exigence esthétique va souvent de pair avec ce que l'on appelle le génie.

Il trempa les lèvres dans son brandy et reprit :

— Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il a fait appel à

vous. En général, il avait plutôt l'habitude de travailler seul.

— Moi aussi, mais c'est un sujet sur lequel nous avons déjà travaillé tous les deux. Comme nous n'avions eu aucun contact depuis plusieurs années, il a pensé que j'avais peut-être la réponse à certaines de ses questions. Il m'a envoyé une lettre tapée à la machine pour voir ce qu'il en était. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un formulaire administratif. Je trouvais ça un peu exagéré de sa part, j'ai donc tout mis à la poubelle, je n'avais pas envie d'y répondre. Puis j'ai eu des scrupules.

— Vous avez donc répondu par courrier ?

— Oui... de toute façon, ça ne changeait pas grand-chose. Je n'avais pas les éléments qu'il voulait. J'ai imprimé un message laconique sur lequel j'ai fini par ajouter au dernier moment une note à la main. J'ai reçu quelques semaines plus tard une seconde lettre qu'il avait encore tapée à la machine. J'ai répondu et c'est comme ça que nous avons renoué le dialogue.

— Avez-vous obtenu les résultats qui l'intéressaient ?

— Non, nous n'avons pas eu le temps. Ensuite je n'ai plus eu de nouvelles.

— Vous ne vous êtes pas inquiété ?

— Nous ne nous étions pas adressé la parole pendant plusieurs années, alors un mois et demi ! Je ne savais plus trop à quoi m'attendre avec lui, jusqu'au jour où un collègue est passé dans mon bureau pour me dire que Gordon avait disparu.

— Comment le savait-il ?

— C'est le Pr Flescher qui le lui a dit. Il est membre de la plus haute académie de mathématiques. J'imagine que vous les avez tenus au courant de la situation.

— En effet. Nous sommes tombés d'accord sur la nécessité de ne pas ébruiter cette affaire mais je ne suis pas étonné qu'ils aient essayé de se renseigner auprès de vous. Que leur avez-vous dit ?

— Rien. Flescher est bien le dernier que j'avertirais de quoi que ce soit.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il a déjà trahi ma confiance. C'est un vieil ami du Pr Gordon mais j'évite autant que possible d'avoir affaire à lui.

— Si je comprends bien, nous sommes les seuls à savoir que vous avez collaboré avec Alan Gordon. Dire qu'il s'en est fallu de peu que nous passions à côté ! Votre correspondance nous avait complètement échappé jusqu'à l'arrivée de votre dernière lettre.

— Je sais, oui. Gordon est plutôt du genre maniaque, comme s'il avait peur d'être surveillé. Cela a toujours été l'une de ses obsessions.

Je bus quelques gorgées en pensant à la fausse lettre qui avait mis Mordell sur ma piste. C'était un tissu de mensonges soigneusement

entrelacés avec les deux seuls renseignements dont le Segment avait connaissance. Le Pr Gordon avait bel et bien disparu et il avait laissé sur place une vieille machine à écrire.

— J'ai cru comprendre que ça fait longtemps que vous ne l'avez pas vu, reprit le doyen.

— Six ans déjà. Il travaillait encore à l'université de Stockholm quand j'ai quitté la Suède. De son côté, il n'envisageait pas encore de partir.

— Il était pourtant déjà dans une situation difficile. C'est à cette époque qu'il a reçu une proposition de la fondation Gray. Une bourse qui émanait directement de Mr Gray.

— Qui est-ce ?

— Un homme fortuné et instruit. Vous rencontrerez tout à l'heure son émissaire. Mr Gray est un mécène. Il a proposé de soutenir matériellement et financièrement votre ancien professeur.

— Généreuse attention !

— Pourtant, Alan Gordon l'a refusée. Avec le temps, il a néanmoins réussi à se faire à l'idée que son projet d'institution mathématique indépendante ne recevrait pas le soutien qu'elle méritait et il a fini par démissionner. Mr Gray est alors entré en relation avec lui pour renouveler son offre. Ce n'était pas le genre de proposition que l'on peut se permettre de refuser. Seule une tête de mule comme le Pr Gordon en aurait été capable. Mr Gray lui offrait la liberté, d'avantageuses dispositions financières et d'excellentes conditions de travail. Vous êtes mieux placé que moi pour apprécier une telle offre...

— Il l'a acceptée ?

— Oui, il a finalement accepté la bourse et est devenu l'hôte du Collège de Trinity, répondit Mordell.

— Pourquoi Trinity ?

— Parce que c'était le meilleur endroit pour lui. Newton a découvert ici les lois de l'attraction et c'est dans ce Collège dont il occupait la chaire de mathématiques qu'il a rédigé les *Principia*, le chef-d'œuvre qui a révélé au monde les lois universelles de la gravitation. C'est aussi entre ces murs qu'il a découvert les règles du calcul différentiel. Par tradition, le Collège est resté depuis ce temps une terre d'asile des mathématiques et de ses meilleurs défenseurs. Alan Gordon se sentait ici comme chez lui et toutes les conditions étaient réunies pour permettre à son génie de s'accomplir.

— Et qu'en est-il advenu ?

— Je crains que ce soit à vous de nous le dire... La seule chose que nous savons pour l'avoir vu tous les jours depuis son arrivée au Collège, c'est que Gordon consacrait la plus grande partie de son temps aux mathématiques, une vie presque entièrement dédiée à ses

recherches qu'il notait scrupuleusement dans ses carnets.

Tout le temps qu'il m'avait été donné de côtoyer mon maître, je l'avais souvent vu rédiger ses travaux dans des cahiers grand format recouverts d'une épaisse reliure en cuir. Il y écrivait avec une extrême minutie et, malgré la curiosité que suscitait leur contenu, il n'arrogait à personne le privilège de les lire.

— Que sont-ils devenus ?

— Nous les avons retrouvés dans ses appartements. Tous à l'exception des trois derniers. Et des pages ont été arrachées dans l'exemplaire le plus récent.

— Pourquoi ces pages plutôt que d'autres ?

— Nous pensons qu'elles ont été écrites après son arrivée au Collège. C'est à partir de cette date qu'il ne subsiste plus aucune trace de ses recherches.

— Si je comprends bien, les carnets qu'il a écrits ici ont disparu avec lui.

Mordell acquiesça avant de poursuivre :

— Vous devez vous douter que ça ne va pas sans poser un certain nombre de questions...

Cela expliquait les interrogations de Sutton au sujet des travaux qu'avait réalisés mon maître durant les trois dernières années. D'après ce qu'il avait dit dans mon bureau, tout le monde ignorait ce sur quoi Gordon avait travaillé et c'était pour éclaircir ce mystère que l'on m'avait fait venir à Trinity.

Le doyen me convia à rejoindre Mrs Mordell, le Dr Smith, sa femme et l'aumônier du Collège dans la salle à manger. Ils n'attendaient plus que nous pour passer à table et le souper fut animé par les anecdotes du médecin qui se montra intarissable sur l'histoire de Cambridge. Il évoqua les détails d'une sombre affaire qui avait fait la une des journaux à l'époque de la guerre froide. D'anciens camarades de classe du Collège de Trinity s'étaient révélés être des agents doubles au service de l'Union soviétique. Parmi eux, Kim Philby, Guy Burgess, Donald Maclean avaient rejoint l'URSS en emportant dans leurs valises les secrets nucléaires de la couronne d'Angleterre. Leur trahison avait fait du tort au Collège et cette image de dangereux nid d'espions ternissait encore la réputation de Trinity. Le doyen se dispensa du moindre commentaire et son épouse servit les desserts en évoquant les fantasmes délirants nés de cette affaire quand elle fut interrompue par quelques coups à la porte. Un cognement suivi de deux autres plus rapides. Sans doute la manière de frapper de Stumpleton car c'est lui qui se présenta dans la salle à manger pour dire quelques mots à l'oreille de son maître.

— Merci, lui répondit Mordell. Les autres membres de la commission sont arrivés, ajouta-t-il à mon intention. Ils n'attendent

plus que nous.

Je sortis le premier dans la cour Henry VIII pour fumer une cigarette. La flamme de mon briquet était fébrile, le vent balayait l'esplanade et je dus faire barricade du creux de mes mains pour l'allumer.

Je m'assis sur le rebord de la fontaine au centre de l'esplanade, un octogone en pierre à huit colonnes couvertes d'une coupole. Le bassin reflétait plus d'ombres que de lumières. Le double de la lune miroitait au-dessous du halo des lanternes qui se balançaient au gré du vent. Dans une eau plus lisse, j'aurais pu voir le petit nombre d'étoiles qui, loin du croissant de lune, pailletaient le ciel d'infimes points de lumière. Les irrégularités à la surface formaient des cercles qui s'allongeaient et s'entrelaçaient en effleurant la beauté froide et nue des figures et architectures imaginaires de la géométrie hyperbolique. La similitude des géodésiques de Poincaré avec les arabesques dessinées dans l'eau attisait des tourbillons mathématiques qui menaçaient de m'engloutir lorsque je fus sorti de mes rêveries par le reflet de la rougeur incandescente du bout de ma cigarette. Le cylindre en papier s'était lentement consumé. Je l'éteignis sur la pierre et plongeai les mains dans mes poches pour essayer de les réchauffer en attendant le doyen. Il ne tarda plus à sortir et nous nous retrouvâmes à l'intersection des allées qui quadrillaient l'esplanade.

— La commission nous attend dans l'ancienne faculté de médecine. C'est par là, précisa-t-il en m'indiquant le chemin. Cette partie du Collège n'a pas été rénovée depuis des lustres. C'est un vestige de la vieille époque, nous l'avons choisi pour nous réunir en toute discrétion car cet endroit est fermé aux visiteurs. Cela évite que des oreilles indiscrètes viennent s'inviter aux séances de discussion.

— Je croyais que nous étions peu à connaître la situation.

— Nous sommes peu à en être informés mais, malheureusement, cela n'empêche pas les rumeurs de circuler. Tous ces bruits de couloir ont été alimentés par le passage des enquêteurs. Leurs questions ne sont pas passées inaperçues et, bien sûr, il n'en fallait pas plus pour attiser les ragots. Je tiens pourtant à éviter que la presse s'en mêle, la situation est déjà assez confuse sans que des journalistes viennent fourrer leur nez dans nos affaires... Je ne doute pas qu'ils prendraient un malin plaisir à salir la réputation du Collège, comme le Dr Smith a pu nous le rappeler tout à l'heure.

Il faisait allusion à l'affaire des espions de Trinity. C'était un souvenir qui pouvait justifier que l'on étouffe la disparition de mon maître, mais je ne pouvais m'empêcher d'envisager que cette raison ne soit pas la seule. S'il y avait un autre intérêt à ce que cette histoire se règle en petit comité, le Pr Mordell en avait forcément connaissance et il n'était sans doute pas le seul.

— Combien de membres compte la commission ?

— Huit, répondit Mordell.

— Y a-t-il un mathématicien ?

— Oui. Outre les anciens élèves qui ont tous un certificat dans cette discipline, l'effectif compte deux professeurs en mathématiques mais, je préfère vous prévenir, les mérites dont votre ancien maître a pu faire l'éloge sont ignorés de vos pairs. Les deux experts de la commission ont été plus surpris que moi d'apprendre votre collaboration avec le Pr Gordon et ils n'ont pas l'intention d'être tendres avec vous. Aucun de leurs collègues ne vous connaît, comme si ces six dernières années vous avaient complètement plongé dans l'oubli. Ils ont aussi constaté que vous n'avez jamais publié aucun résultat, ce qui a fini de vous discréditer à leurs yeux. Il y a de quoi mettre en doute vos aptitudes mathématiques.

— Je peux difficilement le leur reprocher.

— Écoutez-moi bien. J'ai toute confiance dans le jugement de votre ancien maître. Il vous portait beaucoup plus d'estime qu'aux deux mathématiciens de la commission. Il les connaissait et il n'a jamais exprimé aucune considération à leur égard mais ce n'est pas à moi de juger si vous avez des idées brillantes ou de seconde main. C'est le rôle des experts qui ont été nommés et, bien que l'audition n'ait pas encore eu lieu, votre nom suffit déjà à leur donner de l'urticaire. J'ai beau savoir que la condescendance fait partie des mœurs courantes des mathématiciens accomplis, je crains que vous ne soyez pas assez aguerri pour inverser la tendance.

— Ils peuvent penser ce qu'ils veulent. De toute façon, je n'ai pas accompli ce voyage pour jouer à ce petit jeu avec eux. Ce qui compte pour moi, c'est de participer à la recherche de la vérité et, avec le peu de choses que vous m'avez dit sur la disparition de mon maître, je n'ai pas l'impression que vous me donniez vraiment les moyens de vous aider.

Nous avons longé le grand hall et traversé un petit bâtiment pour entrer dans une autre cour. Elle portait le nom du doyen Thomas Neville, artisan de la construction d'un grand nombre d'édifices de l'université entre les années 1593 et 1615. Notre chemin se poursuivait sous des arcades qui menaient jusqu'à la bibliothèque de Wren.

— Je comprends votre impatience, répondit Mordell, mais je dois à tout prix éviter de conditionner votre témoignage. Tout ce que je peux vous dire pour l'instant, c'est comment nous avons découvert le regrettable événement qui vous a amené ici. Le reste n'est que spéculation pour la bonne et simple raison que les choses se sont produites à une date anniversaire où le Collège était en service réduit, depuis le vendredi midi jusqu'au lundi matin. Les couloirs étaient encore plus déserts qu'ils ne le sont ce soir. Cela explique en partie

que nous n'ayons remarqué l'absence du Pr Gordon que le lundi matin.

— Est-ce vous qui l'avez découverte ?

— J'étais là quand nous avons réalisé la gravité de la situation mais c'est une serveuse en poste au petit déjeuner qui a donné l'alerte. Le Pr Gordon n'avait pas bu son thé alors que c'était quelqu'un de plutôt routinier. La jeune femme de service a eu la bonne idée d'appeler la bibliothèque pour savoir s'il était déjà arrivé mais il était absent. C'était suffisamment inhabituel pour que l'on me prévienne. J'ai pensé qu'une fièvre de cheval le clouait au lit et j'ai donc demandé au Dr Smith de bien vouloir lui rendre visite pour s'assurer que tout allait bien. Le docteur a frappé à sa porte mais la seule réponse qu'il a obtenue fut un silence de mort. J'ai été prévenu et j'ai naturellement craint le pire. Je suis arrivé sur place pour constater que l'appartement était fermé à clef et qu'il ne semblait pas y avoir âme qui vive à l'intérieur. Nous avons dû attendre l'arrivée de la femme de chambre pour ouvrir sans effraction et constater que la pièce était déserte. J'y suis entré le premier. J'ai tout de suite senti qu'il y avait quelque chose d'anormal. Le professeur n'était pas dans ses appartements et quand je suis entré dans son bureau mon regard s'est porté vers la bibliothèque. Plusieurs étagères étaient vides. Des archives avaient disparu. Je me suis alors dirigé vers l'endroit où il rangeait ses cahiers mais ils n'y étaient pas. Il ne restait plus qu'une vieille machine à écrire à moitié déglinguée... celle qu'il a sans doute utilisée pour vous écrire. Je suis retourné dans son bureau où j'ai fini par retrouver ses carnets. Nous nous sommes rendu compte par la suite qu'il en manquait plusieurs et que certaines pages avaient été arrachées. Puis le Dr Smith est entré à son tour avec Mrs Weatherley et ils ont constaté qu'il manquait un certain nombre de choses auxquelles le professeur était attaché.

— Que s'est-il passé après ?

— J'ai prévenu Scotland Yard. Ils sont arrivés en début d'après-midi et ont décidé d'attendre quelques jours, au cas où le professeur referait surface. L'enquête a été ouverte la semaine suivante et une commission rogatoire a été nommée afin de poursuivre les investigations. C'est la commission qui va vous auditionner dans quelques instants. Je ne peux pas vous en dire plus avant votre déposition. Le clair de lune projetait l'ombre des piliers et des voûtes jusqu'à l'extrémité du promenoir. Mordell s'arrêta à mi-chemin devant une grande porte en bois du XVII^e siècle sur laquelle étaient gravées les armoiries des quatre facultés du Collège : la religion, le droit, la médecine et l'art.

— Cette porte est le seul moyen d'accéder à l'ancienne aile du Collège – il l'ouvrit et la referma à clef derrière nous. Les autres ont

été murées depuis longtemps.

Je pouvais lire dans la poussière l'itinéraire emprunté par les autres membres de la commission. Après une vingtaine de pas, les traces se séparaient en deux et nous suivîmes le chemin le moins fréquenté. Il bifurquait dans une traverse et je vis au bout du couloir la lumière qui s'échappait d'une porte ouverte sur la droite.

— Nous sommes arrivés, dit Mordell.

Les membres de la commission durent entendre nos pas qui résonnaient dans le couloir car c'est dans le silence que Mordell pénétra dans la salle en m'invitant à le suivre.

IV

L'amphithéâtre Hopkins était entièrement couvert de boiseries. Son plancher était étroit et occupé en son centre par une lourde table dont la taille dépassait la longueur d'un homme. Ce n'était pas un bureau mais un établi de démonstration sur lequel d'anciens professeurs avaient disséqué des cadavres. Les rangées de l'amphithéâtre s'élevaient en aplomb de l'autel, de façon à ce que chaque étage en offre une vue imprenable. Cette contrainte nécessitait que l'hémicycle soit si vertical qu'il ressemblait à un puits. Un escalier abrupt en desservait les bancs et, pour y accéder de l'entrée où je me trouvais, il aurait fallu escalader les lambris et passer par-dessus le parapet qui entourait le premier balcon. Le chemin que Mordell et moi avions pris conduisait au centre de l'hémicycle, jusqu'à la table de dissection où le doyen m'invita à poser mon manteau. Il se tourna ensuite vers l'auditoire et leva les yeux vers les visages impassibles des membres de la commission. Ils étaient huit.

Outre Stumpleton, je reconnus les traits sévères du Pr Guldenbacker, titulaire de la chaire de théorie des nombres du Collège. Il avait la réputation d'être l'un des plus éminents spécialistes de la discipline. Je m'attendais à subir ses remontrances et il devait certainement compter sur le renfort de l'un des auditeurs disséminés dans les étages de l'amphithéâtre. Mordell avait fait le compte, nous étions au complet.

— Madame, messieurs, puisque tout le monde est présent, je déclare la séance ouverte, annonça le doyen. Le principal ordre du jour est l'audition de Mr P. ici présent. Je propose comme d'habitude que nous commencions par un tour de table – il se tourna vers la seule femme de l'assistance. Miss Bartlett, peut-être pouvez-vous commencer par mettre tout le monde au courant de l'avancement des recherches. Elle était assise au troisième étage, près de l'escalier, et se tourna de manière à être entendue par tout le monde.

— Je ne vais probablement surprendre personne en disant que depuis la mise en place du dispositif de surveillance, il y a six semaines, Gordon n'a toujours donné aucun signe de vie. Je ne vois

pas d'inconvénient à ce que nous poursuivions les recherches mais il faut se préparer à d'autres types d'investigations.

— Pouvez-vous être plus précise ? demanda Mordell.

— Bien sûr. Compte tenu des discussions que nous avons eues lors des dernières séances, je ne crois pas que nous puissions écarter plus longtemps l'hypothèse du décès du Pr Gordon et vous savez comme moi que toutes les vérifications n'ont pas encore été faites dans ce sens. Je pense en particulier à l'exploration du lit de la Cam.

C'était la rivière qui traversait Cambridge. La plupart des Collèges de la ville, à commencer par Trinity, avaient été construits le long des berges.

— Parce que vous croyez vraiment que le Pr Gordon s'est noyé ? demanda un homme qui portait une veste en tweed.

— Je ne crois rien du tout, monsieur Prescott, répondit-elle. Tout ce que je constate, c'est que nous n'avons trouvé aucune trace du professeur et que, s'il était mort, la logique voudrait que nous ayons retrouvé son cadavre, sauf s'il est dans un lieu inaccessible, ce qui est souvent le cas dans ces circonstances. J'attire donc votre attention sur la possibilité de recourir aux plongeurs afin de nous assurer que nous ne cherchons pas ailleurs ce qui se trouve sous nos yeux.

— Si vous le voulez bien, nous réexaminerons votre proposition en fin de séance, répliqua Mordell.

Elle se recula pour signifier la fin de son intervention et le doyen se tourna vers un autre membre de l'auditoire. Il leva les yeux vers l'homme assis au dernier rang.

— Monsieur Jenkins, voulez-vous nous faire part de vos observations ?

— Je n'ai pas de commentaire à faire, répondit Jenkins. Mordell regarda alors un homme plus avancé avec un visage ramassé dont la pointe du menton était cachée sous un bouc de poils blancs taillés au millimètre.

— Monsieur Finley, pouvez-vous expliquer à la commission où nous en sommes au Collège ?

— Oui, la situation est maintenant sous contrôle. Les professeurs et le personnel savent que le Pr Gordon est absent. Nous avons prétendu qu'il avait accepté une invitation à l'étranger, cela a coupé court aux rumeurs. Pour ce qui est des quelques personnes à avoir des raisons de mettre en doute cette explication, je leur ai fait passer le message d'éviter de propager des opinions contraires à nos déclarations. Je crois qu'ils ont tous compris où se trouvait leur intérêt.

— Bien, nous pourrions peut-être travailler un peu plus sereinement, dit Mordell avant de s'adresser à un homme qui me dévisageait avec un air inquisiteur. Professeur Clark, c'est à vous de

nous faire part des informations que vous avez recueillies.

— Merci professeur Mordell, mais je préférerais attendre la fin de l'audition. La commission se sera déjà sans doute fait sa propre opinion par elle-même.

Il y avait dans sa voix un accent de défi qui semblait mètre destiné.

— Si c'est ce que vous voulez, je n'y vois pas d'inconvénient, dit Mordell. Monsieur Prescott, avez-vous des observations à faire ?

C'était l'homme assis tout en bas, celui qui portait le costume en tweed. Il avait une fossette sous le menton et des cheveux clairsemés.

— Quelques-unes, professeur Mordell. Je voudrais revenir sur ce qu'a dit Miss Bartlett. Je suis d'accord avec elle dans le sens où je ne crois pas que le Pr Gordon ait pu disparaître aussi soudainement. Je vous rappelle qu'il ne s'agit pas d'un bandit de grand chemin mais d'un honnête citoyen de soixante-cinq ans qui, d'après tous les témoignages, n'a jamais fait preuve de beaucoup d'esprit pratique. D'après les informations que nous avons eues, cela n'a jamais été dans ses habitudes de fausser compagnie à qui que ce soit ou de s'évanouir dans la nature sans laisser d'adresse. Cela signifie que cette affaire ne relève pas d'un vulgaire fait divers.

— Nous vous suivons jusque-là, dit Mordell.

— Le moment est venu, messieurs, d'accepter l'idée que les faits ne peuvent s'expliquer aussi simplement que nous essayons de le faire. Compte tenu du fait que le Pr Gordon était un remarquable joueur d'échecs et que nous avons découvert une partie inachevée, je suggère que nous comparions notre situation à ce qui se passe sur l'échiquier. Faisons l'hypothèse que chacun de nous est une pièce. Chaque membre de la commission se demanda quelle figure allait lui être assignée.

— Je crois que le rôle de la reine revient au Pr Mordell, car il est sans conteste le plus actif d'entre nous. L'inspecteur Wiseburn et Miss Bartlett sont les cavaliers. Les professeurs Guldenbacker et Clark sont les tours. Mr Finley et moi-même sommes les fous, tandis que le rôle du roi est dévolu à Mr Jenkins. Ne vous offusquez pas de cette remarque, c'est seulement une hypothèse de travail. Nous savons que nous pouvons attribuer au Pr Gordon un rôle semblable. Qu'est-ce que cela signifie ? Eh bien, qu'une partie s'est engagée, messieurs, et que nous avons de toute évidence un coup de retard. Mais nous pouvons peut-être remédier à notre handicap, encore faut-il que nous sachions à qui nous avons affaire.

Prescott n'avait pas ménagé ses effets. Du haut de son balcon, Jenkins s'avança au-dessus du parapet avec un regard réprobateur :

— Monsieur Prescott, nous voyons bien où vous voulez en venir sauf que, jusqu'à preuve du contraire, nous ne sommes pas des pions

que l'on manipule si facilement. Je ne conteste pas que la partie d'échecs de la petite bibliothèque ait pu être une piste prometteuse, mais essayez d'être un peu pragmatique pour une fois. Si la disparition du Pr Gordon était l'œuvre d'un complot, comme vous le présumez, il y aurait un mobile et des complicités alors que, jusqu'à présent, nous n'avons rien découvert de la sorte.

— Pour le mobile, dit Prescott, il pourrait très bien s'agir de ses travaux.

— Sauf que nous ignorons de quoi il s'agit, opina de nouveau Jenkins.

— Messieurs... les interrompit Mordell avant que Prescott ne renchérisse.

— C'est bien le problème, monsieur Jenkins. Comment expliquez-vous que nous ignorions encore ce sur quoi il travaillait s'il ne s'agissait pas d'un domaine « sensible » ? Ce n'est peut-être pas très rationnel mais j'ai la conviction qu'il y a eu intervention d'un ou plusieurs groupes occultes. Je conviens que je n'ai aucune preuve de ce que j'avance, mais la collaboration entre le Pr Gordon et Mr P. nous avait aussi échappé. Le retard de sa lettre a été un coup de chance et cela ne sera peut-être pas le seul.

— Messieurs, dit Mordell avec autorité, je crois que nous avons mieux à faire que de nous perdre en discussions stériles. Essayez de ne pas l'oublier. Inspecteur Wiseburn, avez-vous découvert quelque chose de nouveau ?

— Non, monsieur. Les derniers témoignages que nous avons recueillis n'ont pas répondu à nos attentes.

— Monsieur Guldenbacker ? demanda Mordell.

— Je m'exprimerai aussi après l'audition, si vous le permettez, répondit le vieux reptile.

— C'est votre droit, dit le doyen. Nous voilà donc arrivés à l'ordre du jour – il se tourna vers moi. Monsieur P., avant de vous donner la parole, je voudrais vous remercier d'être venu parler des travaux du Pr Gordon. Je suis persuadé que votre intervention va être instructive sur cet aspect des choses et probablement sur beaucoup d'autres, termina Mordell avec un mouvement de bras qui m'invitait à poursuivre.

— Monsieur le président de la commission, madame, messieurs, puisque vous m'avez accordé un peu de temps pour évoquer les travaux du Pr Gordon, je vais essayer de mettre en lumière leur caractère fondamental et vous expliquer dans quel contexte ils ont été développés. Je voudrais d'abord évoquer une anecdote qui me semble de circonstance puisqu'elle s'est déroulée à Cambridge, dans un hôpital à proximité du Collège. Le premier protagoniste de cette histoire s'appelle Godfrey Harold Hardy. Ce nom vous dit peut-être quelque chose car il était au début du XXe siècle titulaire de la chaire

de théorie des nombres de Trinity, c'est-à-dire l'un des illustres prédécesseurs du Pr Guldenbacker ici présent. Hardy est l'auteur avec Edward Maitland Wright du célèbre *Hardy and Wright*. C'est une introduction à la théorie des nombres qui fait encore autorité en la matière. La postérité retiendra aussi de lui sa principale découverte, qui n'a pas été un théorème comme nous pourrions nous y attendre mais le génie mathématique d'un jeune prodige indien. Le jeune homme s'appelait Srinivasa Ramanujan, il habitait à Madras. C'était un garçon si obsédé par les mathématiques qu'il avait raté ses études à cause du désintérêt qu'il portait aux autres matières. Comme il fallait qu'il gagne sa vie, son don naturel pour les nombres l'a conduit à devenir agent comptable. Ses obsessions n'ont pas cessé pour autant et, à l'âge de vingt-cinq ans, ses supérieurs hiérarchiques, qui étaient eux-mêmes de bons mathématiciens, lui ont conseillé d'envoyer un recueil de ses intuitions mathématiques aux meilleurs experts anglais, Henry F. Baker, Ernest William Hobson et Hardy. À la réception du manuscrit, le premier réflexe de Hardy a été de rejeter cet étrange courrier comme s'il s'agissait d'une supercherie mais, au fil de la journée, l'originalité déconcertante des quelques formules qu'il avait feuilletées s'est imposée à lui. Il a décidé de leur porter l'attention nécessaire et d'en parler à son collègue Littlewood. Après de nombreuses vérifications, les deux mathématiciens sont arrivés à la conclusion que ces formules incroyables étaient pour la plupart inédites et qu'ils étaient à dix mille lieues de savoir les démontrer. Ce manuscrit ne pouvait être que l'œuvre d'un mathématicien exceptionnel. Hardy a donc fait venir son auteur au Collège de Trinity et il a découvert que ce jeune Indien possédait le génie des plus grands : Pierre de Fermât, Isaac Newton, Friedrich Gauss, Euler, Riemann, Évariste Galois...

Je bus une gorgée du verre d'eau que m'avait discrètement servi Mordell avant de reprendre le fil de mon histoire. — Ramanujan est arrivé à Trinity en 1914. Il y a passé cinq ans. Son intelligence était un véritable diamant mais il s'agissait d'une pierre brute qu'il fallait tailler et polir avant de la dévoiler aux yeux du monde. Ce n'était pas une tâche facile, Ramanujan ne s'est par exemple jamais vraiment habitué à la notion de preuve. D'une manière générale, le travail qui consistait à lui enseigner les rudiments de logique était rendu presque impossible par le foisonnement d'idées nouvelles qu'il ne cessait jamais de proposer. Hardy a quand même essayé de lui apprendre ce qui devait faire de lui l'un des plus grands mathématiciens de notre temps et tout le monde a pu découvrir le génie stupéfiant de ce jeune Indien inconnu. Malheureusement, sa vie a été de trop courte durée. Il est mort à l'âge de trente-deux ans. Pendant l'année 1918, qui fut l'une de ses dernières, Ramanujan était

très malade et il devait rester hospitalisé. Hardy était son protecteur et son ami. Il lui rendait souvent visite à l'hôpital. Comme il n'avait pas le permis de conduire, il y allait en taxi. Une après-midi où il n'avait pas grand-chose à raconter à Ramanujan, il lui a dit : « J'ai réfléchi que le nombre de mon taxi était 1729, cela m'a semblé un nombre plutôt ennuyeux », ce à quoi Ramanujan a répondu : « Mais non ! Hardy, c'est un nombre très intéressant. C'est le plus petit nombre à être la somme de deux cubes de deux façons différentes. » ($1729 = 1^3 + 12^3 = 9^3 + 10^3$) Hardy a demandé quel était le plus petit nombre à être la somme de deux puissances quatrièmes de deux façons différentes et Ramanujan a répondu qu'il devait être très grand parce qu'il ne le connaissait pas. Le nombre en question est 635 378 657 ($635\,378\,657 = 1584^4 + 594^4 = 1334^4 + 1344^4$). Il a été découvert par Euler ; d'autres nombres ont été calculés plus récemment mais, même pour le résultat qu'il ignorait, Ramanujan ne s'est pas trompé. La solution était un nombre suffisamment grand pour sortir du domaine numérique dont il avait une connaissance intime.

Certains membres de la commission connaissaient cette histoire, parue sous la plume de Charles Percy Snow dans la postface du livre de Hardy *Autobiographie d'un mathématicien*.

— La question que se posent les gens qui sont confrontés à un tel phénomène est toujours la même : comment est-ce possible ? Ramanujan répondait en général que sa profonde connaissance des mathématiques lui était inspirée dans ses rêves par une déesse protectrice, la déesse Namagiri. Les formules nées de cette intuition divine comptent encore aujourd'hui parmi les plus stupéfiantes et elles ont fait de Ramanujan l'une des figures marquantes d'un début de siècle qui n'en a pas été avare. On peut d'ailleurs difficilement comprendre l'effervescence qui régnait à cette époque sans revenir sur le contexte scientifique de la fin du siècle précédent. Au XIXe, la situation était comparable en physique, en mathématiques et dans de nombreuses autres sciences. Les progrès réalisés de 1850 à 1900 en électromagnétisme, en thermodynamique, en chimie et en analyse avaient été tellement remarquables que l'on pensait approcher les limites de la connaissance scientifique. Selon l'opinion la plus répandue parmi les savants, il ne restait plus qu'un petit nombre de problèmes à résoudre et un petit nombre d'expériences inexplicables pour arriver à la mise en équations définitive des lois immuables de l'univers. C'était la victoire annoncée des sciences sur la nature. Le XXe siècle a donc commencé par le bilan des problèmes qui restaient irrésolus dans chaque domaine. En physique il y avait l'expérience de Michelson-Morley et en mathématiques un certain nombre de questions ouvertes dont le mathématicien allemand David Hilbert avait fait l'inventaire à la conférence de Paris en 1900. Il subsistait

d'après lui vingt-trois problèmes majeurs que l'on pouvait considérer comme les problèmes du siècle à venir. L'histoire des sciences avait connu en 1900 l'un de ses tournants les plus radicaux. Le XIXe siècle avait foi dans le progrès mais la naïveté ne peut durer qu'un temps.

— Ce que les scientifiques du XXe siècle pouvaient considérer comme une simple formalité s'est vite avéré beaucoup plus fondamental qu'ils ne l'avaient cru. L'expérience de Michelson-Morley remettait en cause toute la mécanique newtonienne et il a fallu le génie d'Einstein inspiré des idées de Poincaré pour comprendre que la structure de l'espace et du temps possédait une complexité insoupçonnée. La physique classique était morte, la physique moderne était née. De nouvelles théories dites de la relativité et de la mécanique quantique allaient devoir prendre forme. La situation était moins spectaculaire en mathématiques mais elle était comparable. L'alter ego d'Einstein était Kurt Gödel, un mathématicien d'origine autrichienne qui menait avec le savant allemand, et beaucoup d'autres, l'offensive des sciences nouvelles contre les illusions de l'intuition. En révolutionnant la logique, Kurt Gödel avait ruiné les espoirs de nombreux théoriciens. Les mathématiciens se plaisaient à croire que, dans un système avec des hypothèses et des règles de déduction, toutes les vérités pourraient être démontrées, mais en énonçant une proposition vraie et indémontrable, Gödel avait mis fin au rêve de ces mathématiques idéales. La proposition qu'il avait énoncée disait en substance : « Je suis une phrase impossible à démontrer » avec comme nécessité qu'elle soit vraie. Dans le cas contraire, elle serait possible à démontrer, et donc vraie, ce qui conduirait à une contradiction. — En répondant de façon négative au second problème de Hilbert, Kurt Gödel a mis en place l'une des pierres angulaires des mathématiques modernes. Ce qu'il y a de remarquable dans cette histoire, c'est que la résolution des problèmes de Hilbert a été le fil rouge des mathématiques du XXe siècle. Avec les travaux de Gödel, le second résultat fondamental qui a marqué l'histoire a été la réponse au dixième problème. La question concernait les équations diophantiennes. Ces équations portent le nom de Diophante d'Alexandrie, un savant grec du IVe siècle, auteur de treize livres intitulés *Les Arithmétiques*. Les six premiers ont été découverts en Italie au XVe siècle, les quatre suivants ont été mis au jour en Iran en 1972 et les trois derniers n'ont jamais été retrouvés. La résolution de ces équations est depuis l'Antiquité l'un des plus grands défis jetés à la face des mathématiciens du monde entier. L'étude des équations diophantiennes était la spécialité de mon maître. Aucun membre de la commission ne pouvait l'ignorer.

— En 1900, le problème posé par Hilbert était de savoir s'il existe une méthode pour les résoudre, et il a fallu attendre 1970 pour qu'il

soit résolu par un jeune mathématicien russe d'une vingtaine d'années. Son nom est Youri Matiassevitch. L'aboutissement de ses recherches devait aussi beaucoup à la mathématicienne américaine Julia Robinson, avec laquelle Matiassevitch collaborait en dépit de la guerre froide. Ils ont montré que l'on pouvait transcrire des pans entiers des mathématiques sous forme d'équations diophantiennes. Grâce à ce résultat, la plupart des questions de la théorie des nombres peuvent s'exprimer sous la forme d'une équation.

Les énigmes les plus difficiles auxquelles l'humanité se soit jamais confrontée concernent les nombres et en particulier les nombres premiers. Le fait que tous ces problèmes puissent se ramener à la résolution d'une simple équation était une avancée remarquable.

— Le sens de tout cela, c'est qu'il suffit de savoir résoudre les équations diophantiennes pour avoir à portée l'ensemble des résultats les plus ardu. Mais il n'y a pas de miracle, car la contrepartie de ce principe est justement l'inexistence de méthodes de résolution efficace. Ce genre d'équations ne peut être résolu qu'au coup par coup. Le meilleur exemple est celui des équations du théorème de Fermât qui ont constitué pendant presque quatre cents ans le plus grand mystère des mathématiques. Il faut d'ailleurs remonter à la première moitié du XVII^e siècle pour trouver l'origine de cette énigme dans la marge d'un exemplaire des *Arithmétiques* de Diophante dont Pierre de Fermât était propriétaire. Fermât était un magistrat français tellement passionné de mathématiques qu'il est considéré aujourd'hui comme le père de la théorie des nombres. *Les Arithmétiques* étaient presque son livre de chevet. Il en a longuement étudié le huitième problème. Ce passage évoque l'égalité entre un carré et la somme de deux carrés, c'est-à-dire exactement l'égalité donnée par la formule de Pythagore ($x^2 + y^2 = z^2$). Fermât s'est interrogé sur la généralisation de l'égalité et il a écrit dans la marge qu'une telle égalité était impossible avec des puissances d'ordre supérieur ($x^3 + y^3 = z^3$; $x^4 + y^4 = z^4$...). Il a ajouté qu'il en avait trouvé une merveilleuse démonstration. Nous n'avons malheureusement jamais mis la main sur la moindre trace de cette preuve. Nous avons seulement pu en reconstruire une, à partir des idées de Fermât, pour le cas où la puissance est d'ordre 4. Cent ans plus tard, Euler a donné une démonstration presque juste pour le cas de puissances d'ordre 3 et, en 1820, Dirichlet et Legendre en ont trouvé une pour des puissances cinquièmes. Il y a eu ensuite Kummer, Sophie Germain et bien d'autres, mais toujours pas de démonstration générale. Il a fallu attendre trois cent cinquante ans pour avoir une preuve complète, une preuve qui nécessite l'emploi des notions les plus complexes des mathématiques modernes. Trois cent cinquante ans et le grand théorème de Fermât a enfin été prouvé. Andrew Wiles l'a démontré comme corollaire de la conjecture de

Taniyama-Shimura sur les formes modulaires. Tout cela dans le seul but de prouver qu'une certaine classe d'équations diophantiennes ne possède pas de solutions. Le Pr Alan Gordon s'est lui-même intéressé aux équations du grand théorème de Fermât au milieu des années 1960, mais le résultat de Matiassevitch en 1970 et le fait que nous puissions étudier par ce biais beaucoup d'autres problèmes l'ont poussé à commencer à travailler dans une voie qui n'avait jusqu'alors jamais été explorée. Plutôt que d'étudier directement de vieilles conjectures, il a décidé de les étudier par l'intermédiaire de leur équation. La plupart des experts ont estimé que cette méthode était absurde, qu'elle était vouée à l'échec et qu'il serait de toute façon impossible d'en tirer quoi que ce soit. Gordon n'était pas de cet avis et il a décidé de leur prouver le contraire en s'attaquant aux cinq conjectures considérées par les spécialistes comme les plus difficiles de toutes les mathématiques. Pour choisir ces cinq problèmes, il s'est fié à l'avis du théoricien Edmund Landau, qui s'était livré en 1912 au même exercice que son compatriote Hilbert, sauf que la conférence n'avait pas eu lieu à Paris mais ici même, à Cambridge, au cours du cinquième congrès international des mathématiciens. Il y avait, d'après Landau, quatre problèmes plus insurmontables que tous les autres. Le premier est une célèbre conjecture qui date de 1742. On la présente en général sous le nom de conjecture de Goldbach. Elle dit que, pour tout nombre pair, on peut trouver deux nombres premiers dont il est la somme (... $46 = 41 + 5$; $48 = 41 + 7$; $50 = 43 + 7$...). La deuxième conjecture est celle des nombres premiers jumeaux. Il existerait d'après elle une infinité de nombres premiers dont la différence est égale à deux (... $13-11$; $19-17$; $43-41$...). La troisième est la conjecture de Legendre, selon laquelle il y aurait toujours un nombre premier entre deux carrés (... $102 < 107 < 112 < 131 < 122$...). La quatrième conjecture concerne l'existence d'une infinité de nombres premiers qui sont la somme d'un carré avec 1 (... $5 = 2^2 + 1$; $37 = 6^2 + 1$; $101 = 10^2 + 1$; $197 = 14^2 + 1$...). Ces problèmes sont indépendants et, bien que leurs énoncés soient relativement simples, il ne faut pas s'y tromper, ils sont d'une telle difficulté qu'aucun des quatre n'a encore été résolu. À ceux-ci, il faut ajouter la conjecture de Riemann, celle que l'on considère comme le saint Graal des mathématiques. En suivant le principe de réduction du dixième problème de Hilbert, Matiassevitch a permis de ramener chacune de ces cinq conjectures à la résolution d'une équation diophantienne et c'est à la résolution de ces cinq équations que le Pr Gordon a consacré la plus grande partie de sa vie. Une analyse hâtive de ses résultats conduirait à dire qu'il a échoué puisqu'aucun de ces cinq problèmes n'a encore été résolu. Ce point de vue serait néanmoins très naïf car, en travaillant sur ces cinq équations

diophantiennes, Gordon a montré un très grand nombre de résultats qui étaient jusqu'alors complètement inconnus. De l'avis de tous les théoriciens des nombres, il est le premier à avoir vraiment ouvert la voie pour les résoudre mais son ambition de créer un laboratoire de recherche consacré à la poursuite de ces travaux n'a malheureusement pas été appuyée par ses confrères.

Le projet a été laminé par les experts et le Pr Gordon a été forcé de l'abandonner. Quant à savoir s'il a lui-même continué dans cette voie, je dois reconnaître que je l'ignore. Nous avons repris contact récemment mais c'était un homme secret et il a gardé pour lui le sujet de ses travaux les plus récents. Notre correspondance ne m'a pas permis de deviner sur quel domaine il travaillait car les notions arithmétiques auxquelles nous nous sommes intéressés possèdent des corollaires dans des domaines qui sortent du cadre de la théorie des nombres. Je pris une profonde inspiration.

— Bien que je ne puisse pas répondre aux questions qui vous préoccupent, j'espère que vous pouvez maintenant mesurer l'intérêt des travaux d'Alan Gordon. C'est un homme qui a voué sa vie aux nombres et, de tous les mathématiciens qu'il m'a été donné de rencontrer, il est de loin celui qui les connaissait le mieux. Je vous remercie pour votre attention, je reste à votre disposition si vous pensez que mon aide peut vous être utile.

Il y eut un moment de silence pendant lequel Mordell se rapprocha de moi. L'assistance était restée attentive jusqu'au dernier mot mais mon discours n'avait pas fait l'unanimité. Le Pr Clark montrait des signes d'irritation.

— Merci, dit Mordell. Je crois que nous pouvons nous réjouir que vous n'ayez pas abordé les détails techniques de vos travaux avec le Pr Gordon, mais j'entends déjà mes collègues mathématiciens vous le reprocher. Monsieur Clark, souhaitez-vous réagir ?

— Oui, professeur Mordell, dit Clark. Pour tout vous dire, je m'attendais à ce genre de prestation dont le seul but est de noyer le poisson en sous-entendant que nous avons devant nous un brillant collaborateur du Pr Gordon. C'est sur ce point que je voudrais intervenir, afin d'en dire un peu plus sur la personne à qui nous avons affaire. Mr P. n'a rien du remarquable mathématicien qu'il laisse entendre. La vérité, c'est qu'il travaille comme conseiller pour une entreprise d'informatique. Il connaît le Pr Gordon pour avoir été son élève, mais sa carrière a été si fulgurante qu'elle s'est soldée, il y a six ans, par un incident provoqué par son incompétence. Le Pr Gordon n'est même pas intervenu pour le défendre et, si vous doutez de sa médiocrité, sachez simplement qu'il n'a jamais rien publié. Je n'ai trouvé qu'un seul rapport le concernant, à propos d'un article qu'il a écrit il y a de nombreuses années : « L'auteur fait table rase des

nombreux articles publiés sur le sujet. Il n'est donc pas surprenant que son principal résultat soit déjà connu depuis longtemps. Outre l'absence d'originalité, la clarté et le style du papier ne sont pas à la hauteur d'une publication de renommée internationale. Je vous recommande donc le rejet ferme et définitif de l'article que vous m'avez envoyé. » Je crois que cela suffit à se faire une idée. Le moins que nous puissions dire, c'est que Mr P. n'est pas à la hauteur des mathématiciens de renom dont il a cité les travaux. Quant à la raison pour laquelle il a été convoqué ici, il s'agissait de nous apprendre le contenu exact de son travail avec le Pr Gordon, contenu sur lequel le Pr Guldenbacker et moi-même avons depuis le début émis des doutes. Il est évident, au regard du passé de notre invité, que ce contenu est inexistant. Si le Pr Gordon avait eu besoin d'aide dans ses travaux, il ne se serait pas adjoint les services d'un mathématicien de seconde zone, il se serait adressé au Pr Guldenbacker ou aux jeunes étudiants prometteurs qu'il côtoyait à la bibliothèque. Non seulement c'est grotesque, mais c'est d'autant plus consternant qu'il nous fait perdre un temps précieux.

— Monsieur Clark, si je n'ai pas donné de détails mathématiques sur mes travaux avec le Pr Gordon, c'est pour éviter de parler dans le vide. Qu'en auraient retiré les membres de la commission non experts en théorie des nombres ? Probablement rien. C'est justement parce que leur temps est précieux que j'ai préféré éviter ce genre de détails. Mais ne vous inquiétez pas, vous aurez bientôt le loisir de vous plonger dans les travaux issus de ma collaboration avec mon ancien maître, car j'ai rédigé un rapport de recherche qui vous sera remis quand vous le souhaiterez. Je vous ferai ensuite remarquer que j'ai écrit le texte auquel vous faites référence à l'âge de dix-huit ans. Je reconnais qu'à cette époque mon compte rendu n'était pas à la hauteur de votre savoir ni de celui du mathématicien expérimenté qui m'a sévèrement critiqué. Quant à la dernière question que vous avez soulevée, à savoir pourquoi Gordon n'a-t-il pas demandé l'aide des membres du Collège, il est possible que j'aie aussi mon opinion là-dessus, mais je préfère vous éviter l'humiliation d'une réponse cinglante.

Clark serra les dents.

— Je lirai votre rapport avec la plus grande attention. Je vous accorde pour l'instant le bénéfice du doute mais, s'il est aussi médiocre que je le crois, soyez certain que l'académie en sera informée et que vous devrez faire vos excuses à la commission et au Collège.

Je ne pris pas la peine de répondre. Après un moment de silence, Mordell demanda : k.

— Professeur Guldenbacker, souhaitez-vous réagir ?

— Non, j'attendrai d'avoir lu son rapport.

— Dans ce cas, nous allons faire une pause.

Certains membres de la commission se levèrent pour confronter leurs points de vue. Clark essaya de contenir sa rage en prenant part aux conciliabules. Les discussions restèrent calmes. Jenkins ne fit rien pour y participer. Il se contenta de rester assis au fond et échangea seulement quelques mots avec Stumpleton, dont le corps efflanqué obstruait la sortie des gradins de l'amphithéâtre. À l'autre extrémité, le Pr Mordell discutait avec l'inspecteur Wiseburn et Miss Bartlett. Ils évoquaient l'avenir de l'enquête judiciaire. En l'absence de nouveaux éléments, elle risquait de se clore rapidement. Le doyen fit mine d'être contrarié puis il revint vers moi.

— Vous vous en êtes plutôt bien sorti, mais j'espère que vous savez à quoi vous jouez avec votre histoire de rapport.

— Le manuscrit est dans la poche de mon manteau.

— Bien. Stumpleton le prendra tout à l'heure pour en faire deux copies et les remettre à vos collègues mathématiciens. Êtes-vous prêt à poursuivre l'audition ?

— Oui.

— Même s'il s'agit d'une formalité, nous allons devoir prendre votre déposition.

— Très bien.

Il se retourna vers le haut de l'amphithéâtre et éleva la voix :

— Messieurs, s'il vous plaît, nous allons reprendre la séance. Les membres de la commission lui obéirent en regagnant leur place. Il attendit quelques secondes et s'adressa à l'homme assis en face de nous.

— Inspecteur Wiseburn, pouvons-nous commencer à prendre la déposition de Mr P. ?

Wiseburn était un homme de taille moyenne avec les cheveux courts. Il travaillait pour Scotland Yard.

— Oui, un instant, répondit-il en ouvrant l'épais dossier qu'il tenait entre les mains – une chemise m'était consacrée. Monsieur P., je dois vous informer que, même si cette commission n'est pas un tribunal, elle dispose d'un certain nombre de prérogatives judiciaires dont nous devons tenir compte. Votre déposition sera donc faite sous serment. Cela vous engage à dire la vérité sous peine d'être poursuivi pour faux témoignage. Jurez-vous de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ? Levez votre main droite et dites « Je le jure ».

— Je le jure.

— Compte tenu de la distance qui vous séparait du Pr Gordon, je ne vous poserai qu'un petit nombre de questions.

— Très bien.

— Pour commencer, pouvez-vous nous dire à quelle date remonte

vosre dernière rencontre avec le Pr Gordon ?

— C'était il y a six ans.

— Où ?

— À Stockholm.

— Quand lui avez-vous parlé pour la dernière fois ?

— Cela remonte à la même époque.

— N'avez-vous eu aucun contact téléphonique depuis ?

— Non, aucun.

— Vous dites qu'il vous a écrit il y a environ six mois, c'est bien cela ?

— Oui.

— Quel était l'objet de ce courrier ?

— Des préoccupations d'ordre mathématique.

— Lui avez-vous répondu ?

— Oui, au total nous avons dû échanger entre six et huit lettres.

— Les avez-vous gardées ?

— Non.

— Pour quelles raisons ?

— Je ne garde pas mon courrier, sauf s'il s'agit de lettres auxquelles j'attache une valeur sentimentale.

— Ce sont des questions personnelles mais nous ne pouvons pas nous permettre de laisser échapper le moindre indice, aussi infime soit-il, dit Wiseburn. Le contenu de vos échanges était-il de nature purement mathématique ou y avait-il des choses plus intimes ?

— Il n'y avait presque rien de personnel.

— Et étiez-vous certain que votre correspondant était bien le Pr Gordon ?

— Oui, cela ne faisait aucun doute.

— Pourquoi ?

— Il n'y a pas grand monde qui manifeste une telle aisance sur le sujet qui nous intéressait.

— Pensez-vous que certains des éléments qu'il vous a communiqués puissent être utiles à l'enquête ?

— Non, je ne le pense pas.

— Avez-vous remarqué quelque chose qui vous a paru anormal ?

— Non.

— N'a-t-il rien écrit qui puisse sembler déroutant ou difficile à comprendre ?

— En dehors de ses idées mathématiques, non.

— Avez-vous observé une dégradation de son état psychologique ?

— Non, je n'ai rien observé de tel.

— Merci, termina l'inspecteur de police. Monsieur Mordell, je n'ai pas d'autre question.

Le doyen s'adressa aux membres de la commission :

— Avez-vous d'autres questions à poser ?

— Oui, dit Miss Bartlett. Même si cet élément n'est pas directement relié à l'affaire, tout ce qui est dit devant cette commission a son importance. Or, si j'en crois les dires du Pr Clark, votre carrière de mathématicien a été interrompue par un incident regrettable...

— Il parlait de ma carrière académique.

— Pouvons-nous savoir de quelle nature était cet incident ?

— J'ai revendiqué la paternité de résultats issus de mes travaux alors que d'autres mathématiciens se les étaient octroyés.

— C'est une grave accusation que vous portez, dit Mordell.

— Et qui s'est retournée contre moi. Les travaux dont il était question ont donné lieu à de nombreuses publications. Ils ont été primés internationalement et ont assuré la promotion de leurs auteurs.

— De quels travaux s'agit-il ? demanda Guldenbacker.

— Des résultats publiés par Flescher et plusieurs de ses élèves sur le problème de Syracuse. Le fait qu'ils signent mon travail de leur nom ne me posait pas de problème outre mesure, j'aurais pu les publier avant qu'ils ne s'en emparent si cela avait compté pour moi. Là où les choses se sont envenimées, c'est quand la commission d'évaluation, dont Flescher faisait partie, a jugé que je ne donnais pas satisfaction en comparaison des excellents résultats publiés par les autres. Voilà ce qui m'a poussé à réagir, et j'ai été mis à pied... mais contrairement à ce qu'auraient voulu certaines personnes, cela n'a pas mis un terme à mon intérêt pour les mathématiques. J'ai trouvé d'autres employeurs moins sensibles à la vanité et, contrairement au milieu universitaire, leur ambition ne se résume pas à publier des papiers afin d'acquérir un semblant de notoriété.

— Pour qui travaillez-vous maintenant ? demanda Finley.

— Pour une entreprise de services informatiques spécialisée dans le traitement des flux financiers. Elle fournit à ses clients des outils statistiques pour prévoir l'évolution des cours de bourse.

— Merci, dit Miss Bartlett.

— J'en reviens au Pr Gordon, reprit Mordell. D'après vous, il s'agit d'un mathématicien de rang international, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, acquiesçai-je.

— Vous devez vous douter que, pour un mathématicien plus modeste, les instances judiciaires se seraient contentées d'une brève enquête administrative, dit-il. Mais ce n'est pas qu'une question de notoriété. Ce dont elles ont peur, c'est que, avec la disparition du Pr Gordon, quelque chose ait pu être dérobé, un résultat qui aurait eu des applications commerciales ou militaires...

— Gordon ne s'intéressait pas à ce genre de choses, dis-je. Vous

devez comprendre que la seule chose qui le préoccupait, c'était le cœur des mathématiques, c'est-à-dire l'endroit imaginaire où se concentrent les plus grandes difficultés et où l'on rencontre les problèmes les plus complexes jamais explorés par l'homme. Bien sûr, il y a de multiples retombées mais ce n'est pas l'essentiel. La cryptographie, par exemple, n'utilise qu'une partie superficielle de la théorie des nombres alors que l'ambition du Pr Gordon a toujours été de résoudre certains des mystères les plus profonds auxquels l'humanité se soit jamais confrontée. C'est trop abstrait pour être considéré comme une chose ordinaire ou pour avoir une valeur marchande. Si les autorités pensent uniquement en termes d'applications, elles se trompent lourdement.

Miss Bartlett et l'inspecteur Wiseburn prirent note de ma réponse tandis que Mordell me remercia d'un signe de tête. Seul David Prescott avait encore une question qui le démangeait.

— Si je peux me permettre, vous avez parlé de Diophante d'Alexandrie et d'un recueil dont les trois derniers livres n'ont jamais été retrouvés. Sait-on de quoi ils parlaient ?

— À peu près de la même chose que les dix précédents. Depuis que les six premiers volumes ont été découverts en Italie par Regiomontanus, ils ont été traduits à de nombreuses reprises et il est incontestable que *Les Arithmétiques* de Diophante constituent, avec *Les Éléments* d'Euclide, l'un des actes fondateurs des mathématiques. Même s'ils en ignorent la fin, les mathématiciens considèrent que la principale révolution introduite par ces livres apparaît dès les premiers tomes. Mais il y a quand même un élément de réponse à votre question dans l'introduction du livre I. Diophante écrit à son disciple Dionysius qu'il entreprend d'exposer la nature et la puissance des nombres. Si l'on admet que les dix premiers livres témoignent de la *nature des nombres* à travers la résolution d'équations, les trois derniers devaient évoquer la *puissance des nombres*. Il est difficile de concevoir ce que Diophante entendait par là et nous n'aurons probablement jamais la réponse car il est vraisemblable que ces trois derniers volumes ont brûlé dans le grand incendie de la bibliothèque d'Alexandrie à la fin du IV^e siècle, quelques années après la mort de Diophante.

— Les dix premiers livres en sont pourtant bien sortis indemnes...

— Oui, les dix premiers livres des *Arithmétiques* ainsi qu'un chapitre des *Nombres polygonaux*, lui aussi écrit par Diophante. Ces textes ont échappé à l'incendie qui a ravagé presque un demi-million d'ouvrages mais, bien qu'ils aient été sauvés des flammes, la destruction des registres de la bibliothèque a causé leur perte. C'est la raison pour laquelle ils ont été dispersés de par le monde. Le fait qu'ils nous soient parvenus est le fruit d'un improbable concours de

circonstances.

— Croyez-vous aux miracles ? demanda Prescott.

— Non.

— Croyez-vous en la puissance des nombres ? demanda-t-il à nouveau.

Ces questions jetèrent le trouble dans la commission.

— Je crains de ne pas voir où vous voulez en venir.

— Monsieur Prescott, veuillez à ce que vos questions soient plus explicites ou nous en resterons là, ajouta Mordell.

— Excusez-moi, dit Prescott, je vais vous dire le fond de ma pensée. J'appartiens à une confession pour laquelle la ville d'Alexandrie a été une terre d'accueil. Il est écrit dans le Talmud : « *Et les enfants d'Israël arrivèrent dans l'Alexandrie d'Égypte et s'y établirent. Et ils y construisirent une synagogue telle que jamais on n'en vit de pareille depuis le jour qu'Israël est allé en exil.* » À l'époque de Diophante, la communauté juive d'Alexandrie devait compter plusieurs centaines de milliers d'hommes et de femmes. Il y avait parmi eux des rabbins pour lesquels l'évocation de certains nombres avait un pouvoir mystérieux. Savez-vous ce qu'est la kabbale ?

Les membres de la commission appréciaient l'indépendance d'esprit à condition qu'elle reste dans les limites du tolérable. À voir leurs réactions, ce n'était pas la première fois que Prescott dépassait les bornes. Il était presque palpable que les autres membres le trouvaient indésirable.

— Vaguement, dis-je en fouillant ma mémoire.

La kabbale désignait une tradition mystique juive qui, depuis le Moyen Âge, avait soufflé sur l'Occident jusqu'à en devenir l'une des principales sciences occultes.

— Vous devez donc savoir que ses principes tiennent autant du pouvoir des nombres que de celui des mots, dit Prescott.

— Vous pensez que les trois derniers livres des *Arithmétiques* ont un lien avec la kabbale ?

— Pourquoi pas ? Peut-être le Pr Gordon en savait-il plus que vous à ce sujet.

— Gordon possédait plusieurs traductions des dix premiers livres de Diophante, il est possible qu'il en ait eu une meilleure connaissance que moi mais, en dehors de cela et du fait qu'il est plus cultivé, je n'ai pas d'autres raisons de penser qu'il s'intéressait au genre de choses que vous venez d'évoquer.

Je sus en prononçant ces mots que je répondais à la question qui le démangeait. Acculé par la levée de boucliers qu'il avait provoquée, il n'essaya pas de prolonger la discussion. Il fit mine d'être satisfait de ma réponse et Mordell reprit la parole :

— Puisque Mr Prescott n'a pas réussi à vous convertir à son point

de vue, nous allons pouvoir mettre un terme à votre supplice. Je vous remercie au nom de la commission pour votre témoignage. Mr Stumpleton va vous raccompagner à votre appartement.

Le grand secrétaire attendait devant la porte. Je pris mon manteau sous le bras, fis un signe de tête pour saluer les membres de la commission et suivis mon guide dans le couloir de l'ancienne faculté. En dehors du chemin que nous empruntions, le carrelage n'avait rien perdu de sa poussière.

Nous sortîmes de l'ancienne faculté et le secrétaire attendit d'être arrivé à l'étage de ma chambre pour briser le silence :

— Vous devez me remettre le manuscrit que vous avez rédigé pour les experts.

— J'allais oublier, dis-je en lui tendant les feuillets qui étaient pliés dans une de mes poches intérieures.

Ses doigts saisirent la liasse de papiers. L'une de ses phalanges n'avait plus d'ongle. Cela devait être douloureux. Je me souvenais d'une scène de film où un gars se faisait torturer à coups de marteau sur les doigts. Il hurlait comme un chien aux portes de l'enfer. Dans de telles circonstances, je n'étais pas certain que Stumpleton aurait poussé le moindre cri.

— Merci, répondit-il. Votre petit déjeuner sera monté à partir de 8 heures. Mr Mordell vous recevra dans son bureau à 11 heures. C'est au dernier étage de la chancellerie.

Il partit et je vis sa silhouette traverser la cour depuis la fenêtre de ma chambre. J'aurais pu guetter le retour des membres de la commission mais je n'en avais pas le courage. Je m'assis sur le lit. J'avais mal à la main droite, une douleur dont j'ignorais l'origine, et je tombais de fatigue. Je ne mis pas longtemps à me coucher. Les draps étaient si froids que mon corps se recroquevilla et, malgré les frissons qui agitaient ma peau, mes dernières pensées s'évanouirent dans les limbes d'un sommeil sans rêve.

V

Les rayons du soleil éclairaient ma chambre. Ma valise était fermée sur le lit, mon manteau étendu à côté. J'avais déjeuné et il ne me restait plus qu'à attendre l'entrevue du doyen pour qu'il me libère de mon assignation. Je mis à profit le peu de temps qui me restait pour me rendre à la bibliothèque. Elle portait le nom de son célèbre architecte, Wren, qui avait eu l'audace d'ériger au XVIIe siècle de gigantesques fenêtres sur toute la longueur du bâtiment. Les livres des collections de Trinity baignaient dans la lumière, à l'exception de vieux spécimens qu'il était préférable de ne pas exposer sans précautions. Le plus célèbre d'entre eux était un manuscrit de l'Apocalypse, une merveille de soixante-deux pages enluminées d'argent et d'or, qui illustrait la prophétie de saint Jean avec une virtuosité inégalée au XIIIe siècle.

Dans le dédale de livres en tout genre qui se dressaient du sol au plafond, la curiosité m'avait naturellement attiré du côté des ouvrages de mathématiques. Gordon devait y avoir ses habitudes, peut-être en avait-il même annoté certains extraits. Je passais en revue les différentes publications qui étaient susceptibles de l'intéresser lorsqu'une bibliothécaire vint à ma rencontre et me demanda de la suivre. Elle m'emmena dans un autre bâtiment où une secrétaire prit le relais pour m'accompagner jusqu'à l'antichambre d'un bureau. Elle frappa à la porte.

— Oui ? dit une voix étouffée.

D'après l'étiquette accrochée à l'entrée, c'était la voix de l'intendant du Collège.

— Mr P. est arrivé, dit la jeune femme en entrouvrant l'un des battants.

— Faites-le entrer.

Elle me fit signe d'avancer. Je pénétrai dans l'office. L'homme assis à son bureau était un membre de la commission. Je reconnaissais son bouc, ses oreilles décollées et son physique d'ancien rugbyman. C'était Finley. Il se pencha vers moi pour me serrer la main.

— On m'a dit que vous étiez à la bibliothèque. Avez-vous vu ce

qui vous intéressait ?

— Pas vraiment.

— Peut-être parce que vous espériez y trouver des choses qui n'y sont plus. Vous me direz si je me trompe mais je crois que ce sont des traces du Pr Gordon que vous cherchiez.

— Je me demandais seulement ce qu'il avait pu lire ces derniers temps. Cela aurait pu me renseigner sur ce qu'il faisait, mais j'imagine que c'est une piste que vous avez déjà suivie.

— Il y a un rapport à ce sujet dans le dossier d'instruction. À vrai dire, je me doutais que vous essaieriez d'apporter votre contribution à l'enquête. Je sais que vous étiez proche du Pr Gordon et, à ce titre, nous vous avons accordé le droit de prendre connaissance de certaines pièces du dossier, à condition que vous vous engagiez à respecter leur confidentialité.

— Je ne demande pas mieux.

— Vous pourrez constater par vous-même que rien dans cette enquête n'a été laissé au hasard... sauf le retard du courrier mais cela, nous n'y pouvons rien, dit-il en souriant.

— Le doyen m'a dit que certains carnets avaient disparu.

— Nous n'avons aucune trace des travaux de Gordon depuis le jour de son arrivée à Trinity.

— Mais pourrais-je consulter ses brouillons ou d'autres documents, s'il y en a ? À moins que ce soit confidentiel...

— Vous ne m'avez pas bien compris. Ce ne sont pas seulement ses derniers carnets qui ont disparu mais tout ce qui concernait de près ou de loin les travaux qu'il a réalisés au Collège. Les seules choses que nous avons, ce sont les carnets qu'il a écrits avant son arrivée ici. Pour le reste, je suis désolé mais nous n'en avons aucune trace, à moins que vous ne sachiez lire dans les cendres.

— Que voulez-vous dire ?

— Que tout ce qui aurait pu vous intéresser a été brûlé. Nous avons fait prélever des échantillons dans la cheminée pour les analyser. Ils proviennent d'une grande quantité de documents en papier dont les souches correspondent à celui qu'utilisait le professeur. Il faut que vous vous fassiez à l'idée qu'il ne reste rien de ce qu'il a fait entre nos murs... Et après tout, c'est peut-être mieux comme ça. Il y a des vérités qui ne sont pas faites pour être révélées. Le Pr Gordon avait peut-être de bonnes raisons pour se débarrasser de son travail.

— Vous pensez qu'il est lui-même l'auteur de ce gâchis ?

— Oui, répondit Finley.

— Mais ça n'a pas de sens !

— Et pourtant, c'est bien ce qui s'est passé. Gordon a brûlé ses travaux comme un peintre brûle ses toiles. Les conclusions de l'enquête sont formelles. Il vous suffira de lire le rapport d'expertise

psychologique pour vous en convaincre. Je le mettrai à votre disposition.

— Je veux bien croire que Gordon était un peu dépressif mais son travail, c'était tout ce qu'il y avait de sacré pour lui !

Mon maître avait perdu son épouse une quinzaine d'années auparavant. Il ne s'en était jamais vraiment remis.

— Sacré ou pas, avec la dégradation de sa santé mentale, nous ne pouvons nous étonner de rien, renchérit Finley. D'après tous les experts qui ont étudié le dossier, les symptômes de Gordon relèvent de la paranoïa. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que cela se soit terminé par une crise.

— Le doyen n'en a pas parlé.

— Parce que ça lui aurait été reproché. Mr Prescott aurait invalidé votre témoignage sous prétexte que vous aviez été influencé.

— Alors, d'après vous, c'est aussi simple que ça. Il a fait une crise de paranoïa et s'est enfui.

— Désolé de vous décevoir mais il n'y a que David Prescott pour réfuter cette conclusion. Il s'appuie sur le fait que nous ignorons sur quoi le professeur travaillait mais c'est une question qui préoccupe surtout la fondation Gray et indirectement la Royal Society De toute façon, vous l'avez bien dit, il est peu probable que ses recherches aient eu une quelconque valeur marchande.

— Pourtant j'ai cru comprendre qu'il y avait d'autres questions sans réponse.

— Il y en a d'autres, bien sûr, mais pas plus que dans n'importe quelle affaire de ce genre. Le seul véritable problème, c'est que nous n'avons pas retrouvé la trace du professeur. C'est le point de départ de la théorie du complot que Prescott avance envers et contre tout. C'est un procédé qui vaut peut-être devant un tribunal mais qui ne devrait pas avoir sa place dans une commission.

— Il m'a semblé qu'il ne faisait pas l'unanimité...

— Nous devons pourtant faire avec lui. Il est le représentant de la puissante Association des amis de Trinity – il regarda sa montre. Vous devez voir le doyen dans trois quarts d'heure. J'ai pensé que, comme vous y avez été autorisé, vous voudriez peut-être visiter les appartements du Pr Gordon et jeter un coup d'œil à ses affaires.

— Si c'est possible...

— Alors autant y aller tout de suite.

Il enfila une veste et nous traversâmes la cour du roi jusqu'à l'aile des invités permanents du Collège. Le Pr Gordon habitait au premier étage, au fond d'un couloir décoré de vieilles étoffes qui représentaient les armoiries de Trinity. Finley entra le premier. Il ouvrit les rideaux et le soleil dessina sur le parquet des polygones de lumière. Dans la clarté du jour, quelques grains de poussière volaient

au-dessus des particules accumulées à la surface du mobilier.

— Nous avons tout passé au peigne fin, dit Finley.

— Y avait-il des traces de violence ?

Mon maître n'aurait pas été en mesure de lutter contre un adversaire entraîné.

— Non, aucune. Les lieux sont presque comme ils étaient quand le professeur a disparu. Il ne manque que quelques plantes. Le gardien les a données à Miss Harding pour qu'elle s'en occupe. Des pièces à conviction ont aussi été déplacées.

— Quelles pièces à conviction ?

— Juste de quoi exciter la curiosité des inspecteurs de police mais les expertises n'ont rien donné et presque tout a été ramené ici.

— Où ?

— Cela doit être dans la malle.

Le coffre en osier était visible depuis la chambre où nous nous trouvions, à côté du bureau, au pied d'un semainier.

— Pourrais-je les voir ?

Finley s'approcha de la caisse et ouvrit le cadenas.

— Allez-y.

Je découvris en l'entrebaillant un éventail d'objets divers dont je fis l'inventaire. Les plus anciens m'étaient familiers. Il y avait aussi la machine à écrire mentionnée par le Segment. Et un paquet de cigarettes.

— Il fumait des Pall Mall ? demandai-je.

— Non. Nous pensons que quelqu'un a oublié le paquet dans ses appartements, mais nous ignorons encore son identité.

Finley était debout à côté de moi. Il caressait son bouc. Je comptai le nombre de cigarettes. Il y en avait quatre.

— Vous connaissez peut-être quelqu'un qui fume cette marque ? demanda-t-il.

— Plusieurs, mais je ne suis pas sûr que cela suffise à en faire de bons suspects.

L'intendant ne réagit pas, pourtant il avait raison. Je connaissais quelqu'un qui fumait des Pall Mall, avec des mains ridées, image fugace d'un homme dont l'identité m'échappait.

— Il y a peut-être des empreintes digitales sur le paquet ? dis-je.

— Non, pas d'empreintes, à part celles du Pr Gordon.

— Et ailleurs ?

— Les seules empreintes qui ont été relevées sont celles du professeur et de Mrs Weatherley. Il y avait aussi quelques traces laissées par le doyen et le Dr Smith.

Finley ferma la malle. Je finis le tour de l'appartement et m'arrêtai devant la cheminée. D'après l'intendant, des secrets concernant les plus vieux mystères mathématiques s'étaient peut-être

consumés dans l'âtre devant moi. En les jetant au feu comme du vulgaire papier journal, l'incendiaire avait commis un crime contre la science.

— La visite n'est pas encore finie, dit Finley. Suivez-moi. Il se rendit dans le dressing-room. La pièce contenait une penderie et des étagères rangées avec minutie. Un grand miroir en face de la porte reflétait son corps massif.

— Refermez derrière vous.

J'obtempérai. Il saisit des deux mains le châssis du miroir et le décrocha. Puis il l'inclina et le fit pivoter de côté en laissant apparaître un trou béant derrière la glace. C'était un passage secret. Finley se débarrassa du trompe-l'œil en l'appuyant contre les étagères et se pencha pour entrer dans la cavité ouverte devant lui. Il disparut presque aussitôt sur la droite après m'avoir invité à le suivre.

J'enjambai le rebord derrière lui et tâtonnai contre le mur. Finley était descendu au bas d'un escalier plongé dans l'obscurité.

— C'est par ici, dit-il en allumant une lampe qui projetait sa silhouette bedonnante sur les parois en pierre.

— Où sommes-nous ?

— Dans l'un des passages secrets du Collège.

Il me remit une lampe torche dont le faisceau semblait plus pâle que le sien.

— Gordon en avait-il connaissance ?

— Oui, c'est moi qui le lui ai montré le jour de son arrivée. C'était l'une de ses exigences pour venir à Trinity. Il voulait un endroit sûr pour conserver ses archives.

— C'est donc ici qu'il rangeait ses carnets en cuir, dis-je en dirigeant ma lampe vers une armoire aux portes fermées contre le mur. Et même dans cet endroit, vous n'avez rien trouvé ?

— Non, il n'y avait que la machine à écrire. Les autres carnets étaient dans le bureau, ils n'y sont plus depuis que le département de mathématiques les a récupérés.

Finley avait ouvert le meuble. Il était vide. Puis je m'écartai du tabernacle et projetai mon faisceau aux quatre coins de la pièce. L'endroit était austère. Il y avait une grosse clef en fer suspendue à un crochet, une lampe à huile, une pendule, des bougies et un alignement de caisses en bois.

— Qu'y a-t-il dans les caisses ?

— Du vin.

Les emballages étaient alignés au bas des dernières marches.

— De quelle origine ?

— C'est écrit sur le côté. C'est du vin français, du bordeaux.

Du château-margaux millésimé et du saint-émilion. Ces bouteilles valent une petite fortune. Le vin était son principal luxe, avec le tabac.

La cavité ne dissimulait rien de vraiment intéressant, mais ce n'était pas tout, car en plus des marches que nous avions empruntées, il y avait une autre ouverture dans le mur opposé à l'escalier. Une herse obstruait le passage sous une voûte en pierre et, lorsque le faisceau de ma lampe était passé devant la grille, l'ombre dentelée de nouvelles marches s'était dessinée en contrebas.

— Et derrière la grille ?

— C'est un escalier qui descend dans les anciennes galeries du Collège. Ce passage secret permettait autrefois d'aller dans les souterrains de Cambridge et de sortir de Trinity, mais il n'en reste presque plus rien aujourd'hui. La plupart des galeries se sont effondrées. Les autres ont été transformées en égouts ou ont été bouchées.

— Et cet escalier ?

— Depuis que les caves du Collège ont été condamnées, il ne conduit plus nulle part.

— C'est cette clef qui ouvre la grille ? demandai-je en lui montrant la tige en métal suspendue au crochet.

— Effectivement – il s'en approcha et la souleva du grappin.

— Peut-on descendre voir ce qu'il y a en bas ? L'intendant regarda sa montre et enfonça la clef dans la serrure de la herse. Le mécanisme était rouillé mais il fonctionnait. Finley tira sur l'un des barreaux, les gonds grincèrent et la grille s'ouvrit.

— Si c'est ce que vous voulez, allons-y.

Il dirigea sa lampe vers le bas et son ombre s'enfonça dans le corridor en pierre. L'escalier était étroit et le plafond voûté. Après une quarantaine de marches, les murs se resserraient. Sa largeur d'épaules lui permettait tout juste de passer et la hauteur de la voûte m'obligeait à me baisser. Nous descendîmes en profondeur, tout juste éclairés par les lumières éphémères de nos torches électriques. Le faisceau de sa lampe s'arrêta sur la paroi. Il éclairait un dégagement dont le seuil était muré.

— Ce passage permettait d'accéder aux caves, la partie la plus ancienne continue à descendre.

Je m'arrêtai devant le mur et examinai sa surface. C'était un mur en brique et en ciment, une vieille construction. Finley replongea dans l'obscurité et je me remis en marche derrière lui. L'escalier était plus raide et la voûte en pierre plus ancienne. Ma lampe torche dirigée vers le bas éclairait le dos de l'intendant qui se frayait un passage dans les ténèbres. L'escalier s'évasa, puis il se termina en une cavité presque circulaire dont les parois suintaient un liquide qui ressemblait à de l'eau. Finley s'arrêta.

— On ne peut pas aller plus loin, dit-il.

Dès que je l'eus rejoint au pied des marches, l'humidité et le froid

commencèrent à me remonter le long du dos. J'avais aussi les mains glacées et les doigts recroquevillés sur le cylindre métallique de la torche. Je fis deux pas de plus pour avancer au centre de la cavité et parcourir les parois du faisceau de ma lampe.

— On dirait le fond d'un puits, dis-je.

— Oui, c'est assez haut. Trois, quatre yards.

Je balayai le sommet du trou en espérant y déceler quelque chose qui aurait échappé aux enquêteurs.

— Êtes-vous sûr que c'est un cul-de-sac ? dis-je en sondant les recoins les plus inaccessibles.

— Oui. Et même s'il y avait un passage là-haut, c'est trop glissant pour escalader.

Je touchai la pierre. Inutile d'essayer de grimper, l'intendant avait raison, c'était trop humide et trop vertical.

— Les enquêteurs ont fait descendre une échelle pour explorer la paroi. Ils ont vérifié que le Pr Gordon n'avait pas caché là-haut certaines choses qui ont disparu.

— Et ils n'ont rien trouvé ?

— Si, mais ce n'est pas vraiment surprenant pour ce genre d'endroit. Il y a un trou juste sous la voûte, dit-il en dirigeant sa torche vers une zone d'ombre. Ça s'enfonce de moins d'un yard dans la paroi. Et il y avait des os à l'intérieur.

— De quel genre ?

— La partie supérieure d'un squelette humain, il était ici depuis au moins deux siècles.

— Vous l'avez fait dater par un expert ?

— Il y a eu deux expertises indépendantes et leurs conclusions concordent sur le fait que la mort de ce pauvre type remonte au moins au XVIII^e siècle. Ils ont aussi été formels sur l'absence de toute concordance entre les dimensions du squelette et la morphologie du Pr Gordon. Ces os ne sont pas les siens.

Finley se rapprocha de l'escalier. Je m'attendais à ce qu'il veuille remonter mais il s'arrêta devant la première marche et se tourna vers moi.

— Maintenant que je vous ai dit tout ce que je sais, c'est à mon tour de vous poser quelques questions. Je ne pense pas que nous aurons de meilleure occasion pour avoir une petite conversation.

Son corps volumineux me barrait le passage.

— C'est pour ça qu'on est descendus ?

— Je ne vous ai pas forcé la main, répondit Finley.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Votre collaboration.

— Ma collaboration à quoi ?

— À nos intérêts communs. Savez-vous pourquoi on vous a fait

venir au Collège ?

— Pour raconter ce que je savais des derniers travaux de Gordon, c'est le motif de mon assignation. Je ne vois pas ce que je pourrais vous dire de plus.

Finley eut un rire sardonique.

— Inutile de jouer la comédie avec moi, je sais que le Pr Gordon ne vous a jamais écrit. C'est moi qui me suis arrangé pour que votre histoire de correspondance tienne debout, mais je ne suis pas sûr que vous sachiez où vous avez mis les pieds.

Les paroles de Finley laissaient entendre qu'il était le contact du Segment à Trinity.

— Comment puis-je être sûr que vous dites la vérité ?

Il leva la lumière de sa lampe sur le mur et dessina une figure avec son faisceau. C'était le sceau du Segment. Cela confirmait qu'il était en relation avec l'organisation.

— Dans ce cas, je ne vois pas pourquoi je suis là, poursuivis-je. On m'a seulement demandé de me renseigner sur les circonstances de la disparition de Gordon, mais j'imagine que vous les avez déjà tenus informés...

— Ce n'est pas pour cela que vous êtes là.

— Alors pourquoi ? Il expira.

— Vous êtes un mathématicien et, à voir comment vous avez mouché le Pr Clark, peut-être même que vous êtes meilleur que les gratte-papier du Collège. C'est pour ça que l'on vous a fait venir. Quand vous serez dans le bureau du doyen, on va vous faire une proposition. Ce n'est pas le genre de marché qui se refuse, vous aurez un gros bénéfice à en tirer, mais nos amis communs n'ont pas voulu prendre de risques. Je dois m'assurer que vous accepterez.

— Vous savez ce qu'on va me proposer ?

— Vous le saurez bientôt mais, quoi qu'il en soit, vous devrez accepter la proposition. Il n'y a pas d'alternative.

Il éclaira sa montre. 1 h 50. Il ne me restait plus que dix minutes avant mon rendez-vous chez le doyen.

— Et à part accepter, que dois-je faire ?

— Rien de plus que le travail pour lequel on vous paiera. C'est tout ce qu'on vous demande. Le reste ne vous concerne pas.

Je n'avais aucune peine à imaginer ce qui risquait d'arriver si je refusais : redescendre dans ce trou à rats avec Finley pour qu'il me mette sa lumière dans les yeux, sorte un pistolet et me colle une balle dans le ventre. Il redescendrait quelques jours plus tard avec une échelle pour hisser mon corps dans l'excavation dissimulée sous la voûte.

— Ai-je été assez clair ? J'acquiesçai d'un signe de tête.

— Bien, dit-il enfin en me jaugeant du regard. Alors allons-y. Il se

retourna et nous remontâmes en silence. Il referma le passage secret derrière nous et nous sortîmes de la penderie. Les marques laissées sur nos vêtements par la descente dans la galerie furent facilement nettoyées et il m'accompagna à la chancellerie pour mon rendez-vous avec le doyen.

Le Pr Mordell vint lui-même me chercher dans le couloir pour me convier dans son bureau. Les rideaux étaient tirés. Plongés dans la pénombre, les avant-bras d'un homme en costume noir laissaient choir ses mains flétries au bout des accoudoirs d'un grand fauteuil en bois. Il tourna son visage anguleux dans ma direction.

— Monsieur P., je vous présente Henry Jenkins, dit Mordell en me conduisant à ses côtés.

C'était l'homme du haut de l'amphithéâtre, le membre de la commission à qui Prescott avait alloué le rôle de roi. Il portait un foulard autour du cou, des cheveux blancs coupés court et des yeux enfoncés au-dessous d'épais sourcils.

— Enchanté, dis-je.

— Tout le plaisir est pour moi.

— Mr Jenkins est l'émissaire de Mr Gray et de sa fondation, ajouta Mordell.

Il m'invita à m'asseoir dans le fauteuil à côté de son invité et rejoignit le sien de l'autre côté du bureau, sous un portrait de Newton.

— Pour ne rien vous cacher, ajouta Jenkins, nous avons beaucoup parlé de vous et nous voudrions connaître votre opinion sur une question qui nécessite l'avis d'un expert.

— Dans quel registre ?

— Le vôtre.

— Si je m'en tiens à ce que vous avez déclaré hier à l'audition, dit Mordell, le Pr Gordon était l'un des meilleurs spécialistes en équations diophantiennes.

— C'est exact, répondis-je.

— Nous nous sommes laissé dire qu'il s'agit d'un domaine dont vous êtes aussi connaisseur.

— Cela ne semblait pas être l'avis des experts de la commission, hier soir !

— Peu importe ce qu'ils ont dit, répliqua Jenkins, aujourd'hui il est uniquement question de vous et de ce que vous êtes capable de faire. Nous avons quelque chose à vous montrer.

Mordell se tourna sur lui-même pour saisir le cadre doré du portrait de Newton. Il le fit pivoter autour d'une charnière ancrée dans le mur et son dos masqua un coffre-fort dissimulé derrière l'emplacement du tableau. Il exécuta ensuite la combinaison du mécanisme d'ouverture, la porte en alliage s'ouvrit sur le ventre obscur du monstre métallique. Mordell y plongea les bras et en sortit

un cahier recouvert d'une reliure en cuir. Il se retourna pour tendre le trésor à Jenkins qui me le transmet. Je le pris et le fis tourner sur lui-même. La couverture en cuir ne portait aucune inscription. C'était un carnet.

— Vous pouvez l'ouvrir, dit Mordell.

La première page était couverte de nombres et de symboles mathématiques. Sa caractéristique la plus frappante était l'absence de texte. Ce n'était pas un manuscrit ordinaire mais un recueil d'exercices sans énoncés.

— Qu'en pensez-vous ? ajouta le doyen. Je finis de lire la première page.

— Ce sont des équations... vraisemblablement des équations diophantiennes. Y a-t-il des explications dans les pages suivantes ?

— Aucune.

— Qui en est l'auteur ?

— D'après vous ? dit Mordell.

— C'est le genre de cahiers qu'utilisait le Pr Gordon, on dirait son écriture et c'est son domaine de prédilection.

— Nous l'avons trouvé dans ses appartements, dit le doyen, cela devrait être suffisant pour lui en attribuer la paternité.

— A-t-il été rédigé au Collège ? dis-je.

— Nous l'ignorons mais nous n'excluons pas la possibilité que ces équations puissent être en relation avec les travaux qu'a réalisés Gordon à Trinity.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous soyez à la hauteur des talents que le Pr Gordon vous prêtait, répondit le représentant de la fondation Gray. Les vingt équations de ce recueil sont peut-être les seuls vestiges mathématiques de son séjour à Trinity. C'est tout ce que nous avons et nous sommes incapables de comprendre de quoi il s'agit. La fondation veut connaître leur signification.

— Pourquoi ne pas vous adresser aux mathématiciens du Collège ?

— Nous l'avons fait. D'après eux, les solutions sont hors de portée des ordinateurs actuels, à moins d'avoir des milliards d'années pour effectuer les calculs. Ils en ont conclu que la résolution de ces équations était impossible, et c'est la raison pour laquelle la fondation Gray veut solliciter le meilleur expert en dehors du Pr Gordon. Le fait que vous ayez été mis à pied pour des raisons qui vous sont personnelles n'a aucune importance. La seule chose qui compte, c'est que vous résolviez ces équations.

— Je peux toujours essayer.

— Le Pr Mordell n'a sans doute pas été assez clair, reprit Jenkins. Ce n'est pas pour essayer que vous êtes là mais uniquement pour

réussir. Nous avons déjà perdu trop de temps, maintenant la fondation veut des résultats. Elle offre 15 000 dollars par équation résolue, avec une prime de 200 000 dollars si vous les résolvez toutes. C'était beaucoup d'argent. Un demi-million pouvait paraître un nombre raisonnable – un 5 suivi de cinq 0 – mais il y a une règle à laquelle les mathématiciens n'échappent pas : quand on leur ajoute le mot « dollar », les nombres donnent vite le vertige.

— Et si les équations n'ont pas de solution ?

— Vous toucherez la même prime à condition d'arriver à le prouver.

— Vous devez vous douter que ce document est confidentiel, ajouta Mordell. Avec les membres de la commission, vous êtes le seul au courant de son existence. Si vous acceptez de travailler pour la fondation, vous devrez demeurer à Trinity.

— Je peux rester une semaine si je préviens mon employeur, mais je ne suis pas sûr de pouvoir prolonger mon séjour au-delà.

— Nous avons déjà pris contact avec lui, répliqua Jenkins. La fondation trouvera un arrangement qui lui sera de toute façon favorable.

— Si vous acceptez, dit enfin Mordell, vous serez l'invité du Collège, vous logerez dans l'appartement du donjon où vous avez passé la nuit et l'ensemble des installations de Trinity sera entièrement mis à votre disposition. Maintenant, c'est à vous de voir si vous êtes prêt à relever le défi ou bien si vous préférez laisser la main. Nous n'attendons plus que votre réponse.

VI

Les rares amis que j'avais à New York se souciaient peu de mes allées et venues mais je pris le téléphone pour les prévenir du prolongement de mon séjour en Angleterre. J'étais surtout préoccupé par la réaction de Susan. Elle me rappela au numéro que j'avais laissé sur son répondeur. Elle m'encouragea à profiter de mon voyage, même si notre prochain rendez-vous tombait à l'eau. Elle voulait me faire une surprise en m'invitant à une soirée costumée où elle devait s'habiller en Marilyn Monroe et moi en John Fitzgerald Kennedy. C'était foutu pour son déguisement, à moins qu'elle ne se trouve un autre président. Sur le coup, cela m'arrangeait presque d'être coincé à Cambridge, mais je n'avais aucune idée du temps que cela allait durer et il fallut moins d'un mois pour que mon addiction à Marilyn commence à me faire trouver le temps long.

Tout le monde mettait pourtant du sien au Collège. Mon employeur avait accepté le dédommagement que lui avait offert la fondation Gray. Même Finley me laissait tranquille. Il se contentait de me surveiller de loin en tenant le Segment informé de l'évolution de la situation. Il avait averti l'organisation de l'arrêt des recherches du Pr Gordon. Son corps n'avait pas été retrouvé dans la Cam, l'enquête était au point mort et la nature de ses travaux restait un mystère. C'était la raison pour laquelle la fondation Gray était prête à me payer si grasement. J'avais vingt équations à résoudre et assez d'argent à gagner pour m'offrir autant de vacances que je pouvais en avoir envie.

L'euphorie avait duré deux semaines. Les cinq premières équations étaient d'une difficulté relative si bien que six jours avaient suffi pour en venir à bout. Ma réussite à l'endroit même où les mathématiciens de Trinity avaient échoué était de bon augure pour la suite mais, comme je m'y étais attendu, la difficulté s'était accrue peu à peu et la résolution des équations était vite devenue une obsession. La beauté des nombres me captivait et, bien que le cours des choses m'en ait en partie détourné, je n'avais jamais cessé d'en cultiver certaines espèces depuis mon bureau à Manhattan.

Les nombres sont comme des fleurs dont les chiffres se replient en

forme de pétales. Certaines variétés sont si singulières qu'elles évoquent les plus étranges orchidées. D'autres sont si rares que l'on n'en connaît guère plus de quelques spécimens. Il est même des espèces qui appartiennent à des variétés algébriques définies par les racines de polynômes.

Les équations et leurs solutions composaient un monde en lui-même, un monde familier dans lequel je vivais reclus, à la recherche d'orchidées jamais inventoriées par nul autre que mon maître. Le carnet était peut-être le testament mathématique des trois années qu'il avait passées à Trinity mais la logique des solutions m'échappait. Non seulement je n'avais aucune preuve qu'il ait dissimulé un secret dans l'unique témoignage de son passage au Collège, mais je n'avais pas la moindre idée de la façon d'interpréter ces nombres.

La fin de l'hiver tarda à se dissiper. J'habitais au Collège depuis treize semaines et je n'avais vu dans le ciel que des amoncellements de nuages. Je me languissais de voir Susan. La distance avait remplacé nos sorties en ville par de longues conversations téléphoniques qui auraient probablement tourné court si je lui avais été indifférent. Mon impatience de la revoir me donnait une motivation supplémentaire pour en finir rapidement avec les équations dont le compte à rebours s'égrenait depuis trois mois. La résolution de la dix-huitième et de la dix-neuvième avait été un exercice de haute voltige et il ne me restait plus qu'à venir à bout de la dernière. En accord avec les termes de mon contrat, les solutions des dix-neuf précédentes avaient engraisé mon compte en banque de presque 300 000 dollars. Mes progrès avaient coûté cher à la fondation Gray et, malgré la fortune qui m'était promise pour la dernière solution, elle se faisait de plus en plus pressante pour en connaître le résultat. Ses représentants faisaient preuve de tant d'impatience que Jenkins avait augmenté la mise. La prime pour la résolution de la dernière équation s'élevait désormais à 300 000 dollars mais il pouvait me proposer tout l'argent du monde que cela ne réglerait pas le problème.

Il s'agissait de mathématiques. La vingtième équation était différente et le principe de mon algorithme semblait incapable de la résoudre.

Cela durait depuis plusieurs jours, une éternité passée à regarder le plafond sans jamais cesser de cogiter. Des pages et des pages de brouillon étaient chiffonnées dans la corbeille à papier, les tiroirs remplis de calculs, des feuilles étalées partout sur le bureau et l'ordinateur restait désespérément muet. Il fallait que je trouve ce qui entravait le calcul et j'espérais que le fait de prendre un peu l'air m'éclaircirait les idées. Je mis mon manteau et quittai l'aile des invités du Collège en laissant le programme de l'ordinateur tourner dans la chambre.

J'avais emprunté l'ancien chemin de halage qui longeait la rivière depuis le pont St John jusqu'à l'écluse de Jésus Green. Un mot glissé la veille sous la porte de ma chambre m'avait donné rendez-vous à 18 heures devant le grand bassin. J'attendais sur un banc au bord de l'eau lorsque je reconnus la silhouette grise qui traversait le pont. David Prescott descendait les marches dans ma direction avec un imperméable sur les épaules, un chapeau en feutre et un sac en plastique presque vide qui ballottait au bout de son bras.

— Avez-vous pris les précautions que je vous ai demandées ? dit-il en me serrant la main.

— Oui, il n'y avait personne derrière moi. Je ne pense pas avoir été suivi.

J'avais traversé la Cam à mi-chemin de l'écluse en profitant du passage sur le pont pour scruter les berges.

— Il vaut mieux qu'on ne nous voie pas trop ensemble, reprit-il. On vous demanderait sûrement ce que j'ai pu vous raconter et je ne tiens pas à ce que cela soit répété. Prescott avait l'habitude de venir à cet endroit. Il portait dans son sac des morceaux de pain rassis qu'il se mit à émietter et à lancer dans l'eau. Les canetons se disputèrent le festin.

— Voulez-vous une cigarette ? demandai-je.

— Non merci, je ne fume pas. Vous savez, quand j'étais étudiant à Trinity, je venais souvent ici. Vous voyez cette péniche ? dit-il en montrant du doigt un vieux rafiot noir et vert amarré à l'autre rive.

— Le Belafonte ? déchiffrai-je sur son flanc en m'allumant une cigarette.

— Oui, *Le Belafonte*. Quand j'étais au Collège, il appartenait à une association d'étudiants dont je faisais partie. Ça fait longtemps que je n'ai pas vu les autres membres. L'un deux s'appelait Albert Falls. Ce nom vous dit peut-être quelque chose ?

— Non, pourquoi ?

— C'était un étudiant dans la même discipline que vous, en théorie des nombres. Il a fait une thèse brillante, mais il est mort dans des conditions tragiques seulement quelques mois plus tard. Il avait vingt-huit ans. Un arrêt cardiaque. Depuis que l'on m'a proposé de participer à cette commission d'enquête sur la disparition du Pr Gordon, son souvenir n'a jamais cessé de me hanter.

— On a tous nos fantômes.

— Si je vous en parle, c'est que, dans la mesure du possible, je voudrais éviter qu'un tel drame se reproduise. Il vaudrait mieux que vous soyez sur vos gardes.

— Je peux savoir pour quelle raison ?

— Parce que vous courez un risque en restant au Collège. Je ne peux pas vous dire de quoi il s'agit, mais je dois vous prévenir que

Trinity n'est pas sans danger pour vous.

— Si ce que vous prétendez est vrai, donnez-moi au moins une bonne raison de vous croire.

— Si je vous dis que le Pr Gordon n'est jamais devenu fou...

— Continuez.

— Ce sont des choses dont j'ai parlé devant la commission avant sa dissolution mais ils ont préféré faire la sourde oreille. Je sais qu'ils se sont laissé abuser. Le Pr Gordon n'est pas devenu fou. Cette explication arrangeait tout le monde mais ce n'est qu'une imposture. Savez-vous qu'il y a eu un antécédent à Trinity ? Un homme que l'on a dit victime d'une folie passagère. Vous voyez peut-être de qui je veux parler ? – je hochai la tête. C'est Newton. Il était titulaire de la chaire de mathématiques de Trinity quand ses contemporains l'ont accusé d'avoir sombré dans la folie. Depuis que j'ai appris que la santé mentale du Pr Gordon était elle aussi mise en cause, je n'ai cessé de penser que des événements semblables avaient pu se dérouler dans l'environnement des deux mathématiciens.

— À presque trois siècles d'écart ?

— Croyez-moi, je préférerais me tromper, mais c'est une histoire qui remonte à la naissance du Collège en 1546 et à la personnalité controversée de l'un de ses premiers étudiants. Newton n'est jamais devenu fou, comme on a pu le croire. Non, dans son cas comme dans celui du Pr Gordon, expliquer leur comportement par la folie était une solution de facilité, mais les observateurs y ont uniquement cédé parce que ça les arrangeait. Quand Newton a été déclaré fou, c'était prétendument la conséquence de deux événements tragiques qui lui sont arrivés à deux semaines d'intervalle.

— Que s'est-il passé ?

— Sa mère est morte et une quinzaine de jours plus tard sa bibliothèque personnelle a brûlé dans un incendie. Des manuscrits auxquels il tenait comme à la prunelle de ses yeux sont partis en fumée et son laboratoire de chimie a été détruit. D'après la version officielle, ce n'était qu'un accident. Son chien aurait fait tomber une bougie et cela aurait mis le feu à la bibliothèque, mais Newton a toujours démenti cette version des faits. Les documents administratifs rapportent qu'à partir de ce moment il n'aurait plus été que l'ombre de lui-même. En plus de sa paranoïa, les archives racontent qu'il était victime d'hallucinations récurrentes et qu'il a sombré dans un état de prostration. Cela a duré trois ans, de 1692 à 1695, avant qu'il ne retrouve ses facultés et redevienne l'homme que l'on respectait auparavant. Vous ne trouvez pas ça bizarre ?

— Si, bien sûr ! mais vous avez une autre explication ?

— J'en ai une, à condition d'être prêt à l'entendre. Pour comprendre ce qui s'est passé au Collège à cette époque, il faut

admettre que le contexte était nettement différent de maintenant, sans oublier que Newton était un homme à part. Plusieurs aspects de sa vie sont restés dans l'ombre de ses découvertes scientifiques et sa face la plus sombre a toujours été méconnue du grand public. Jusqu'à ce que le célèbre économiste John Maynard Keynes dise de lui qu'il n'était pas le premier homme de l'âge de la raison mais le dernier des mages, le dernier des Babyloniens et des Sumériens.

— Qu'est-ce que ça signifie ? – j'écrasai ma cigarette sur le banc.

— Qu'une grande partie de ses connaissances avait trait à la magie des anciens et que ce savoir s'est éteint avec lui. Bien que ce genre de discours soit à contre-courant des croyances modernes, Keynes n'a pas fait ces déclarations à la légère. Certaines archives personnelles de Newton ont été retrouvées en 1934. Elles étaient enfermées en tout anonymat dans une vieille malle qui faisait partie d'un héritage. Leurs nouveaux propriétaires les ont mises en vente aux enchères chez Sotheby's en 1936. La plupart de ces documents historiques ont été dispersés aux quatre coins de l'Angleterre jusqu'à ce que Keynes s'en porte acquéreur les mois suivants et en réunisse une partie dans sa collection personnelle. La vente des manuscrits a fait beaucoup de bruit et les experts se sont aperçus que Newton n'était pas l'homme moderne que l'on croyait. Pour les célébrations du tricentenaire de sa naissance, en 1942, Keynes a publié un article intitulé « Newton, the man » et donné une conférence à la Royal Society où il disait dévoiler qui était vraiment l'illustre savant de Cambridge.

— Et qui était-il d'après lui ?

— Un mystique. S'il n'avait pas cru à la possibilité d'agir à travers le vide, une idée de nature profondément mystique, Newton n'aurait jamais formulé sa théorie de la gravitation. En marge de ses travaux célèbres en mathématiques et physique, il se consacrait à l'alchimie et à la magie. On dit qu'il était à la recherche de l'âme qui anime la matière. Il n'était pas le seul à la chercher. Sous un nom ou sous un autre, cette quête était aussi celle des grands alchimistes italiens Marsile Ficin et Paracelse. Newton était un adepte, il connaissait parfaitement les travaux de Pic de la Mirandole, Agrippa, Guillaume Postel et des autres grands initiés. Il a d'ailleurs lui-même traduit *La Table d'Émeraude*, l'un des textes fondateurs de l'alchimie auquel on prête des liens avec la kabbale et l'arbre des sefirot. Ces manuscrits alchimiques faisaient partie de ses archives personnelles et, même s'il n'a jamais eu l'intention de les rendre publics, ils sont aujourd'hui accessibles dans des bibliothèques, que ce soit à King's Collège, Oxford ou Jérusalem.

— Vous les avez consultés ?

— Oui, pour essayer de comprendre ce qui avait pu se passer les

trois années où il a soi-disant perdu la raison. En les recoupant avec d'autres sources, j'ai fini par découvrir ce que certaines personnes voulaient dissimuler. Vous savez que Newton était l'un des meilleurs mathématiciens de son époque et les manuscrits retrouvés dans la malle témoignent du fait qu'il était aussi un alchimiste hors pair. Dans un domaine comme dans l'autre, sa réussite n'allait pas sans son lot de jalousie. Il a eu des détracteurs en sciences, bien sûr, mais c'est dans des disciplines plus hermétiques qu'il s'est fait ses plus grands ennemis. Contrairement aux sciences rationnelles, l'occultisme est un monde de prédateurs où tout savoir est jalousement gardé par ses initiés et les adversaires que Newton a eus dans ce domaine ne se sont pas contentés de voir en lui un simple concurrent. Il y avait à Trinity des hommes qui se voulaient les héritiers d'un sombre personnage dont Newton n'a jamais donné que les initiales, les lettres J et D, et quand ils ont découvert le pouvoir que les travaux du mathématicien pouvaient leur apporter, ils ont naturellement voulu s'en emparer. Newton n'était pas du genre à se laisser intimider et il a refusé de céder. Il n'imaginait peut-être pas le prix qu'il aurait à payer. Il a fini par lui en coûter ce qu'il avait de plus cher, sa mère et ses livres. Les héritiers de J. D. se sont introduits dans la bibliothèque de ses appartements à Trinity pour y voler des manuscrits avant de mettre le feu derrière eux. Personne n'a accepté de confirmer cette version des faits. Le seul témoignage dans ce sens était celui de Newton et c'était un jeu d'enfant de le discréditer. Sa réputation de savant a joué contre lui et les autorités n'ont pas fait preuve d'un grand acharnement à établir la vérité. Il leur était sans doute préférable d'enterrer l'affaire pour protéger les véritables maîtres des arcanes de Cambridge. Quant à Newton, on le disait déjà à moitié fou avant qu'il ne soit victime d'une conspiration. À partir de ce moment-là, les choses ont empiré. Il en a été profondément affecté. Malgré la fatigue, il ne dormait plus la nuit et restait prostré des journées entières sur la dalle de son laboratoire. Des inscriptions en recouvraient les murs et il dilapidait son argent pour faire venir des livres de toute l'Europe. Cela a duré trois ans, une sorte de purgatoire pendant lequel il a affronté ses démons, des démons qui ne sont pas allégoriques. Des démons qu'il a vraiment vus.

— Vous pensez qu'il a eu des hallucinations ?

— Si c'en était, cela aurait voulu dire qu'il avait véritablement sombré dans la démence. Paranoïa, schizophrénie ou sénilité précoce, dans un cas comme dans les autres, ce ne sont pas des maux dont on peut guérir aussi vite. Pour un homme d'une cinquantaine d'années, c'est impossible. Il faut vous rendre à l'évidence, tout cela n'était pas le fruit de son imagination. L'homme dont les initiales sont J. D. était bien réel et ses héritiers le sont aussi.

— Savez-vous qui se cache derrière ces initiales ?

— Oui, il n'y a aucun doute sur la personne. Si Newton n'a pas écrit son nom, ce n'était pas pour dissimuler son identité mais plutôt parce qu'elle était si évidente qu'il était inutile d'en dire plus.

— Je ne vois pas qui cela peut être.

— Vous le découvrirez assez vite par vous-même. Il y a d'autres choses qui vous concernent plus directement. Newton et votre maître ne sont pas les seuls mathématiciens à avoir eu des déboires à Trinity. Vous en connaissez au moins un autre, le mathématicien indien dont vous avez parlé à votre audition.

— Ramanujan.

— Oui, et vous savez sûrement que la maladie qui l'a frappé n'a jamais été identifiée. Ce qu'il y a de plus inquiétant, c'est qu'il n'est pas le seul à être rentré dans son pays avec une santé déficiente. C'est arrivé à de nombreux autres mathématiciens à leur retour de Trinity, sans compter ceux qui sont revenus chez eux avec des troubles de la mémoire. Il y a quelque chose ici qui met en péril les spécialistes de la théorie des nombres et, bien que la commission d'enquête n'ait rien voulu entendre, je sais qu'il ne s'agit pas d'une simple coïncidence. Il y a certaines choses que je ne pouvais pas raconter à la commission.

— Pourquoi ?

— Parce que cela concerne la période où j'étais étudiant au Collège et je préfère que certaines personnes ne remontent pas jusque-là mais, vous pouvez me croire, une menace pèse sur les mathématiciens de passage au Collège et elle ne frappe pas que les invités. Albert Falls en a lui aussi été victime.

— C'était votre ami mathématicien ?

— Oui.

— Vous avez dit qu'il était mort d'un arrêt cardiaque, c'est bien ça ?

— Il a été victime d'une mort subite, c'est le genre d'accident que peut déclencher une émotion trop violente. Et l'émotion la plus violente est la peur. J'ai recueilli le témoignage de plusieurs personnes qui sont allées à son enterrement. Tous ceux qui se sont approchés de son corps ont eu la même impression. Ses traits étaient défigurés par une expression de terreur difficile à imaginer. Ce n'était plus le visage du jeune homme qu'ils avaient connu.

— Avez-vous une idée de ce qui s'est passé ?

— En partie, oui, mais ce que je vais vous dire doit rester entre nous. L'association dont j'étais membre avec Albert s'appelait le Club des apprentis bateliers du *Flatus Green*. Sa vocation était de restaurer de vieilles péniches abandonnées le long de la Cam, mais ce n'était qu'une occupation à temps partiel. Le *Flatus Green* était le premier bateau que nous avions retapé, il était le plus souvent amarré à l'un de

ces pontons. Le club qui se réunissait à bord était en fait un cercle d'étudiants qui se voulait inspiré des sociétés secrètes du début du siècle. Nous devions prêter serment pour y entrer et la seule chose qui nous intéressait était de baigner dans les mystères qui entourent l'occultisme, l'alchimie ou la kabbale. Tout cela nous fascinait, comme beaucoup d'autres étudiants, et le serment fait à la confrérie nous engageait à essayer d'en percer les secrets. Le principal divertissement auquel nous nous livrions consistait à tenter d'accomplir les sortilèges décrits dans de vieux livres achetés aux bouquinistes de Cambridge, de Londres ou même de Paris. Il fallait de la patience, les préparatifs pouvaient durer plusieurs mois et, quand arrivait le moment de mettre en œuvre le rituel, il ne fallait pas se défilier. La peur nous prenait à la gorge. En général, les résultats n'étaient pas à la hauteur de ce que nous espérions. Nous nous en tirions avec une frousse à pisser dans notre froc, rien de bien grave sauf que l'échec n'a pas toujours été au rendez-vous. Il s'est produit plusieurs fois des manifestations qu'un esprit rationnel refuserait d'admettre, je peux vous dire que ce genre d'expériences vous glace le sang d'une terreur qui ne s'évanouit pas en une semaine mais qui s'installe dans vos rêves de gosse pour hanter votre vie d'adulte.

Ses yeux scintillaient d'un éclat morbide.

— Nous avons eu le sentiment qu'il ne fallait plus jouer avec ça et il a fallu menacer certains membres pour qu'ils tiennent leur langue. J'ai aussi essayé de me débarrasser des manuscrits qui nous ont conduits si près du chaos. Inutile d'être très malin pour comprendre que nous nous étions approchés d'un point de non-retour. Nous n'avions pas intérêt à ce que cela se reproduise. Nous l'avons tous compris mais nous n'en avons pas tous tiré les mêmes conclusions... Malgré les événements, Albert n'a pas pris conscience de la flamme dont il s'était approché et il s'y est brûlé.

— Vous croyez que c'est ce qui a causé sa mort ? Il a réédité les expériences que vous aviez faites ?

— Non, il avait choisi une autre voie.

— Laquelle ?

Il eut une hésitation.

— Je préfère m'en tenir à ce que je vous ai dit, le reste pourrait nous entraîner trop loin. Je ne suis pas venu pour vous attirer des ennuis, au contraire.

— Votre mise en garde ne me servira à rien si vous ne dites pas la vérité sur le danger qui me menace.

— Si c'est votre décision... mais vous ne pourrez pas dire que je ne vous ai pas prévenu.

— Je suis prêt à prendre le risque.

Il y eut un moment de silence. Les canards avaient fini leur festin

et étaient repartis dans l'obscurité tombée sur la ville. Quelques lampadaires éclairaient des lambeaux de terre couverts d'une herbe qui peinait à resurgir. Prescott expira lentement par les narines.

— La kabbale... c'est à la kabbale qu'il s'est brûlé.

— C'est pour ça que vous en avez parlé à mon audition ?

— Oui. Quand vous avez cité le nom de Diophante d'Alexandrie, je me suis souvenu de l'avoir entendu dans la bouche d'Albert Falls. Voilà pourquoi je vous ai interrogé, je voulais savoir si vous étiez au courant des applications que peut avoir la théorie des nombres dans ce domaine.

Il se mit à pleuvoir. Prescott proposa d'aller nous abriter sous le préau d'entrée d'une piscine d'été, à quelques dizaines de yards de l'écluse. L'établissement était fermé pour l'hiver et les bassins étaient vides. On ne trouvait dans les grandes cavités en béton que des feuilles mortes balayées par le vent. Nous pressâmes le pas pour nous protéger de l'averse, Prescott s'assura que personne ne pouvait nous voir.

— Vous n'avez pas idée de l'importance de ce que vous savez, reprit-il. La théorie des nombres est la discipline reine des mathématiques, mais c'est un domaine dont les mathématiciens ignorent la véritable portée alors qu'il en est question, à mots couverts, dans d'innombrables livres sacrés, à commencer par le premier d'entre eux : la Torah. Pourquoi croyez-vous que le quatrième livre de l'Ancien Testament s'appelle le livre des Nombres ? Parce qu'il parle du recensement des tribus juives ? Conneries. Il n'est pas nécessaire d'être initié aux mystères de la religion pour savoir que la Bible possède plusieurs niveaux de lecture. L'art de déchiffrer les mystères de l'Ancien Testament est justement l'un des principes de la kabbale. Imaginez un peu ce que peut contenir le livre des Nombres. Et ce qu'il est possible d'en faire.

— Vous faites allusion à ce que vous avez déjà appelé le pouvoir des nombres ?

— Oui. Avez-vous lu l'Ancien Testament ?

— Non.

— Vous devriez. Si vous vous penchez un peu sur la question, vous découvrirez que le quatrième livre de la Torah ne s'appelle pas le livre des Nombres. En hébreu, il se nomme *Be-midbâr*, ce qui signifie « dans le désert ». Ce sont les premiers mots du livre. Savez-vous qui lui a donné le nom de livre des Nombres ?

— Non.

— Les juifs d'Alexandrie. Contrairement à ce que dit la légende des Septantes, ce n'est pas une délégation de Jérusalem qui a traduit le livre en grec mais la communauté juive d'Alexandrie, une ville dans laquelle la kabbale a été très puissante. Ce sont eux qui ont changé le titre du quatrième livre. Ils l'ont appelé *Arithmoi*, ce qui signifie

« nombre », et ce nom est resté dans les traductions occidentales. Quand vous avez dit, lors de votre audition, que Diophante d'Alexandrie avait écrit treize livres appelés *Les Arithmétiques*, j'ai tout de suite pensé aux juifs de la Cité et à leur travail sur la Torah. Avec l'aide de Diophante ou d'autres mathématiciens plus anciens, ils pouvaient décrypter ce qui était écrit entre les lignes et en particulier le sens symbolique des nombres du quatrième livre. Voilà pourquoi ils ont appelé ce livre *Arithmoi*, le livre des Nombres, mais ne comptez pas sur moi pour vous dévoiler les secrets qui se trouvent à l'intérieur. Tout ce que je peux vous dire, c'est que ce n'est plus à Alexandrie que l'on médite sur ces mystères. À chaque époque, il y a au moins eu un lieu où était

concentrée la connaissance de ces secrets, Tolède au XIIe siècle, Venise à la Renaissance, Prague sous le règne de Rodolphe II... mais il y a longtemps que ces villes ont cédé la place à d'autres refuges.

— Vous pensez que Cambridge en est un ?

— Ce qui est certain, c'est que la ville a ses secrets, murmura Prescott. En venant s'installer à Trinity, le Pr Gordon ne savait probablement pas où il mettait les pieds alors que les prestigieux Colleges qui l'ont accueilli à bras ouverts abritent de nombreux adeptes de la kabbale. Je présume qu'il était proche de découvrir une chose qui les intéressait à un tel point qu'ils ont jugé préférable de l'enlever... Maintenant, c'est à vous d'être sur vos gardes. Ils sont capables de choses que vous n'imaginez pas.

— De quel genre ?

— Méfiez-vous de tout ce qui peut menacer votre intégrité physique ou morale.

— J'ai peut-être quelque chose à vous montrer. J'enlevai le gant de ma main droite et découvris l'intérieur de ma paume. Prescott se pencha pour regarder le bout de peau que j'avais mis à nu et il vit la tache noire qui y était apparue.

— Je l'ai depuis mon arrivée à Trinity, dis-je.

— Alors il est peut-être déjà trop tard.

VII

Je revins au Collège d'un pas rapide, en marchant sous la pluie sur le chemin de la rivière, et la première chose que je fis en arrivant dans ma chambre fut d'enlever mes gants et d'examiner l'intérieur de ma main droite. La tache était encore là, au centre de ma paume. Elle recouvrait ma peau d'une couleur noire comme la nuit. Son apparition datait de mon arrivée à Trinity mais j'avais attendu plusieurs jours pour consulter le Dr Smith. Il m'avait ausculté avant de proposer une explication que j'avais de plus en plus de mal à accepter. La tache recouvrait ma peau d'une texture si étrange que le doute m'accablait. Le danger dont Prescott avait voulu me prévenir régnait peut-être déjà autour de moi.

La nuit ne chassa pas mon malaise et, pour ne rien arranger, quelqu'un frappa à ma porte quelques minutes seulement après mon réveil. C'était Finley, dans son costume de surveillant général.

— Toujours aussi matinal !

Je le fis entrer en me passant la main dans les cheveux pour essayer de les remettre en ordre.

— Qu'est-ce qui me vaut le plaisir de votre visite ?

— J'ai une convocation à vous adresser. Votre nom est sur la liste des participants à la prochaine réunion de la commission d'enquête.

— Je croyais que la commission avait été dissoute.

— Elle l'est.

— Alors pourquoi cette réunion ?

— Vous le saurez le moment venu. Rendez-vous à 20 heures sous les arcades, même endroit que d'habitude. J'ignorais de quoi il pouvait s'agir mais le silence de l'intendant était de mauvais augure. Je me mis néanmoins au travail, même si d'autres questions venaient parasiter ma concentration.

Je ne pouvais chasser de mon esprit le château de cartes que Prescott avait assemblé à l'écluse. J'espérais trouver la faille qui ébranlerait sa théorie mais, des hallucinations de Newton aux manuscrits alchimiques achetés par Keynes, de la traduction du livre des Nombres par les juifs d'Alexandrie à l'arrêt cardiaque d'Albert

Falls, toutes ses informations étaient vérifiables, comme je pus m'en rendre compte dans la bibliothèque de Wren.

Prescott n'avait pas menti et son hypothèse que la théorie des nombres trouve son champ d'application dans la kabbale justifiait qu'une menace sourde pèse sur les mathématiciens du Collège. Bien que cette explication soit contraire au dogme de la raison, j'étais glacé d'effroi à l'idée que ce danger puisse être plus réel que je n'étais prêt à le croire. Je fus sorti de ces réflexions par un rapide coup de téléphone de Susan. C'était sa pause de midi et elle avait une nouvelle à m'annoncer. Nous n'avions plus longtemps à attendre avant de nous retrouver car son cabinet d'avocats lui avait confié une mission urgente en Angleterre. Le voyage se réduisait à deux jours et deux nuits à Londres. Une chambre était réservée à l'hôtel Radisson pour le lendemain soir. Avec un peu de chance, l'affaire du client serait traitée en moins d'un jour et demi et elle aurait le samedi après-midi à me consacrer avant de repartir. J'aurais aimé la voir plus longtemps mais la brièveté de son séjour avait au moins un avantage : il lui était matériellement impossible de venir à Trinity, ce qui semblait préférable tant que l'environnement du Collège n'était pas plus sûr.

La cloche de la tour de l'horloge sonnait sa vingtième heure quand j'arrivai au seuil de l'ancienne faculté pour retrouver la commission d'enquête. Stumpleton apparut dans l'embrasure de la porte et m'accompagna en haut des gradins de l'amphithéâtre Hopkins. Il faisait sombre. Plusieurs membres étaient déjà là. David Prescott s'était installé au fond. Il fit semblant de ne pas me voir et je fis de même. Les professeurs Guldenbacker et Clark étaient assis l'un à côté de l'autre tandis que Wiseburn bâillait un peu plus bas. L'inspecteur replongea la tête dans ses dossiers et Clark détourna les yeux. Seul Guldenbacker vint à ma rencontre. Il monta les marches qui le séparaient du banc où je m'apprêtais à m'asseoir et ses lèvres, aussi fines que des lames de rasoir, s'entrouvrirent :

— Monsieur P., je voudrais que vous acceptiez mes excuses pour ce que j'ai dit l'autre jour. Je n'aurais pas dû mettre en doute la qualité de vos travaux.

Je m'étais peut-être trompé sur lui.

— Vous n'avez pas besoin de vous excuser, votre méfiance était légitime.

— Je suis peut-être un peu long à la détente mais je sais reconnaître un travail de qualité quand j'en lis un. Le rapport que vous nous avez donné contient des résultats remarquables.

— Merci.

— J'ai bien reconnu l'apport des idées du Pr Gordon, en particulier pour la résolution de l'une des conjectures qu'il a énoncées dans sa dernière publication. C'est un sujet auquel je me suis moi-

même intéressé mais je ne pensais pas que vous pourriez la résoudre aussi vite. J'aurais dû interroger directement Gordon à ce sujet mais, à chaque fois que j'ai essayé de briser son isolement au Collège, on m'a fait comprendre qu'il préférerait rester dans sa tour d'ivoire. Vous savez ce que cela a donné... Vos travaux m'ont néanmoins redonné l'espoir que tout ne soit pas complètement parti en fumée. Je suis membre du comité éditorial d'une demi-douzaine de revues qui seraient prêtes à publier ces résultats, si vous daignez vous y montrer favorable.

— Je ne suis pas certain qu'ils soient assez aboutis pour cela.

— Je peux vous garantir qu'ils le sont. Si c'est leur mise en forme qui vous gêne, il y a de nombreux mathématiciens qui pourraient s'en occuper.

— Je préfère m'en abstenir.

— Puis-je au moins savoir pourquoi ?

— Je ne suis pas sûr d'avoir d'explication satisfaisante à vous proposer.

— En tout cas, quelles que soient vos raisons, souvenez-vous de ma proposition. Gordon a commis des erreurs qui lui ont été fatales. Le fait que vous soyez son élève ne vous oblige pas à faire les mêmes.

Il me salua et regagna sa place. Les autres membres de la commission arrivèrent un par un. Miss Bartlett était accompagnée de deux hommes que je n'avais jamais vus, puis vinrent Finley, Stumpleton et Jenkins. Mordell arriva en même temps qu'eux au bas de l'amphithéâtre. Son visage était fermé, ses mâchoires crispées. Il rejoignit l'établi de démonstration où j'avais fait ma déposition. Après s'être éclairci la voix, il leva les yeux vers les silhouettes disséminées dans les gradins :

— Messieurs, dit-il avec gravité, j'ai le devoir de vous apprendre la mort du Pr Gordon.

Tous les membres de la commission retinrent leur respiration. Mordell reprit son discours, la gorge serrée.

— Son corps a été retrouvé ce matin dans le bassin de Millwall Outer Dock, à Londres. L'enquête est dirigée par l'inspecteur Summersby, de Scotland Yard. Je l'ai eu tout à l'heure au téléphone. Une partie du dossier que nous avons constitué lui a été transmise et il semble que les conclusions de la commission soient en passe d'être confirmées. L'état psychologique du Pr Gordon l'a conduit à commettre l'irréparable. Il s'est donné la mort en se jetant dans la Tamise. Cette information ne sera pas rendue publique avant demain. Je sais que vous vous posez des questions sur les circonstances de ce drame mais je ne suis pas encore en mesure d'y répondre. Je devrais en savoir plus dans les heures qui viennent et vous en aviserais dès que possible. Pour ceux d'entre vous qui le souhaitent, un hommage lui sera rendu demain matin dans la chapelle du Collège, après l'office.

Mordell termina son allocution par des remerciements à chaque membre de la commission. Il se retira ensuite en compagnie de Stumpleton. Les personnes présentes dans les gradins restèrent sans voix. Chacun endossait son fardeau. Le contact avec la mort ne laisse jamais indifférent. On peut donner l'impression de rester de marbre mais il ne faut pas trop s'y fier. Si je n'esquissais pas le moindre mouvement, c'est que la mort me pétrifiait. Les auditeurs échangèrent quelques regards et leur cortège d'ombres silencieuses commença à se disperser dans les couloirs de Trinity. Je les suivis comme un fantôme égaré dans la nuit. Prescott vit que je marchais derrière lui. Il s'arrêta pour me permettre de le rejoindre et se remit à avancer sans m'avoir adressé un regard.

— Il faut qu'on parle, dis-je en contenant mon émotion. Je n'arrive pas à croire que c'est un suicide.

Il hésita avant de répondre.

— On peut se retrouver quelque part.

— Si vous voulez, dis-je.

— La salle de billard de Mill Road ?

— Ça me va.

— Alors rendez-vous là-bas dans une heure.

Mill Road était une rue populaire. Ce n'était pas le genre d'endroit que fréquentaient les membres de la commission. Sur le parc de quinze billards, aussi verts qu'une pelouse de superbowl, quatre tables seulement étaient occupées. Un quatuor d'étudiants se dandinait autour d'une partie de pool. Au fond, c'étaient des types plus âgés, des piliers de comptoir qui avaient gagné leur rédemption en troquant leur verre d'alcool contre une queue en bois. Ils étaient six, quatre jouaient au snooker, deux à l'américain. Il ne restait plus sur leur table que quatre boules, la 2, la 5, la 6 et la 10. Cela faisait dix joueurs et Prescott était le onzième homme. Il attendait au fond de la salle en buvant une bière. Son verre était presque plein. Il surveillait la porte d'entrée et me fit un signe de la main. Le barman me regarda venir jusqu'au comptoir et me donna le Coca-Cola que je lui commandai. Il retourna ensuite jouer avec son partenaire tandis que j'emmenais mon verre et ma bouteille au fond de la salle, en me faulant entre les toiles des billards inoccupés. Je m'assis à la table de Prescott.

— Pas de quoi noyer son chagrin, dit-il en regardant le Coca-Cola que je tenais dans la main.

— Non.

— Croyez-vous que l'on aurait pu faire quelque chose de plus ?

— Je ne sais pas, tout paraît si dérisoire, répondis-je. Si au moins on savait ce qui s'est passé...

Le son du jukebox accompagnait le choc des boules d'ivoire. Prescott trempa ses lèvres dans la bière et dit :

— Vous vouliez me parler.

— Oui... même en le retournant dans tous les sens, je n'arrive pas à croire que cela puisse être un suicide. Qu'il ait encore plus perdu les pédales que quand je l'ai connu, c'est possible, mais qu'il se soit suicidé en se noyant... je n'y crois pas une seconde. Mon maître ne savait pas nager, il avait une véritable phobie de l'eau. La vue d'une piscine suffisait à le mettre mal à l'aise et l'idée de ne plus avoir pied le terrorisait. S'il avait décidé de se suicider, il s'y serait pris autrement.

— Vous ne faites que confirmer ce que je pense mais je doute que cela figure un jour dans les conclusions officielles de l'enquête.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est beaucoup plus simple de croire qu'il s'est donné la mort. Cela évite de poser des questions auxquelles certaines personnes n'ont pas envie que l'on réponde.

— Vous pensez que cette histoire est l'œuvre d'une organisation clandestine ?

— Oui, dit Prescott.

— Alors je veux savoir laquelle. Je veux savoir pourquoi on l'a tué et je ne me contenterai pas du ramassis de conneries qui se racontent à la commission. Et je n'en ai rien à foutre que ça fasse des vagues

— Prescott laissa passer l'orage. Vous croyez qu'il a été enlevé pour ce qu'il savait des nombres, c'est bien ça ?

— Je pense qu'il travaillait sur des nombres dont les propriétés intéressaient certaines personnes mais mes convictions importent peu aux yeux de la commission ou de Scotland Yard. Ce qu'ils attendent, ce sont des preuves, pas des présomptions. Pourtant, vous ne m'enlèverez pas de l'idée que l'on a fait disparaître ses derniers carnets pour ne laisser aucune trace de ce qu'ils contenaient.

Je n'arrivais pas à comprendre comment les enquêteurs avaient pu écarter cette hypothèse. Prescott profita de mon silence pour boire sa bière. Il avait une bonne descente. Nous entendîmes à nouveau les boules qui s'entrechoquaient, un coup d'entame qui avait crépité comme l'écho du tonnerre. L'impact avait projeté un nuage de poussière bleue, avant que le type qui venait de casser ne saisisse le petit cube de craie et le fasse tourner au bout de sa canne. Prescott avait reposé son verre.

— Vous a-t-on remis une copie du rapport d'enquête quand vous êtes arrivé au Collège ? dit-il.

— Oui, pourquoi ?

— Parce qu'il y a un certain nombre d'éléments qui n'y figurent pas. La commission a écarté plusieurs pistes qui ne concordaient pas avec la conclusion voulue par l'administration.

— Quelles pistes ?

— Il y a surtout quelque chose dont personne ne s'est aperçu les premiers jours. C'est seulement quand les inspecteurs se sont lancés à la recherche systématique d'indices que leur intérêt a commencé à se porter sur l'échiquier. Il était dans la petite bibliothèque. Tout le monde savait que Gordon y jouait souvent, seul contre lui-même ou avec des adversaires. Finalement, par élimination, il a été établi que la partie inachevée sur l'échiquier avait bien été jouée par lui. Et aussi qu'il était son propre adversaire. Naturellement, la partie a été disséquée et une attention particulière a été portée à la position de chaque pièce.

— C'est la partie d'échecs à laquelle vous avez fait allusion devant la commission ?

— Oui, et j'ai toujours la conviction qu'elle a une signification importante. La position de chaque pièce sur l'échiquier a été notée et, quand Wiseburn a voulu emporter le jeu au laboratoire pour faire analyser les empreintes, il s'est rendu compte qu'il manquait une pièce. C'était passé inaperçu jusque-là parce qu'elles étaient séparées en deux paquets, celles qui se trouvaient encore sur l'échiquier et celles qui étaient rangées, mais celle-là n'était ni dans l'un ni dans l'autre. La pièce qui manquait, c'était le fou... le fou du roi noir. Les enquêteurs l'ont d'abord cherché dans la petite bibliothèque qui servait de salle de jeu, en pensant qu'il était peut-être tombé par terre. Bien sûr, ils ne l'ont pas trouvé. Les recherches ont été étendues dans tout le Collège. En vain. Comme le fou avait disparu, nous avons commencé à formuler l'hypothèse que chaque pièce de la partie pouvait avoir une signification particulière. Nous avons pensé que le fou devait représenter le Pr Gordon en espérant que, si nous mettions la main dessus, cela nous aiderait à retrouver le professeur.

— Vous avez pensé que c'était un indice laissé volontairement ?

— En quelque sorte, oui. Nous avons fini par réaliser que le seul endroit où il aurait dû se trouver était sur l'échiquier – il but quelques gorgées. C'était forcément là qu'il devait avoir sa place. Nous avons repris la partie et nous nous sommes rendu compte qu'il ne pouvait occuper qu'une seule position. Nous avons vérifié plusieurs fois, pour arriver finalement à la conclusion que la seule case possible était D8. Avec le fou dans cette position, cela faisait échec et mat, ce qui justifiait que la partie se soit arrêtée. Je suis persuadé que la disposition des pièces était une énigme et c'est à cette indication qu'elle devait conduire : D8. Une lettre et un nombre. Mais nous avons eu beau essayer toutes les hypothèses, nous n'avons pas réussi à comprendre ce que cela pouvait signifier.

— Une lettre avec un chiffre... N'y a-t-il pas un code qui pourrait correspondre à D8 dans le Collège ?

— Non, nous avons cherché partout mais cela n'a rien donné.

En l'absence de résultat, cette piste a été classée sans suite et occultée dans le rapport d'enquête.

— Y a-t-il d'autres choses qui sont absentes du rapport ?

— Bien sûr, répondit Prescott, les témoignages qui ont été recueillis ne l'ont pas tous été de façon aussi consciencieuse que la vôtre. Tout a été fait pour que l'enquête paraisse irréprochable mais certaines choses sont restées dans l'ombre. Selon les témoignages de plusieurs personnes interrogées, le Pr Gordon se serait intéressé à des sujets qui lui étaient inhabituels.

— Lesquels ?

— Des questions d'ordre religieux. Il semble même qu'il se soit renseigné sur l'homme dont je vous ai parlé. Deux témoins ont cité le nom dont Newton n'a écrit que les initiales.

— J. D. ?

— Oui, confirma Prescott.

— Et cela ne figure pas dans le rapport d'enquête ?

— Non. Parce qu'en l'absence de preuve, rien ne relie cet élément à l'affaire. Il n'y avait donc pas de raison pour que les membres de la commission en fassent mention.

— Vous n'avez toujours pas dit qui se cache derrière ces deux initiales.

— Certains noms sont liés à des superstitions. Si vous voulez savoir de qui il s'agit, alors rendez-vous à Downing Street. Vous trouverez une impasse qui porte son nom.

— J'irai.

Prescott finit son verre.

— Voulez-vous boire autre chose ? demanda-t-il.

— Non merci – mon Coca était à peine entamé.

Il alla se chercher une autre bière au bar. Quand il arriva au comptoir, il serra la main de l'un des joueurs. Le barman lui resservit un demi et il vint se rasseoir en face de moi. J'avais encore des questions à lui poser.

— Si j'en reviens à ce que vous avez dit tout à l'heure, vous pensez qu'il y a des gens à Cambridge qui s'intéressent aux nombres, et cela pour des raisons qui n'ont rien à voir avec les mathématiques...

Prescott acquiesça.

— Donc, d'après vous, poursuivis-je, s'ils ont fait disparaître Gordon avec ses recherches, ce serait pour s'assurer que personne d'autre ne puisse en profiter. Mais il y a un détail qui cloche. S'ils ont détruit les travaux de mon maître pour en avoir l'exclusivité, alors pourquoi avoir laissé un carnet ?

— Vous voulez parler du carnet que la fondation vous a confié ?

— Oui. S'il était avec les autres, il aurait dû être détruit.

— Tout dépend de ce qu'il y a à l'intérieur.

— Ce sont des équations diophantiennes, dis-je. La spécialité du Pr Gordon et la mienne. Le carnet est rempli d'équations difficiles à résoudre.

— D'après ce que j'ai entendu dire à la commission, plusieurs mathématiciens de Cambridge s'y seraient cassé les dents.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Si je me souviens bien de votre audition, ce genre d'équations est au cœur de la théorie des nombres.

— Oui, ce qui justifie qu'elles soient si difficiles à résoudre. On peut ramener la plupart des mystères des mathématiques à une seule équation de ce type.

— Il est donc possible que les équations diophantiennes du carnet correspondent aux grands mystères des mathématiques ? suggéra Prescott.

— C'était ce que je pensais au départ mais plus maintenant. Si cela avait été le cas, je n'aurais pas trouvé de solution.

— Combien d'équations avez-vous résolues ?

— Dix-neuf.

— Sur combien ?

— Vingt.

L'étendue de mes progrès le plongea dans un abîme de réflexions. Je bus une gorgée en regardant les joueurs de billard.

— Et ça donne quoi ? demanda-t-il.

— Des listes de nombres.

— Des nombres particuliers ?

— Je ne sais pas encore. À première vue, on dirait plutôt une séquence aléatoire avec des nombres qui vont jusqu'à quinze chiffres.

— Ce qui paraît le fruit du hasard est parfois la meilleure façon de dissimuler un secret, dit-il.

— C'est ce que doivent croire les membres de la fondation, sinon je ne vois pas pourquoi ils me paieraient aussi cher.

— Cela peut vous paraître beaucoup d'argent mais à leur échelle ce n'est certainement qu'une broutille. Ce qui me surprend plus, c'est votre réussite.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous avez résolu des équations alors que personne à Cambridge n'en a été capable, des équations qui, à en croire ce que vous dites, pourraient permettre d'accéder à des vérités mathématiques insoupçonnées. Vous vous seriez contenté d'en résoudre une ou deux, on aurait pu croire à un coup de chance. Et si on avait demandé aux experts du Collège de parier sur vos chances de résoudre une seule équation, ils n'auraient pas misé un penny. Leur réserve n'a pas empêché la fondation de prendre le pari contraire et, le pire, c'est que vous leur avez donné raison.

— Il faut croire que la fondation a été mieux inspirée que les professeurs Guldenbacker et Clark.

— Jenkins et Mordell étaient certainement renseignés sur vous. En tout cas, tout s'est passé comme si, pour une raison inconnue, ces équations vous attendaient depuis la disparition du professeur... Si le carnet n'a pas disparu, c'est peut-être parce qu'à votre insu il était prévu depuis longtemps qu'il vous reviendrait. Comme si c'était votre héritage.

— C'est impossible. Même en admettant que certaines apparences puissent jouer en faveur de cette hypothèse, je ne vois pas où ça nous mène.

— Si l'on reste dans le domaine des questions sans réponses, il y a aussi la marque que vous avez dans la main. Elle va peut-être de pair avec le rôle que l'on vous a confié. L'une serait la contrepartie de l'autre, comme un double héritage en quelque sorte.

— C'est absurde.

— Ça dépend de quel point de vue on se place, dit Prescott. Qu'y a-t-il de plus absurde, le monde tel que le conçoivent les hommes de sciences ou comme le voient les hommes d'Église ? Heureusement, la vérité ne se limite pas à la perception rationnelle qu'ont les scientifiques. C'est peut-être dur pour vous de l'accepter mais le monde ne se limite pas à cela. Et je vois bien que vous doutez.

— Que pourrais-je faire d'autre ?

— Rien pour l'instant.

Il ne restait dans la salle que quatre joueurs de billard. Je finis mon Coca.

— Et maintenant ? demandai-je.

— Maintenant que le professeur a été retrouvé, le reste n'a plus d'importance, les conclusions de la commission vont être confirmées et, dans un an, tout le monde aura oublié ce qui s'est passé.

— Pas moi.

— Et les auteurs de ce crime auront de nouveau les mains libres. En tout cas, si vous décidez de rester à Cambridge, je ne saurais trop vous conseiller d'être prudent.

Prescott n'avait pas fini sa bière quand je sortis de la salle de billard. J'avais besoin de respirer, de prendre l'air et de manger quelque chose. Je pris un sandwich dans un snack à proximité et en répartis les miettes tombées sur la table selon un réseau de figures géométriques. Je franchis ensuite le seuil du restaurant pour rejoindre le parking à vélo. La bicyclette que me prêtait le Collège y était attachée. C'était le moyen de transport le plus commode à Cambridge. Je descendis du trottoir et commençai à pédaler. Je n'avais pas fait cinquante yards que j'aperçus un homme qui m'observait depuis l'intérieur d'une voiture à l'arrêt, devant l'église St Barnabas.

J'entendis son moteur démarrer tandis que je continuais à remonter Mill Road. Le véhicule s'engagea au ralenti sur la route. Il roula une cinquantaine de yards derrière moi tous feux éteints. Je me mis en danseuse pour accélérer et arriver le plus rapidement possible à l'angle d'East Road. Je traversai le croisement sans ralentir en prenant tout droit au lieu de tourner à gauche. Je fus rapidement à l'angle de Warkworth Terrace, en face des terrains de sport, où je pris sur la droite. Il m'avait semblé entendre la voiture marquer un temps d'arrêt au croisement. J'attendis au bout de la petite rue pour voir si elle s'était engagée sur Parkside. J'en profitai pour reprendre mon souffle jusqu'au moment où je n'entendis plus aucun bruit de moteur. Il fallait que j'en aie le cœur net. Je fis demi-tour et retournai devant le terrain de sport. Il n'y avait aucun signe de vie. Je pris alors Parker Street en continuant à regarder régulièrement derrière moi. Je roulai à contresens jusqu'à Emmanuel Street. La rue était encore animée par les étudiants de sortie. Un bus presque désert attendait à l'un des arrêts, deux jeunes flirtaient à l'arrière. Cela faisait au moins deux ans que je n'avais pas embrassé une femme et Susan arrivait à Londres dans moins de vingt-quatre heures. J'aurais pu me sentir pousser des ailes si d'autres préoccupations ne m'avaient cloué au sol. J'approchai du centre historique de Cambridge. Je pris St Andrews Street sur quelques yards et poursuivis mon chemin jusqu'à l'angle de Downing Street – la rue dont Prescott avait parlé.

Mon impression d'avoir été pris en filature n'était peut-être qu'une hallucination mais je n'étais pas complètement rassuré. Je continuais à me retourner en roulant sur les pavés, à la recherche de l'impasse dont le nom commençait par les lettres J et D. La voie était à peine éclairée et parsemée de bâtiments de l'université dont la construction remontait au moins au XIXe siècle. Deux impasses se faisaient face à la hauteur d'une bibliothèque. Celle de droite se nommait St Tibbs Row. Je descendis du vélo pour aller consulter la plaque accrochée de l'autre côté de la rue. Une lanterne électrique surplombait l'inscription :

John Dee

Tower Ward 1527 – Mortlake 1608

VIII

La chapelle de Trinity était un bâtiment du XVI^e siècle adossé à la tour de l'horloge. On y entrait par un petit porche voûté, sous de grandes fenêtres en forme d'ogives qui ornaient les flancs de la nef, du côté de la cour Henry VIII et le long de Trinity Street.

Le doyen et sa femme, Stumpleton, Jenkins, les professeurs Clark et Guldenbacker assistèrent à la messe du matin en compagnie du personnel du Collège et d'un certain nombre d'élèves. Ils étaient assis aux premiers rangs tandis que j'attendais au fond. J'avais toujours préféré garder mes distances avec la religion et ce ne fut pas le sermon de l'aumônier qui me fit changer d'avis. Je me souvenais encore du dîner à ses côtés le soir de mon arrivée. Son discours était à son image, froid et intransigeant, mais les révélations de David Prescott au sujet de ce qui se passait à Cambridge m'invitaient à écouter ses boniments avec plus d'attention que je ne l'aurais fait par le passé.

L'office se termina et les gens sortirent. Je profitai de cet intermède pour faire le tour des lieux et regarder les vitraux. Ils représentaient des mathématiciens, des philosophes, des physiciens — Newton, Francis Bacon — et un petit nombre de doyens du Collège qui étaient enterrés dans la crypte de la chapelle.

L'aumônier referma les portes de l'église et nous nous retrouvâmes en petit comité. Il ne restait plus que les membres de la commission et quelques invités. Tous s'approchèrent du chœur de l'édifice et je m'assis sur un banc, à une distance moindre de Mordell et des autres. Le prêtre nous demanda de nous joindre à sa prière afin de nous recueillir en la mémoire de mon maître. J'avais la gorge serrée d'une peine rendue encore plus insupportable par la certitude que les hommes et les femmes présents à mes côtés se fourvoyaient dans l'erreur. C'était Prescott qui avait raison, mon maître ne s'était pas suicidé. Une société secrète l'avait arraché à ses appartements du Collège et assassiné. Mordell et les autres s'étaient enfermés dans la certitude que mon maître était devenu fou. Le seul à qui je pouvais confesser mes doutes était le prêtre de Trinity mais il ne m'inspirait aucune confiance.

À la fin de la prière, il s'éclipsa derrière l'une des portes aménagées dans l'habillage en bois des murs de la chapelle et Mrs Mordell m'accompagna dehors. Sa robe entièrement noire tranchait avec la rougeur de ses yeux. Elle me murmura quelques mots réconfortants auxquels je répondis sans réussir à contenir la culpabilité que je ressentais pour avoir abandonné mon maître en Europe. Helen Mordell ignorait les raisons qui me poussaient à rester au Collège, elle savait seulement que j'avais participé aux recherches, et elle me souhaita bon courage. Après une escale dans le donjon à quatre tours où se trouvaient mes quartiers, je pris la direction de la bibliothèque. Je n'avais pas oublié ce que j'avais découvert la veille au soir et le moment était enfin venu de savoir qui était John Dee.

Je sortis des livres en pagaille pour dissimuler aux yeux des curieux le véritable objet de mes recherches. La première chose que je vis en ouvrant discrètement l'un des ouvrages que je cachais sous les autres fut un visage qu'il m'avait déjà été donné d'apercevoir. Le portrait que j'avais sous les yeux ressemblait à la figure qui m'était apparue dans la galerie des Tudor, au premier étage de la demeure du doyen de Trinity. John Dee était le conseiller penché devant les représentants du couple royal, une boule transparente dans la main gauche et une baguette dans la droite. Il était le dernier mage et astrologue de la reine d'Angleterre, grand initié de sciences que l'Inquisition avait interdites et auxquelles la modernité avait fini par tourner le dos. Le Dr Dee était considéré à son époque comme l'homme le plus instruit d'Europe. Sa bibliothèque personnelle n'avait pas sa pareille dans tout l'Occident mais elle n'avait pas suffi à assouvir sa soif de connaissance. L'astrologue avait mené ses propres recherches sur le chemin obscur des sciences occultes. Il était le maître des arcanes de la Renaissance élisabéthaine, magister de secrets qui l'accompagnèrent jusqu'à sa mort dans sa maison de Mortlake, au bord de la Tamise, en 1608. On avait dès lors préféré le plonger dans l'oubli. Son souvenir n'avait plus été évoqué publiquement que dans les Mémoires de son fils Arthur, alchimiste à la cour du tsar de Russie, ou à mots couverts dans les effrayantes rumeurs de conspirations venues du Collège de Trinity. Car, si John Dee avait fini par disparaître en emportant avec lui ses secrets, une chose persistait en dépit des efforts de beaucoup pour en nier l'existence : son héritage n'avait pas disparu et il continuait à exercer sur ceux qui en décelaient les signes une peur sourde et indicible.

Je découvris rapidement que les points communs de cet obscur personnage avec Newton et mon maître ne s'arrêtaient pas à leur intérêt pour les mathématiques. Ils avaient aussi tous les trois fréquenté Trinity. Prescott y avait fait allusion en mentionnant l'un des premiers élèves du Collège. L'année même de sa création par le roi

Henry VIII, en 1548, J. D. avait quitté le Collège St John où il avait suivi le reste de sa scolarité pour rejoindre le nouveau fleuron de la couronne d'Angleterre et l'on ne pouvait exclure que son destin ait été lié à ceux d'Isaac Newton et d'autres mathématiciens par un cordon invisible dont Prescott avait peut-être deviné la nature. Toute la littérature à laquelle Dee et Newton s'étaient consacrés était marquée par l'influence de la kabbale, une science occulte qui considérait les nombres comme tout autre chose que de vulgaires objets mathématiques. Les occultistes de la Renaissance les tenaient pour un langage sacré issu d'un monde spirituel transcendant le nôtre. Qu'ils aient raison ou tort, mon expérience de mathématicien m'avait appris à quel point les nombres sont d'une nature difficile à définir. Si Dieu devait avoir un langage pour dissimuler ses secrets, il ne pouvait en exister de meilleur que celui des chiffres et de leurs fascinantes combinaisons.

Mes recherches sur le Dr Dee ne furent interrompues que par les préparatifs de l'arrivée de Susan. Je lui fis livrer des fleurs à l'hôtel Radisson et pris le téléphone à 22 heures pour savoir si elle était bien arrivée. Le réceptionniste transféra mon appel dans la chambre de mademoiselle Langford et Susan décrocha. Sa voix était radieuse.

— J'allais t'appeler, dit-elle. Je viens juste de trouver tes fleurs, elles sont magnifiques.

— Elles étaient dans la chambre quand tu es arrivée ?

— Oui, avec ton petit mot : *« Si elles ne te plaisent pas, tu peux toujours les donner à une femme de chambre ou les jeter à la poubelle. »* Tu crois vraiment que je vais les donner à une autre ?

— Je n'espère pas.

— Tu ne pouvais pas me faire plus plaisir. Depuis que l'avion s'est posé, je n'ai qu'une envie, c'est de te voir.

— Je pourrai venir à Londres samedi vers midi. Je t'accompagnerai jusqu'à Heathrow.

— Tu ne préfères pas qu'on se voie demain soir ?

Il y avait des chances que le dernier train pour Cambridge me passe sous le nez.

— Si, répondis-je.

— Tu peux t'arranger ?

— Ne t'inquiète pas pour ça, je me débrouillerai. Où veux-tu qu'on se retrouve ?

— Pourquoi pas à mon hôtel ? On verra ce qu'on fait à ce moment-là...

— À quelle heure je passe te prendre ?

— Je devrais avoir fini à 19 heures à la City. Le temps de revenir et de me préparer, tu peux venir à 20 heures.

La perspective de revoir Susan éclipsa le vague à l'âme causé par

la mort de mon maître et je me remis à étudier la biographie de John Dee en sentant battre mon cœur entre mes côtes. Je ne risquais pas de trouver le sommeil. Je poursuivis mes lectures jusqu tard dans la nuit. Dee était un homme qui avait cultivé le mystère tout au long de sa vie et qui était passé maître dans l'art de la dissimulation. J'avais fait basculer mon fauteuil en arrière lorsque j'entendis un bruit dans le couloir. Quelqu'un marchait d'un pas rapide et l'interstice sous la porte était éclairé par la lumière du corridor. J'étais pourtant le seul pensionnaire de l'étage et la pendule indiquait 2 h 15. C'était plutôt tard pour une visite de courtoisie. J'étais encore assis à mon bureau lorsque les pas s'interrompirent. Le visiteur s'était arrêté devant ma porte. Je n'osais plus bouger, de peur qu'un grincement du parquet l'incite à vouloir entrer. Il devait lui aussi être immobile car il ne fit plus aucun bruit. Peut-être hésitait-il sur le seuil, ou bien fouillait-il dans ses poches pour y saisir quelque chose. J'attendais que ses pas reprennent et qu'il disparaisse dans la nuit. Et s'il essayait de forcer la porte ? Je craignais d'avoir affaire à un inconnu mystérieusement averti de mon soudain intérêt pour les sciences occultes. Il cogna à trois reprises à l'entrée. Le hall de mon appartement était presque plongé dans la pénombre. Avec l'éclairage du couloir, il était impossible qu'il ait pu apercevoir la moindre lumière sous la porte, à moins qu'il n'ait regardé à travers la serrure et discerné ma silhouette. Un frisson me glaça le dos. J'attendis sans bouger qu'il se décide à passer son chemin mais mon silence ne le découragea pas. Il frappa encore trois coups à la porte.

— C'est David Prescott. Il faut que je vous parle.

J'ignorais ce qu'il pouvait me vouloir à cette heure, mais je savais au moins qui c'était. J'ouvris et découvris l'homme que j'avais vu la veille au soir. Son chapeau était trempé et l'eau dégoulinait de son imperméable. Il pleuvait à torrents.

— Vous m'avez foutu la frousse !

— Excusez-moi, je ne voulais pas vous effrayer, je suis passé par la cour et j'ai vu votre lumière allumée. J'ai cru que vous étiez réveillé.

— Je ne dormais pas mais vous avez vu l'heure ? – je m'écartai du passage pour le laisser entrer.

— Je suis désolé de vous déranger aussi tard mais ça ne pouvait pas attendre. Nous devons parler d'une hypothèse que vous n'avez peut-être pas envisagée, dit-il comme s'il continuait la discussion de la veille.

— À propos de la disparition du Pr Gordon ?

— Non, au sujet de ce que vous avez trouvé. Vous avez dit hier soir que vous aviez résolu presque toutes les équations du carnet. Avez-vous progressé dans l'interprétation des solutions ?

— Non, pourquoi ?

— Parce que je me suis dit que vous n'aviez peut-être pas cherché dans la bonne direction. Vous avez cherché un sens mathématique à ces nombres alors qu'il n'y en a peut-être aucun...

— Que voulez-vous dire ?

— Cela pourrait être autre chose, par exemple un genre de message codé.

La formulation de cette hypothèse me fit l'effet d'un coup de massue. J'avais peut-être perdu mon temps à chercher un sens à des nombres qui n'en avaient pas.

— Si ces chiffres avaient une signification mathématique, je suis persuadé que vous l'auriez déjà trouvée, ajouta Prescott.

— Avec quelqu'un d'autre que Gordon, peut-être... mais avec lui on ne sait jamais à quoi s'attendre.

— Justement, s'il a été assez malin pour ne pas être là où tout le monde l'attendait, il a très bien pu utiliser les solutions de ces équations pour chiffrer un message.

— Si c'est le cas, je suis passé à côté sans me rendre compte de rien.

— Donc vous pensez que c'est possible ?

— Pourquoi pas ? Mais avez-vous réfléchi à ce que cela impliquerait ?

— Pour l'instant, je n'en suis qu'au stade des hypothèses, répondit Prescott. C'est pour cela que j'ai besoin de votre aide.

— Vous voulez qu'on envisage cette possibilité ?

— C'est pour ça que je suis là.

— On peut toujours voir ce que ça donne. Mais s'il s'agit d'un message, comme vous le supposez, cela voudrait dire qu'il était destiné à quelqu'un.

— C'est aussi la première chose que je me suis dite.

— Avez-vous une idée de qui ça pourrait être ? demandai-je.

— J'en ai deux. La première possibilité est que ce message est destiné à la fondation Gray.

— Ce qui sous-entend qu'elle est au courant...

— Oui, mais vu comment les choses se sont passées à la commission, cela ne serait pas surprenant. Et même si la fondation Gray n'est pas destinataire du message, je suis prêt à parier que c'est pour vérifier cette hypothèse que l'on vous a confié le fascicule. On vous a fait venir pour résoudre les équations parce que c'était la seule façon pour la fondation de savoir s'il s'agit d'un message codé.

Je mis mes mains sur les tempes et les glissai derrière la nuque en croisant les doigts.

— Cela nécessite qu'à partir des solutions des équations ils soient capables de leur donner un sens, dis-je.

— S'ils en sont les destinataires, il suffit qu'ils sachent comment le message a été chiffré. Sinon, j'imagine qu'ils peuvent toujours essayer de décrypter les nombres des solutions.

Il avait raison. Sauf qu'il restait une difficulté de taille.

— Même en supposant que le décryptage des solutions soit facile, le problème, c'est qu'il faut être capable de résoudre des équations diophantiennes et, comme je vous l'ai expliqué, cela peut s'avérer très compliqué. Le temps nécessaire au déchiffrement d'un tel message pourrait être infini, à moins de le confier à un mathématicien spécialiste de ce genre d'équations.

— C'est bien ce qui me semblait, dit Prescott. Ça veut dire qu'il faut forcément être un expert pour pouvoir lire ce genre de message. Ce qui exclut bon nombre de personnes... Il y eut un bref silence.

— Vous avez bien parlé de deux possibilités ?

— Oui. La fondation Gray et une autre hypothèse, dit-il.

— Vous pensez à un mathématicien, c'est ça ?

— Oui et pas à n'importe qui ! Si le fascicule d'équations est bien un message codé, je pense que c'est à vous qu'il est destiné.

— Ça n'a pas de sens.

— Au contraire, ça veut dire que Gordon a anticipé ce qui allait se passer. Il devait se douter que vous seriez le seul à pouvoir résoudre ces équations. Alors il en a fait son testament, un testament qui tôt ou tard devait vous revenir.

— C'est absurde.

— Regardez les choses en face : maintenant que vous avez résolu ces équations, si ces nombres ont un sens, c'est à vous de le trouver.

S'il s'agissait d'un message codé, il était probable que j'avais fait le plus difficile en résolvant la quasi-totalité des équations diophantiennes. J'approchais peut-être du dernier secret de mon maître et le fait qu'il puisse m'être révélé m'inspirait autant d'ivresse que de peur.

— Le Pr Gordon est peut-être mort pour vous confier ce message, reprit Prescott. Il vous a fait confiance, il faut découvrir ce qu'il a pu vous dire.

Je décrispai ma mâchoire et fis le tour du bureau.

— Je ne suis pas sûr que cela soit aussi simple mais il n'y a qu'un moyen de le savoir, dis-je en m'asseyant devant le clavier de l'ordinateur.

— Lequel ?

— Les nombres – j'ouvris le fichier des solutions. Il faut essayer de voir ce qu'ils ont dans le ventre.

Les séquences de chiffres des solutions des équations apparurent ligne par ligne sur l'écran.

Solution équation 1 : 913169676817650531 1149 304348-

6793353369 603 203213 15771 603 1149

Solution équation 2 : 45 17311 229680104 57 13733 273441
10509 15771 2068 8954873 1187184516771 396 357181
23647611333865

Solution équation 3 : 9 39 19539554273831 17311 6786- 41631 9
36357042 9470598 18728949 96491

Solution équation 4 : 535 1113513382 13733 4131872503 9
229273 409800 42733711 535 6396545765

Solution équation 5 : 9 229680104 9874 141861 89967- 81382 535
414867

Solution équation 6 : 404 13733 75963074951289 5922- 3844565
946925631 19 19536512649789

Solution équation 7 : 102896 240 9 3108 20 203213 157- 81 13733
135251 1377812701448 10538027 535 895- 4873 254

Solution équation 8 : 9 141861 23751177812054 356974 13733
4580309467 76879583278 1401165 248 357071

Solution équation 9 : 1 337458 396 241451177 356974 5572845
343 379 210543567781877 1918 535 113703

Solution équation 10 : 13733 157390661000 253 1592479 1044 9
203213 357181 253 1000

Solution équation 11 : 357083 1149 7121414983 4464 535 352487
363 414867 33175

Solution équation 12 : 9 39 13925 10456 535 1401165 13733
45209976241305708117 396 3817021527 357181 212102 9044573

Solution équation 13 : 357181 352701 1044 13733 2280- 96070
254 410656 256136229 1149 9877 11702723

Solution équation 14 : 9 9462106 535 229455 13733 1953
9426282811 118027 13733 35882469217544 68288- 4285

Solution équation 15 : 356974 363 414867 253 221566 4464
133566 1918 9 39 9874 348613 357083 410656 57 509 60204221
78414782

Solution équation 16 : 357083 410656 672438981057 119
3i78773967i383 357083 2068

Solution équation 17 : 10657226 253 239101 356968 409- 702
2068 57 98789287391937 751321269430 535 4882 363 5628951139

Solution équation 18 : 111908 363 20880819199 7221- 286066
166455236903 18/28949

Solution équation 19 : 1044 75653690 409702 410656 216379060
45 13733 212102 352701 396 363 217157

Prescott plissa les yeux.

— C'est vrai qu'on dirait des nombres tirés au hasard, dit-il.

— C'était ce que je croyais avant que vous n'arriviez mais plus j'y
pense, plus je crois que c'était une erreur.

— Si c'est bien un message codé, croyez-vous qu'on a une chance

de le décrypter ?

— Ça dépend. Si le codage utilisé est compliqué, ce sera impossible de le casser, mais dans ce cas je ne vois pas pourquoi mon maître se serait servi d'équations diophantiennes. Il devait avoir une bonne raison pour choisir une méthode aussi complexe et, paradoxalement, je n'en vois pas d'autres que de rendre le message déchiffrable. Les solutions devraient donc contenir un certain nombre d'éléments qui en donnent la clef.

Il m'était souvent arrivé de travailler sur des méthodes de codage et le chiffage auquel nous avions affaire était beaucoup plus simple.

— Avez-vous une idée de ce qu'il faut faire ?

— Regardez la liste de nombres, dis-je. Je ne sais pas combien de fois je suis passé devant sans m'en rendre compte. Pourtant, avec votre hypothèse, ça paraît presque évident !

— C'est peut-être évident pour vous, pas pour moi.

— Regardez bien, il y a deux types d'indices dans les solutions, d'une part les répétitions, de l'autre les unités — Prescott rechercha les nombres qui apparaissaient plusieurs fois. Les répétitions donnent un premier renseignement. Les mots sont cryptés de façon déterministe, c'est-à-dire qu'un mot fixé est toujours représenté par le même nombre.

— Et les unités ?

— Ce sont les éléments les plus déterminants. Regardez à cet endroit, il y a un 1 — je pointai du doigt le premier nombre de la neuvième ligne —, et la solution de la troisième équation commence par le nombre 9.

— La cinquième aussi. Vous avez une explication ? demanda Prescott.

— L'explication la plus simple, c'est que le 1 représente la lettre *a*.

— Et le 9 serait la neuvième lettre de l'alphabet ?

— Ce serait un *i*. Cela expliquerait qu'il y ait des lignes qui commencent par 9. Si c'est bien un message codé comme tout porte à le croire, l'auteur s'exprime certainement à la première personne. Il y a au moins cinq phrases qui doivent commencer par *i*.

— Ça règle le cas des nombres de 1 à 26. Mais pour les nombres plus grands, vous avez une idée ?

— Il y a plusieurs possibilités, répondis-je. Un codage par substitution, mais ça laisserait des ambiguïtés (le nombre 111 aurait aussi bien pu signifier *aaa* que *ka* ou *ak*). Je pencherais plutôt pour un autre codage, quelque chose de plus naturel pour un mathématicien. Je pense qu'il a utilisé un codage arithmétique en base 26.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Le principe de base d'écriture des nombres. On peut garder la convention que le nombre 1 représente la lettre *a*, le nombre 2

représente la lettre *b* et ainsi de suite jusqu'au nombre 26 pour la lettre *z*. Si on prend votre prénom, David, *d* correspond à 4, *a* à 1, *v* à 22, *i* à 9 et *d* à nouveau à 4. Avec un codage par substitution, ça donnerait : 4 1 22 9 4. Avec un codage arithmétique, on utiliserait des opérations comme l'addition et la multiplication. Ce qui donnerait : $4 + 1 \times 26 + 22 \times 20 + 9 \times 20^3 + 4 \times 20^4$, c'est-à-dire 2000990.

— Donc, si l'on prend un mot courant, comme *the*, logiquement le nombre correspondant devrait se trouver plusieurs fois dans les solutions, suggéra Prescott.

— On peut le coder pour vérifier. *T* est la vingtième lettre de l'alphabet, *h* la huitième et *e* la cinquième. Pour obtenir son codage, il suffit d'additionner 20, 8×26 et 5×26^2 , c'est à-dire 5×676 . On a donc la somme de 20, 208 et 3380, ce qui donne 3608. Si l'on ne s'est pas trompés, il devrait être dans la liste.

— Combien dites-vous ?

— 3608, répétai-je.

Prescott avait les yeux rivés sur l'écran. Je ne le regardais pas, je réfléchissais. Je n'avais pas souvenir d'avoir vu ce nombre. Il ne m'était pas familier.

— Il n'y est pas, répondit Prescott un peu désappointé.

— On a pu se tromper de sens. On n'a peut-être pas chiffré le mot *the* mais *eht*. Dans l'autre sens, ça donne $20 \times 676 + 8 \times 26 + 5$, soit 13733.

— 13733, répéta Prescott devant l'écran – il exulta : Oui, il y est ! En deuxième ligne.

— Il apparaît aussi dans la sixième.

— Il y est huit... neuf fois. Je commence à croire qu'on est sur la bonne voie.

— Moi aussi. Il n'y a plus qu'un seul moyen d'en avoir le cœur net.

J'ouvris l'interface et commençai à écrire le programme de décryptage.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda-t-il.

— Je prépare la réécriture.

— Combien de temps ça va prendre ?

— Une dizaine de minutes.

— J'ai du mal à croire que ça puisse être aussi rapide.

— N'oubliez pas que les calculs précédents ont duré plusieurs mois. Ce que nous sommes en train de faire, c'est seulement le dernier pas d'un voyage long de plusieurs milliers de miles.

L'écriture du programme de décryptage prit un peu plus de temps que prévu et Prescott tourna dans mon dos en me posant des questions jusqu'à ce que je l'invite à me rejoindre. Le fichier était compilé.

— On va être fixés tout de suite.

Le programme suivit mes instructions et se lança dans le décodage du dossier qui contenait les solutions des équations. J'ouvris le fichier obtenu par le changement de base et d'alphabet. Prescott s'était approché. Il avait les yeux rivés sur l'écran.

[Texte original]

« introductions are unnecessary we know who we are as you should be the only one who can solve equations of this difficulty i am contacting you because i cannot trust anyone else to correct the mistake i made when coming to Trinity i should not have accepted to work on the mysterious girolamo cardano s conjecture even if i don t know why the gray foundation wants to solve it i have discovered that the numbers involved carry in them a seed of things that leave me no alternative but to flee the solution is close and i know this is all they are waiting for to take my work away i am too old to carry the responsibility of lifting this last stone this task and the secret it will unmask are now yours i tried to make the conspirators from the foundation believe that my work is lost for good but i am not sure they will be so easily fooled they will certainly do everything they can which is more than what can be reasonably conceived to get my results find my booklets without trusting anyone and finish what will remain as the last task of my life »

[Traduction française]

« Inutile de nous présenter ; nous savons tous les deux qui nous sommes puisque ces équations sont d'une difficulté que tu devrais être le seul à pouvoir surmonter. Ce message t'est adressé car je ne peux avoir confiance en personne d'autre que toi pour corriger le faux pas que j'ai commis en venant à Trinity. Je n'aurais jamais dû accepter de travailler sur cette mystérieuse conjecture proposée par Girolamo Cardano mais bien que les raisons qui poussent la fondation Gray à vouloir la résoudre me soient inconnues, j'ai découvert que les nombres dont il est question portent en eux le germe de choses qui me dépassent et dont l'existence ne me laisse pas d'autre alternative que la fuite. La solution est pourtant à portée de main et je sais que c'est tout ce qu'ils attendent pour s'emparer de mes travaux. Il ne reste plus qu'à porter la dernière pierre mais je suis désormais trop vieux pour endosser une telle responsabilité. Cette tâche et le secret qu'elle renferme te reviennent. J'ai essayé de faire en sorte que les conspirateurs de la fondation croient mes travaux perdus à jamais mais je ne suis pas sûr qu'ils se résignent aussi facilement. Ils feront sans doute tout ce qui est en leur pouvoir, c'est-à-dire beaucoup plus que la raison n'autorise à le croire, pour s'octroyer mes résultats. Retrouve mes carnets sans faire confiance à personne et achève ce qui restera la dernière œuvre de ma vie. »

Ces mots me donnèrent le vertige. Les conspirateurs de la

fondation, la conjecture de Girolamo Cardano... La théorie de l'enlèvement de mon maître s'effondrait sous nos yeux. Nous avions fait erreur sur toute la ligne et notre naïveté avait un goût d'autant plus amer que nous nous étions laissé manipuler. Gordon était venu à Cambridge pour travailler sur une mystérieuse conjecture et, contrairement à ce que nous avions cru, la fondation Gray en avait parfaitement connaissance. C'était pour échapper à son emprise que mon maître s'était enfui de Trinity.

— Comment est-ce possible ? dis-je, incrédule. J'étais abasourdi et Prescott accusait le coup.

— Ceux qui tirent les ficelles ont été plus malins que nous. Je vous dois des excuses, je me suis fait avoir comme un enfant de chœur, dit Prescott.

— Qui peut être derrière tout ça ? Jenkins ? La fondation Gray ?

— C'est certainement la fondation qui dirige la manœuvre. Et elle doit avoir des complices au Collège, peut-être l'intendant, Stumpleton, et certainement des mathématiciens... J'imagine que c'est pour cette raison qu'elle a choisi Trinity, elle pouvait contrôler tout ce que faisait le Pr Gordon sans qu'il s'en rende compte.

— Il n'avait probablement aucune raison de se méfier d'eux. D'après son message, on dirait que ce sont ses découvertes qui lui ont ouvert les yeux, comme si cette conjecture sur laquelle il travaillait avait fini par lui faire peur.

— Savez-vous qui est Girolamo Cardano ? demanda Prescott.

— C'est le mathématicien qui a résolu les équations du troisième et quatrième degré. Cela date du XVe ou XVIe siècle mais je n'ai jamais entendu parler d'une conjecture qui porte son nom.

— Sauf que Jérôme Cardan n'était pas qu'un mathématicien. Il est connu pour bien d'autres choses. Il avait la réputation d'être le meilleur médecin de son époque et un grand initié des sciences occultes.

Ces derniers mots entrèrent en résonance avec ce qu'il m'avait raconté à l'écluse sur la kabbale et la théorie des nombres.

— Donc, d'après vous, cette conjecture attribuée à Cardan pourrait être liée à son intérêt pour l'occultisme ?

— Cela ne m'étonnerait pas, dit Prescott. À mon avis, c'est la raison pour laquelle vous n'en avez jamais entendu parler. Si elle provient effectivement de Cardan, comme le Pr Gordon l'a écrit, elle pourrait être liée à un mystère dont l'existence devait rester secrète. Vous souvenez-vous du mathématicien dont je vous ai parlé à l'écluse ?

— Albert Falls, c'est ça ? Il acquiesça.

— L'année qui a précédé sa mort, il lui est arrivé plusieurs fois de parler d'une conjecture très ancienne, héritée d'un mathématicien

italien qui aurait travaillé sur la kabbale.

Tout aurait été fait pour que personne n'en entende jamais parler, à part dans un cercle très restreint d'initiés. Cette mystérieuse conjecture et les secrets qui l'entouraient lui faisaient plus peur que tout autre chose en ce bas monde.

— A-t-il dit en quoi elle consistait ?

— Non, il l'ignorait, mais d'après lui, sa résolution aurait nécessité plusieurs clefs et ces clefs étaient des nombres. Les initiés qui en connaissent l'existence leur donnent un nom : ils les appellent les nombres noirs.

— Des nombres noirs... répétais-je. Savez-vous pourquoi on les appelle comme ça ?

— Albert ne me l'a jamais dit mais j'imagine que, d'une façon ou d'une autre, ces nombres sont liés aux ténèbres. J'ignore la nature exacte de leur pouvoir mais, si le Pr Gordon a laissé quelque part le moyen de les découvrir, les hommes qui sont à leur recherche doivent être prêts à tuer pour s'en emparer.

— Et d'après vous, l'un des moyens qui permettraient de les découvrir aujourd'hui, ce serait les carnets que mon maître a fait disparaître ?

— J'en ai bien peur. Si la fondation a sollicité le Pr Gordon, c'est que la difficulté de la conjecture devait nécessiter l'un des meilleurs mathématiciens au monde, et si l'on en croit ce que Gordon a écrit, il a presque réussi à en venir à bout. Heureusement qu'il a eu la lucidité de s'enfuir avant la fin, mais ses carnets indiquent encore la voie pour accéder aux nombres noirs. Et c'est là que vous aviez un rôle à jouer. La fondation avait besoin de vous afin de résoudre les équations et déjouer le plan de Gordon pour dissimuler ses travaux...

— J'ai marché dans leur jeu comme le dernier des imbéciles ! dis-je.

— Qu'avez-vous fait des solutions ?

— Jenkins a demandé à les récupérer, je les lui ai données.

— Donc la fondation Gray a obtenu ce qu'elle voulait, ajouta Prescott. De toute façon, vous n'avez pas à vous en vouloir, n'importe qui dans votre position aurait fait la même chose.

— Mais il manque les solutions de la dernière équation, celle que je n'ai toujours pas résolue...

Prescott jeta un coup d'œil à la fin du message. Je me rappelais assez bien de son contenu pour savoir que tout n'était pas encore perdu.

— L'endroit où sont cachés les carnets n'apparaît pas dans ce qui est écrit, remarqua-t-il. S'il est donné dans le message, c'est certainement dans la solution de la dernière équation.

— C'est pour ça que Jenkins a tant insisté pour les avoir ! Tant

qu'ils n'ont pas ces nombres, ils n'ont presque aucune chance de retrouver les travaux de Gordon.

— Si vous ne voulez pas qu'ils s'en emparent, vous devez résoudre la vingtième équation et partir à la recherche des carnets, parce que si ce n'est pas vous qui les trouvez en premier, alors tôt ou tard la fondation Gray mettra la main dessus.

C'était la première fois que j'entendais parler de nombres noirs. Ce nom ne figurait dans aucun livre de mathématiques, et même si mon maître n'en avait pas fait usage, la terreur que lui avaient inspirée ses découvertes suggérait qu'il avait pu approcher un effroyable secret. J'essayais de faire le point sur la situation lorsque je vis apparaître une lumière à travers la fenêtre. Une lampe venait de s'allumer de l'autre côté de la cour et cette clarté provenait du logement du doyen. J'eus le sentiment que nous avions intérêt à surveiller ce qui se passait dehors. Prescott suivit mon regard jusqu'à la fenêtre éclairée. Son angoisse se lut sur son visage.

— Croyez-vous que quelqu'un nous surveille ? dis-je en regardant de l'autre côté de la cour.

— C'est possible. Tout était éteint quand je suis arrivé, il doit se passer quelque chose, dit Prescott en s'approchant de la fenêtre. Avec ce qui est arrivé à Gordon, je ne crois pas qu'il faille traîner au Collège. Vous ne devriez pas rester ici plus longtemps.

Il se tenait debout derrière la vitre en observant la demeure du doyen. Je repensai au type qui m'avait suivi à mon retour de la salle de billard. Le fait que quelqu'un m'ait surveillé n'était qu'une hypothèse, mais il était imprudent d'en attendre la confirmation. Cette histoire sentait trop mauvais, il fallait déguerpir au plus vite. Je sortis mes bagages de sous le lit et jetai mes affaires en vrac dans la valise pendant que Prescott continuait à guetter.

— Avez-vous des données sur l'ordinateur ?

— Oui, je vais m'en occuper, dis-je en remplissant mon sac. Il s'écarta du rideau pour m'aider à ramasser les feuilles éparpillées autour du bureau puis retourna à la fenêtre.

— D'autres lumières viennent de s'allumer, dit-il. À gauche de la première.

— C'est le salon de Mordell.

— Et l'autre s'est éteinte. On dirait qu'il se déplace.

Mes affaires étaient presque prêtes. Je pouvais retourner à l'ordinateur.

— Laissez le moins de traces possible, reprit Prescott.

— Je vais essayer – j'attrapai un coupe-papier en guise de tournevis.

Nous pouvions emporter l'ordinateur mais son poids nous aurait ralentis. Il était aussi simple d'embarquer son disque dur. Je dévissai

les deux boulons avant de faire coulisser le capot vers l'arrière. Le ventre de la machine s'ouvrit devant moi.

— Les lumières se sont encore déplacées sur la gauche, dit Prescott.

Mon regard quitta le boîtier que j'étais en train de déboulonner et se porta sur la demeure du doyen. J'avais du mal à me concentrer sur ce que je faisais. D'autant que c'était maintenant la galerie des Tudor qui était illuminée.

— Quelqu'un s'approche de l'une des fenêtres.

— C'est Mordell ! dis-je.

Les traits du doyen se dessinaient à travers les carreaux. Il regardait dans la direction du donjon. Les fenêtres des autres pièces de la demeure restaient plongées dans l'obscurité mais un reflet qui venait de la chapelle attira mon attention.

Il y avait un homme au pied de l'église. Peut-être le prêtre ou bien Stumpleton. L'entrée ressemblait à un trou béant ouvert sur la noirceur de l'enfer. Il s'en échappait une lueur pourpre.

— La porte de la chapelle est ouverte, remarqua Prescott, caché derrière le rideau.

L'homme que l'on voyait dehors n'était pas seul. Plusieurs silhouettes couraient dans la cour. Prescott bondit en arrière.

— Il n'y a pas une seconde à perdre, dit-il en se jetant sur son imperméable. Prenez vite vos affaires.

J'ignorais d'où sortaient les silhouettes qui s'avançaient dans l'allée, mais j'avais la très nette intuition qu'il valait mieux ne pas le savoir. Après un moment d'hébétude, je me remis à dévisser le disque dur à toute vitesse et le dernier boulon tomba sur le parquet.

— Dépêchez-vous ! hurla Prescott – il me lança ma gabardine avant de saisir mes deux sacs.

Le boîtier sortit de son compartiment. J'enfilai une manche du manteau puis la seconde en m'élançant jusqu'à la valise. Elle ne contenait rien de lourd mais elle me donna l'impression d'être aussi inerte qu'un rocher. Prescott s'était précipité vers la porte de la chambre. Je le suivis en courant jusqu'à l'escalier et nous dévalâmes les marches quatre à quatre. Il y avait du bruit aux portes du bâtiment. Nous n'étions déjà plus seuls. Les hommes que nous avions aperçus venaient d'entrer de l'autre côté du donjon.

— À gauche, dis-je, au bas de l'escalier.

Cette partie du couloir était large de plus de dix pieds mais Prescott percuta une étagère dans un grand fracas qui signala notre position au Collège tout entier. Il fallut enjamber le tas de dossiers qui s'étaient éparpillés sur le sol pour gagner la sortie. Nous courûmes à travers le couloir jusqu'à la réception.

— Je suis garé à une cinquantaine de yards, souffla-t-il en

essayant de déverrouiller la porte.

J'entendais des pas approcher à toute vitesse. Les silhouettes sorties de la chapelle avaient réussi à nous trouver et, à quelques secondes près, elles auraient pu nous rattraper dans l'aile du Collège si Prescott n'avait finalement réussi à ouvrir la porte. Nous la franchîmes en toute hâte et essayâmes de la barricader derrière nous en la coinçant avec des poubelles entreposées sous le porche. Nous repartîmes ensuite en courant comme des dératés. Prescott avait un sac dans chaque main, ce qui lui laissait le peu d'équilibre dont me privait la valise. Malgré mon handicap, je courais plus vite que lui – l'avantage d'être plus jeune d'une dizaine d'années. Sa respiration trahissait une condition physique plus déplorable que la mienne. Je le suivis vers la droite à la sortie de la voûte et nous entendîmes claquer la porte d'entrée dans un grand tumulte dont l'écho gagna les rues avoisinantes. Nos poursuivants déboulèrent sur le pavé, ils nous prirent aussitôt en chasse. Nous étions en ligne de mire et ils ne tardèrent pas à nous talonner. Le froid me brûlait la gorge. J'entendais leur course derrière nous. Le premier allait nous rattraper quand nous arrivâmes à la voiture. Prescott ouvrit la portière et s'engouffra à l'intérieur tandis que je saisisais la poignée. Le moteur démarra en même temps que je me jetais sur le siège passager en tenant le disque dur et la valise plaqués contre mon ventre. La voiture avança mais il était déjà trop tard.

Le premier de nos poursuivants avait ouvert la portière arrière et se tenait accroché à la carrosserie. Un autre arrivait sur le côté lorsque la voiture accéléra. Je vis ses mains boursouflées se tendre vers la poignée sans apercevoir son visage enfoncé sous la capuche d'une vieille robe de bure. Je parcourus l'ombre de ses guenilles, à la recherche d'un regard au cœur d'une noirceur insondable qui me fit suffoquer d'effroi. Je fus incapable d'en détacher les yeux jusqu'à ce que la voiture le heurte de plein fouet. Son corps fut projeté de côté et je repris mes esprits, mais le premier de nos poursuivants n'avait pas lâché prise. Il avait fait irruption sur la banquette arrière. Ses deux bras nous saisirent. Je crus que la tête de Prescott allait se déboîter de sa colonne vertébrale. Ses mains gangrenées me prirent aussi à la gorge et ses articulations m'agrippèrent le menton. L'horreur me submergea sans qu'aucun cri puisse m'en libérer. Mon premier *réflexe fut de balancer* ma valise en arrière. Elle percuta son crâne en même temps qu'un coup de volant propulsait notre véhicule sur le côté. La voiture s'écrasa à pleine vitesse sur une automobile stationnée pour la nuit. Ma valise traversa le pare-brise dans un nuage de poudre noire venu de nulle part. Une nuée de cendres s'étala de la banquette arrière jusqu'au capot et les protections antichoc se déclenchèrent devant nous dans un bruit cataclysmique.

Le moteur s'était arrêté mais il redémarra aussi sec. L'air pénétra dans le véhicule dès que Prescott rappuya sur l'accélérateur. Les bras de notre passager nous avaient lâchés dans le choc. Mon bagage s'était éventré sur la voiture que nous avions percutée mais le disque dur était resté coincé contre moi. En prenant de la vitesse, la poussière commença à se dissiper dans l'air qui s'engouffrait par l'avant. À croire que l'homme qui était derrière nous était parti en cendres mais les deux autres continuaient à nous suivre.

Nous roulions assez vite pour reprendre de l'avance. Prescott tourna à droite puis à gauche et ils finirent par disparaître au coin de la rue. Avec la vitesse, les particules tournoyaient dans les bouffées d'air qui traversaient le trou béant du pare-brise. Mes lunettes et nos corps en étaient recouverts. Prescott s'était protégé les yeux d'une main, il en gardait la trace sur le front et les joues. Il portait aussi des marques de contusions. Le choc avait été violent mais nos protections avaient fait leur office, nous n'étions pas blessés. Le pare-chocs était embouti, le capot plié, la portière gauche enfoncée mais la voiture avançait. Prescott tenait mieux le coup que moi. Je fus pris de nausées et j'eus à peine le temps de me pencher par la fenêtre pour vomir. David continua à rouler le temps de nous mettre provisoirement hors de danger puis il s'arrêta sur un parking pour me laisser reprendre mon souffle.

— Putain, qu'est-ce qui s'est passé ? demandai-je à bout de nerfs.

— Il s'en est fallu de peu qu'on finisse comme Gordon, répondit-il en ouvrant sa portière.

— Vous vous foutez de ma gueule, c'était quoi ce bordel ?

— Vous vouliez savoir ce qui est arrivé à votre maître, eh bien maintenant vous en avez une petite idée.

J'étais sorti de la voiture.

— Des choses comme ça ne peuvent pas arriver, c'est impossible ! dis-je.

— Il faut croire que si, mais vous devriez plutôt penser à autre chose. Il n'y a plus rien à craindre maintenant... Penser à autre chose alors que j'en avais encore le souffle coupé ! Prescott avait surmonté le choc, pas moi, et il profita de me voir près d'un banc en train de cracher ma bile pour fouiller la robe de bure. Il la sortit de la voiture et commença à remuer le tas de cendres à l'arrière. Il se mit à gratter, puis creuser la terre avec ses mains.

Je m'essuyai le bas du visage. J'avais encore le nez qui coulait et je reniflais, mais j'essayais surtout d'encaisser le renversement de mes certitudes. Le monde tout entier venait de sombrer sous mes yeux dans le chaos. Je me grattais la gorge, au bord des larmes. Prescott balayait la poussière de la voiture jusqu'au moment où ses doigts s'arrêtèrent sur quelque chose. Il se remit à gratter et l'objet de son

attention fut bientôt dans ses mains. Il l'enferma dans sa paume et sortit de la voiture.

— Je crois que j'ai trouvé quelque chose.

Il s'approcha et ouvrit la main pour me montrer sa trouvaille. C'était un objet métallique qui ressemblait à une grosse pièce.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un sceau.

Il me fit voir de plus près. C'était une sorte de médaillon. Un pentacle était tracé en son centre et des signes ésotériques gravés tout autour.

— Où l'avez-vous trouvé ?

— Au milieu des cendres.

— Vous connaissez ces symboles ?

— Je n'en suis pas sûr mais on dirait de l'énochéen.

— Putain de merde ! m'exclamai-je en écoutant la dernière chose que je voulais entendre.

Les découvertes du Dr Dee étaient trop fraîches dans ma mémoire pour les avoir oubliées. L'énochéen était un alphabet occulte attribué à Énoch. Dee en avait dessiné les vingt et une lettres sur une table sainte qui avait brûlé dans le grand incendie de Londres, en 1666, mais un livre entier écrit de sa main sous le titre *Liber Logaeth* avait été retrouvé sans que personne sache ce qu'il pouvait signifier. L'inscription sur le médaillon n'était pas plus compréhensible mais on pouvait au moins en conclure une chose : ce qui venait d'arriver était lié au passé le plus obscur de Trinity.

— Alors c'est aux héritiers de Dee qu'on a affaire ?

— On dirait bien, répondit Prescott. Il vaudrait mieux que l'on ait quitté la ville avant de les avoir à nos trousses. Êtes-vous prêt à partir ?

J'acquiesçai en me relevant tant bien que mal. Nous retournâmes à la voiture. Prescott reprit le volant et le véhicule accidenté sortit du parking, en partance pour une destination inconnue.

DEUXIÈME PARTIE

Les ténèbres ne sont pas l'absence de lumière mais l'effroi causé par l'éclat de la lumière.

Jakob Böhme, XVIIe siècle

IX

Je continuais à trembler d'effroi sous les cendres qui virevoltaient dans l'habitacle de la voiture. Je n'arrivais pas à comprendre ce qui s'était passé. Prescott faisait preuve de plus de sang-froid, il gardait les mains sur le volant. Avec l'air qui entrait par le trou béant du pare-brise, ses doigts devaient être glacés. Il continuait pourtant à tenir le cap. Il s'était engagé sur la bretelle d'accès à un faubourg de Cambridge, sous des rangées de lampadaires qui éclairaient la route.

— Vous ne croyez pas qu'on devrait prévenir la police ?

— Que voulez-vous qu'on leur dise ? Qu'on a été poursuivis par ce tas de cendres au beau milieu de la rue ? dit-il en désignant l'amas de terre à l'arrière.

— On n'est pas obligés de leur dire la vérité.

— Tout ce qu'on aura à gagner si on parle aux flics, c'est une confrontation avec Mordell.

Prescott avait raison. Je n'avais aucune envie d'avoir affaire à lui.

— Où voulez-vous qu'on aille, alors ?

— Ça dépend de ce qu'on veut faire. On peut toujours s'enterrer dans un trou à rats, histoire de laisser passer l'orage, mais ça ne nous avancera pas à grand-chose. Ou bien on peut aller à Londres. La foule devrait nous assurer un minimum de sécurité, suggéra-t-il. Et avec un peu de chance, on pourra peut-être en apprendre un peu plus sur ce qui est arrivé au Pr Gordon.

— Je suis pour aller à l'endroit où il y aura le plus de monde. Le problème, c'est que la voiture ne tiendra jamais jusque là-bas !

Prescott tourna à gauche puis à droite pour s'enfoncer dans une petite impasse bordée de grands arbres. Il freina et le véhicule s'arrêta sur un parking d'immeuble. Son ex-femme habitait au sixième, il proposa que je reste en bas. Je n'y voyais pas d'inconvénient et sa silhouette en imperméable disparut dans le hall. Une lumière s'alluma quelques secondes plus tard au dernier étage. Je descendis de la voiture pour secouer la poussière qui me recouvrait de la tête aux pieds et observer ce qui se passait en haut. Une dizaine de minutes s'écoulèrent avant que la cage d'escalier ne se rallume au rez-de-

chaussée. Prescott sortit comme il était entré. Il me rejoignit sur le parking.

— C'est bon, dit-il en exhibant un trousseau de clefs, on prend la voiture dans le garage et on laisse la mienne à la place.

Le tablier métallique se souleva au-dessus de l'entrée du box. Il y avait une vieille Ford noire à l'intérieur. Prescott la sortit puis je garai son épave. Il m'aida ensuite à refermer le garage, glissa les clefs dans une boîte aux lettres et nous montâmes tous les deux dans la voiture de son ex-femme.

Nous prîmes d'abord la direction de l'ouest. Je guettais le boulevard en serrant les dents, de peur qu'une silhouette enveloppée dans une robe de bure surgisse au détour d'un carrefour et se jette sur la carrosserie. J'étais encore sur les nerfs et je ne pus me ressaisir avant d'avoir quitté Cambridge. La tension baissa seulement d'un cran quand nous sortîmes de la rocade en direction de Bedford. La route se rétrécit et passa sur deux voies. Il n'y avait pas âme qui vive aux alentours mais cela ne suffisait pas à extirper de mon esprit le cauchemar des événements de la nuit. Au lieu de me libérer de leur emprise, le paysage donnait à mes souvenirs une dimension onirique obsédante.

Prescott avait les bras crispés sur le volant. Il conduisait vite, je suivais les virages du regard. Nous approchions de Roxton. La route tournait beaucoup. Les panneaux indicateurs défilaient dans la lumière des phares. Roxton 5 miles, Bedford 13 miles, Londres 70 miles. La dernière chose qui pouvait encore s'imposer à moi, c'étaient les nombres. Roxton, R lettre 18, 0 lettre 15, $18 \times 26 + 15 = 483$, X lettre 25, $483 \times 26 + 25 = 12582$, T lettre 20, $12582 \times 26 + 20 = 327152$, O lettre 15, $327152 \times 26 + 15 = 8505967$, N lettre 14, $8505967 \times 26 + 14 = 221155156$. Selon le codage utilisé par mon maître, la première indication était 221155156 E 6107133, 679182404 M 6107133, 149680324 BR 6107133. Je calculai les nombres de tous les panneaux qui suivirent et les mots de toutes les distances données. Eltisley 1146811190404, Northampton 53604301585671319, Ampthill 318424699217, Shelford 4033658881530 Biggleswade 8688765838391629, Letchworth 1725356054740040, Milton — Keynes 1275415380526644163, Luton 152535036, Aylesbury 10748333636399, Harpenden 43794437610573, Buckingham 397071549592623, Stevenage 107384132216999. Les lettres agissaient comme des coefficients de polynômes dont il ne restait plus qu'à calculer la valeur pour 26. La formule de Horner rendait le calcul assez simple pour que son processus mental s'intègre dans mon inconscient. Après une vingtaine d'itérations, je n'avais plus qu'à lire le mot pour que ses chiffres apparaissent dans mes pensées les uns après les autres. Bletchley 5,1,

5, 8, 1, 9...

— Qu'est-ce que vous dites ? demanda Prescott.

— Rien, je pensais seulement à voix haute.

— C'étaient des nombres ?

— Oui, les chiffres d'un nombre.

— Lequel ?

Bletchley 5, 1, 5, 8, 1, 9, 5, 7, 7, 4, 6, 7.

— 5158195 77 467, dis-je. Ça m'évite de repenser en boucle à ce qui s'est passé.

— Vous devriez peut-être essayer de vous reposer.

— Je ne vois pas comment je pourrais y arriver tant que je n'ai pas la moindre idée de ce qui est en train de se passer. De toute façon, il va bien falloir à un moment ou à un autre que vous me donniez des explications.

— Je suis désolé mais vous m'en demandez plus que je n'en sais.

— Vous allez peut-être essayer de me faire croire que tout à l'heure, dans les cendres, vous êtes tombé sur le médaillon par hasard ! Je suis en train de devenir cinglé mais pas au point d'être aussi naïf.

Prescott ne cilla pas.

— Je n'ai que des hypothèses sur ce qui s'est passé et le médaillon en faisait partie. Ça ne veut pas dire que je sais la vérité, et tant qu'il y aura des doutes, je préfère éviter de vous asséner sans preuve des choses qui vont à l'encontre de votre foi dans la raison ou dans la science.

— Ma foi dans la raison ! Parce que vous croyez que je peux fermer les yeux sur ce qui s'est passé et faire comme si de rien n'était ?

— J'essaie seulement de vous ménager, répondit-il. Vous n'imaginez pas ce qui se cache derrière tout ça. Si vous en aviez la moindre idée, vous vous enfuiriez au plus vite...

— Que voulez-vous faire d'autre ?

— Aller au bout des choses. Au bout du cauchemar s'il le faut. Il n'y a pas d'autre moyen de s'en sortir.

— Alors, arrêtez de vous défausser sur ce que je suis prêt à croire ou pas. Vous devez au moins me dire ce que vous savez, à commencer par ce qui concerne les individus qui nous ont pris en chasse-

La voiture franchit un rond-point et sortit d'un village. Il faisait nuit noire et nous n'avions pas rencontré le moindre véhicule depuis plusieurs miles lorsque la route s'engagea dans l'une des rares forêts de la région. Prescott avala sa salive avant de commencer :

— Avez-vous déjà entendu parler de golems ?

— Ce sont des créatures en terre, c'est bien ça ?

— D'après le folklore juif, ils sont faits d'argile, reprit-il, et il est question dans certaines légendes de leurs relations à la kabbale. L'une

d'entre elles parle de lettres qui seraient écrites en hébreu sur leur front : *Emeth*, qui signifie « vérité », mais si vous effacez le E, ça donne *Meth*, qui veut dire « mort ». Imaginez maintenant que la lettre E soit subitement effacée du front de l'une de ces créatures, par exemple dans un choc. Que se passerait-il d'après vous ?

— Vous pensez qu'il se désagrégerait comme l'homme qui était à l'arrière de la voiture ? — Le mouvement de sa tête m'invita à poursuivre. Alors, ce serait la disparition de la lettre E qui l'aurait tué ?

— Sauf qu'un golem ne meurt pas puisqu'il s'agit uniquement de matière inanimée. Théoriquement, un golem n'a pas d'âme. Ça ne peut pas mourir. C'est simplement un tas de cendres qui par l'intermédiaire d'un médaillon peut donner l'illusion de la vie.

— Et vous pensez que c'est à ce genre de choses qu'on a eu affaire ?

— En un sens, oui, mais quelle que soit la parenté de ce qu'on a vu avec la légende du golem, le phénomène qui s'est produit dans la voiture n'est pas aussi singulier que vous pouvez le croire. Vous avez peut-être déjà entendu parler de combustion spontanée ?

— Non, qu'est-ce que c'est ?

— Un phénomène qui a été observé assez souvent pour ne plus être contesté. Il y a un certain nombre de cas répertoriés depuis trois siècles. Ce sont des personnes vivantes qui se sont consumées d'elles-mêmes jusqu'à ce qu'il n'en reste rien de plus qu'un tas de cendres.

— Comment est-ce possible ?

— Il y a beaucoup plus de choses possibles que vous ne l'imaginez, répondit Prescott. Et si vous vous penchez sur ces questions, vous trouverez dissimulée derrière elles la pratique secrète de sciences occultes telles que l'alchimie ou la kabbale.

— D'habitude, ce que les gens appellent sciences occultes, c'est faire bouger des tables ou des histoires de fantômes. Cela n'a pas grand-chose à voir avec le cauchemar qu'on vient de vivre.

— Les gens confondent les sciences occultes avec de vulgaires superstitions, mais on peut difficilement les blâmer. Cette confusion est vieille de plusieurs siècles. Si l'on prend le cas de Dee par exemple, c'était un grand occultiste et pourtant, bien qu'il ait tenu le journal de ses conversations angéliques, tout ce que l'on sait de ses expériences dans le domaine des sciences occultes se résume à l'utilisation du sceau de la vérité, qu'il appelait le *Sigillum Dei Aemeth Emeth*, et de l'alphabet énochéen. Au regard de ce que les gens croient aujourd'hui, il passerait pour un simple d'esprit ou un illuminé.

— Que savez-vous de l'énochéen ?

Prescott pensait que les caractères du médaillon trouvé dans les cendres appartenaient à ce langage.

— Il ne s'agit en rien d'une lubie de John Dee ou de ses contemporains. Énoch est un personnage biblique cité dans la Genèse. Il est le patriarche considéré comme le père de Mathusalem et arrière-grand-père de Noé, ce qui en fait le représentant de la septième génération des hommes. Il est dit dans la Bible qu'il est devenu immortel et communiquait avec les anges mais c'est aussi l'auteur d'un livre que Dee et ses pairs ont longtemps convoité.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Le livre d'Énoch. On en attribue la paternité à Énoch mais la question de son authenticité est longtemps restée en suspens. Elle a été tranchée au concile de Laodicée en 364, de façon négative. Le livre est devenu apocryphe.

— C'est-à-dire ?

— Il a été rejeté par l'Église chrétienne et par les juifs. Seule une église indépendante l'a reconnu et conservé, l'Église chrétienne éthiopienne, si bien qu'à la fin du Moyen Âge on n'en trouvait plus aucune copie en Europe.

— Et ensuite ?

— Le livre est lentement tombé dans l'oubli avant que les occultistes de la Renaissance ne partent à sa recherche. En hébreu, le nom d'Énoch signifie « initié ». On comprend que les érudits du XVe et XVIe siècle s'y soient intéressés. Le livre qu'on attribue à ce personnage raconte les visions qu'il a eues au Paradis. C'est un texte apocalyptique que les occultistes de la Renaissance considéraient comme la clef d'anciens secrets.

— Est-ce qu'ils l'ont retrouvé ?

— Officiellement, non. C'est un franc-maçon écossais, James Bruce, qui a mis la main dessus au cours d'un voyage d'exploration en Éthiopie. Il l'a ramené en Europe en 1773. Des trois copies qu'il a découvertes, la première a été confiée à la Bibliothèque nationale de Paris, la deuxième à la Bodleian Library d'Oxford et il a gardé la troisième. Je ne sais pas ce qu'il en est advenu par la suite. Enfin, on en est resté là jusqu'en 1947 et la découverte des manuscrits de la mer Morte. La question de l'origine du livre a pu être tranchée à partir des manuscrits trouvés à Qumrân. Son authenticité a été avérée.

— Si le livre d'Énoch est revenu en Europe en 1773, les occultistes de la Renaissance ne l'ont jamais eu en leur possession.

— Ce n'est pas certain. Dee était un collectionneur invétéré. Sa bibliothèque comptait des manuscrits en pas moins de dix langues et la plupart d'entre eux ont disparu bien avant sa mort. On sait aussi qu'il a rencontré des hommes que l'on peut soupçonner d'avoir été en contact avec le livre d'Énoch, notamment l'orientaliste français Guillaume Postel. Dee a aussi pu être en contact avec le livre par le biais d'une traduction en vieux slave datant du Xe ou XIe siècle, *Le*

Livre des secrets d'Énoch. La question de savoir s'il possédait certains de ces fragments, voire l'intégralité du manuscrit, est néanmoins secondaire.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on peut avoir au moins une certitude : c'est qu'Énoch est l'un des pères de la tradition dans laquelle Dee se reconnaissait. Et il était loin d'être le seul. Pic de la Mirandole, Trithème, Agrippa, Reuchlin, Postel, tous se sont penchés sur ces secrets alors que personne ne s'y intéressait au Moyen Âge. Le XVI^e siècle, c'est la Renaissance, le renouveau de la pensée et de tout ce que l'Inquisition honnissait. C'est aussi le siècle où la kabbale est entrée en Occident. Les occultistes ont pu s'emparer de secrets perdus depuis l'aube des temps mais l'Inquisition ne pouvait tolérer que la connaissance de ces mystères vienne égarer les croyants. De nombreuses publications ont été mises à l'Index, John Dee a été poursuivi deux fois pour sorcellerie et il n'a échappé à la mort que de justesse. L'Inquisition n'a pas seulement été une arme contre les païens ou la garante de la morale chrétienne, elle a aussi été la gardienne du grand secret qui entoure les sciences occultes. Les contrevenants à cette loi étaient pourchassés et conduits au bûcher mais c'est une règle dans laquelle les occultistes ont fini par trouver leur compte. Que ce soit par l'amalgame entre sciences occultes et superstitions ou par le discrédit que les rationalistes jettent aujourd'hui sur les disciplines irrationnelles, le secret a perduré à travers les siècles. Aujourd'hui, parlez d'occultisme et l'Inquisition ne vous enverra pas au bûcher, vous passerez seulement pour le dernier des imbéciles. La confiance absolue dans la science a endormi bien des craintes mais croyez-vous pour autant que la sorcellerie, l'alchimie, la kabbale sont tombées en désuétude jusqu'à être reléguées au rang de vulgaires superstitions ?

— Je ne sais plus quoi penser.

— Je sais que pour un scientifique comme vous, c'est difficile à croire, mais il faut ouvrir les yeux, sinon nous ne nous en sortirons pas. Les gens d'aujourd'hui croient que les sciences occultes ont disparu de la place publique parce qu'elles ne pouvaient survivre aux sciences modernes, mais ils se trompent. Si elles ont disparu, ce n'est pas à cause de leur impuissance, c'est parce que l'Église leur a imposé de se cacher, ce qui ne leur interdisait pas de se développer. Les sciences physiques n'ont pas été les seules à profiter de l'essor des mathématiques, les sciences occultes sont elles aussi arrivées à maturité. À moins d'être initié, aucun signe n'en est jamais visible mais ce que nous avons vu cette nuit montre qu'elles sont pratiquées en secret avec une maîtrise bien plus grande qu'en des temps plus reculés.

Les paroles de Prescott me donnaient le vertige.

— Vous pensez donc que les sciences occultes ont pu faire autant de progrès que les autres sciences ?

— Le doute était possible jusqu'à cette nuit. Maintenant nous n'en sommes plus au même stade. Le rideau s'est levé. Depuis le XVI^e siècle, les progrès des mathématiques ont bercé le développement de la physique, de la chimie, de la biologie et il n'y avait pas de raisons qu'il en aille différemment de la kabbale, de l'alchimie et de la sorcellerie. Si ces disciplines secrètes avaient bénéficié de l'essor des mathématiques, cela concernait mon propre domaine plus que tous les autres. Bien qu'il ne soit destiné à aucune application scientifique, le plus grand chantier mathématique ouvert depuis l'Antiquité était celui de la théorie des nombres, la discipline reine des mathématiques. Prescott n'en avait pas fait de mystères, il avait la conviction que les nombres possédaient un pouvoir métaphysique et que leur théorie mettait en jeu bien d'autres choses que les mathématiques.

— C'est dans ce but que Mordell et la fondation ont engagé le Pr Gordon, reprit-il. Pour découvrir les nombres noirs et étendre encore un peu plus leur pouvoir sur un monde réservé aux initiés, mais avec la disparition des carnets ils se retrouvent au point de départ.

— Que vont-ils faire maintenant ?

— Si c'est bien la solution de la dernière équation qui révèle où sont cachés les carnets, ils vont tout mettre en œuvre pour la trouver et vous êtes la personne la mieux placée pour les conduire jusqu'à elle.

— Alors, il y a peu de chances qu'ils me laissent tranquille !

— Non, ils ne vous lâcheront pas tant qu'ils n'auront pas eu ce qu'ils veulent, répondit Prescott, il vaut mieux que vous le sachiez.

— Si au moins je savais ce que ces nombres ont de particulier !

— Si vous l'aviez su, vous seriez peut-être déjà mort. Il y a des gens qui veillent à ce que ce secret ne quitte pas le Collège.

— C'est à Mordell et ses alliés que vous faites allusion ?

Vous croyez qu'ils en sont les gardiens ? — Prescott acquiesça. Dans ce cas, j'aimerais bien savoir comment votre ami Albert Falls a pu en prendre connaissance.

— N'oubliez pas qu'il était lui-même étudiant à Trinity, ce qui lui a permis d'être initié à certaines choses. Je vous ai déjà parlé de Flatus Green.

— C'est la confrérie dont vous étiez membre avec Albert Falls – il hocha la tête. D'après ce que vous avez dit, vous passiez le plus clair de votre temps à mettre au point des expériences liées à l'occultisme.

La route s'enfonçait toujours plus profondément dans les bois. Il leva sa main gauche du volant et la passa derrière sa nuque.

— C'était une façon de jouer à nous faire peur et c'est ce qui s'est passé plusieurs fois, quand nous avons assisté à des choses étranges, mais j'ai toujours douté qu'il s'agisse de véritables manifestations

irrationnelles... jusqu'au soir où il est arrivé quelque chose de plus inquiétant. C'était à l'une de nos séances de spiritisme. Un des membres de l'association, qui s'appelait Christopher Wostenholme, était descendu dans la cale pour aller chercher du combustible et la table a bougé très violemment à ce moment-là. Les flammes des lampes à pétrole se sont mises à osciller comme s'il y avait du vent, certaines se sont même éteintes. Nous avons immédiatement entendu un grand bruit dans les soutes. Je suis allé voir avec Matthew et nous avons trouvé Wostenholme allongé par terre dans le noir. Il avait perdu connaissance. Matthew lui a donné des claques en répétant son nom. Christopher a ouvert la bouche et Matthew a arrêté sa main tout près de son visage. Sa peau était très pâle. Quand sa bouche s'est entrouverte, le son qui en est sorti n'était pas celui que nous attendions. C'était une voix qui venait d'outre-tombe. Elle n'a prononcé qu'un seul mot : *ward*. Ensuite Wostenholme a été pris d'une violente convulsion. Il a fini par reprendre connaissance en vomissant. Et nous avons décidé avec Matthew de ne jamais lui dire ce que nous avons entendu et avons nettoyé son vomi avant que les autres ne s'en rendent compte.

— Vous ne croyez pas que c'était une supercherie ?

— Non, impossible. Ce qu'a vomi Wostenholme, ce n'était pas de la nourriture mais une substance visqueuse entièrement noire qui dégageait une odeur putride. Wostenholme avait mangé avec moi à la cantine de Trinity. Ce qu'il a régurgité, il ne l'avait pas avalé et ça n'avait pas été digéré. Cela venait d'ailleurs et il ne l'a certainement pas conservé dans son estomac plus de quelques secondes.

— Même après cet incident, vous êtes quand même resté dans la confrérie ?

— Plus que jamais. Cette manifestation irrationnelle a renforcé ma conviction que les sciences conventionnelles ne portent en elles qu'une parcelle de vérité.

— Si j'en crois ce que vous avez raconté à l'écluse de Jésus Green, vos expériences ne se sont pas arrêtées là.

— Non, c'est allé beaucoup plus loin, et cela a commencé quand l'un des frères Blackwood a ramené un lot de parchemins. C'était William. William Blackwood. Il n'a pas voulu dire où il avait fait cette trouvaille mais il a insisté pour l'examiner de près. C'était plutôt inhabituel de sa part mais il s'est avéré que son intuition était bonne. Les manuscrits provenaient de la *Golden Dawn*.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une société secrète dont le nom exact est l'Ordre hermétique de l'aube dorée. Elle a été fondée à Londres en 1888 par trois francs-maçons anglais membres de la société de Rose-Croix, Woodman, Mathers et Westcott. Ils ont créé l'ordre avec l'idée d'y réunir

l'ensemble des traditions hermétiques occidentales, la kabbale, l'alchimie et la magie. La Golden Dawn s'est aussi bien réclamée de la grande tradition Rose-Croix liée aux manifestes du début du XVII^e siècle que de John Dee et Edward Kelley. Les manuscrits de Dee conservés au British Museum ont exercé sur Mathers une telle fascination qu'ils ont profondément influencé la genèse de la société secrète. L'histoire de la Golden Dawn n'a pas duré plus de quinze ans mais elle a beaucoup influencé l'occultisme occidental.

— Qu'est-ce qui a causé sa dissolution ?

— Des luttes internes. Westcott était coronaire et des rumeurs ont circulé selon lesquelles il ne se serait pas gêné pour utiliser des cadavres à des fins peu recommandables. Ces bruits ont mis le feu aux poudres et causé une controverse avec Mathers qui vivait exilé à Paris. L'une des causes de rupture a aussi été l'initiation, en France, du jeune mage Aleister Crowley à l'ordre interne de la Golden Dawn, l'Ordre de la rose de rubis et de la croix en or. Crowley avait fait ses études au Collège de Trinity et il se croyait la réincarnation d'Edward Kelley. Les manuscrits de Blackwood provenaient peut-être de lui mais William ne voulait rien dire. La seule chose que nous savions, c'est qu'ils portaient l'estampille des archives de l'un des temples de la Golden Dawn.

— Qu'avez-vous fait ?

— Ce pour quoi William les avait amenés. Nous devons essayer de mettre en œuvre ce qui y était écrit. Nous avons procédé avec eux de la même façon qu'avec les autres. Nous avons choisi le sortilège le plus simple à exécuter et nous sommes réunis un vendredi soir.

— Comment cela s'est-il passé ?

— Normalement, au début. Nous avions l'habitude de nous retrouver dans la péniche mais, pour les grandes occasions, nous descendions dans les catacombes. L'exécution du premier sortilège du parchemin Blackwood – c'est comme ça que nous l'appelions – est tombée l'un de ces soirs. Le rituel a eu lieu dans une salle souterraine, à la lumière de lampes à huile. C'est là que nous avons procédé à l'incantation et, à notre plus grande déception, il ne s'est rien passé. Nous sommes quand même restés dans les sous-sols pour effacer toutes nos traces et c'est quand nous sommes remontés que quelque chose d'inhabituel est arrivé. Pour sortir des souterrains, il fallait traverser les caves de Christ Collège et, dès que nous avons ouvert la porte, le chien de la gardienne s'est mis à hurler à la mort. Ce n'était pas la première fois que nous passions par là mais c'était la première fois qu'il hurlait à ce point, et tous les chiens des alentours se sont joints à lui pour réveiller le quartier. Il y avait quelque chose avec nous qui devait les effrayer, ils sentaient une présence qui les terrifiait. Finalement, nous sommes tous retournés à la péniche. Nous n'en menions pas large. Tout le monde est resté à bord jusqu'à l'aube, c'est

seulement avec le jour que les internes se sont décidés à rentrer. Évidemment, ceux qui avaient fait le mur se sont fait pincer, mais je crois qu'ils préféreraient encore ça plutôt que de se retrouver seuls dans la nuit avec ce qui faisait aboyer les chiens. Ils ont été privés de sortie pendant plusieurs semaines. Ils s'en étaient plutôt bien tirés, et nous sommes tous tombés d'accord pour mettre en œuvre un autre sortilège du parchemin de la Golden Dawn.

— Saviez-vous ce qui était censé se produire ?

— Non, pour aucun des sortilèges.

— Alors comment faisiez-vous pour choisir ?

— Nous prenions simplement celui qui était décrit avec le plus de détails et qui semblait le plus facile à réaliser. L'étonnant avec les manuscrits de la Golden Dawn, c'était leur rigueur. Il n'y avait pas la surenchère de détails grotesques qui infestent la plupart des grimoires. Ce qui y était écrit était assez simple et avait l'air authentique. Nous étions tous très excités à l'idée d'essayer un autre sortilège, peut-être trop, mais cela ne nous a pas empêchés de prendre certaines précautions, à commencer par le fait de ne pas descendre dans les souterrains et de nous procurer un chien. C'était le chien de l'oncle d'un disciple. Nous l'avons amené sur le bateau et avons installé sa niche dans la pièce voisine. L'expérience s'est encore déroulée un vendredi soir. Je ne me souviens plus exactement de ce qui s'est passé, ce qui est certain, c'est que ça a foiré. Cela a été une grande déception. Après concertation, nous avons abandonné cette expérience et décidé de refaire la première en améliorant certains points. D'abord, il fallait garder le chien. Et puis il fallait vérifier ce qu'avaient raconté Hopper, Barrymore et Roberts. Tous les trois avaient eu l'impression de sentir un courant d'air dans les catacombes, ce qui était inhabituel dans la salle que nous occupions. Après réflexion, nous sommes arrivés à la conclusion qu'en diffusant un peu de fumée nous serions fixés. La principale question a été de savoir si nous devions retourner au même endroit. Il a été décidé à la quasi-unanimité que c'était préférable. Je n'étais pas certain que ce soit la bonne décision mais il est trop tard pour revenir sur le passé.

— Vous êtes donc retournés dans les catacombes ?

— Oui, un vendredi soir. La lune était presque pleine. C'est le genre de détails auxquels on prête attention dans ces circonstances. Et le ciel était clair. Nous avons attendu que la nuit tombe et quand il a commencé à faire assez noir nous sommes descendus dans les caves de Christ Collège à la lumière de nos lampes à pétrole. Nous avions toujours des lampes électriques mais nous évitions de les utiliser, l'électricité fait rarement bon ménage avec les forces dont nous attendions la manifestation. À notre arrivée dans la grande salle voûtée, nous nous sommes tout de suite rendu compte de quelque

chose d'important : le pentacle que nous avions pris soin d'effacer était réapparu sur le sol. En noir. Il n'était pas tracé avec de la craie comme d'habitude mais avec quelque chose qui ressemblait à du charbon. Cette découverte nous a presque dissuadés de continuer mais nous avons préféré penser qu'on nous avait joué un mauvais tour. Puis le chien était calme, ça nous rassurait.

— Vous avez donc quand même refait le sortilège ?

— Oui, et il s'est avéré que Hopper, Barrymore et Roberts avaient raison. La fumée qui s'échappait des encensoirs s'est mise à circuler alors qu'elle stagnait à la hauteur de nos genoux avant le début de l'expérience. Son mouvement était presque indiscernable au départ, et puis elle a commencé à circuler très lentement, et au fur et à mesure que le temps passait, son mouvement est devenu plus net. Elle tournait en spirale autour du pentacle. Un tourbillon au ralenti, dans le sens contraire aux aiguilles d'une montre.

Puis le chien s'est montré agressif alors que, quelques minutes avant, il dormait tranquillement au fond de la salle. C'est à ce moment-là que nous avons commencé à les voir.

— À voir quoi ?

— Je ne sais pas comment c'est possible mais des écritures sont apparues au plafond. Ceux qui se trouvaient devant ne pouvaient les voir, elles se formaient à la verticale du pentacle, comme si c'était lui qui les projetait vers le plafond.

— Les écritures étaient peut-être là avant que vous n'arriviez.

— Non, elles n'y étaient pas avant et elles ont disparu après le rituel. Nous avons essayé de les reconstituer d'après nos souvenirs et, le plus troublant, c'est que chacun en avait gardé une image différente.

— Et ensuite ?

— Le chien s'est mis à hurler à la mort avant de devenir enragé, jusqu'à la fin du sortilège. Heureusement qu'il était solidement attaché. Il sentait quelque chose sans que nous arrivions à le percevoir.

— Est-ce qu'il s'est calmé après ?

— Non, pas vraiment.

— Et les autres chiens, quand vous êtes remontés des catacombes ?

— Ils se sont remis à hurler encore plus fort que la fois précédente. Comme si le mal absolu nous accompagnait.

— Qu'avez-vous fait du pentacle ?

— Nous l'avons effacé avec le plus grand soin. Nous avons aussi examiné le plafond d'aussi près que possible. Il n'y avait plus aucune trace de ce qui était apparu et nous avons finalement décidé de retourner au *Flatus Green*.

— Vous y êtes encore restés toute la nuit ?

— Non, pas tous. Ceux qui s'étaient déjà fait prendre à faire le mur risquaient l'exclusion, ils ont préféré rentrer avant le lever du jour. Ils ont quitté la péniche et nous avons entendu que les chiens continuaient. Comme les internes ne venaient pas tous du même Collège, il a fallu qu'ils se séparent et, quand ils se sont retrouvés seuls, ils se sont rendu compte que les chiens n'aboyaient plus à leur passage. C'est ce qu'ils ont tous dit, tous sans exception, sauf qu'au moment où ils rentraient dans leurs chambrées, nous entendions encore des chiens brailler quelque part dans la ville. Les hurlements ne se sont pas arrêtés comme ils l'ont dit. Ils ont continué à suivre l'un des membres de la confrérie qui n'est pas retourné directement dans sa chambre. Il n'y avait qu'une seule personne qui provoquait la peur des animaux.

— Qui ?

— C'était Wostenholme, Christopher Wostenholme.

— Il n'a pas reconnu que les chiens avaient continué à aboyer derrière lui ?

— Non. C'est le benjamin de la confrérie, le jeune Dougherty, qui nous l'a appris. Il pleurait quand il nous l'a dit. Il en avait encore la peur au ventre. Lorsqu'il s'est séparé de Christopher, il a craint que les aboiements ne continuent à le suivre. Il a fini par rentrer en courant dans sa chambrée. Tout cela ne pouvait paraître qu'un détail mais nous avons décidé de suivre Wostenholme de près et il s'est avéré qu'il manifestait des troubles de la personnalité.

— De quel genre ?

— C'était quelqu'un de très sûr de lui d'habitude, un étudiant de bonne famille promis à un bel avenir. À partir du moment où nous avons commencé à le surveiller, il est devenu évident que sa personnalité se dégradait un peu plus chaque jour. Il pleurait la nuit, ce qui ne lui serait jamais arrivé en temps normal. Ses résultats scolaires ont aussi été mis à rude épreuve.

— Qu'avez-vous décidé de faire ?

— Nous avons recommencé l'expérience, sans le prévenir, sans prendre d'animaux, et avons essayé de photographier le plafond. Deux d'entre nous sont restés avec lui pour voir si notre présence dans les catacombes avait une influence sur son comportement. Tout a été chronométré pour mettre en parallèle nos observations.

— Et ça a marché ?

— Dans les catacombes, tout a fonctionné de façon identique à la précédente. En arrivant, nous avons vu que le pentacle n'était pas réapparu. Nous en avons tracé un autre avec du charbon de bois. À la fin du sortilège, le plafond était recouvert de nouvelles inscriptions. Mais différentes de celles que nous avons vues. Et les photos n'ont

rien donné.

— Et Wostenholme, comment a-t-il réagi ?

— Aussi mal qu'on pouvait le craindre. Matthews s'était débrouillé pour le faire dormir en mettant des somnifères dans sa nourriture. Avant que la séance ne commence, il dormait profondément et, dès qu'elle a démarré, son sommeil est devenu agité. Il s'est mis à remuer, puis à tourner dans tous les sens dans son lit. Il a gémi puis pleuré, jusqu'au moment où ses yeux se sont ouverts brusquement. Matthews et Barrymore n'ont pas reconnu son regard. C'était un regard froid comme la pierre. Wostenholme a vu qu'il était observé, il était éveillé. Pourtant il n'a rien dit et a simplement refermé les yeux. Il est ensuite resté parfaitement immobile jusqu'au petit matin, comme s'il faisait semblant de dormir et qu'il attendait simplement leur départ.

— Comment cela s'est-il terminé ?

— Les parents de Wostenholme ont été informés de la dégradation rapide des résultats de leur fils. Ils sont venus pour rencontrer le doyen du Collège et nous avons profité de l'occasion pour leur expliquer ce qui s'était passé. Nous leur avons transmis un compte rendu des problèmes de Christopher et évoqué la nécessité de pratiquer un exorcisme. Cette idée n'a pas été particulièrement bien accueillie. Les parents de Wostenholme sont partis avec lui de Cambridge et nous ne l'avons plus jamais revu.

La Ford entrait dans la grande ceinture de Londres quand Prescott arriva à la fin de son histoire. Le sort de Christopher Wostenholme donnait un aperçu de la façon dont l'ami de Prescott, le mathématicien Albert Falls, avait pu s'initier à la kabbale, mais il manquait toujours les détails qui avaient fini par creuser sa tombe. Avec la fatigue qui se faisait sentir, le moment était mal venu pour essayer d'en savoir plus. Prescott avait commencé à parler, c'était un premier pas, et j'espérais que cela ne serait pas le dernier. En attendant, il fallait trouver un endroit où dormir. La voiture suivait l'autoroute M25. Je l'avais empruntée dans l'autre sens avec Stumpleton comme chauffeur. C'était le jour de mon arrivée. La voiture longea les pistes d'Heathrow et nous sortîmes de l'autoroute à Staines pour prendre la direction de Londres. Nous traversâmes ensuite la Tamise par Hampton Court Bridge avant de pénétrer dans les nombreuses zones industrielles et commerciales de la proche banlieue. Les hôtels ne manquaient pas mais il fallait en trouver un ouvert pour la nuit. Le choix se réduisait aux relais automatiques qui fonctionnaient par codes d'accès. Nous finîmes par choisir un *first class* à deux étoiles dans la zone de Chessington. Le code de ma porte était le 9639. C'était une chambre impersonnelle, dans un motel comme il en existe des centaines dans la banlieue londonienne.

Mes deux sacs étaient posés sur le couvre-lit et ma valise disloquée sur un capot de voiture à près de cent miles de distance. Il ne me restait plus que quelques affaires, une panoplie étendue sur le lit pendant que je me regardais debout dans la glace de la salle de bains. Ma fuite de Trinity n'avait pas effacé la tache noire qui ornait l'intérieur de ma paume. J'avais l'impression qu'elle me regardait comme l'œil noir d'un monstre tapi au fond de moi. Je pris une douche brûlante avant d'essayer de dormir quelques heures mais il ne fallut pas attendre longtemps pour que le bruit des premiers clients et des femmes de ménage gagne les couloirs de l'hôtel. Cela dura deux heures, puis ce fut le retour du silence. La tête enfouie sous un oreiller, je pus replonger dans un simulacre de sommeil imprégné du cauchemar de la veille et, quand j'ouvris enfin les yeux, j'étais entortillé dans un amoncellement de couvertures synthétiques. Le dessus de lit gisait sur le sol. Je mis mes lunettes sur le nez. 14 h 30. Prescott devait m'attendre à 14 heures sur le parking. Je bondis jusqu'à la porte de sa chambre. Pas de réponse. Je courus au bas des escaliers, traversai le hall d'entrée et fis quelques pas sur le bitume. Je m'arrêtai au milieu du parking. La Ford n'y était plus.

X

Il était inutile de paniquer. Je revins chercher mes deux sacs dans la chambre et me rendis dans le hall pour prendre un café. Je bus mon gobelet en guettant par la fenêtre les voitures qui arrivaient sur le parking. Je déchiffrais leurs plaques minéralogiques.

Je sortis ensuite une cigarette de mon sac. Je n'avais plus de briquet, il avait certainement terminé avec mes affaires dans le caniveau de Trinity Street. Une jeune femme passa en tirant un bagage à roulettes sur lequel bringuebalait un vanity.

— Auriez-vous du feu, s'il vous plaît ?

Elle fit signe que non et entra dans l'ascenseur. Ni briquet ni allumettes. Un employé passa devant moi avec des grands sacs de linge sale. Il était trop encombré pour m'aider. J'attendis le client suivant, c'est lui qui me dépanna.

— Merci, dis-je.

Il reprit son briquet avec un sourire en coin qui disait « vas-y mec, profite-en comme si c'était la dernière ». Je sortis fumer dehors. Susan monopolisait mes pensées. Nous avions rendez-vous à 20 heures, il fallait que je l'appelle mais j'avais un coup de fil plus urgent à donner. Je pris une profonde inspiration avant de retourner dans le hall. Il y avait une borne téléphonique sur laquelle je fis le numéro d'une boîte vocale à New York. La combinaison de douze chiffres m'envoya sur une messagerie du Segment, c'était le numéro que je devais appeler au cas où les choses ne tourneraient pas comme prévu. Une voix féminine m'invita à laisser un message et je me mis de côté pour m'assurer que personne ne pouvait m'entendre.

— P., dis-je en guise de présentation.

Je n'avais aucune envie de me souvenir de ce qui s'était passé au Collège mais je devais rendre des comptes.

— J'ai quitté Trinity. Si je vous disais ce que j'ai vu là-bas, vous refuseriez de me croire. Je suis avec quelqu'un qui faisait partie de la commission d'enquête, David Prescott. Il en sait beaucoup plus qu'il n'en dit, même si je ne crois pas qu'il soit impliqué dans la disparition de Gordon. Je vous donnerai plus de renseignements quand je pourrai.

Je raccrochai. Il me restait assez de monnaie pour donner mon autre coup de fil. Un appel de proximité. Je me retournai du côté de la borne et fis de mémoire le numéro de l'hôtel Radisson. Susan Langford était absente. Le réceptionniste demanda s'il devait prendre un message.

— Non, merci. Je rappellerai, dis-je avant de raccrocher.

— Vous appellerez qui ? demanda une voix dans mon dos.

Je reconnaissais son timbre. Et la Ford garée sur le parking.

— Une amie qui est arrivée hier à Londres. Je devais passer la soirée avec elle.

— Vous comptez toujours la voir ? demanda Prescott.

— Je ne sais pas encore.

— Quelqu'un d'autre sait que vous avez rendez-vous avec elle ?

— Non, je l'ai seulement eue au téléphone hier soir.

— Si vous tenez un tant soit peu à elle, évitez de lui dire quoi que ce soit.

— Merci du conseil !

Il déposa sur une table la pile de journaux qu'il tenait sous le bras et alla jusqu'au distributeur de boissons où il attendit qu'un gobelet se remplisse de jus de chaussettes.

— Et vous, ça fait longtemps que vous êtes là ? demandai-je.

— Je viens juste d'arriver, pourquoi ?

— Je peux savoir où vous êtes allé ?

— J'ai pensé qu'il faudrait qu'on ait de quoi se défendre. J'ai trouvé un fusil de chasse et un pistolet, ce n'est pas ce qui se fait de mieux mais ça devrait nous permettre d'assurer nos arrières.

— J'espère que vous ne comptez pas sur moi pour une expédition punitive ou je ne sais quoi !

— Non, je veux seulement éviter qu'on se retrouve dans la même situation qu'hier sans avoir de quoi se défendre. D'ailleurs, j'ai une mauvaise nouvelle.

Il fit glisser l'un des journaux de la pile sur la table. C'était l'édition du matin du *Evening Standard*.

— Regardez dans les pages du milieu.

Il pointa le doigt vers l'une des colonnes de la huitième page. C'était la rubrique des faits divers.

« Un corps repêché dans le port de Greenwich. Le dragage du bassin sud de Greenwich a conduit hier matin à une découverte macabre. Le corps d'un homme a été remonté à 11 heures du fond du bassin de Millwall Outer Dock. Une enquête a aussitôt été ouverte par Scotland Yard pour déterminer les causes de la mort. Aucune blessure n'ayant pu être constatée, il faudra attendre les conclusions de l'autopsie pour savoir si l'hypothèse de la noyade doit être retenue. À l'heure qu'il est, il semble que l'état de décomposition avancée des tissus n'ait pas encore permis de

confirmer l'identité de la victime. »

— Vous croyez que c'est Gordon ? demandai-je.

— Le bassin de Millwall Outer Dock, c'est l'endroit dont a parlé Mordell à la dernière réunion. Vous avez lu la fin de la dépêche ?

— La décomposition des tissus...

— Oui, le corps a dû rester longtemps dans l'eau.

Il but une gorgée en grimaçant tandis que j'écrasais mon gobelet entre mes doigts.

— Pour qu'il soit resté au fond, il devait être lesté. Qui peut croire que Gordon se soit mis une pierre autour du cou pour se jeter dans la Tamise ?

— Tout le monde le croira, dit Prescott, le mensonge est un art dans lequel les autorités sont passées maîtres.

— Que disent les autres journaux ?

— Je n'ai rien trouvé de vraiment intéressant, vous pouvez y jeter un coup d'œil si vous voulez. La disparition du Pr Gordon n'a certainement pas encore été annoncée.

Il termina son café et nous sortîmes de l'hôtel avec mes deux sacs à la main. La voiture était au centre du parking.

Il ouvrit le coffre, un fusil de chasse et une cartouchière y étaient entreposés.

— Le pistolet est dans la boîte à gants, dit-il en refermant la malle. Si vous allez voir votre amie ce soir, il faudra que vous le preniez.

— Vous croyez vraiment que c'est nécessaire ?

Il me regardait par-dessus le toit en ouvrant la portière. Puis la conversation se poursuivit à l'intérieur.

— On ne sait jamais ce qui peut arriver, répondit-il. N'oubliez pas que Mordell et la fondation Gray sont certainement déjà à votre recherche. Ils n'auront de cesse de vous poursuivre jusqu'à ce que vous les ayez conduits aux carnets et peut-être même aux nombres noirs.

— Et vous, s'ils vous attrapent ?

— Moi, s'ils me mettent la main dessus, dit Prescott en regardant droit devant lui, je ne serai qu'un obstacle à éradiquer. De nos deux sorts, j'ignore lequel est le plus enviable.

XI

Je fis mon entrée au Radisson à 2 h 10. Il n'y avait personne de suspect dans le hall et je pris la direction de la réception. La clef de Miss Langford n'était pas accrochée au tableau, la réceptionniste saisit le combiné et appela sa chambre.

— Qui dois-je annoncer ? demanda-t-elle, la main posée sur le micro du téléphone.

— P.

Elle se décala vers le pupitre et signala mon arrivée à une voix que j'arrivais difficilement à entendre. Puis elle se retourna vers moi :

— Elle va descendre. Vous pouvez l'attendre dans le lobby. Elle désigna d'un geste les fauteuils et tables basses disposés à côté de l'entrée. Je n'avais aucune envie de m'asseoir, j'avais déjà les jambes en coton. Susan apparut entre les portes d'ascenseur. Deux types l'accompagnaient. Rasés de près et visages fermés. Celui de droite la tenait par le coude.

Il la força à avancer.

Mes muscles se crispèrent et une décharge d'adrénaline se déversa dans mes veines. Inutile d'essayer de savoir qui étaient ces hommes, je devais me fondre dans le va-et-vient des clients et éviter le moindre geste qui pouvait trahir mon identité.

Je me retournai du côté de la sortie pour m'enfuir au plus vite lorsque deux individus sur le trottoir se précipitèrent dans le tourniquet qui faisait office de sas d'entrée. Ils avancèrent au rythme du tambour. Malgré sa lenteur, je n'avais aucune chance de m'échapper avant que le cylindre n'ait libéré les deux nouveaux arrivants dans le hall. La situation se compliquait. Je devais prendre en compte tous les éléments du problème pour optimiser mes chances de m'en tirer. Susan me repéra et elle essaya de faire diversion en attirant ses chaperons dans une autre direction. J'avais un bref sursis que je mis à profit pour m'engager dans le couloir qui allait vers le restaurant. J'étais à mi-chemin de la salle à manger quand l'un des hommes à ma recherche s'engagea derrière moi dans le hall tapissé de velours et éclairé de lumières tamisées. Il m'aperçut de dos et fit signe

aux autres de le rejoindre. Les quatre types se mirent à mes trousses parmi les clients de l'hôtel qui allaient dîner. J'arrivai en trotinant au bout du couloir avec assez d'avance pour me remettre à marcher et faire une entrée discrète au milieu d'une centaine de couverts et à peine moins de clients installés dans la brasserie de luxe.

Le maître d'hôtel et la plupart des serveurs étaient occupés. Le service battait son plein, je comptai moins de quatre tables libres. La salle avait trois issues, celle par laquelle je venais d'arriver, les cuisines avec probablement un accès vers l'extérieur pour la livraison des chambres froides et, au fond de la salle, l'entrée principale que j'avais repérée sur Portman Street. Cette troisième porte était celle qu'empruntaient les clients extérieurs à l'hôtel pour venir dîner au restaurant. Elle donnait directement sur la rue mais la mine patibulaire d'un type qui attendait dehors m'invita à la prudence. Le cerbère me guettait dans la salle, tout comme le maître d'hôtel qui venait de relever la tête ainsi que Susan et ses quatre chaperons qui arrivaient au seuil de la brasserie. Leurs yeux étaient tous braqués sur moi et ils me regardèrent me faufiler entre les chaises en se demandant ce que j'allais faire.

J'étais arrivé près d'une table réservée pour 2 h 30, à une rangée de la baie vitrée. Un bref coup d'œil dehors me permit tout juste de distinguer les silhouettes qui longeaient le trottoir dans la nuit. Je pris une chaise et m'assis de façon à avoir une vue dégagée.

Du côté de l'hôtel, Susan commença à avancer entre les tables tandis que ses convoyeurs faisaient le pied de grue à l'entrée en attendant que je sorte de ma souricière, quitte à demander du renfort si nécessaire. Ils n'étaient plus que trois dans le couloir qui venait du lobby de l'hôtel, le quatrième avait rejoint son acolyte dans la rue. Susan s'arrêta à deux yards de moi.

— Je suis désolée, dit-elle debout devant la table. Je n'y suis pour rien.

— Tu ne m'avais pas dit que tu serais accompagnée.

— Tu crois que je le savais ?

— Tu sais au moins qui sont ces types ?

— Non, aucune idée, dit-elle en tirant une chaise.

Je voyais derrière elle le maître d'hôtel qui interrogeait ses serveurs à notre sujet. L'un d'eux n'allait pas tarder à se présenter.

— Je leur ai servi d'appât, c'est tout ce que je sais. J'ignore ce que tu leur as fait mais ils sont déterminés à te ramener à Cambridge.

— Je ne retournerai pas là-bas.

— Si seulement j'avais pu te prévenir de ne pas venir...

— Comment veux-tu que je te croie ? Je vis que je l'avais blessée.

— La mission que j'avais aujourd'hui, c'était du bidon. C'est pour toi qu'ils m'ont fait venir à Londres.

— Qui ?

Je sortis discrètement le revolver que je tenais sous la nappe en m'arrangeant pour que le serveur qui approchait soit le seul à le voir. Il amorça aussitôt un virage à cent quatre-vingts degrés et se précipita à l'accueil.

— Le client, c'est Hodgson Ltd.

— Hodgson, répétais-je.

— Mais à mon avis, ce n'est qu'un prête-nom.

— Écoute, je ne sais pas ce qui va se passer mais je n'ai pas l'intention de te faire du mal.

— Que vas-tu faire ?

Le serveur avait rejoint le maître d'hôtel qui s'était emparé d'un téléphone pour appeler la sécurité. Il ne me quittait pas du coin de l'œil. J'avais glissé le pistolet dans ma poche, le cran de sécurité était mis.

— J'ai décidé de faire ce qu'ils veulent. Alors on va sortir en passant par la porte de dehors. Tu peux te lever ? Susan était au bord des larmes. C'était la peur qui la retenait de pleurer. Elle se redressa et je me mis debout derrière elle. Nous nous présentâmes devant l'entrée principale après une quinzaine de secondes. La sécurité arriva en courant dans l'antichambre du restaurant tandis que nous nous dirigions vers la sortie. Ils jaillirent au seuil de la salle en surprenant les trois types qui s'étaient mis à nous suivre au milieu des tables.

Susan tira la porte qui donnait sur Portman Street et ce fut le moment que je choisis pour sortir le pistolet de mon manteau. De mon autre main, j'attrapai Susan par le cou pour l'attirer contre moi en mettant le canon du pistolet sur son flanc. Son corps était raide mais elle ne fit pas d'effort pour résister au mouvement vers l'avant que je l'obligeai à faire. La vue de l'arme ne manqua pas de provoquer une vague de panique à l'intérieur du restaurant mais la porte se referma derrière nous et nous nous retrouvâmes seuls avec les deux hommes de main qui attendaient dehors. — Ne bougez pas ou vous le regretterez, dis-je en les voyant plonger l'avant-bras dans leurs vestes. Ils ne s'attendaient pas à ce que je prenne Susan en otage et, avec la sécurité qui traversait la salle à manger et les dizaines de clients du restaurant aux premières loges, ils ne firent rien pour m'empêcher de l'attirer loin de l'entrée. Nous fîmes quelques pas de côté et, après être descendus du trottoir, nous commençâmes à marcher à reculons vers le milieu de la route.

Susan était la seule à sentir le tremblement de terreur qui agitait mon corps. Le moteur de la voiture qui était garée quelques yards en arrière ronronnait déjà. Puis il y eut un brusque coup de frein dans notre dos. Je tenais Susan serrée contre moi, avec le plus de douceur possible, mais je ne fus pas sûr qu'elle ait entendu les mots que je lui

glissai à l'oreille.

— Je t'aime, murmurai-je avant de plonger à travers la portière que Prescott venait d'ouvrir à l'arrière.

Ces mots jaillirent dans le chaos comme s'ils étaient les seuls à pouvoir m'accorder son pardon. Je l'avais relâchée tremblante sur le boulevard alors que Prescott démarrait en trombe sur le macadam. L'accélération claqua la portière et manqua de peu de me coincer une jambe dans l'ouverture. J'eus à peine le temps de me redresser sur la banquette et de me tourner vers l'arrière que David, le fusil de chasse à portée de main, faisait déjà crisser les pneus pour couper sur la droite. Susan était seule, saine et sauve au beau milieu de la rue, et elle disparut de mon champ de vision quand la voiture se remit à accélérer en sortie de virage. Prescott brûla tous les feux jusqu'à ce que nous ayons pris nos distances et que nous nous soyons assurés qu'il n'y avait personne derrière nous. La Ford se fondit alors dans le flot du boulevard périphérique. Je fis une acrobatie pour passer sur le siège passager. C'était le deuxième soir que nous battions en retraite et je pouvais être reconnaissant à Prescott de ne pas m'avoir laissé tomber.

— Je suis désolé, dis-je, j'aurais dû vous écouter... Putain de merde !

Il avait tout fait pour me dissuader de voir Susan, j'avais seulement accepté qu'il m'accompagne pour le rassurer, mais l'arrivée des cinq types lui avait donné raison. Je vis ses épaules se relâcher, il ralentit pour se conformer à la vitesse autorisée en agglomération. Je commençai aussi à respirer, même si mon cœur était encore pris de palpitations et mes mains agitées.

— On dirait que vous êtes assez doué pour vous mettre dans de sales draps, dit-il.

— Je n'arrive pas à comprendre ce qui a pu se passer. Elle m'a dit qu'ils l'ont fait venir pour me coincer, pourtant son voyage était prévu avant qu'on ne quitte Trinity.

— Quand cela s'est-il décidé ?

— Mercredi.

J'avais rencontré Prescott le mardi à l'écluse.

— Alors on a été observés et ils ont pris des précautions. À moins que ce ne soit elle qui vous ait trahi.

— Non, elle n'y est pour rien. Ils se sont servis d'une boîte qui s'appellerait Hodgson Ltd pour la faire venir, ça vous dit peut-être quelque chose ?

— Non, mais on peut toujours se renseigner. En tout cas, maintenant ils savent qu'on est à Londres, il va falloir redoubler de prudence.

Prescott prit la direction de l'hôtel où nous étions arrivés en

milieu d'après-midi. Le St Giles se dressait au croisement d'Oxford Street et de Tottenham Court Road, au sud du quartier de West End, en plein cœur de Londres. Il me déposait à l'hôtel mais la soirée n'était pas encore terminée car il avait lui aussi rendez-vous. Il avait passé le début de soirée à appeler plusieurs personnes dont il voulait faire jouer les relations, notamment l'un de ses anciens clients, un comptable dont il avait été l'avocat et qui lui était redevable d'un service. Ce type pouvait soi-disant nous aider à brouiller notre piste. La rencontre devait avoir lieu dans la soirée.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez pas que je vous accompagne ? demandai-je.

— Non, je crois que vous vous êtes assez montré pour ce soir. En plus, je n'ai pas prévenu que je serai accompagné, il trouverait ça bizarre.

Il allait être question d'argent. Prescott avait emprunté du liquide à sa femme en même temps que sa voiture mais la cagnotte était déjà presque épuisée. Nous avions payé l'hôtel en donnant de faux noms. Ses achats du matin et ceux que j'avais faits en ville l'après-midi nous avaient aussi coûté cher, autant de dépenses qui nécessitaient d'accéder rapidement à de l'argent frais. Avec les primes que j'avais touchées pour la résolution des équations, il y en avait plus qu'assez sur mon compte, mais nous ne pouvions en retirer une seule livre sans prendre le risque de mettre la fondation Gray sur notre piste. À moins que ce genre de choses puisse s'arranger...

— Pas la peine de me faire un dessin, dis-je. Vous avez de drôles de relations pour un avocat.

— Les gens que je défends sont rarement des saints mais mon ancien client servira seulement d'intermédiaire. Il nous mettra en relation avec quelqu'un qui pourra nous aider.

— Que pourra-t-il faire ?

— Pour lui, cela ne sera rien de plus qu'une opération de routine. Il transférera votre argent sur un compte anonyme dans un paradis fiscal protégé par le secret bancaire, pour ensuite le reverser dans une banque qui offre tous les services que l'on peut attendre.

La voiture déboucha dans la rue de l'hôtel St Giles.

— Avec quelle contrepartie ?

— En général, c'est une commission, dit-il avant de se garer le long de la façade de l'hôtel.

Il laissa tourner le moteur.

— Je vous dirai exactement les termes de la transaction à mon retour.

— Faites attention à vous, dis-je en descendant de la Ford après avoir laissé le pistolet dans la boîte à gants.

La voiture repartit sur Oxford Street et me laissa seul au pied de

l'hôtel. Je pris l'ascenseur et ouvris la porte de la chambre 1129, au onzième et avant-dernier étage du St Giles. Je me fis couler un bain et il me fallut plus d'une heure dans l'eau brûlante pour commencer à me calmer. J'avais pris des risques pour voir Susan et je m'en mordais les doigts. J'avais mis sa vie en danger. J'aurais difficilement pu faire pire, à part lui tirer dessus ou la garder comme otage. Et pour arranger le tout, je m'étais montré sincère. J'aurais mieux fait de me coller une balle dans le pied. La seule circonstance atténuante, c'était que j'avais dit la vérité.

Je sortis de la baignoire en éprouvant de la haine envers moi. Je ne connaissais qu'un remède au remords qui m'affligeait : les mathématiques. Les nombres étaient mon seul refuge. Je m'assis devant mon achat de l'après-midi avec l'envie de m'y abandonner jusqu'à me griller le cerveau. La machine que j'avais sous les yeux était flambant neuve. Les utilitaires étaient installés et il ne restait plus qu'à faire démarrer l'ordinateur pour me remettre au travail. Prescott m'avait sauvé la mise au Radisson, cela valait bien que je relance la résolution de la dernière équation. C'était la meilleure façon de m'occuper les neurones. Je devais décoder les derniers mots de mon maître avant que des simulacres de mon programme ne puissent en faire autant à Trinity.

Je me fis monter du café dont je bus plusieurs tasses en profitant de chaque gorgée pour jeter un coup d'œil dehors et voir la ville happée par la nuit. Même la rue d'Oxford était déserte. Il n'y avait plus dans l'hôtel que le bruit des ventilateurs et des touches du clavier. Les yeux commencèrent à me brûler mais je n'étais pas prêt à abandonner. Je me souvenais de ce que j'avais appris à Trinity. Les solutions des équations correspondaient à des mots, si bien qu'un oracle tiré d'un dictionnaire numérique pouvait accélérer les calculs.

La résolution de la dernière équation était une course contre la montre. Nous ne pouvions nous permettre de perdre plus de temps et je fis mon possible pour repousser les assauts du sommeil, jusqu'à ce que j'aie la certitude d'avoir donné le meilleur de moi-même.

XII

Prescott ne revint dans ma chambre que le lendemain après-midi. Il se fraya un chemin entre les cartons empilés à l'entrée et me découvrit endormi sur le canapé. Il débarrassa le bureau du désordre que j'y avais laissé pour y déposer la presse du jour. Après avoir rangé les affaires qui encombraient le fauteuil et s'être servi un café froid, il s'assit en face du canapé.

— Quelle heure est-il ? demandai-je d'une voix caverneuse, les yeux à peine ouverts.

— Presque 16 heures. Je suis passé voir où vous en êtes. L'ordinateur était encore allumé. Le processeur crépitait et le ventilateur tournait à plein régime.

— Où j'en suis, moi, ou bien où en est la résolution de la dernière équation ?

— Les deux !

— Alors j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle.

— Commencez par la mauvaise.

— Je ne crois pas que je vais pouvoir continuer comme ça. Tout ce qui me faisait tenir est en train de partir en couilles. Prescott me regarda quelques instants sans rien dire.

— Si c'est à cause de la femme que vous deviez voir hier, vous ne devriez pas vous faire de souci pour elle. Il n'y a pas de raison qu'ils lui fassent du mal...

— Il n'y a pas que ça.

— Alors, c'est quoi le problème ?

— Tout. Vous, moi, je n'arrive pas à comprendre où l'on va.

— Si je le savais... murmura Prescott – il ne s'émut pas de mes angoisses et attendit seulement que je me redresse pour ajouter : Vous avez aussi parlé d'une bonne nouvelle.

— Peut-être pas aussi bonne que vous l'espérez... Le mieux, cela aurait été que j'arrive à résoudre la dernière équation mais il va falloir attendre encore un peu.

— Vous avez fait des progrès ?

— Quelques-uns. Le bon point, c'est que l'arbre d'exploration est

borné. Ce qui veut dire que je ne sais pas exactement quand la solution sera trouvée mais je peux vous assurer qu'on l'aura dans moins de soixante heures.

— Deux jours et demi. J'avais peur que cela prenne plusieurs semaines.

— Je me suis débrouillé pour limiter les dégâts.

Malgré la puissance réduite du micro-ordinateur, mon nouvel algorithme était assez rapide pour nous remettre en selle dans la course aux carnets de mon maître. Accélérer autant les calculs tenait du miracle. Soixante heures, c'était le temps nécessaire pour explorer toutes les possibilités, mais le résultat pouvait tomber d'une seconde à l'autre. Il ne nous restait plus qu'à faire preuve d'un peu de patience.

— Et vous, comment s'est passé votre rendez-vous, hier soir ?

— Bien ! Mon ancien client a contacté la personne qui nous intéresse. Ses conditions sont fixées à vingt-cinq pour cent de la transaction. Ils nous fourniront aussi des faux papiers. Avec comme noms ceux des propriétaires des deux comptes qui seront ouverts en Angleterre.

— Vingt-cinq pour cent, ça fait pas mal d'argent.

— Oui, mais nous ne sommes pas en position de négocier. Prescott me montra la pile de journaux qu'il avait amenés avec lui.

— Vous devriez y jeter un coup d'œil, dit-il. Il y a eu une conférence de presse hier à la Royal Society. Tous les journaux en parlent.

— Que disent-ils ?

— Que l'identité du cadavre découvert dans le port ne fait aucun doute. C'est bien le Pr Gordon. On a trouvé sur son corps des objets qui l'identifient formellement. Il y a aussi concordance des empreintes dentaires.

— Et l'autopsie ?

— La cause de la mort est la noyade.

— Des suites d'un suicide ?

— Selon la version officielle, acquiesça Prescott. Les doutes que l'on peut avoir à ce sujet ne sont même pas évoqués.

— Il n'y a pas moyen de donner aux journalistes une autre version des faits ?

— Cela paraît difficile. La plupart d'entre eux écrivent ce que leur dictent les agences de presse officielles. Quant aux journalistes d'investigation, il faudrait que l'on ait des preuves à leur donner et, pour l'instant, il y a d'autres priorités. Je voudrais qu'on fasse un tour à Mortlake.

C'était l'endroit où John Dee avait passé la plus grande partie de sa vie. Sa maison était là-bas, tout comme sa bibliothèque, son laboratoire et peut-être d'autres choses dont j'ignorais l'existence.

— Pourquoi voulez-vous y aller ?

— Pour trouver la tombe de notre vieil ami John Dee. Je suis allé à la British Library ce matin. J'ai consulté des ouvrages d'un antiquaire du XVII^e siècle qui s'appelle John Aubrey. Il a fait des découvertes archéologiques et écrit quelques livres sur le folklore anglais. Il y en a un dans lequel il parle du Dr Dee et du fait que personne ne sait où il a été enterré.

— Même après la mort, il ne pouvait pas faire comme tout le monde, dis-je en me remémorant le goût de l'astrologue pour les mystères les plus sombres.

— Il faut croire que non. L'emplacement de sa tombe est son dernier secret. D'après Aubrey, tout aurait été fait pour que personne ne puisse le retrouver. Il semblerait pourtant qu'il ait été enterré dans le cimetière de Mortlake, mais son nom a été remplacé par un autre. Le plus simple aurait été de consulter les archives de la paroisse si cela avait été possible, les noms des personnes qui y ont été enterrées y sont consignés depuis des siècles. Sauf que celui de Dee n'y est pas. Il manque cinq années dans les archives et, comme par hasard, ce sont les registres de 1607 à 1612.

— Il est bien mort en 1608 ?

— Oui. Les recherches d'Aubrey datent de beaucoup plus tard mais il a réussi à trouver une vieille femme qui aurait travaillé dans sa jeunesse au service de Dee. D'après ce qu'elle a prétendu, la tombe serait entre celles de deux serviteurs de la reine Elizabeth qui s'appelaient Mr Holt et Mr Miles.

— C'est pour ça que vous voulez aller là-bas, pour essayer de retrouver ces deux noms dans le cimetière ? Son hochement de tête ne fit que confirmer ce que je craignais.

Nous arrivâmes dans le quartier de Mortlake par Lower Richmond Road et Prescott se gara dans une petite rue perpendiculaire qui abritait des rangées de maisons rénovées. Le simple fait de marcher ou de rouler en voiture me mettait mal à l'aise. J'avais l'impression que ma tête était mise à prix. Le quartier était pourtant paisible, avec ses quais le long de la Tamise et sa vieille brasserie dont les cheminées dépassaient le clocher de l'église. Ce rivage était le seul endroit habité à la Renaissance mais il ne restait plus rien de la maison que Dee avait héritée de sa mère, même pas une vieille bicoque transformée en musée, ni même une plaque commémorative pour dire quelle sombre éminence avait habité les lieux.

Nous arrivâmes près de la chapelle. Le cimetière était derrière. Certaines stèles semblaient remonter au Moyen Âge. Quelques croix séculaires et une forêt de pierres tombales rongées par les siècles jonchaient l'herbe entre les arbres. Le lieu était sinistre. Prescott se tenait sur ses gardes. Il avait sorti le pistolet de la boîte à gants pour le

glisser dans l'une de ses poches.

Il s'approcha de la grille. L'enceinte était grande et si nous devions quitter les lieux avant la tombée de la nuit, il valait mieux que je donne un coup de main pour savoir si l'un des noms qu'avait révélés Aubrey figurait sur une tombe. Prescott franchit le portillon et je le suivis. Bien que la végétation soit entretenue, l'herbe coupée, les branches ramassées, le foisonnement désordonné des tombes rendait l'endroit lugubre.

Prescott partit d'un côté et moi de l'autre. Les inscriptions étaient difficiles à déchiffrer. Le soleil s'était couché depuis longtemps et la lumière du ciel continuait à décliner lorsque la lecture d'une inscription gravée dans une pierre m'arrêta. Il était écrit « Ellis Moth ». La tombe était ancienne mais le piétinement de l'herbe montrait que les lieux étaient fréquentés.

Je fis signe à Prescott de venir me rejoindre. Sa silhouette enveloppée dans son grand manteau traversa le cimetière en pressant le pas et il se pencha pour examiner les inscriptions gravées à mes pieds.

— Ellis Moth est l'anagramme des deux noms que vous avez donnés, Miles et Holt, dis-je.

Sous le nom d'Ellis Moth était écrit, en français :

« Que le pécheur pêche encore, et que l'homme souillé se souille encore ; que l'homme de bien vive encore dans le bien, et que le saint se sanctifie encore. Voici que mon retour est proche, et j'apporte avec moi le salaire que je vais payer à chacun en proportion de son travail. Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin. Heureux ceux qui lavent leurs robes ; ils pourront disposer de l'arbre de vie, et pénétrer dans la cité, par les portes. Dehors les chiens, les sorciers, les impurs, les assassins, les idolâtres et tous ceux qui se plaisent à faire le mal. »

Une croix était gravée au beau milieu du texte. Les deux segments prenaient quatre lettres majuscules comme extrémités, les lettres X, I, I et I. Elle était positionnée de façon dissymétrique par rapport aux autres éléments de la sépulture.

— C'est du français ?

— Oui, répondit Prescott en se redressant. Une vieille traduction de versets de la Bible. Ils sont tirés de l'Apocalypse de saint Jean, le soixante-sixième et dernier épisode de la Bible, celui où il est question de la fin du monde.

— Pourquoi en avoir reproduit un extrait sur cette tombe ?

— Parce qu'il possède un sens caché. Ce passage de l'Apocalypse est celui dans lequel il est fait référence à la kabbale. Vous voyez les trois mots gravés au centre de la croix ? dit-il en désignant les mots

« arbre de vie ».

— Que veulent-ils dire ?

— L'arbre de vie signifie « *the tree of life* », c'est-à-dire le schéma fondamental de la kabbale et, selon elle, le principe primordial de tout ce qui a existé, existe et existera. Sa structure possède dix feuilles qui sont appelées les sefirot et que les kabbalistes considèrent comme les émanations de Dieu. Les dix sefirot sont reliés entre eux par vingt-deux branches qui correspondent chacune à une lettre hébraïque. L'appréhension du sens profond de cet arbre et l'interprétation secrète de la Torah sont les deux fondements de la kabbale.

— Si c'est une référence à la kabbale, pourquoi dans l'Apocalypse de saint Jean ?

— Parce que la prophétie de saint Jean est entièrement à l'image de ce passage. Elle délivre un message à double sens avec, d'une part, le récit de la prophétie et, dissimulée entre ses lignes, l'une des portes qui permettent d'accéder à la dimension ésotérique de certains nombres. C'est par exemple dans ce livre qu'est révélé le nombre de la Bête. Il est écrit « *Que celui qui a de l'intelligence calcule le nombre de la Bête. Car c'est un nombre d'homme, et son nombre est 666.* »

L'arbre de vie et les dix sefirot

Les propriétés du nombre 666 se rappelèrent à mon souvenir. C'était la somme de tous les entiers de 1 à 36 ($666 = 1 + 2 + 3 + 4 + \dots + 34 + 35 + 36$) mais aussi celle de trois 6 et de trois 6 élevés à la puissance 3 ($666 = 6 + 6 + 6 + 6^3 + 6^3 + 6^3$) ou encore le résultat obtenu en additionnant les carrés de tous les nombres premiers jusqu'à 17 ($666 = 2^2 + 3^2 + 5^2 + 7^2 + 11^2 + 13^2 + 17^2$).

— Si le livre de saint Jean évoque le pouvoir des nombres, je suppose qu'il n'est pas seulement question de 666.

— Non, bien sûr, répondit Prescott. 666 joue un rôle particulier mais ce qu'il faut comprendre, c'est que l'Apocalypse de saint Jean est l'un des chemins qui mènent au pouvoir des nombres. Le problème, c'est qu'il ne sert à rien tout seul. Les occultistes associent ce livre à d'autres documents dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Comme des clefs qu'il faudrait tourner simultanément pour pouvoir les utiliser.

— Savez-vous quelles sont les autres ?

— Inutile de chercher très loin. La première, c'est le tarot, à cause du symbolisme hermétique de ses arcanes majeurs. Plusieurs légendes ont couru sur son origine, notamment une qui était répandue par un

érudit français du XVIIIe siècle, Antoine Court de Gébelin. Ce pasteur franc-maçon et archéologue est l'auteur d'une gigantesque encyclopédie sur le monde primitif. D'après lui, le tarot est une version illustrée du plus vieux livre qui ait jamais existé, le *Livre des Morts*, écrit par le dieu égyptien Thot, aussi connu sous le nom d'Hermès Trismégiste. Cette hypothèse n'a pas résisté aux progrès de l'égyptologie, en particulier au décryptage des hiéroglyphes, mais l'encyclopédie de Gébelin contient d'autres articles, dont l'un signé de la main d'un certain comte de Mellet. Cet article établit la correspondance entre les arcanes majeurs du tarot et les lettres hébraïques. Savez-vous combien d'arcanes a le tarot ?

— Vingt-deux, dis-je.

— Eh bien, c'est aussi le nombre de lettres hébraïques, les vingt-deux lettres qui sont, d'après la kabbale, avec les dix sefirot, les instruments de la Création. Le comte de Mellet s'est appuyé sur cette concordance pour mettre en évidence la corrélation entre les deux.

— Donc, si je vous suis, l'alphabet hébreu et le tarot seraient les deux premières clefs.

— Et l'Apocalypse de saint Jean est la troisième, ajouta Prescott. La prophétie se compose exactement de vingt-deux chapitres. Leur ordre fait donc correspondre chaque chapitre à une lettre hébraïque de la même façon que chaque lettre correspond à un arcanes majeur du tarot. L'alphabet, le livre de saint Jean et le tarot se confondent. Si l'on prend par exemple le chapitre où est révélé le nombre de la Bête, savez-vous quel est l'arcanes qui lui correspond ?

Je fis signe que non.

— Celui avec un squelette et une faux, la carte de la mort. C'est le seul arcanes dont le nom n'est pas écrit. Le nombre qui lui correspond n'est pas plus difficile à trouver – il désigna les quatre symboles X, I, I, I placés aux extrémités de la croix gravée sur la pierre. C'est le nombre XIII. Qu'il s'agisse de simples superstitions ou de sciences occultes, c'est toujours le nombre de la mort.

Je m'interrogeais sur le pouvoir d'autres nombres dont je connaissais les propriétés remarquables lorsqu'une brise glaciale agita les branches des grands arbres décharnés. Comme si la voix des morts murmurait dans le souffle du vent.

— Il ne va pas tarder à faire nuit, dit Prescott, je crois qu'on ferait mieux d'y aller.

Les effluves de la Tamise se mêlaient à l'odeur de moisissure qui remontait des profondeurs de la terre. Nous regagnâmes la voiture en marchant le long des quais. Le nom de Dee était accolé au-dessus de l'entrée d'une maison en brique rouge, près d'un vieux bâtiment blanc qui semblait abandonné. La maison datait des années 1960. Elle faisait pâle figure à côté de ce qu'avait dû être la demeure du dernier

astrologue de la reine. De John Dee, sur ce rivage de la Tamise, il n'y avait plus de traces. Tout avait été fait pour plonger son nom dans l'oubli et gommer son souvenir. Il n'était pas le bienvenu ici, c'était facile à comprendre, mais il en fallait plus pour effacer l'empreinte d'un mal plongeant ses racines dans les siècles passés du vieux cottage de Mortlake.

Prescott reprit le volant et roula jusqu'à Heathrow. Avec ce qui s'était passé la veille, notre voiture devait être recherchée et, quitte à nous en débarrasser, nous pouvions essayer de nous en servir pour aiguiller nos poursuivants sur une fausse piste. Prescott se gara à proximité de l'aéroport, sur l'un des parkings de Newbury Road, en laissant le fusil de chasse et la cartouchière dans le coffre. Il garda seulement le pistolet et un taxi nous ramena au St Giles. Après notre promenade au cimetière de Mortlake, David proposa de profiter de la piscine de l'hôtel pour nous détendre un peu. Je n'étais pas emballé par l'idée de me baigner mais cela ne pouvait pas me faire de mal. Je retardai seulement mon plongeon d'un détour par une cabine téléphonique, à l'angle de Bedford Square. J'avais pris des précautions pour m'assurer que Prescott serait loin et mes doigts composèrent nerveusement le numéro de la boîte vocale du Segment. Après quelques instants, une voix synthétique se contenta de dire dans l'écouteur :

— Ce numéro n'est plus en service actuellement. Veuillez appeler le 212-685-5770.

212-685-5770. Je raccrochai pour composer les chiffres indiqués. Il y eut deux sonneries avant que quelqu'un ne décroche.

— Qui est à l'appareil ? demanda une voix masculine que je n'avais jamais entendue.

— P.

— Je vais vous passer quelqu'un. Veuillez patienter quelques instants, s'il vous plaît.

J'attendis une trentaine de secondes. « P. », répéta l'homme à qui j'avais parlé à l'autre bout du fil.

— Bonsoir P., dit la voix que je connaissais sous le nom de Parker. Comment allez-vous ?

— Comme quelqu'un qui a l'impression d'avoir la terre entière à ses trousses.

— Êtes-vous encore en Angleterre ?

— Oui.

— Si vous voulez que nous assurions votre protection, vous devez nous aider à vous localiser.

— Pour l'instant, je préfère que vous gardiez vos distances. C'est une affaire personnelle.

— Personnelle ou pas, je n'ai pas l'intention de vous laisser

prendre plus de risques. Nous nous sommes renseignés sur le membre de la commission avec lequel vous avez quitté Trinity. C'est un homme dangereux.

— Que savez-vous sur lui ?

— C'est un avocat véreux. Nous sommes presque sûrs qu'il a manigancé votre départ de Trinity parce qu'il sait que vous êtes en train de résoudre la dernière équation. C'est pour ça qu'il s'intéresse à vous.

Je me doutais de certaines choses mais certainement pas que Prescott ait prémédité notre fuite.

— Vous vous trompez, dis-je.

— Vous n'avez qu'une vision partielle des choses. Ce type est en relation avec les gens qui sont responsables de la mort de Gordon. Il travaille pour eux. Nous le mettrons hors d'état de nuire dès que vous serez en sécurité et je peux vous garantir que nous lui ferons cracher le morceau.

— Pas question. Je m'occupe de savoir ce qu'il cache...

— Vous commettez une erreur.

— Non, c'est vous qui vous trompez. Je vous rappellerai plus tard, dis-je avant de raccrocher.

David était déjà dans la piscine à mon arrivée dans la salle nautique. Il avait de l'eau jusqu'à la ceinture et une amulette représentant l'étoile de David pendait à son cou. C'était la première fois que je la voyais.

Je fis plusieurs longueurs sous l'eau en regardant la structure mathématique des polygones qui carrelaient le fond du bassin. Leur classification accompagna mes réflexions sur la mise en garde du Segment. L'homme qui barbotait à côté de moi était sans aucun doute un initié et un manipulateur mais j'avais vu assez de peur dans ses yeux pour savoir que les individus lancés à notre poursuite n'étaient pas ses marionnettes. Ce n'était pas lui qui avait manigancé notre fuite de Trinity. Prescott se servait de moi, je n'étais pas dupe, mais il le faisait dans l'idée d'empêcher Mordell et la fondation Gray de mettre la main sur les nombres noirs. Les informations du Segment le concernant étaient donc partiellement erronées mais ce n'était pas la seule chose inquiétante. Parker avait évoqué les responsables de la mort de mon maître alors que la version officielle ne parlait que de suicide. Il avait même mentionné la résolution de la dernière équation, je n'avais pourtant jamais dit à Finley combien il en restait à résoudre. Parker était donc parfaitement avisé de la situation, ce qui signifiait que les fausses informations qu'il m'avait données ne provenaient pas d'une erreur d'appréciation : il essayait de me tromper. À la question de savoir pourquoi, je ne voyais qu'une réponse. Mon association avec Prescott était nuisible à ses projets. Je

ne dis évidemment rien de mes craintes à David mais l'édifice sur lequel était construite toute ma vie continuait à s'écrouler pierre par pierre. Mes certitudes volaient en éclats les unes après les autres et il fallut bien une demi-heure de natation pour reprendre pied au milieu de ce marasme.

Prescott m'attendit à la sortie de la piscine. Il devait fournir des photos d'identité pour nos faux papiers et le fait que j'aie les yeux rougis par le chlore et une coiffure plaquée sur le front ne le souciait pas plus que les trois cheveux qu'il avait sur le caillou. Il m'entraîna dans le photomaton de la gare d'en face et nos visages pris sur le vif se trouvèrent imprimés sur les clichés de l'appareil. Nous retournâmes ensuite à l'hôtel pour nous préparer à sortir. Le compte à rebours du programme de résolution indiquait cinquante-quatre heures et la solution n'avait toujours pas été découverte. La course pour retrouver les carnets était loin d'être terminée et, si nous ne voulions pas finir comme Gordon, il valait mieux essayer de savoir à qui nous avions affaire.

Prescott avait appelé une autre de ses fréquentations, un type qu'il connaissait depuis assez longtemps. Le rendez-vous était fixé au soir même et il avait insisté pour que je l'accompagne.

XIII

Un taxi nous déposa au 83 Warbour Street, devant l'enseigne d'un club privé. Le Brown's faisait office de bar la journée et se muait en boîte à striptease à la tombée de la nuit. Un gros-bras au nez écrasé attendait à l'entrée. Il nous regarda approcher et nous ouvrit la porte en nous saluant d'une voix aigue qui tranchait avec son physique d'ancien boxeur professionnel.

Prescott entra devant moi et se faufila au milieu des tables à peine éclairées. Il cherchait l'homme avec qui nous avions rendez-vous et, après avoir fait le tour du bar, il en arriva à la conclusion que nous étions les premiers. Nous n'avions qu'à patienter. Nous trouvâmes une table où nous asseoir et une serveuse nous apporta deux bières. Le type que nous attendions s'appelait Frank Bishop et, d'après le peu qu'il avait dit au téléphone, le nom de Gray ne lui était pas inconnu. Mr Gray possédait une banque d'affaires à son nom et il régnait sur un véritable empire.

Prescott regarda sa montre. La petite aiguille indiquait 22 heures passées. Nous étions samedi soir mais la salle était loin d'être pleine. Les gens commençaient seulement à arriver et mon appréhension de sortir en public se dissipa sous l'effet de l'indifférence à notre égard.

Prescott avait entamé sa deuxième bière quand un colosse trimballa son allure débonnaire dans notre direction. Il portait un costume en laine avec une cravate mal assortie qui lui serrait le gras du cou. David le salua chaleureusement et fit les présentations. Ils évoquèrent de vieux souvenirs. Frankie était un type affable qui bombait le torse sur sa chaise en parlant d'une voix tonitruante. C'était le genre de redresseur de torts qui n'a pas froid aux yeux. Je comprenais que l'on puisse se prendre de sympathie pour lui mais je commençais à m'interroger sur ce que nous allions pouvoir apprendre de la fondation Gray quand Prescott mit la question sur le tapis. Bishop eut un sourire crispé.

— John Gray n'est pas le premier venu, c'est un requin parmi les requins, répondit-il. La Gray Business Bank a pignon sur rue à

Londres, New York, Paris, Tokyo, Hong Kong, et ce n'est que la partie visible d'un groupe tentaculaire. Les actifs de Mr Gray pèsent plus de 80 milliards de dollars et il paraît qu'il garde toujours au moins cinq pour cent de cash pour palier à toute éventualité.

— Ça fait beaucoup d'argent...

— C'est surtout l'un des acteurs les plus puissants du marché et il manque rarement une occasion de tirer son épingle du jeu, mais j'ai quand même trouvé quelque chose pour vous. Je ne sais pas si ça vous aidera, en tout cas je préfère vous prévenir : c'est un document qui n'aurait aucune valeur devant un tribunal, dit-il en extirpant un papier de l'intérieur de sa veste.

Il déplia la feuille froissée et la plaqua sur la table. Une liste de noms y était imprimée.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda David.

— La nébuleuse Gray. Ce sont les filiales dans lesquelles sa banque a investi le plus d'argent.

— Comment l'as-tu eue ?

— Ça vient de l'autorité des services financiers. C'est un document confidentiel.

Je parcourus la liste à la recherche du nom que Susan avait donné, Hodgson Ltd. Il n'y avait rien qui s'en approchait mais je fus pris au dépourvu par la présence de deux autres sociétés que je connaissais. Woodward Finances et Cooper & Stone Investments. Il s'agissait de fonds de pension dont je n'aurais jamais entendu parler s'ils n'avaient été actionnaires de SysLog, l'entreprise pour laquelle je travaillais à New York.

Je n'en dis rien à mes acolytes mais il aurait fallu être stupide pour croire à un concours de circonstances. Le corollaire de ce montage financier était évident : la conspiration dont Mr Gray semblait être le maître s'intéressait à moi depuis bien plus longtemps que j'avais daigné le croire. Frank et David continuèrent leur conversation sans se rendre compte de mon inquiétude. Ils évoquaient d'autres zones d'ombre.

— Que sais-tu sur Mr Gray ? demanda Prescott.

Le corps de Bishop se raidit. Il serra son verre entre ses énormes doigts et se mit à parler moins fort.

— C'est difficile de faire la part des choses entre la vérité et les rumeurs qui courent sur son compte, répondit Bishop.

On dit qu'il serait le dernier représentant de la famille Gray mais il semble qu'il ait acquis le nom en même temps que l'héritage. Il ne vivait pas en Angleterre avant d'arriver aux affaires.

— D'où vient-il ?

— Apparemment du Luxembourg mais je n'en ai pas encore la confirmation. C'est un homme qui draine beaucoup de mystères

autour de lui. La fortune qu'il a héritée, la façon dont il gère ses affaires... autant d'incertitudes entretenues par le fait qu'il n'apparaît jamais en public.

Bishop passa son avant-bras contre son front comme il l'aurait fait pour essuyer une goutte de sueur et se mit à parler si doucement que j'eus du mal à l'entendre.

— Il paraît qu'à peine quelques semaines après son arrivée en Angleterre il a été victime d'un violent incendie. Il a été gravement brûlé.

— Le feu l'a défiguré ? demanda Prescott.

— C'est ce que dit la rumeur pour expliquer qu'il vive comme un reclus mais je n'ai pas pu en avoir la confirmation car aucune photo de lui n'a jamais été publiée et il est impossible de le rencontrer. Il n'accepte la visite que de quelques personnes triées sur le volet.

— Des visites de qui ?

Le brouhaha qui régnait dans l'atmosphère enfumée du Brown's couvrait les paroles de Bishop d'un grondement sourd qui les rendait inaudibles à nos voisins.

— Surtout de gens qui travaillent pour lui.

— Tu les connais ?

— Non, on ne navigue pas dans le même milieu. On m'a dit qu'il s'agissait d'aristocrates. Tu sais que ce n'est pas ma tasse de thé.

— Et sa fondation ?

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Gray donne beaucoup d'argent aux œuvres de charité, c'est de notoriété publique. C'est aussi un mécène qui finance sur ses propres deniers la rénovation de vestiges historiques. Tout cet argent est géré par la fondation qui porte son nom.

— As-tu entendu parler des liens qu'elle entretient avec le Collège de Trinity, à Cambridge ?

— C'est bien le Collège où tu as fait tes études ?

— Oui, répondit Prescott.

— Non, je n'ai rien entendu à ce sujet.

— Quelqu'un siège au conseil d'administration au nom de sa fondation. L'émissaire s'appelle Jenkins, ça te dit quelque chose ?

— Jenkins ? Non, jamais entendu parler.

— Ce n'est pas grave ! Tu en as déjà dit assez pour qu'on sache à quoi s'en tenir.

— Que comptez-vous faire ?

— Rien, répondit David, on est dans une situation où l'on a déjà pas mal de soucis. Je ne vois pas l'intérêt d'en rajouter.

— Tu ne veux pas que j'essaie d'en savoir plus ? Il y a certainement des informations à creuser.

— Imagine que tu trouves quelque chose ou qu'ils découvrent que

tu fouines autour d'eux, au mieux tu seras la cible de leurs avocats, sinon tu sais comment ça se passe...

— Ne t'inquiète pas, je mesure les risques que je prends, dit Frank. Je n'ai pas envie de finir dans la rubrique des faits divers d'un petit journal de province.

— Alors je compte sur toi pour être prudent.

La déception de Bishop se lut sur son visage mais il sembla se résigner à mettre un terme à ses investigations. Il valait mieux éviter de se mêler des affaires du richissime Mr Gray, c'était facile à comprendre. Frank nota seulement nos numéros de chambre au revers d'une boîte d'allumettes, au cas où il aurait vent d'une information digne d'intérêt. Il nous ramena à l'hôtel au volant de sa vieille Mercedes et Prescott en profita pour récupérer un revolver que Frankie lui prêtait. C'était une arme plus discrète que le fusil de chasse que nous avions abandonné dans le coffre de la Ford.

Nous arrivâmes au St Giles un peu avant 1 heure du matin Prescott semblait épuisé mais la fatigue n'était pas seule à lui peser. C'était la première fois que je voyais autant de peur dans ses yeux et, bien que je commençais à apprivoiser la mienne, je pris le soin de fermer ma chambre à double tour en laissant la clef dans la serrure.

Je voulus me coucher et tirer un trait sur les nouvelles de la journée en m'abrutissant devant la télévision mais, au lieu de sombrer dans le sommeil, je n'arrivais à penser qu'à une seule chose : Woodward Finances et Cooper & Stone. Je n'avais aucune chance de m'endormir avant d'avoir fait la lumière sur les relations entre Gray et le Segment, il fallait que je crève l'abcès.

Je ressortis sans faire de bruit de la chambre et descendis dans le hall. Il n'y avait plus qu'un seul gardien qui veillait dans la conciergerie. Il me regarda traverser le lobby avec un manteau sur les épaules et tourner à droite, du côté de Tottenham Court Road. Je me rendis dans une cabine télé phonique sur Bayley Street. La rue était déserte. Je soulevai le combiné et composai le 212-685-5770. J'eus le même homme qu'en début de soirée à l'appareil.

Parker lui prit le combiné.

— Avez-vous réfléchi à ce que je vous ai dit ?

— J'ai de nouveaux éléments à prendre en compte, dis-je. Je suis au courant pour vous et la fondation Gray. Que vous le veuillez ou non, il n'est pas question que l'on continue comme ça. Depuis le début vous me mentez sur l'implication de l'organisation dans cette affaire, mais cette fois il va falloir que vous me donniez des explications.

C'était le Segment qui m'avait fait embaucher chez SysLog, ce qui ne laissait guère de doute sur leur complicité avec les deux actionnaires aux ordres de Mr Gray.

— Je ne sais pas ce que l'on vous a raconté mais ce foutu avocat

essaie de vous retourner. Vous ne vous rendez pas compte qu'il vous manipule ?

— Pas plus que vous depuis des années, répliquai-je.

— Si nous l'avons fait, cela n'a jamais été que dans votre intérêt. Puisque vous parlez de Mr Gray, effectivement, nous sommes en relation avec lui et il y a une bonne raison à cela, c'est lui qui paie vos factures. Croyez-vous qu'il y a beaucoup de mécènes prêts à vous offrir un travail ?

— S'il l'a fait, c'était uniquement pour me garder au frais au cas où Gordon ne lui aurait pas donné satisfaction. Et vous l'avez aidé parce que vous êtes mouillé jusqu'au cou avec eux...

— Mais vous aussi, vous êtes mouillé. Rappelez-moi combien la fondation vous a payé pour résoudre les équations ? Vous feriez mieux de ne pas oublier pour qui vous travaillez et vous avez intérêt à continuer comme ça ou ça pourrait vous coûter cher !

— Plus maintenant. Notre collaboration s'arrête là.

— Parce que vous croyez que c'est à vous d'en décider ? Ne comptez pas vous en tirer aussi facilement, nous allons bientôt vous retrouver...

— Allez vous faire foutre, dis-je avant de raccrocher. Le Segment s'était servi de moi à New York comme la fondation Gray avait utilisé mon maître au Collège de Trinity, et ce connard de Parker espérait que je fermerais les yeux. C'étaient eux qui avaient tué Gordon et ils voulaient que je me range à leur côté ! Dire qu'il avait fallu des mois pour que je m'en rende compte, mais les choses étaient désormais d'une clarté étincelante. Dans la course aux nombres noirs, Prescott et moi étions seuls et l'alliance du Segment avec la fondation Gray était prête à tout pour nous mettre hors d'état de nuire.

XIV

La presse du lendemain ne fit pas grand cas de l'affaire Gordon. Les circonstances suspectes du décès étaient passées sous silence au profit d'hommages succincts à son œuvre mathématique. La seule information intéressante venait du *Daily Telegraph*. D'après le rapport d'autopsie, la noyade remontait à plus de cent jours, ce qui expliquait pourquoi il avait été nécessaire d'utiliser les empreintes dentaires pour identifier le corps. Ce délai était trop long pour qu'il ait subsisté des indices sur les circonstances du décès. Les seules pièces à conviction venaient de ce que le cadavre portait sur lui et ce n'était sans doute pas suffisant pour infirmer la thèse du suicide soutenue par le rapport de la commission d'enquête. Nous ne pouvions donc compter ni sur les rapports de la police ni sur les journalistes pour découvrir ce qui s'était passé entre le moment de la disparition et la mort. Les auteurs du meurtre de Gordon n'étaient pas près d'être inquiétés. Ils pouvaient dormir sur leurs deux oreilles car l'enquête était close. J'avais fini ma revue de presse et j'étais adossé au mur de la chambre 1127. L'impunité des assassins de mon maître me révoltait et, maintenant que j'avais découvert l'implication du Segment, j'avais la mauvaise impression d'avoir été leur complice. La culpabilité m'habitait. Je pris la décision d'en parler à Prescott. Nos petits secrets avaient trop duré, je voulais jouer cartes sur table. J'attendis qu'il ait fini son journal pour lui raconter les conditions dans lesquelles j'étais venu à Trinity, le fait que je n'avais pas travaillé avec mon maître depuis six ans et que j'avais menti à la commission, dans le seul but de tenir certaines personnes informées de l'avancement de l'enquête. Il m'écouta en m'interrompant le moins possible, jusqu'à ce que nous en arrivions à l'organisation qui avait commandité mon voyage.

— Qu'êtes-vous prêt à me dire sur eux ? demanda-t-il.

— Au point où on en est, on ne risque pas grand-chose de plus à ce que je vous dise tout ce que je sais. J'espère simplement que vous ferez preuve de la même franchise – il me regardait du coin de l'œil sans se départir de son flegme à toute épreuve. Cela fait six ans que je rends service à ces gens, depuis que je suis arrivé aux États-Unis. Je

pensais avoir des garanties, qu'ils ne se serviraient pas de moi à des fins crapuleuses.

— Qu'est-ce qui vous faisait penser cela ?

— Le fait qu'il ne s'agisse pas d'une organisation indépendante. Les gens à qui j'avais affaire appartiennent à un groupe qui se fait appeler le Segment.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— Son domaine d'activité est loin du vôtre. Il s'agit surtout de trafic d'influence et de renseignements de nature scientifique. Ce n'est pas le genre d'affaires qui se terminent devant les tribunaux, surtout quand on sait qui se trouve derrière.

— J'espère que ce n'est pas encore l'une des branches occultes de l'organisation de Mr Gray.

— Officiellement, non ! Mais vous êtes plus proche de la vérité que je ne l'ai cru jusqu'à ces derniers jours. Sur la liste que nous a montrée Frank Bishop, il y avait des noms que je connaissais, deux fonds de pension. Je sais que le Segment avait ses entrées au sommet de leur hiérarchie.

— Ils avaient donc des intérêts communs. Vu comment ils fonctionnent, cela signifie que, d'une façon ou d'une autre, votre organisation n'est pas étrangère aux intérêts de Mr Gray.

— C'est ce que j'ai fini par comprendre alors qu'officiellement elle travaille en sous-main pour le gouvernement des États-Unis.

— Pour le gouvernement... reprit-il en expirant. Ce n'est pas franchement une bonne nouvelle.

— Et j'ai bien peur que cela ne soit pas un cas isolé. Le Segment n'est pas la seule officine à agir sous les ordres de l'autorité fédérale. Le but de tout ça, c'est d'éviter que les donneurs d'ordre puissent être inquiétés au cas où une affaire viendrait les éclabousser. Cela ferait mauvais effet si une agence fédérale se trouvait impliquée dans un scandale d'espionnage industriel, alors que si c'est une organisation indépendante qui commet ces délits sur le territoire national, l'État peut au plus être taxé de négligence et peut-être même se retrouver du côté des victimes. C'est pour cela que le Segment a été créé, même si ses prérogatives se limitent à un domaine particulier. Il obéit aux ordres qu'on lui donne en faisant en sorte que personne ne puisse remonter jusqu'à la source.

— Ce qui explique comment il a pu être en partie dévoyé de sa mission. Mr Gray n'a eu qu'à placer ses pions au bon endroit...

— Je suis désolé de ne pas vous en avoir parlé plus tôt.

— Cela ne m'étonne pas qu'ils aient essayé de vous corrompre, répondit Prescott en se servant une tasse de thé. À partir du moment où ils s'intéressent à quelqu'un, leur stratégie consiste presque toujours à le pousser à la faute, ou alors à s'attacher ses services. En

général, ça commence par l'un et ça finit par l'autre. En vous faisant entrer dans leurs combines, ils pouvaient vous garder à l'œil jusqu'à ce que vous leur deveniez utile.

— À vous entendre, on dirait que c'est une pratique courante.

— Ça l'est pour ces gens. La manipulation est une seconde nature chez eux.

— Vous en parlez comme si vous les connaissiez.

— J'ai suffisamment écumé les bancs du Collège de Trinity pour savoir à quel genre de personnes on a affaire, mais j'imagine que si vous me racontez ça maintenant, c'est que vous avez une raison.

— Je vous l'ai dit, j'attends seulement que vous fassiez preuve de la même honnêteté. J'ai bien compris que vous en saviez plus que vous n'en avez dit et j'ai vu votre visage hier soir. Il y a quelque chose dans ce qu'a raconté Frank Bishop qui vous tracasse.

— Il y a beaucoup de choses qui me tracassent, mais ce sont des secrets dont il vaut mieux éviter de s'approcher au risque de se brûler. Alors ne soyez pas trop pressé, la quête de la vérité demande de la patience. Si je vous ai parlé du *Flatus Green*, ce n'est pas pour le plaisir.

— Sauf que je ne peux plus attendre, j'ai l'impression de marcher dans le néant sans savoir où je mets les pieds.

— Les réponses que vous attendez ne peuvent qu'aggraver vos craintes mais, si vous êtes prêt à sacrifier le peu de répit qui vous reste, je ferais mon possible pour être aussi franc que vous l'avez été.

— Parce que vous croyez que j'ai le choix ? Je ne peux pas en rester là, il faut que vous me racontiez ce que vous savez de la conspiration de Trinity et des nombres noirs. Vous devez bien savoir comment Albert Falls a appris leur existence ?

— Ce que je peux vous dire, c'est que nous n'aurions jamais mis au jour ces monstruosité s'il n'y avait pas eu le *Flatus Green* et Christopher.

Le récit de leurs expériences occultes me revint en mémoire : les chiens qui aboyaient à la sortie des souterrains, le manuscrit Blackwood, la dégradation de la santé mentale du dénommé Wostenholme... Prescott avait appris que l'on ne joue pas impunément avec le diable. Il avait entrouvert la porte des ténèbres et s'était trouvé happé dans un monde qu'il vaut mieux ignorer sous peine d'en devenir prisonnier.

— Cela a été le début de la fin, poursuit Prescott, pas seulement pour nos expériences dans les catacombes mais pour beaucoup d'autres choses. La découverte de ces mystères remonte aux événements qui ont suivi la possession de Christopher Wostenholme.

— Vous avez dit qu'il était reparti avec ses parents et que vous ne l'aviez plus revu.

— Mais il en fallait plus pour tirer un trait sur cette histoire ! Avec ce qui s'est passé, nous avons tellement eu la frousse que nous avons tous eu tendance à devenir paranoïaques. Il suffisait qu'il y ait un combat de chats dans l'obscurité ou un manteau de brume au-dessus de la rivière pour sans cesse guetter ce qui pouvait arriver.

— Vous êtes quand même resté dans la confrérie !

— Comme la plupart d'entre nous... Nous avons repris nos expériences en y participant presque à contrecœur. Même en les sabotant pour être sûrs qu'il ne se passe rien d'anormal. Nous avions la peur au ventre. Nous passions la plus grande partie de notre temps à chercher des explications sur ce qui s'était produit, en espérant que le plus gros de l'orage était passé, mais il devenait évident que tout n'était pas encore fini. La première fois que nous nous en sommes vraiment rendu compte, c'est le soir où il y a eu une odeur étrange à bord du *Flatus Green*. Ceux qui sont entrés ce jour-là l'ont tout de suite sentie. C'était une odeur âcre mêlée à des relents de pourriture. Comme s'il y avait un animal en décomposition dans le bateau. Mais l'odeur est arrivée trop soudainement pour que cela puisse être une charogne. Puis elle s'est dissipée aussi vite.

— Avez-vous trouvé d'où elle venait ?

— Non, son origine n'était déjà certainement plus à bord quand nous l'avons sentie. Nous avons pensé que quelqu'un était venu pendant notre absence.

— Y avait-il des traces d'effraction ?

— Nous n'en avons pas trouvé, mais n'importe qui pouvait monter sur le pont et il suffisait de savoir où étaient cachées les clefs pour entrer. Je suis persuadé que nous avons été espionnés et que celui qui a fait ça est venu prendre quelque chose à bord. Nous avons donc cherché ce qui pouvait nous manquer mais cela n'a rien donné.

— Vous n'aviez pas idée de qui cela pouvait être ?

— Si. Nous avions des soupçons sur l'aumônier de King's Collège, le père Wright.

— Un prêtre ?

— Sa position l'avait conduit à se renseigner sur notre club. Apparemment, il voulait en savoir un peu plus sur ce que nous faisions. Il a posé des questions et nous l'avons surpris deux fois aux abords de l'écluse.

— Vous pensez qu'il vous a espionnés et qu'il est peut-être allé jusqu'à entrer dans la péniche ?

— Non, je ne crois pas que c'était lui.

— Pourquoi ?

— Son passage n'aurait pas expliqué l'odeur dans les cales. Aussi parce que, deux mois après le départ de Wostenholme, il a fait demander aux membres de l'association s'il pouvait visiter le *Flatus*

Green. S'il était venu à bord avant, il ne se serait pas embarrassé de cette visite.

— Et vous avez accepté ?

— Nous ne pouvions pas refuser. En tout cas, nous avons compris qu'il allait nous causer des problèmes et nous ne nous sommes pas trompés. Les parents de Wostenholme lui avaient parlé de nos occupations. La plupart des gens qu'ils avaient informés n'avaient pas pris leur histoire au sérieux mais il en allait autrement de l'aumônier de King's Collège. Pour lui, nous étions coupables de ce qui était arrivé. Il a dit qu'il nous avait démasqués et qu'il préviendrait qui de droit.

— C'est-à-dire ?

— Le doyen de King's Collège et les autorités ecclésiastiques.

Nous n'avons pas tardé à avoir de leurs nouvelles. Nous avons tous été convoqués par la direction de chaque Collège pour nous prévenir que, s'il se passait quoi que ce soit d'anormal, l'association serait dissoute et que nous en subirions les conséquences. Ils n'ont pas dit quel genre de punitions ils nous réservaient mais cela n'avait pas l'air d'être des menaces en l'air. Nous avons aussi reçu une nouvelle visite. Un autre homme d'église qui s'appelait le père Burrel.

— Vous le connaissiez ?

— Non, il n'était pas de Cambridge, il venait de Londres. Comme la lettre qu'il a envoyée pour prévenir de son arrivée. Nous n'avions pas particulièrement envie d'avoir affaire à lui mais, vu la façon dont s'était déroulée la rencontre précédente, il valait mieux essayer de faire bonne figure. Il s'est présenté devant le *Flatus Green* en plein milieu d'après-midi. Nous l'avons fait monter à bord et avons répondu à ses questions. Il s'est finalement montré beaucoup plus diplomate que le père Wright. Son approche du bien et du mal était moins dogmatique, il n'était pas là pour nous blâmer. Il voulait nous prévenir des risques que nous prenions. Le rapport qu'avait transmis le père Wright à sa hiérarchie expliquait le genre de choses auxquelles nous nous intéressions. Même s'il ne s'agissait pas de démonologie, les événements des derniers mois nous faisaient courir des risques dont nous étions loin de mesurer l'ampleur. L'Église réprouve le genre d'expériences auxquelles nous nous sommes livrés. La violation de cet interdit pouvait nous faire sanctionner par les autorités ecclésiastiques mais le père Burrel savait que le véritable danger était ailleurs. Si ces pratiques impies sont condamnées, c'est qu'elles ouvrent une voie vers la compromission avec des forces dont la démesure ne peut être appréhendée avant qu'il ne soit trop tard.

— Si je comprends bien, il vous a mis en garde contre ce qui risquait de se passer si vous persistiez.

— Pas seulement, il a aussi parlé de ce qui était déjà arrivé. Il

s'était renseigné sur Wostenholme. C'est quand il a évoqué ces détails que nous avons compris qui il était.

— C'est-à-dire ?

— Le père Burrel était un prêtre exorciste. Il craignait qu'en nous livrant à un rite sans en connaître la signification nous ne nous compromettions avec quelque chose ou quelqu'un dont nous ignorions la nature.

— C'est ce que vous aviez fait ?

— Je ne sais pas mais nous avons de sérieuses raisons d'accepter son aide.

— Lesquelles ?

— D'abord le fait que quelqu'un soit monté à bord pendant notre absence, mais ce n'était pas tout. Il y avait des détails sur lesquels nous préférions fermer les yeux, à commencer par la recrudescence d'insectes sur la péniche. Des araignées, des chenilles, des papillons de nuit... Ils faisaient leur nid dans les cales et sur la coque. C'était un véritable fléau. Il fallait tout mettre à l'abri, notamment la nourriture, même si à l'intérieur des placards elle pourrissait beaucoup plus vite que la normale. L'une des réserves qui servaient de garde-manger était justement la cale où Wostenholme avait perdu connaissance la première fois. À partir de ce moment, il est devenu impossible d'y conserver quoi que ce soit. Le pire, c'étaient les fruits, ils pourrissaient tous en moins d'une demi-journée. Même les boîtes de conserve devenaient immangeables. En plus de cela, les branches d'arbres qui surplombaient le pont n'ont pas fleuri au printemps.

— Le prêtre exorciste s'en est rendu compte ?

— Il était difficile de ne pas s'en apercevoir et, quand il en a pris conscience, il a fallu lui dire ce qui s'était passé dans la cale. Il nous a forcés à raconter des détails que nous avions cachés à la famille et même à certains d'entre nous J'ai moi aussi appris des choses que les autres n'avaient pas voulu révéler.

— Quoi exactement ?

— Des mots que Wostenholme répétait sans cesse dans son délire, mais tout cela n'était pas grand-chose comparé à ce qu'ont raconté ceux qui l'avaient vu se dévêtir avant son départ. D'après leurs témoignages, Wostenholme avait des marques sur la peau, des sortes de mutilations, comme des griffures ou des lacérations. Les entailles étaient si profondes que l'on aurait dit des coups de fouet, et d'autres marques apparaissaient sur la colonne vertébrale et au dessus des reins.

— C'étaient aussi des cicatrices ?

— Plutôt des sortes de boursouflures ou de brûlures. Le plus inquiétant, c'est qu'elles représentaient un signe. Elles formaient une croix renversée. Les chrétiens l'appellent la croix de Saint-Pierre, elle

est plus souvent utilisée par les satanistes comme symbole de négation ou de rejet du Christ. Cet ensemble de choses nous a confortés dans l'idée que les événements auxquels nous avions assisté étaient encore plus effroyables que nous ne l'avions cru. Le père Burrel était déjà au courant pour les cicatrices et, avec ce que nous lui avons raconté, il a fini par en savoir presque autant que nous. Il ne lui manquait plus qu'un élément : les parchemins de la *Golden Dawn*. Lorsqu'il a demandé à les voir, je lui ai dit que nous nous en étions débarrassés – c'est moi qui m'en étais occupé. Je les avais mis dans un coffret que j'étais allé enterrer dans la campagne pendant la semaine passée chez mes parents. Burrel a quand même insisté pour les voir, il a donc fallu que j'aille les récupérer. Cette boîte était enterrée en profondeur, sous un vieil arbre mort, mais quand j'ai creusé à ses pieds je n'ai rien retrouvé. Je ne comprends toujours pas comment cela a pu arriver, quelqu'un a réussi à s'en emparer. Je suis rentré sans rien pouvoir dire de plus qu'ils avaient disparu. Nous avons alors fait le lien avec ce que devait chercher l'intrus sur le *Flatus Green*. Comme il n'y avait plus aucun moyen de mettre la main dessus, nous avons obligé Blackwood à nous dire d'où il tenait les manuscrits de la *Golden Dawn*.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Que le parchemin venait de la chapelle de Trinity. Blackwood l'avait volé à l'intérieur même de la crypte et c'est à partir de ce moment que le père Burrel a commencé à prendre les choses beaucoup plus au sérieux. Il s'est rendu à Trinity pour descendre dans les souterrains. Il a visité les catacombes et il n'a rien voulu dire de ce qu'il y a vu, ni de ce qu'il y a fait. En tout cas, il en est revenu avec la ferme conviction que nous n'avions plus de temps à perdre si nous voulions arrêter le fléau qui risquait de se propager.

— Que fallait-il faire ?

— Brûler le *Flatus Green* et tout ce qu'il contenait.

— Et vous avez accepté ?

— Nous n'avions pas le choix. Nous avons mis le feu à la péniche deux jours plus tard. C'était un vendredi soir. Il fallait faire en sorte que cela passe pour un accident et, le lendemain, les journaux locaux se sont fait l'écho du drame accidentel qui avait frappé le vénérable club universitaire des apprentis bateliers. Trois jours plus tard, l'association était officiellement dissoute et sa flotte de deux vieilles péniches léguée à la ville de Cambridge.

— Avez-vous continué à voir les autres membres de l'association après l'incendie ?

— Oui, nous sommes restés en contact jusqu'à la fin de nos études mais nous évitions le plus souvent de parler de ce qui s'était passé. La plupart d'entre nous ont réussi à tourner la page et c'était mieux ainsi. J'aurais dû en faire autant mais je ne pouvais effacer de ma mémoire

ce que j'avais vu. Je n'ai jamais pu tirer un trait sur ce qui était sorti de la bouche de Wostenholme ni sur le reste.

Prescott s'était retourné et me regardait droit dans les yeux.

— Et Albert Falls ? Était-il dans la même situation que vous ?

— À sa façon, oui, à la différence que nous n'avons pas étudié les mêmes disciplines. Lui, c'étaient les mathématiques et moi le droit.

— D'après vous, ce serait ce qui a causé sa perte.

— Pas seulement. Les mathématiques l'ont naturellement conduit à s'intéresser à la kabbale. Elles lui en donnaient une perception qui reste hors de portée d'un modeste juriste. Il était fasciné par le pouvoir de la *guematria*, le principe qui veut qu'en associant des nombres aux mots on puisse pénétrer la nature profonde de l'univers. Albert considérait les nombres comme le langage suprême, celui du nom de Dieu et de ses créatures.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est comment il a pu approcher une vérité aussi profondément enfouie dans les mathématiques et les sciences occultes.

— Je n'ai pas dit qu'il s'était engagé seul dans cette voie. Des gens l'y ont poussé.

— Qui ?

— Des initiés qui connaissaient l'héritage du Collège de Trinity.

— Quel héritage ?

— C'est à Cambridge que l'intuition des kabbalistes de la Renaissance a été mise pour la première fois sous forme mathématique. Je pense que vous n'aurez pas de mal à deviner qui en a été le précurseur...

Des centaines de mathématiciens défilèrent dans mon esprit mais un nom éclipsait tous les autres.

— Ne me dites pas que c'est Newton ! m'écriai-je en laissant mes souvenirs remonter dans ma mémoire.

Keynes avait dit de lui qu'il était le dernier des mages, des Babyloniens et des Sumériens.

— Vous vous souvenez de ce qui lui est arrivé, ajouta Prescott. La mort de sa mère, le cambriolage et l'incendie qui a ravagé sa bibliothèque. Pour s'en prendre à lui, il fallait qu'ils aient une bonne raison. Que pouvaient-ils chercher qui ait autant de valeur si ce n'est une découverte qui était le fruit de son génie ?

— Vous pensez qu'il était question du pouvoir des nombres et que c'est pour s'en emparer qu'ils l'ont cambriolé ?

— Imaginez que vous mettiez un agneau au milieu d'une meute de loups. Eh bien c'est à peu près ce qui s'est passé à Trinity quand Newton a travaillé sur la dimension ésotérique des nombres. N'importe quel novice versé dans la kabbale aurait été captivé par ces découvertes et personne en ce monde ne convoitait plus ces secrets

que les maîtres des arcanes de Trinity. Ce qui est arrivé était inéluctable.

Ils se sont emparés de ses travaux et ont brûlé sa bibliothèque pour dissimuler leur vol, sauf que l'agneau s'est avéré beaucoup moins inoffensif qu'il n'en avait l'air. Newton leur a fait payer très cher leur méfait en devenant gardien de la monnaie. La seule raison pour laquelle il a accepté cette charge, c'était pour lutter à armes égales avec eux. Il a mené sa propre inquisition et nettoyé les arcanes de Cambridge de l'engeance de John Dee, mais sa vengeance n'a pas suffi à étouffer les braises d'un feu qui brûlait dans la ville depuis plus d'un siècle et demi. Le châtiment de Newton a d'ailleurs failli resurgir à la découverte de ses manuscrits en 1934. Avec tous les détails que contenaient ses papiers, de nombreux secrets ont été divulgués à cette époque et, quand les héritiers de John Dee ont réalisé la menace qui pesait sur eux, les manuscrits de Sotheby's avaient déjà été dispersés aux quatre coins de l'Angleterre.

— Si je me souviens bien, vous avez dit que Keynes avait racheté un grand nombre de ces documents.

— Oui, et quelques mois après leur acquisition, il a fait son intervention à la Royal Society, mais il n'a jamais rien dit des secrets les plus compromettants et il a fait en sorte que personne ne puisse en prendre connaissance.

— Donc, Albert Falls n'a pas eu accès à ces manuscrits ?

— Non, dit-il.

— Mais cela ne l'a pas empêché d'approcher ces secrets ! Prescott se tenait près de la fenêtre. Il regardait la rue, onze étages plus bas.

— Albert était quelqu'un de brillant, dit-il, peut-être pas un génie à la hauteur du Pr Gordon mais son intelligence était assez grande pour attirer l'attention de pas mal de monde.

À la fin de nos études, il s'est mis à voir d'autres personnes. Des personnes un peu particulières...

— Des gens que vous connaissiez ?

— Pas personnellement, je ne connaissais que le nom qu'ils se donnent : les Apôtres de Cambridge.

Il avait prononcé ce nom du bout des lèvres, comme un mot d'une langue étrangère qu'il n'aurait pas articulé depuis longtemps.

— Albert les a fréquentés de plus en plus, reprit-il, si bien qu'il est devenu l'un des leurs. Ils l'ont admis dans un groupe d'étudiants qui répond au nom de Cambridge Conversazione Society. C'est une association qui a été fondée au XIXe siècle par George Tomlinson, archevêque de Gibraltar. Ses membres sont invités à participer à des soirées de discussions durant lesquelles l'un d'eux prend la parole pour dissenter du sujet de son choix. Le contenu de la dissertation est inscrit dans un carnet en cuir précieusement conservé par le secrétaire de la

société.

— Cela n'a rien d'extraordinaire !

— Non, rien en apparence, sauf que vous êtes maintenant bien placé pour savoir qu'il y a une différence entre ce que déclare faire une association pour ne pas attirer l'attention et ce qu'elle fait réellement. Le Cercle de conversation de Cambridge ne fonctionne pas comme un vulgaire club de discussion. L'essentiel de ses activités est gardé secret, tout comme l'identité de ses membres. Le nom de Cambridge Conversazione Society se veut rassurant, c'est un endroit où l'on est censé discuter et débattre mais ce n'est qu'un leurre, qui sert uniquement à approcher de brillants jeunes gens pour les faire entrer dans les rangs d'une société secrète. Le vrai nom que se donnent ses disciples, c'est celui d'Apôtre.

Ils sont choisis dans le plus grand secret parmi la fine fleur de la jeunesse anglaise pour accueillir la doctrine de leur société secrète.

— À vous entendre, on dirait qu'ils sont façonnés pour devenir de bons petits soldats.

— Vous n'êtes pas loin de la vérité. Ils sont endoctrinés jusqu'à ne plus savoir faire la différence entre le bien et le mal. Certaines personnes se sont interrogées sur le Cercle de conversation, surtout à l'époque de l'affaire des espions de Cambridge. Plusieurs journalistes ont écrit que c'était un repaire de communistes.

Prescott faisait allusion à la célèbre histoire d'espionnage dont j'avais entendu parler le soir de mon arrivée à Trinity.

— Parce qu'il y a un rapport entre cette affaire et les Apôtres ?

— Oui. Parmi les quatre traîtres qui ont travaillé pour le KGB pendant la guerre froide, il s'est avéré qu'au moins deux d'entre eux faisaient partie de leur société secrète. Guy Burgess et Anthony Blunt.

— Et les deux autres ?

— Ils venaient eux aussi du Collège de Trinity mais il n'a pas pu être démontré qu'ils appartenaient au Cercle. Il y a aussi eu des rumeurs selon lesquelles au moins un troisième Apôtre aurait fait partie de la conspiration.

— Qui ?

— Victor Rotschild, un financier qui appartenait ni plus ni moins à la plus haute institution britannique. C'était un membre de la chambre des Lords.

— Ils auraient donc œuvré pour l'expansion du communisme ?

— C'est ce que tout le monde a cru. On a pris Trinity pour un nid d'espions, ce qui n'est pas complètement faux, et les Apôtres pour un cercle d'homosexuels, où avaient cours les idéologies politiques les plus dangereuses.

— Vous pensez que la réalité était différente ?

— Elle l'est ! La société des Apôtres ne cherche pas le pouvoir

temporel. La politique n'est qu'un outil au service d'intérêts d'ordre supérieur.

— Que peut-il y avoir de supérieur à l'idéologie ?

— La foi, répondit Prescott. Burgess et Blunt n'étaient pas communistes, ce n'est pas pour le KGB qu'ils ont trahi l'Angleterre mais au nom de leur croyance en autre chose. Leur pensée s'inscrit dans une longue tradition gnostique dont l'origine se trouve à Alexandrie. D'après le mythe de la Genèse, l'homme a été créé à l'image de son Créateur mais, avant qu'Adam et Eve ne goûtent au fruit de la connaissance du bien et du mal, leur enveloppe charnelle n'était qu'une coquille vide. En les incitant à goûter au fruit, c'est le serpent qui a éveillé leur conscience. La question qui se pose est de savoir si cette créature maligne a agi contre la volonté de Dieu... ou si elle servait un plan destiné à mettre à l'épreuve un homme parvenu à maturité.

— Le serpent est bien le symbole du diable ?

— C'est ce que l'on dit. Derrière son image se dissimule Lucifer. Il est comme dans le mythe de Prométhée, celui qui a dérobé le feu aux dieux pour le donner aux hommes, mais contrairement au mythe grec, de nombreux initiés croient que c'est Dieu qui a ordonné à Lucifer d'offrir le fruit à Ève. Avant de lui demander d'essayer de nous corrompre. Si l'homme possède un supplément d'âme qui le différencie des animaux, c'est au serpent qu'il le doit. Le rôle de Lucifer ne se réduit pas à incarner le mal. En nous mettant à l'épreuve, d'une certaine façon, il est aussi notre guide. C'est une vérité que les Apôtres n'ont jamais été préparés à entrevoir et qui n'a conduit qu'à leur aveuglement. Ils croient en une puissance dont vous ne reconnaissez pas même l'existence. Les Apôtres sont des adeptes de Lucifer. Je joignis mes mains et les serrai l'une dans l'autre pour essayer d'exorciser ses derniers mots.

— Mesurez-vous la portée de ce que vous dites ?

— Lucifer est un ennemi avec lequel je vis depuis trop longtemps pour prononcer son nom à la légère.

— Comment de jeunes gens brillants peuvent-ils en arriver là ?

— À force d'humiliations, de réprimandes, de reconnaissance... N'oubliez pas que les Apôtres sont formés à un âge où leur esprit est encore malléable. Le simple fait d'être initiés en fait des élus, des êtres poussés par un sentiment de supériorité à toute épreuve et une curiosité insatiable qui les attire irrésistiblement dans cette voie.

— Mais c'est une voie qui ne mène qu'aux ténèbres !

— Pour vous, bien sûr, mais eux y voient autre chose. À leurs yeux, Lucifer ne se résume pas à un ange renégat. Son nom n'est d'ailleurs pas directement cité dans la Bible. Lucifer est un mot latin qui signifie « *lux ferre* », le porteur de lumières. Il désignait le dieu

romain de la connaissance et son nom était utilisé pour parler de l'étoile que nous appelons Vénus et qui se nomme en hébreu *Helyel*. Cette étoile est mentionnée dans l'Ancien Testament, dans le livre d'Isaïe, où il est dit qu'elle est tombée dans l'abîme, et dans l'épilogue de la prophétie de saint Jean, où Jésus s'identifie à elle. C'est d'abord le texte de saint Jean qui a prévalu. Par le nom de Lucifer, les premiers chrétiens désignaient leur sauveur, mais au Moyen Âge le nom a été introduit dans la traduction du livre d'Isaïe et il a pris le sens contraire. La tradition chrétienne a fini par en faire l'incarnation du mal absolu, mais les choses sont plus compliquées. Pour de nombreux initiés, il est encore ange de lumière. Je percevais l'agitation de la ville à travers le double vitrage de la chambre. C'était le signe que le monde continuait à tourner comme s'il était à l'abri des ténèbres alors qu'une sombre conspiration se tramait en des lieux tenus secrets. Même si je n'étais pas certain de vouloir en entendre plus, il fallait que je sache la vérité.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé à Trinity ?

— Je me doutais qu'ils avaient infiltré la commission d'enquête. Si je vous avais fait part de mes soupçons, je ne suis pas certain que vous auriez fait preuve de la même réserve.

— Mais entre les Apôtres et les héritiers de John Dee, je n'arrive toujours pas à comprendre qui se cache derrière la fondation Gray.

— Les deux, dit-il d'une voix qui me fit presque trembler d'effroi. Les Apôtres et les héritiers de John Dee ne font qu'un. Ce sont eux qui règnent sur les arcanes de Cambridge depuis cinq siècles. Dee était l'un des leurs, tout comme Keynes, Hardy et de nombreux autres...

— Je croyais que les Apôtres avaient été fondés au XIX^e siècle.

— Le Cercle de conversation date de cette époque mais il a redonné vie à un ordre beaucoup plus ancien. L'existence de la société secrète remonte au XVI^e siècle. Elle a été fondée au moment du schisme d'Angleterre, quand Henry VIII s'est emparé des rênes de l'Église. Il ne pouvait se dresser contre le pape et ses alliés sans craindre de représailles et, parmi les précautions qu'il a prises pour essayer de sauver son âme, il y avait la création d'une garde spirituelle détachée à son service. L'ordre devait le protéger des conspirations qui avaient trait à la magie, à l'alchimie ou à la sorcellerie et ce rôle de protection leur était encore dévolu un demi siècle plus tard, comme en témoigne la présence de John Dee aux côtés de la reine Elizabeth d'Angleterre.

— Ce qui explique que Dee ait toujours été aussi proche de la Couronne...

— C'était le gardien spirituel personnel de la reine et il est devenu par la suite le maître incontesté de la société secrète. C'est sous son ministère que de nombreux frères ont été initiés à Mortlake. Ils se sont

appropriés l'héritage de traditions oubliées telles que les savoirs hermétiques d'Énoch et de la kabbale, mais les forces maléfiques avec lesquelles Dee s'est associé ont fini par les corrompre. Les représailles de Newton leur ont porté un coup mortel, jusqu'à ce que l'ordre renaisse de ses cendres sous l'impulsion du Cercle de conversation.

— Vous avez dit que John Dee était leur maître au XVI^e siècle. Connaissez-vous son successeur aujourd'hui ? Prescott se passa la main sous le menton.

— C'est ce qui me préoccupe depuis hier. Dans la tradition des Apôtres, les grands initiés de la société secrète se font appeler Anges et le grand maître est leur Archange.

— Vous pensez que cela pourrait être Mr Gray et c'est ce qui vous inquiète ?

Avec le mystère qui l'entourait, je ne voyais pas de meilleur prétendant au poste d'Archange mais Prescott répondit d'une voix fébrile :

— Ce qui m'inquiète, c'est plutôt de savoir qui est Mr Gray.

XV

Il fallait impérativement que je fume une cigarette. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent sur le hall et je pris la direction du bar du St Giles. La salle était presque déserte. Il n'y avait que quelques clients qui buvaient un verre et une serveuse debout derrière le zinc. Je lui pris un paquet de Lucky Strike et un briquet avec le nom du St Giles écrit sur le réservoir avant de m'asseoir au comptoir.

— Je vous sers quelque chose ?

— Oui, un demi, s'il vous plaît.

J'avais enlevé le film plastique du paquet. La serveuse déposa le verre devant moi.

— Merci, dis-je en sortant une tige de nicotine.

Je fis tourner la roulette du briquet, le bout de la cigarette s'enflamma. J'avais besoin de me changer les idées et peut-être même d'oublier, mais je ressentais surtout la nécessité de parler à quelqu'un d'autre que Prescott. J'aurais donné cher pour avoir Susan au téléphone, même si je n'avais aucune idée de ce que je pouvais lui raconter. Selon toute vraisemblance, elle avait dû rentrer à Manhattan mais cela ne m'empêchait pas de m'inquiéter. Le problème, c'était que je ne pouvais plus l'appeler sans prendre le risque d'être sur écoute. J'avais peut-être trouvé une solution, c'était ce à quoi je réfléchissais depuis plus de vingt minutes en restant immobile sur mon siège. Je n'avais toujours pas touché à ma bière quand la serveuse déposa le ticket de caisse sous la coupelle devant mon verre. Le demi coûtait 2 livres et 15 pence.

— Vous attendez quelqu'un ? demanda-t-elle.

Je devais lui faire de la peine à rester tout seul devant mon verre.

— Non, personne. Je m'étais dit qu'il y aurait peut-être des gens pour discuter.

— On ne peut pas dire que le bar soit bondé à cette heure, mais si vous voulez faire des connaissances, il y a d'autres endroits. Le Cabin's à deux rues d'ici...

— Je ne regrette pas mon choix, dis-je.

Elle eut un sourire. La légère crispation des muscles de ses joues

me fit l'effet d'un rayon de soleil à travers un rideau de nuages. Le monde était peut-être plus sombre que je l'avais cru, mais même les pires orages offrent parfois quelques éclaircies.

— Parce que vous n'avez pas encore goûté à votre bière ! dit-elle.

— Elle est si mauvaise que ça ?

— Non, mais vous devriez la boire avant qu'elle ne soit complètement chaude.

Elle me regarda tremper les lèvres dans mon verre. J'étais incapable de faire la différence entre une bonne bière et de la pisser de chameau. Nous discutâmes pendant un quart d'heure. Jusqu'à ce qu'elle se retourne pour jeter un coup d'œil à la pendule suspendue derrière le comptoir. Il allait être midi. Elle s'activa pour mettre de l'ordre derrière le bar. Je compris que quelqu'un allait prendre le relais pendant sa pause de la mi-journée.

Mon après-midi se passa à attendre dans ma chambre le retour de Prescott. Il revint à 17 heures et ouvrit sa mallette sur le bureau. Elle contenait des documents à l'effigie de la London Business Bank et un portefeuille qu'il sortit de l'attaché-case. L'étui en similicuir renfermait des papiers, une carte de crédit American Express, un chéquier et un passeport américain avec un visa européen. Un nom était inscrit sous la photo d'identité que nous avions prise en sortant de la piscine, avec les cheveux humides et les yeux rouges. D.O.N.A.L.D. H.A.R.D.G.R.O.V.E. Le seul Donald que je connaissais était un type formidable, mais quand on leur dit « Donald » les gens ne pensent qu'à un petit canard aigri qui rouspète dans son bec. Le nom de Prescott prêtait moins à sourire, il s'appelait Michael Dartford. Mickey pour les intimes. En plus des faux papiers, il avait rapporté les documents bancaires qui attestaient du solde de 215 000 livres sterling placées sur mon compte.

Mickey s'apprêtait à regagner ses appartements avec le soulagement du devoir accompli lorsqu'une pensée me revint à l'esprit. Le téléphone de sa chambre avait sonné plusieurs fois. Il m'avait laissé les clefs mais je n'avais pas eu le temps d'aller répondre. La seule personne qui savait où nous joindre était Frank Bishop et nous décidâmes d'un commun accord qu'il valait mieux l'appeler pour nous en assurer.

David sortit son agenda et composa le numéro de son bureau. J'entendis la tonalité à travers le haut-parleur. C'est une secrétaire qui décrocha avant de passer la communication à son patron. Je reconnus la voix tonitruante que j'avais entendue au Brown's. Franky expliquait qu'il avait appelé plusieurs fois dans l'après-midi.

— J'ai du nouveau sur ce qui vous intéresse, disait sa voix déformée par l'écouteur. Je ne suis pas sûr que ça va vous plaire.

— Vas-y quand même, répondit Prescott.

— La première chose, c'est que l'avion personnel de Mr Gray s'est posé ce matin à Heathrow. J'ai aussi entendu parler de gens qui ont fait leurs études dans le même Collège que toi. Il est question d'une personnalité importante...

— Gray ? l'interrompt Prescott.

— Non, mais je ne veux pas te dire son nom au téléphone.

— Pourquoi ?

— Parce qu'on ne touche plus seulement aux affaires. Il y a d'autres intérêts en jeu.

— Lesquels ?

— Désolé, mais je ne peux vraiment rien dire au téléphone.

— Nom d'un chien, Frank, où as-tu fourré ton nez ?

— Là où tu me l'as demandé. Quand peut-on se voir ? répondit Bishop.

— Le plus tôt possible !

— Alors retrouve-moi dans une heure au Rose and Crown, c'est un café, 2 Old Park Lane, à Westminster.

— J'y serai, dit Prescott avant de raccrocher.

Il me regarda d'un air inquiet. Son ami avait outrepassé les consignes que nous lui avions données. Il avait visiblement mis les pieds en zone dangereuse et les risques qu'il avait pris, nous les courions avec lui.

Nous décidâmes de quitter l'hôtel au plus vite. Prescott boucla ses affaires en moins de dix minutes mais j'avais besoin de plus de temps. Mon programme tournait sur l'ordinateur depuis plus de trente heures. Nous étions presque à mi-parcours et la solution pouvait tomber d'une seconde à l'autre. Il aurait été absurde de tout reprendre à zéro alors que je pouvais essayer de sauvegarder l'avancement des calculs. Il fallait écrire un programme de stockage des données, je me mis aussitôt au travail pendant que Prescott réglait les derniers détails de notre départ. Il déposa ses deux valises dans ma chambre, descendit prévenir la réception de la fin de notre séjour puis, d'un commun accord, il partit sans moi au Rose and Crown.

Je me doutais que la sauvegarde des calculs ne serait pas une partie de plaisir. Il me fallut plus de temps que prévu, et après deux heures passées à m'escrimer sur le clavier pour essayer de préserver les milliers de données enregistrées dans la mémoire temporaire, les premières versions de mon code ne compilaient toujours pas. À chaque nouveau test, je surveillais l'horloge en bas à droite de l'écran et, malgré tous mes efforts, je restai coincé dans la chambre du St Giles. Si tout allait comme prévu, Frank Bishop avait déjà rejoint Prescott depuis plus d'une heure. Ils devaient se demander ce qui se passait. J'étais prêt à leur téléphoner au pub pour les prévenir lorsque je vis la dernière erreur qui empêchait le programme de fonctionner.

Je fis aussitôt la correction et le code de sauvegarde commença à tourner. Les milliers de chiffres se mirent à défiler dans la console et, après quelques secondes d'enregistrement, le programme principal était prêt à être arrêté.

Je fis alors appel à un garçon d'étage pour emporter les cartons dans lesquels j'enfournai les composants de la machine. Il embarqua les valises et les boîtes sur son chariot avant de descendre à la réception pour commander un taxi. Mes dernières affaires étaient rassemblées dans un sac que je mis sur l'épaule et, la chambre fermée à clef, je rejoignis l'ascenseur le plus proche. Il était déjà occupé. Je le voyais aux diodes allumées au-dessus de la porte. Il venait du rez-de-chaussée. La probabilité qu'il monte directement jusqu'au onzième étage était faible mais la nuque commença à me picoter quand il passa le huitième. Avec l'inquiétude provoquée par les nouvelles de Frank Bishop, je n'avais aucune envie de me retrouver subitement face à face avec un inconnu, quelles que soient ses intentions. Je fis un quart de tour sur moi-même et courus jusqu'à la cage d'escalier. La porte battante se referma derrière moi en même temps que celles de l'ascenseur s'ouvraient à l'étage. Je n'entendis personne parler ni même marcher sur la moquette, je m'étais peut-être fait une frayeur pour rien mais un regard à travers la vitre me fit apercevoir trois hommes qui marchaient de dos dans le couloir. Je n'eus pas le courage d'attendre de voir jusqu'où ils allaient. Leur silence était assez suspect pour que je prenne mes distances avant qu'ils n'aient atteint les portes 1127 et 1129. Je me mis à dévaler les marches en essayant de faire le moins de bruit possible. J'arrivai à bout de souffle au rez-de-chaussée dont j'entrouvris la porte pour évaluer la situation dans le hall. La bagagerie était à seulement quelques pas et le garçon d'étage attendait devant la consigne que je vienne le rejoindre. Le chariot à bagages était à ses côtés avec les cartons de l'ordinateur, certaines de mes affaires ainsi que la valise et la mallette de Prescott. Je fis les quelques pas qui me séparaient du chariot pour me réfugier derrière les cartons.

J'avais à peine eu le temps de jeter un regard panoramique dans le grand hall du St Giles qu'un détail avait attiré mon attention. Un type était assis à l'entrée avec un journal ouvert sur les genoux mais il donnait l'impression d'être plus intéressé par les personnes qui franchissaient le seuil de l'hôtel que par les informations de la journée. Il n'y avait aucune chance que j'arrive à emprunter la sortie sans qu'il me dévisage.

— Avez-vous appelé un taxi ? demandai-je au garçon d'étage en lui tendant la clef de la chambre et un billet de 20 livres.

— Oui, il est sur le parking.

— Alors dites au chauffeur de m'attendre. Il faut que j'achète des cigarettes.

— Bien, monsieur. Je vais charger la voiture.

Le bagagiste saisit la poignée du chariot et commença à avancer dans le hall. Je suivis son mouvement en marchant derrière la pyramide de cartons et de valises jusqu'à ce qu'un couple qui sortait de l'hôtel occulte le type au journal. Je fis une embardée de côté pour m'éclipser dans la brasserie. La serveuse avec laquelle j'avais discuté à midi était encore au travail. Elle me vit surgir dans le bar et me précipiter au comptoir.

— J'ai besoin de vous, dis-je avant qu'elle n'ait eu le temps de m'adresser la parole. Il faut que vous m'aidiez.

— Vous aider à quoi ?

— À sortir de l'hôtel. Je ne peux pas passer par l'entrée, il y a des hommes qui me cherchent.

Elle comprit à la raideur de ma voix que ce n'était pas une plaisanterie. Elle se décala pour regarder à travers la porte dans la direction du grand hall. Le type à l'entrée scrutait au-dessus de son journal.

— C'est vous qu'il attend ? murmura-t-elle en se retournant.

— J'en ai bien peur. L'hôtel a-t-il une porte de service ?

— Oui, mais elle est interdite au public, et si on me surprend à vous faire passer par là, je risque de perdre ma place.

— Dites-moi seulement comment je peux y aller. Nos yeux se croisèrent, elle dut y déceler de la frayeur.

— Venez avec moi, dit-elle.

Elle me fit passer derrière le comptoir et se mit à presser le pas dès que nous eûmes disparu du regard des clients. Sa jupe serrée l'empêchait d'aller plus vite mais nous finîmes par arriver devant un monte-charge dans lequel elle s'engouffra. Elle appuya sur le bouton du sous-sol. La porte s'abaissa et l'ascenseur se mit à descendre. Elle risquait sa place, personne n'avait jamais fait cela pour moi. Elle n'osa pas me regarder. Peut-être regrettait-elle de m'avoir accompagné tout comme je me maudissais de l'avoir entraînée dans cette histoire.

Les portes s'ouvrirent dans un grincement métallique qui fut accompagné d'un bruit provenant de l'autre côté de l'entrepôt. Puis ce fut le silence. Les veilleuses de sécurité éclairaient les chariots dans lesquels les femmes de ménage trimballaient le linge et les produits de nettoyage. Il y avait un quai de déchargement, cela ressemblait à un garage où les fourgons d'approvisionnement déposaient leurs marchandises. L'accès vers l'extérieur était au fond à droite, il était fermé par un grand rideau de fer, large de plus de quatre yards, dont le mécanisme de commande était accroché au mur.

— Les clefs doivent se trouver dans la cabine, dit la serveuse avant de voir la silhouette allongée au pied de la guérite. C'était le corps d'un homme. Il était à plat dos sur le béton et n'esquissait aucun

mouvement. Visiblement, le bruit que nous avons entendu à l'ouverture des portes n'était pas dû à l'écho. Je n'étais pas le premier à mettre les pieds au sous-sol.

— Y a-t-il un autre moyen de descendre ici ? demandai-je.

— Oui, par les escaliers, mais la porte doit être fermée à clef.

— Je vous remercie, vous feriez mieux de remonter maintenant.

La peur se lisait sur son visage mais elle hésita à me laisser. Je fis un premier pas. Mes doigts trouvèrent dans mon sac l'objet rigide qu'ils cherchaient. Je pris la crosse en main et sortis le revolver.

— Allez-y, remontez, ajoutai-je.

La vue de l'arme la décida à appuyer sur le bouton. Les portes du monte-charge se fermèrent sur son regard effrayé et me laissèrent dans la pénombre. Je traversai aussitôt le dépôt en direction de la cage d'escalier, derrière une rangée de piliers. L'autre accès était fermé mais le verrou avait été forcé. Je fis demi-tour pour regarder le garage. Il ne semblait plus y avoir personne et, quand le bruit d'ascenseur s'arrêta, le silence emplit les lieux. Je tenais le pistolet pointé vers l'avant. Mes pas résonnèrent sur le ciment jusqu'au centre de l'entrepôt. J'étais aux aguets du moindre mouvement. Je fis un tour sur moi-même pour essayer de distinguer si quelqu'un pouvait se dissimuler dans les recoins les plus sombres mais le seul corps visible était celui de l'homme étendu sur le sol.

Je marchai lentement jusqu'à lui. Il était habillé d'un bleu de travail et ne portait aucune trace de sang. Je m'accroupis et sentis un souffle d'air chaud s'échapper de sa bouche, son pouls battait encore. Je mis une main à la hauteur de ses poches. Elles étaient vides. Les fenêtres de la cabine dont avait parlé la serveuse se trouvaient au-dessus. C'était un bureau qui surplombait les sous-sols comme une tour de contrôle. Aucune lumière à l'intérieur. Il fallait gravir cinq marches en fer pour y accéder. J'avancai en resserrant la crosse du pistolet entre mes doigts et montai sur la plateforme qui donnait sur l'entrée. La porte n'était pas fermée à clef. Je l'ouvris et franchis le seuil à la recherche d'un interrupteur. Ma main gauche eut à peine le temps de tâtonner contre le mur qu'une silhouette surgit du coin le plus obscur et abattit une bouteille en verre contre mon avant-bras. La fiole percuta mon arme de plein fouet et mon doigt accroché à la gâchette déclencha le tir. Le coup de feu partit sur le côté en même temps que le pistolet me giclait des mains. L'impact de la bouteille m'avait tailladé les doigts et le poignet. Mon cri de douleur fut couvert par la détonation et le fracas des vitres de la cabine brisées l'une par le pistolet, l'autre par la balle perdue. Les morceaux de verre tombèrent à l'extérieur de la guérite dans un tintamarre innommable. J'avais perdu l'arme de vue. Il n'y avait pas assez de lumière pour la retrouver, pas plus que pour apercevoir les traits de mon agresseur. Je

ne distinguai qu'un grand pardessus, comme les gens que j'avais aperçus au onzième étage et le type au journal, près de la réception.

Maintenant qu'il m'avait désarmé, le tesson de bouteille lui était devenu inutile. Il le relâcha pour me saisir à la gorge et me soulever d'un bras au-dessus du bureau. Je lui mis un coup de pied entre les jambes, il ne fut pas aussi ébranlé que je l'espérais. Il lâcha seulement prise avant de m'asséner une manchette qui me propulsa en arrière, jusqu'à l'extérieur de la cabine. Je traversai ce qui restait de la vitre et tombai sur le dos, au milieu des bouts de verre qui finirent de se briser dans ma chute. Je crus que j'étais mort. Le type se précipita sur moi sans me laisser le temps de réagir. Il avait plongé la main dans sa veste pour en sortir une seringue métallique. L'aiguille avait un capuchon en plastique dont il se débarrassa. J'avais le souffle coupé. Il se pencha et me plaqua la main gauche sur le visage. La tête écrasée de côté, je ne pus que lancer mes bras et mes jambes au-dessus de moi. Je le voyais de biais et distinguais entre ses doigts la goutte de liquide qui perlait à la pointe de l'aiguille. Il approcha la seringue de ma gorge. Je réussis de justesse à retenir son bras en l'agrippant par la manche mais l'épreuve de force tourna vite à son avantage. Son coude se dépliait irrésistiblement, il poussait de tout son poids et finit par écarter mon bras qui glissa de son épaule à son cou. Le contact de ma paume droite sur sa peau provoqua un échange d'électricité statique qui crépita sur son encolure. La décharge dura bien plus longtemps qu'une étincelle. Sa chair commença à brûler contre la mienne comme un morceau de viande écrasé sur un grill. J'apercevais du coin de l'œil mon bras plaqué sur son gosier. Il était comme anesthésié et un phénomène effroyable se propageait le long de mes veines. Ma main s'était entièrement teintée d'une couleur noire semblable à la marque de ma paume.

Le sang, aussi sombre que de l'encre, se répandait le long de mon bras pour descendre vers mon torse. Mon agresseur se recula par réflexe et mes doigts contaminés par la tache indélébile qui palpitait au centre de ma paume se trouvèrent agrippés à son col. La souillure qui était depuis plusieurs semaines confinée à l'intérieur de mon poing se propageait dans le reste de mon corps. Je fus au bord de perdre connaissance mais la pression que l'homme exerçait sur moi m'empêcha de défaillir. Il n'avait pas encore lâché prise et la seringue était au ras de ma gorge lorsqu'un autre afflux d'électricité statique se déchargea dans le bras qui m'écrasait la tête. Ma main accrochée à sa clavicule et sa paume plaquée sur mon visage décuplèrent l'énergie que déversaient en lui les parties contaminées de ma peau. Ses dents serrées ne purent retenir la morsure qui l'assailait. Son système nerveux se mit à tressaillir quand il me repoussa pour s'écarter. Ses yeux s'étaient remplis d'une peur animale. Il réussit à se redresser

mais le rictus de son visage trahissait sa souffrance. Il fit quelques pas pour s'enfuir avant de trébucher. Il laissa échapper la seringue et s'effondra quelques yards plus loin.

J'étais encore à plat dos, à essayer de reprendre mon souffle. Les décharges d'électricité avaient cessé. Je suffoquais. J'écartai les vêtements de mon poitrail pour essayer de trouver un peu d'air. La noirceur des ramifications de mes vaisseaux sanguins tranchait avec la blancheur de ma peau. La marque s'étendait désormais de mon bras droit jusqu'à l'autre moitié de mon torse.

Je réussis à prendre une profonde inspiration qui me donna assez de courage pour me retourner et me hisser à quatre pattes. Il y avait des débris de verre partout sur le sol et mon reflet apparut à la surface d'un éclat. Je vis les traces noires remontées de ma gorge jusque sur mes tempes. Je me mis à genoux et soulevai compulsivement mon justaucorps pour constater l'ampleur de l'infection sur mon ventre. Toutes les veines apparentes de mon cou, du côté droit de mon visage, et de la plus grande partie de ma poitrine avaient pris la couleur brune issue de la marque dans ma paume. Comme des racines dessinées dans la neige. J'aurais sombré dans l'inconscience si le phénomène ne s'était résorbé à vue d'œil. Je blanchissais au rythme des pulsations de mon cœur comme si l'encre noire qui coulait dans mes veines était soudainement aspirée dans ma main. Toutes les traces qui partaient du cercle noir se rétractèrent et ma peau se retrouva aussi pâle qu'avant mon arrivée au sous-sol.

Je dus vite me lever car le monte-charge s'était remis en marche et je n'avais aucune envie d'avoir affaire à ses occupants. Je fis quelques pas jusqu'à mon agresseur étendu sur le béton et plongeai la main dans son pardessus. Un trousseau de clefs se trouvait dans l'une de ses poches, probablement celles de l'employé qu'il avait assommé. Je ramassai mon sac en vitesse mais je n'avais pas le temps de chercher le revolver. L'une des clefs entra dans le système de commande du rideau de fer et le mécanisme s'enclencha. Le store commença à remonter. Je poussai mes affaires contre le bord, m'allongeai sur le dos au ras du rideau et fis une roulade sur le flanc pour passer de l'autre côté. Personne ne remarqua mon irruption dans la rue. Il faisait nuit. J'étais dans une perpendiculaire au boulevard Charring Cross. Great Russel Street. Je courus pour rejoindre l'avenue devant l'hôtel en faisant de mon mieux pour dissimuler les traces de sang qui coulait de ma main droite. Le taxi était garé le long du trottoir. Le chauffeur avait suivi les consignes du bagagiste, il attendait mon arrivée. Le compteur tournait déjà. Il ouvrit la portière, sortit la tête en me voyant pour me signifier que le taxi était pris.

— C'est moi que vous attendez, j'ai dû sortir pour acheter des cigarettes.

— Quel est votre numéro de chambre ?

— 1129.

— OK. Vos bagages sont dans le coffre. Voulez-vous garder votre sac avec vous ?

— Oui, dis-je, et il me fit signe de monter. Je m'engouffrai sur la banquette arrière.

— Où allez-vous ?

— 2 Old Park Lane, au Rose and Crown.

Le chauffeur démarra et nous passâmes devant l'entrée du St Giles. Deux Bentley étaient garées en double file et j'aperçus le type au journal. Il était debout au milieu du hall avec deux autres hommes. Nous tournâmes ensuite à l'angle d'Oxford Street et le St Giles ne fut plus qu'un mauvais souvenir. J'avais sacrément dérouillé mais une petite voix me disait que la tache noire au milieu de ma main m'avait tiré d'un très mauvais pas.

La voiture arriva devant la façade rouge du Rose and Crown. Le chauffeur se gara et laissa tourner le compteur. J'avais enveloppé ma main ensanglantée dans un vêtement pour entrer dans le pub. Ni Prescott ni Frank Bishop ne s'y trouvaient. Ils auraient pourtant déjà dû y être depuis plus d'une heure et demie. Je demandai au barman s'il n'avait pas vu les hommes dont je donnai une brève description. Prescott était venu mais il était reparti sans laisser de message. Je lui donnai un pourboire et regagnai le taxi. Le chauffeur demanda ma destination. — Le New Cross Hôtel.

XVI

Le miroir oxydé de la salle de bains reflétait mon visage meurtri par la lutte. J'avais des ecchymoses et je devais rincer mes plaies. Je fis tourner le robinet et la tuyauterie se mit à gargouiller comme une vieille cafetière. Cet hôtel miteux était l'endroit où nous devions nous retrouver en cas de pépin, un taudis dans lequel Prescott espérait que personne ne viendrait nous chercher. Le siphon était à moitié bouché, l'eau stagnait dans l'évier. Les gouttes de sang tombées de mon avant-bras formaient des nuages rouges qui se diluaient peu à peu. Une grosse coupure m'entaillait jusqu'au pouce. Je devais essayer d'enlever les petits bouts de verre et nettoyer la blessure mais l'estafilade continuait à saigner et je n'arrivais pas à arrêter l'hémorragie. Il fallait que je voie un médecin. La main enveloppée dans une serviette, un taxi m'emmena aux urgences.

Je prétendis avoir été victime d'un accident de voiture. On me fit des radios de la cage thoracique, du poignet et quelques points de suture au-dessus du pouce. Ce n'était pas trop grave. En plus de la coupure, j'avais un gros hématome en haut de la main et une côte cassée qui devait se remettre toute seule. C'était douloureux mais il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. La seule question embarrassante de l'infirmière concernait la tache noire au milieu de ma paume. Je répondis que c'était une vieille brûlure.

Il était minuit quand je revins à l'hôtel. Il fallait que je sache si Prescott était arrivé pendant mon absence. Le concierge ne m'inspirait aucune confiance mais il n'y avait personne d'autre à qui s'adresser. La sonnette le fit sortir de sa tanière. Il refusa d'abord de répondre à mes questions mais 10 livres le rendirent plus loquace. Cinq personnes étaient arrivées. Un type d'une cinquantaine d'années avec une tronche d'alcoolique, une prostituée et son client, deux toxicomanes. Je dus déboursier un deuxième billet pour m'assurer que l'homme à la cinquantaine n'était pas celui que j'attendais. Le concierge empocha mon argent. Prescott n'était toujours pas là.

La nuit fut sordide. Les antalgiques que m'avait donnés l'infirmière me faisaient délirer. J'essayais de m'extirper de mes

cauchemars en pensant à Susan mais j'avais l'impression qu'à chaque coup du sort elle s'éloignait un peu plus. C'était peut-être mieux comme ça, mieux pour elle en tout cas, et je ne pus trouver le sommeil avant le milieu de la nuit.

Je remis en marche l'ordinateur en fin de matinée. À côté du papier peint qui devait dater de l'entre-deux-guerres, sa présence semblait presque anachronique. La sauvegarde se mit en route et le microprocesseur reprit le calcul là où il s'était arrêté. Le compte à rebours estimait le temps qui restait à un maximum d'un jour et demi, soit au plus trente-six heures avant d'apprendre le secret pour lequel les Apôtres et le Segment m'avaient fait venir à Trinity. Je sortis ensuite de la chambre et pris la direction de la pharmacie la plus proche. Je devais acheter des antiseptiques, des anti-inflammatoires et des pansements. Le ciel était bas mais la promenade me fit prendre l'air. Je m'assis sur un banc en pensant à David. Je lus aussi les journaux. L'accrochage de l'hôtel St Giles n'était pas mentionné, ni aucun fait divers dans lesquels Prescott ou Bishop auraient pu être impliqués. La journée avança sans qu'il se passe rien. Les nombres et la solution des équations étaient les dernières choses auxquelles je pouvais me raccrocher. Je revins me cloîtrer dans la chambre du New Cross et n'en ressortis qu'à minuit pour donner un coup de téléphone à New York. J'espérais parler à Susan sur une ligne qui ne serait pas sur écoute. Elle avait une séance de sport le lundi soir à 19 heures, dans une salle de fitness à l'angle de la 6e Avenue et de la 37e Rue. Les renseignements me donnèrent le numéro du club.

Je réfléchis à ce que j'allais pouvoir dire et composai les chiffres sur le clavier en essayant de contenir l'emballement de mes pulsations cardiaques. Une prof de sport décrocha, elle connaissait Susan mais ne l'avait pas vue de la soirée. Je remis le combiné sur l'appareil en serrant les dents. Je mourais d'envie d'appeler chez elle, juste pour entendre sa voix et avoir des nouvelles, mais cela ne pouvait lui valoir que des ennuis.

Je revins à l'hôtel en ressassant des idées noires. Le concierge referma la porte derrière moi et boucla l'établissement pour s'assurer que personne ne le dérangerait plus. Les affaires de Prescott allaient donc passer une nuit de plus dans ma chambre. Je ne savais pas quoi en faire et j'étais d'autant plus indécis que j'ignorais ce qu'elles contenaient. Je pris la valise et la posai sur le lit. J'en fis plusieurs fois le tour avant de prendre la décision de l'ouvrir. Je détachai les deux boucles latérales, le fermoir central et fis basculer la face supérieure de l'autre côté des charnières. Imperméable, pantalon, chemises, caleçons, chaussettes... Après un examen minutieux, j'en arrivai à la conclusion qu'elle ne contenait rien d'intéressant. Nous avions acheté ces affaires le vendredi à Londres. La valise du client de la chambre

voisine contenait certainement les mêmes choses. Avec des capotes en plus.

Je pris la mallette en cuir et la montai à son tour sur le matelas. Elle était verrouillée par un cadenas que David avait ouvert sous mes yeux. Je fis défiler les quatre roulettes métalliques jusqu'à ce que le nombre 4016 apparaisse de côté. Je sortis d'abord les papiers de la banque et mis ensuite le nez dans une pochette de notes que Prescott avait prises à la British Library. Je les passai en revue en essayant d'en granger le plus d'informations possible jusqu'au moment où je mis la main sur les papiers qui concernaient John Dee, parmi lesquels la liste de ses manuscrits conservés à la British Library, une reproduction de la table sainte sur laquelle étaient inscrites les vingt et une lettres de l'alphabet énochéen et un calque du sceau qu'utilisaient Edward Kelley et l'astrologue de la reine : le *Sigillum Dei Aemeth Emeth*.

Sa forme ressemblait étrangement à l'objet que nous avions trouvé dans les cendres à l'arrière de la voiture de Prescott. Il suffisait d'examiner le talisman pour s'en assurer. Je savais que Prescott ne l'avait pas emporté au Rose and Crown, il devait être quelque part dans ses affaires mais je n'arrivais pas à le trouver.

Je rouvris la valise pour vérifier que rien ne m'avait échappé et la reposai sur le sol. Si le médaillon avait été conservé, cela ne pouvait être que dans la mallette. Je sortis tous les objets qu'elle contenait et l'examinai sous toutes les coutures. Elle était vide. Pourtant quelque chose remuait à l'intérieur. Il me fallut un bon moment pour réussir à ouvrir le double fond et mettre la main sur le talisman, enveloppé dans un mouchoir en soie. Je n'avais aucune envie de le toucher mais la curiosité de le comparer au *Sigillum Dei Aemeth Emeth* fut plus forte que ma réticence. Je sortis le voile qui l'enveloppait et le déployai sur le couvre-lit. Le sceau gisait au centre. Les lettres étranges qui y étaient gravées semblaient parler un langage originel dont le sens m'échappait. J'aurais préféré qu'il n'ait jamais existé. Le cauchemar était pourtant bien réel. Non seulement sa forme coïncidait avec celle du *Sigillum* mais les lettres inscrites dans le métal ressemblaient à s'y méprendre aux caractères énochéens de la *Tabula Sancta*. C'était la preuve que ce à quoi nous avions assisté en quittant Trinity plongeait ses racines dans l'héritage de John Dee. Je ne pus que refermer le voile de soie sur le sceau en espérant ne plus être confronté à ses abominations.

Je m'apprêtai à remettre le talisman en place quand je découvris que le double fond n'était pas encore vide. Il contenait deux livres glissés dans un repli. Le plus épais ne suscita guère mon intérêt. Sa couverture représentait un chandelier à sept branches et son titre était écrit en hébreu. Il pouvait s'agir de la Torah mais mon inaptitude à lire ses pages épaisses comme du papier à cigarettes me fit vite

reporter mon attention sur le seul ouvrage dont je pouvais mesurer l'importance.

Sa tranche était dorée comme les pages d'un missel et une croix sans aucune forme de titre était gravée sur le cuir de la couverture. La moisissure avait noirci le papier et rongé l'or appliqué sur le tranchant de chaque page. La première feuille était gondolée. Le nom d'« Apocalypse selon saint Jean » était écrit en alphabet latin avec des lettres gothiques dont la lecture était difficile. Il s'agissait du texte que Prescott avait mentionné au cimetière de Mortlake, le soixante-sixième et dernier chapitre de la Bible, dans sa version conservée à la bibliothèque de Wren. Ce grimoire était une copie du parchemin du XIIIe siècle, connu sous le nom d'Apocalypse de Trinity.

Je savais que le manuscrit conservé au Collège était en vieux français mais je n'avais pas fait le lien, jusque-là, avec le texte gravé sur la tombe de Mortlake. Ils étaient pourtant tous les deux écrits dans la même langue et il fallut que j'aie une copie du livre entre les mains pour réaliser que l'extrait inscrit sur la pierre tombale pouvait provenir des pages conservées à Trinity. Mon hypothèse se trouva vite renforcée par le fait que les deux textes possédaient la même typographie et je fis défiler les feuillets jusqu'au passage de Mortlake pour m'en assurer. La découverte de l'extrait dépassa mes espérances car les lettres étaient reproduites sur la cinquante-huitième page selon le même agencement. L'image de la stèle et le passage que j'avais sous les yeux se superposaient avec une telle précision que cela ne pouvait être une coïncidence. La tombe présumée de John Dee et l'Apocalypse de Trinity étaient liées. Prescott l'avait forcément remarqué et il n'avait rien dit.

La beauté de cet exemplaire de la prophétie de saint Jean m'incita à la lire. Je fis défiler ses pages une à une en m'aidant de la traduction donnée en annexe pour suivre le récit de la fin du monde. Le texte s'accompagnait d'une iconographie somptueusement reproduite. Les sept sceaux brisés par l'agneau, les quatre cavaliers de l'Apocalypse, Armageddon ou la bataille des rois et de leurs armées contre les légions démoniaques. L'Apocalypse de Trinity était un spécimen unique de l'enluminure médiévale et, malgré le vieillissement de ses feuilles d'argent et d'or, cette copie en était une reproduction de bonne facture. Elle devait néanmoins se distinguer de l'original par un certain nombre de traces qui avaient été dessinées au crayon puis effacées en de multiples endroits. Ces marques m'intriguèrent mais mes tentatives pour leur trouver une logique furent vite éclipsées par une découverte qui me concernait d'une façon bien plus radicale que les coups de gomme disséminés dans la copie du manuscrit.

J'avais lu le nombre de la Bête, 666, tel qu'il figurait à la fin du treizième chapitre. Prescott en avait cité le passage de mémoire mais

il s'était bien gardé de le divulguer entièrement. La traduction était sous mes yeux et j'en eus un haut-le-cœur. Ma cage thoracique se resserra et les mots s'enfoncèrent dans ma poitrine sans que je puisse trouver la force d'en détourner le regard.

« 16 : Par ses manœuvres, tous, petits et grands, riches ou pauvres, libres et esclaves, se feront marquer sur la main droite ou sur le front.

17 : et nul ne pourra rien acheter ou vendre s'il n'est marqué au nom de la Bête ou au chiffre de son nom.

18 : C'est ici qu'il faut de la sagesse, que l'homme doué d'esprit calcule le nombre de la Bête, car c'est un nombre d'homme : son nombre est 666. »

Les mots étaient écrits noir sur blanc et je les relus pour m'assurer que je n'étais pas victime d'une hallucination. Il n'y avait pourtant aucun doute possible. La marque sur la main droite, c'était le signe que je portais dans la paume. La tache qui m'affectait faisait de moi un émissaire de Satan.

« 9 :... Quiconque adore la Bête et son image, et se fait marquer sur le front ou sur la main.

10 : lui aussi boira le vin et la fureur de Dieu, qui se trouve préparé, pur, dans la coupe de sa colère. Il subira le supplice du feu et du soufre, devant les saints Anges et devant l'Agneau...

11 : Et la fumée de leur supplice s'élève pour les siècles des siècles ; non, point de repos, ni le jour, ni la nuit pour ceux qui adorent la Bête et son image, pour qui reçoit la marque de son nom. »

Selon la prophétie de saint Jean, le cercle noir dans le creux de ma main était une marque de damné, un signe irrévocable dont la souillure s'était répandue le long de mon bras dans le sous-sol du St Giles avant de refluer au centre de ma paume. J'étais le porteur d'une malédiction qui scellait mon destin à celui dont les Apôtres se voulaient les adeptes. Lucifer, le porteur de lumières. L'Apocalypse faisait de moi son serviteur.

Je comprenais que Prescott ait tout fait pour me cacher la vérité mais il devait se douter qu'à un moment ou à un autre je finirais par l'apprendre. Il n'avait fait que reculer l'échéance et le temps était venu de payer pour mon ignorance. J'apprenais que j'étais maudit et, bien que la noirceur de mon sang m'ait inconsciemment préparé à cette découverte, j'en étais anéanti.

Je ne pouvais que replier le livre sur lui-même et faire tourner les pages une à une jusqu'à la dernière. Deux lettres étaient inscrites au dos de la couverture. Malgré la douleur qui m'enflammait la poitrine et le désarroi qui obscurcissait ma vue à chaque quinte de toux, je lus les initiales A. F. Le livre que Prescott avait en sa possession n'était

pas le sien. Il appartenait à un Apôtre. Cet exemplaire de 1 Apocalypse de Trinity avait été la propriété d'Albert Falls.

La découverte du sens de la marque noire occulta l'événement pour lequel j'étais venu en Angleterre. Le programme qui tournait sur l'ordinateur finit par trouver la solution de la dernière équation au milieu de la nuit, je le découvris en début de matinée, à mon réveil. Le problème était résolu, le message de mon maître pouvait enfin être décodé et, maintenant que le lieu où se tenaient cachés les carnets était à portée de main, je doutais de ma volonté d'en porter le fardeau. Tout cela me dépassait. S'il n'y avait aucun moyen de faire disparaître la marque de la Bête, je pouvais au moins détruire le message avant de fuir en un lieu où je n'entendrais plus parler des Apôtres. Je m'assis devant l'écran et vis la solution affichée.

Solution équation 20 : 248 156981889 396 13733 229553 3684641 3934131 8967524 248 2129561438938058.

Je n'avais qu'une touche à presser pour effacer le résultat mais le dernier nombre ne pouvait être chassé de ma mémoire. Ses chiffres me rappelaient des souvenirs que je ne risquais pas d'oublier.

J'avais besoin de reprendre mes esprits et je partis me changer les idées au bord de la Tamise. Je montai sur un pont où je passai la journée à regarder les tourbillons descendre la rivière. Je surveillais compulsivement ma main droite. J'aurais pu la tremper dans l'eau en espérant que le fleuve veuille bien laver la marque qui me liait à Lucifer et à ses adeptes. La révélation de la prophétie de saint Jean obscurcissait mes pensées. Pour qu'une partie de l'Apocalypse de Trinity soit reproduite dans le cimetière de Mortlake et qu'Albert Falls en possède une reproduction, il fallait que les Apôtres donnent beaucoup d'importance au manuscrit mais j'en ignorais les raisons et cette énigme m'obsédait. La seule chose qui me retenait de fuir était le maigre espoir que les carnets disparus de mon maître m'offrent une voie vers la rédemption. Prescott avait raison. En venant à Trinity j'avais reçu un double héritage. La marque de la Bête qui me condamnait à l'enfer et les équations dont les solutions devaient conduire aux carnets.

Après une journée passée à me perdre en spirales de considérations sibyllines, les ténèbres descendirent sur le fleuve et l'eau devint aussi sombre que de l'encre. Il était assez tard pour rentrer une dernière fois au New Cross. Je m'aperçus au seuil de ma chambre que la porte n'était pas fermée à clef. Numéro 24. C'était peut-être un oubli de la femme de ménage mais je ne pouvais m'en remettre à cette hypothèse. Mon pied fit pivoter le battant autour des charnières pour le plaquer contre le mur. L'accès était dégagé. Je

restai figé sur le seuil, comme si j'attendais que la lueur du couloir pénétre avant moi dans la chambre. Le halo du corridor estompait la pénombre de l'entrée mais l'intérieur de la pièce restait noir et silencieux. De longues secondes s'écoulèrent avant que je ne me décide à faire un premier pas vers l'interrupteur. Je vis que l'un des bagages avait été déplacé. Mes yeux s'efforcèrent de scruter l'ombre qui émergeait du fauteuil. C'était le spectre d'un homme. Ma main tâtonna pour trouver le bouton du plafonnier. Je n'entendais que sa respiration, un souffle irrégulier qui trahissait sa présence.

Quand la lumière s'alluma, c'est le visage de Prescott qui sortit de l'obscurité. La tête avachie sur le côté, il se frotta les yeux.

— Vous ne pouviez pas prévenir que c'était vous ! dis-je. Si je n'avais pas reconnu votre after-shave, je serais parti en courant.

— Excusez-moi, je suis mort de fatigue. Je n'ai pas fermé l'œil depuis deux jours.

— Depuis combien de temps êtes-vous là ?

— Un peu plus d'une heure. Je me suis permis de prendre une douche et de mettre des vêtements propres...

— Comment êtes-vous entré ?

— Le concierge m'a pris 200 livres.

— Ça ne m'étonne pas. Comme point de rendez-vous, vous ne pouviez pas trouver pire.

Je jetai mon manteau sur le matelas.

— Mais vous êtes sain et sauf, ou presque... dit-il en apercevant le pansement qui entourait mon poignet.

— Il s'en est fallu de peu.

— Vous vous en êtes mieux sorti que Frank.

— Que lui est-il arrivé ?

Prescott se retourna avec un regard lourd de sous-entendus.

— Il s'est fait prendre – il s'appuya contre le mur et baissa la tête. Quand j'ai compris qu'il ne viendrait plus au rendez vous, je suis allé à son bureau mais c'était déjà trop tard. Il n'était pas seul. Et des gardes du corps sont arrivés avec un véhicule d'ambassade.

— De quel pays ?

— Des États-Unis. Ils ont fait monter Frank à l'arrière puis le cortège de voitures est parti. Je crois que c'est justement de cela qu'il voulait nous parler, des relations qu'entretient la banque Gray avec certaines personnalités qui occupent des postes importants en Amérique. J'ai passé ces deux jours à éplucher ses derniers faits et gestes pour essayer de savoir ce qu'il avait bien pu découvrir. Un élément est revenu à plusieurs reprises. Le nom de Bob Fulton. Vous l'avez déjà certainement entendu...

— Bien sûr, c'est une célébrité aux États-Unis.

Le révérend Bob Fulton était un télévangéliste du Maryland qui se

voulait le fer de lance du combat contre l'avortement Son réseau de diffusion d'émissions à caractère religieux ne couvrait pas moins de quatre-vingts pour cent des foyers américains, avec un taux de pénétration du *charity business* frôlant les dix pour cent. Tout cet argent prenait sa source clans le charisme de Bob Fulton, un charisme dont son frère avait lui-même profité pour se faire élire sénateur de l'État, si bien que leur nom revenait de plus en plus souvent quand il était question d'investiture républicaine pour la campagne de la prochaine élection présidentielle.

— Pensez-vous qu'il a un lien avec les Apôtres ? ajoutai-je.

— Vous devez vous souvenir de la liste de Frank. Elle comportait les noms de plusieurs entreprises dont la famille Fulton est elle aussi actionnaire. Mais ce n'est pas tout. Je sais qu'une biographie de Bob Fulton se trouvait dans le bureau de Frank. La secrétaire m'a affirmé qu'il a passé plusieurs heures à la lire avant que ce livre ne disparaisse de la circulation avec son propriétaire.

— Savez-vous ce qu'il a pu y découvrir ?

— Au moins une chose importante, répondit Prescott. Fulton avait des fréquentations douteuses quand il était jeune mais son père a pris les devants en l'envoyant dans un Collège de bonne réputation. C'est au Collège de Trinity qu'il a fait ses classes. À peine quelques années avant moi, et il y est resté suffisamment longtemps pour en sortir avec les honneurs.

— Si je comprends bien, vous le soupçonnez d'appartenir aux Apôtres.

— Pas seulement. J'ai entendu parler d'une rumeur selon laquelle il serait aussi membre d'une société secrète tristement célèbre aux États-Unis.

— Laquelle ?

— Le Ku Klux Klan. Bob Fulton est peut-être le lien entre elle et les Apôtres. À mon avis, il dirige la branche transatlantique de la société secrète. Il pourrait même avoir un lien avec votre organisation. Cela ne m'étonnerait pas qu'ils aient infiltré de nombreuses officines de l'administration américaine, comme ils l'ont fait avec la vôtre, et c'est pour avoir fait le lien entre Gray et Fulton que Frank est tombé.

Son visage était marqué par la fatigue.

— J'ai peut-être aussi quelque chose qui va dans ce sens.

— Quoi ?

— Vous vous souvenez des pièces à conviction trouvées dans l'appartement de mon maître ?

— Bien sûr, répondit Prescott.

— Il y avait un paquet de cigarettes. Des Pall Mall. Quand Finley me l'a montré, il a demandé si je connaissais quelqu'un qui fumait cette marque. J'ai tout de suite pensé aux mains d'une personne que

j'ai souvent rencontrée mais je n'ai pas réussi à leur mettre un visage. Ce n'est qu'aujourd'hui que cela m'est revenu.

J'avais revu ces mains en train de tapoter une cigarette au-dessus d'un cendrier en métal.

— Qui est-ce ?

— Un vieil ami de mon maître, le Pr Flescher. C'est lui qui m'a traîné dans la boue à Stockholm. Son groupe a allègrement puisé dans mon travail avant de mettre en cause ma position à l'institut.

— Vous pensez qu'il aurait un rapport avec Fulton.

— Fulton ou les Apôtres, je ne sais pas, mais je pense qu'il est de mèche avec le Segment. Si l'on réfléchit bien, c'est à cause de lui que je suis parti à New York. Ensuite, nous nous sommes retrouvés là-bas et, indirectement, il a joué un rôle dans le fait que j'ai été envoyé à Trinity. C'est par son intermédiaire que j'ai appris la disparition de mon maître.

— Vous pensez qu'il vous a manipulé ?

— S'il voulait que j'aille à Cambridge, il ne pouvait pas mieux s'y prendre. Je me suis laissé aveugler par ma haine contre lui.

— Savez-vous où il a fait ses études ?

— Non, mais plus j'y pense, plus je crois qu'il s'est arrangé pour qu'avec mon maître nous fassions exactement ce que les Apôtres attendaient de nous.

Je m'assis sur le lit. La lueur violette de l'enseigne lumineuse se reflétait sur mes verres de lunettes. Je regardais David en m'appuyant contre le mur. Même s'il était porteur de mauvaises nouvelles, j'étais content de le revoir vivant.

— Peut-on encore faire quelque chose pour votre ami ? demandai-je.

— Non, c'est trop tard maintenant. Son destin n'est plus entre nos mains. Je crois que nous ferions mieux de quitter la ville au plus vite, sauf si c'est ici que sont dissimulés les carnets.

Je me doutais que Prescott n'était pas arrivé au New Cross sans savoir que le délai des soixante heures de calcul était expiré. Il voulait connaître l'emplacement des carnets disparus pour pouvoir être le premier à les trouver, il n'était pas question de laisser aux Apôtres le privilège de s'en emparer.

— Ce n'est pas à Londres que nous les trouverons, dis-je, ni même en Angleterre.

Je me souvenais du dernier nombre de la solution à la vingtième équation. 2129561438938058. Je m'assis devant l'ordinateur pour lui faire exécuter la transcription. Prescott lut les derniers mots du testament de mon maître sur l'écran.

« Retrouve les carnets sans faire confiance à personne et achève ce qui restera la dernière œuvre de ma vie, en souvenir des heures heureuses

passées à Oberwolfach. »

XVII

L'étrave noire de *L'Albâtre* fendait l'océan et l'entaille de métal se refermait derrière la coque en une traînée d'écume de la couleur des nuages. Les embruns se mêlaient au crachin, le froid passait au travers de mes vêtements et l'humidité me glaçait jusqu'à l'os.

Des goélands survolèrent le ferry et des falaises blanches apparurent à l'horizon. Je redescendis dans la cabine où Prescott se reposait. Il n'avait pas encore récupéré de ses nuits blanches mais il avait quitté la couchette pour s'asseoir devant le hublot.

— Ça va mieux ?

— Pas vraiment, grommela-t-il.

Il avait le mal de mer mais cela ne l'avait pas empêché d'inspecter la mallette. Elle était posée devant lui, le double fond ouvert sur le médaillon, la Torah et l'Apocalypse de Trinity.

— Vous n'avez plus longtemps à attendre, on voit les côtes françaises.

— Avant notre arrivée, j'ai quelque chose à vous demander. Avez-vous ouvert le double fond pendant mon absence ?

— Vous savez que je l'ai fait. Pourquoi poser la question ?

— Parce que je m'inquiète de ce que vous avez pu y trouver. Il y a à l'intérieur quelque chose qu'il aurait mieux valu que vous ignoriez.

Sa main était posée sur l'Apocalypse de Trinity. Je restai immobile, les doigts fermés sur la marque noire de ma paume droite. De toute évidence, Prescott faisait allusion à ce qu'en disait la prophétie, dans le verset concernant la marque de la Bête.

— Vous deviez bien vous douter qu'à un moment ou à un autre je finirais par l'apprendre.

— Je vous l'aurais dit en temps voulu. Le problème, c'est que l'Apocalypse de saint Jean ne doit pas être prise au pied de la lettre.

— Mais cette marque fait de moi un suppôt de Satan !

— Non, elle ne fait pas de vous quelqu'un d'autre, répliqua Prescott.

— Je voudrais bien vous croire, mais vous n'avez pas idée de ce qui s'est passé lorsque je me suis enfui de l'hôtel St Giles. Je ne m'en

serais jamais sorti si la marque que j'ai dans la main ne s'était pas manifestée.

— Que s'est-il passé exactement ?

— Des individus me cherchaient dans l'hôtel, et c'est quand je me suis retrouvé à leur merci qu'elle s'est répandue dans mes veines. Le type qui me tenait s'est écroulé après l'avoir touchée.

Prescott me regarda froidement tandis que je serrai les doigts de plus en plus fort. Je sentais le bandage autour de mon poignet et les points de suture prêts à se déchirer.

— Vous devez croire que je suis devenu fou, ajoutai-je, ou bien que je suis maudit...

— Non. C'était justement pour vous éviter de vous résigner à ce genre de conclusion que je me suis contenté de vous mettre en garde. Ce signe que vous portez dans la main est la manifestation de pouvoirs qui nous dépassent. Vous ne devez pas vous fier à ce qui est écrit dans un livre, la seule chose en laquelle vous devez croire, c'est que Dieu veut vous mettre à l'épreuve. Il vous a apporté la preuve flagrante que le monde ne se réduit pas à ce que vous imaginiez.

— Mais rien de tout cela n'a de sens... ça ne nous conduit qu'au néant et à la mort.

— Parce que votre volonté de tout comprendre est une voie sans issue. Quand vous arriverez au fond de cette impasse, alors peut-être que vous lèverez les yeux vers le ciel et que vous aurez la révélation de la vérité. C'est dans ce vide d'explications que vous pourrez discerner la présence de Dieu.

— Je suis désolé mais la seule chose en laquelle j'arrive à croire, c'est le mal. J'ai ouvert les yeux mais tout ce que je vois autour de moi n'est que l'œuvre du diable. Il n'y a que son œuvre maléfique qui trouve place autour de nous et c'est sa marque que j'ai dans la main.

— Ne soyez pas aussi pessimiste. D'après ce que vous dites, la seule chose que cette marque ait faite, c'est vous sauver. Ce n'est peut-être même pas la première fois. Vous souvenez-vous de ce qui est arrivé quand nous nous sommes enfuis de Trinity ?

Il évoquait l'homme parti en cendres à l'arrière de la voiture. Je préférerais ne pas y penser.

— Je ne peux pas vous empêcher de vous haïr si c'est ce que vous voulez, reprit-il, mais vous devez au moins savoir une chose. La course pour les nombres noirs n'est pas une simple question d'ordre mathématique, c'est un combat entre le bien et le mal. Il est peut-être plus facile pour vous de croire que vous êtes condamné au mauvais rôle mais, jusqu'à preuve du contraire, rien de cela ne s'est produit et il n'y a pas de raison que cela change tant que vous garderez espoir.

— Je vais essayer, dis-je en relevant la tête.

J'ignorais jusqu'où notre quête allait nous mener mais je n'avais

pas d'autre choix que de faire confiance à Prescott. En tout cas, il avait raison sur une chose. Je devais me ressaisir.

La trompe sonna deux fois et *L'Albâtre* accosta dans le port de Dieppe. Il était un peu plus de 16 heures lorsque les passagers débarquèrent sur le sol du vieux continent. Un autobus nous déposa à la gare. La ligne la plus directe pour atteindre notre destination passait par Paris. Nous avions décidé de nous y arrêter pour la nuit, dans un hôtel du quartier latin, rue du Petit-Pont. Les monuments étaient éclairés par les bateaux-mouches qui descendaient la Seine mais la bruine nous obligea à abrégé notre promenade et j'attendis que Prescott s'enferme dans sa chambre pour ressortir sous la pluie. Je gagnai une cabine téléphonique que j'avais repérée à deux pas de la cathédrale Notre-Dame et de l'île Saint-Louis.

Susan avait sa seconde séance de gym le mercredi soir. Avec le décalage horaire, j'avais peut-être une chance de la trouver dans la salle de sport où elle avait l'habitude de se rendre. Une femme décrocha. Je lui demandai si Miss Susan Langford était là.

— De la part de qui ?

— Simon Lesling, dis-je.

C'était le nom d'un peintre qu'elle adorait et dont on avait vu ensemble la dernière exposition. J'attendis que la secrétaire aille se renseigner en puisant dans une poche les pièces de monnaie qui alimentaient l'appareil. Puis il y eut du bruit dans le combiné, quelques mots échangés et le roulement d'une chaise sur le sol.

— Qui est à l'appareil ? demanda Susan d'une voix essoufflée.

— C'est moi.

— Je m'en doutais.

— Je voulais m'excuser. Je suis vraiment désolé que tu aies été mêlée à mes histoires, je ne pensais pas qu'ils remonteraient jusqu'à toi.

— Tes excuses, tant que tu ne m'auras pas dit ce qui se passe, tu sais ce que tu peux en faire ?

— Qu'est-ce que tu veux ? Te retrouver dans la même situation que moi ? Tu n'as qu'à me haïr si ça peut te faire du bien, mais ne t'attends pas à ce que je t'embarque dans mes problèmes !

— Alors ce qu'on m'a dit est vrai ? — elle essayait de reprendre son souffle. Tu as profité de ton séjour en Angleterre pour vendre des secrets industriels...

— Non, j'ignore ce qu'on t'a raconté.

— Ce n'est pas une plaisanterie, tu sais. Il y a un mandat d'arrêt contre toi.

— De toute façon, ils ont bien dû trouver quelque chose à me mettre sur le dos mais ce ne sont certainement que des conneries.

— Des conneries qui t'ont quand même rapporté plusieurs

centaines de milliers de dollars. Et qui justifiaient que tu sois armé.

— J'avais une arme pour éviter de tomber dans un piège, au cas où ils profiteraient de notre rendez-vous... Je ne peux rien te dire de plus mais essaie de me faire confiance. La seule chose illégale que j'ai faite, c'est de te prendre en otage mais ils ne m'ont pas laissé le choix. Ces types sont pires que du poison, ils sont partout, surveillent tout... Tu as bien dû t'en rendre compte au Radisson et je suis sûr qu'ils n'ont même pas été inquiétés.

— Ils m'ont dit qu'ils appartenaient aux services secrets.

— Tu les as crus ?

— À part leur demander leurs insignes, et je ne suis pas certaine qu'ils en aient, je ne vois pas ce que j'aurais pu faire.

— Je suis désolé de ne pas pouvoir t'en dire plus mais moins tu en sais, mieux ça vaut pour toi.

— Si c'est pour me dire ça que tu appelles, ce n'est pas la peine de te fatiguer.

— Non, ce n'est pas seulement pour ça. Je voulais savoir si ça allait, j'avais besoin d'entendre ta voix.

— Ça va, dit-elle – j'étais soulagé qu'il ne lui soit rien arrivé. Même si cela fait une semaine que je ne dors plus. Je ne sais plus ce que je dois croire... Quand tu es monté dans la voiture, tu m'as dit quelque chose, je n'arrête pas de me demander si c'est vrai.

— J'aurais préféré que tu n'aies pas entendu.

— J'ai entendu ! J'espère que tu ne dis pas ça à toutes les filles que tu prends en otage.

— Je ne dis ça à personne, mais le fait de te revoir dans ces conditions... Ne t'inquiète pas, je sais que je n'aurais jamais dû le dire. J'ai tout foutu en l'air maintenant. En plus je n'ai plus de pièces, ça ne va pas tarder à couper.

— Attends...

Je n'entendis plus que la tonalité dans l'écouteur. J'avais le même bruit à l'intérieur du crâne. Un grésillement oscillant entre optimisme et désespoir.

Je ne dis rien à Prescott de mon coup de téléphone à Susan. Nous passâmes le petit déjeuner à nous regarder en chiens de faïence. La salle à manger n'était pas le meilleur endroit pour parler, trop de gens pouvaient nous entendre. Nous quittâmes l'hôtel en fin de matinée pour prendre un train gare de l'Est. Nous avions réservé deux places en première classe à destination de Karlsruhe. Voiture 21, départ à 13 h 45.

Notre train traversa la banlieue Est de Paris puis sillonna la campagne. Prescott en avait fini depuis longtemps avec les journaux achetés à la gare. Le contrôleur avait allumé les veilleuses de nuit dans le compartiment tandis que j'essayais de remettre à plat les éléments

dont j'avais connaissance.

Ce que Prescott avait raconté sur les Apôtres m'avait permis de reconstituer le puzzle de leur conspiration. Il ne restait plus que deux pièces à intégrer – l'Apocalypse de Trinity et la conjecture de Cardan – et j'avais l'impression qu'elles jouaient un rôle beaucoup plus important que je ne l'avais cru.

— Vous souvenez-vous de ce que vous m'avez raconté l'autre jour sur les Apôtres ? dis-je.

Prescott tourna la tête dans ma direction.

— Bien sûr que je m'en souviens. Pourquoi ?

— Parce qu'il y a quelque chose dont vous n'avez pas parlé : leur but ! Si je m'en tiens à leurs efforts pour résoudre la conjecture de Cardan, la découverte des nombres noirs doit faire partie de leur dessein, mais il y a aussi le fait que nous ayons retrouvé un extrait de l'Apocalypse de Trinity sur la tombe présumée de John Dee. J'ai l'impression que cela a aussi à voir avec leurs affaires.

— Vous n'êtes pas loin de la vérité. L'Apocalypse de Trinity tout autant que la conjecture de Cardan sont d'une grande importance pour eux, et cela depuis l'origine même de la société secrète.

— Pour quelles raisons ?

— Vous êtes-vous déjà demandé comment la conjecture d'un mathématicien italien aussi renommé que Cardan a pu devenir la propriété exclusive d'une société secrète implantée en Angleterre ?

— Que je me sois posé la question ou non, je n'ai pas la réponse.

— Il vous manque un nom, dit Prescott. Celui de l'homme qui est à l'origine de tout cela, le premier Archange. John Dee n'est pas le premier de la liste, il y a eu quelqu'un à la tête des Apôtres avant lui.

— Qui ?

— Son nom ne vous dira rien mais c'était le mentor de John Dee. Outre le nom d'Archange, il était connu à la cour sous le titre de sir John Cheke.

— Je n'en ai jamais entendu parler.

— C'est un homme qui préférait l'ombre à la lumière, contrairement à Dee. Cheke était l'une des éminences grises du roi. En plus d'être le premier commandant de l'ordre des Apôtres, il occupait la charge qui allait de pair avec la sauvegarde de la couronne : la protection du prince héritier. Il était le tuteur du roi Edward VI, c'est la principale chose que l'histoire a retenue de lui alors que son influence dépassait les frontières. C'est lui qui a fait venir Cardan à Londres. Vous pourrez lire dans les livres d'histoire que John Dee et Jérôme Cardan se sont croisés en 1552 mais vous n'y trouverez jamais le nom de l'homme qui a chapeauté leur rencontre.

Je me souvenais de notes à ce sujet. John Dee avait fait la connaissance de Girolamo Cardano au cours de son escale à Londres,

alors qu'il se rendait au chevet de l'archevêque de St Andrew, à Edimbourg. Mais Prescott avait visiblement des raisons de penser que cet événement ne devait rien au hasard.

— C'est donc Cheke qui les a réunis ? Il acquiesça.

— Ce que nous ne pouvons pas lui enlever, dit-il, c'est qu'il avait le talent de s'entourer d'esprits assez brillants pour s'éclipser derrière eux. Maintenant que vous savez que le premier Archange a lui-même fait venir Cardan à Londres, la question que vous devriez vous poser, c'est : pourquoi ? Je fis mon possible pour trouver une réponse satisfaisante mais il me manquait trop d'éléments. Prescott dû s'en apercevoir car il ajouta :

— Je vais vous donner un indice. Il y a une chose particulièrement intéressante à propos de John Cheke, c'est qu'il détenait une chaire de langues anciennes à l'université de Cambridge. Cette position lui donnait accès à tous les manuscrits les plus anciens d'Angleterre et il y avait parmi eux un célèbre manuscrit vieux de trois siècles qui a beaucoup attiré sa curiosité.

— Je suppose que vous parlez de l'Apocalypse de Trinity.

— Oui. À cette époque, le manuscrit n'était pas encore la propriété du Collège de Trinity. L'université n'en a fait l'acquisition que beaucoup plus tard, en 1661, soit un an seulement avant l'arrivée de Newton. Au milieu du XVI^e siècle, il appartenait à un collectionneur privé.

— John Cheke...

— Cheke en a fait l'acquisition en 1549, il l'avait donc en sa possession quand il a fait venir Jérôme Cardan et qu'il l'a logé dans sa maison à Londres.

— Si je devance votre raisonnement, vous pensez que la venue du mathématicien italien avait quelque chose à voir avec le manuscrit.

— Exactement, dit-il, à un détail près, qui ne manquera pas de vous intriguer. Si Cardan est venu à Londres, c'est pour décrypter l'Apocalypse de Trinity. Cheke et Dee en étaient propriétaires et ils avaient de bonnes raisons de penser qu'il s'agissait d'un cryptogramme.

C'était une hypothèse que j'avais formulée inconsciemment mais le fait de l'entendre de vive voix me donna l'impression d'être un novice confronté à des secrets qui avaient traversé les siècles sans rien perdre de leur mystère.

— L'Apocalypse de Trinity, un cryptogramme, répétais-je.

— Tout dans l'histoire du manuscrit laisse suspecter cette hypothèse. Le premier indice vient du nom du commanditaire. Il n'a jamais été révélé mais la plupart des historiens considèrent qu'il s'agit de la reine Éléonore de Provence, l'épouse, française, du roi anglais Henry III. Cheke ne pouvait pas l'ignorer.

— Ce qui expliquerait pourquoi le texte est écrit en français...

— Bien sûr, et c'est un détail d'autant plus important que le manuscrit date de la seconde moitié du XIII^e siècle, c'est-à-dire exactement la période où la kabbale a fait ses premiers pas en Europe. Comme son nom l'indique, la reine Éléonore de Provence était originaire du Sud de la France. Cette région a été le berceau de la kabbale en Occident. Le commanditaire de l'Apocalypse de Trinity connaissait les relations entre l'Apocalypse et la kabbale. Le secret du cryptogramme est forcément lié à ces mystères.

— C'est donc pour cette raison que les Apôtres en ont reproduit une partie sur la tombe de Mortlake, dis-je en me reculant contre le dossier du fauteuil.

— Certainement.

Dire que le livre était dans le double fond de la mallette rangée au-dessus de la banquette. Ses secrets étaient à portée de main, à condition de savoir comment les lire.

— Pourrais-je y jeter un coup d'œil ?

David accepta de le sortir et me remit l'ouvrage. La croix de la couverture se trouva posée sur mes genoux. Je fis tourner les pages une à une en m'attardant sur les coups de gomme et les empreintes que j'avais déjà remarqués sur le parchemin. Quelqu'un l'avait étudié, et il paraissait vraisemblable qu'il espérait en déchiffrer le mystère.

— Il y a des traces sur certaines pages comme si des notes avaient été effacées, dis-je.

Prescott ne prit pas la peine de regarder.

— Elles ne sont pas de moi. Ces marques y étaient déjà quand j'ai récupéré le manuscrit mais je n'ai pas réussi à en tirer quoi que ce soit.

Je tournai les pages jusqu'aux initiales A. F., au dos de la couverture.

— C'est Albert Falls qui les a faites ?

Prescott cligna des yeux en entendant le nom de son vieil ami.

— C'est à lui qu'appartenait le livre.

Notre conversation fut interrompue par l'ouverture du compartiment. C'était un vendeur ambulant qui promenait son chariot de wagon en wagon. Nous commandâmes deux cafés qu'il nous servit dans des timbales en plastique. Le liquide était à peine tiède mais cela me fit du bien de sentir un peu de chaleur descendre dans ma gorge.

— Il y a quelque chose que je n'arrive toujours pas à saisir, dis-je dès la sortie du vendeur.

— Quoi ?

— Les conditions dans lesquelles votre ami Albert Falls est mort. Vous avez dit à l'écluse qu'il était décédé dans des circonstances suspectes mais, étant donné le fait que c'était un Apôtre, je ne vois pas

pourquoi ils se seraient débarrassés de lui. Saviez-vous qu'il était membre de leur société secrète quand il a été tué ?

Malgré les révélations de David sur les Apôtres, il avait toujours évité de donner des détails sur ce qui était arrivé à Albert Falls, une zone d'ombre dans laquelle je devinais le spectre de la culpabilité. Le fait que Prescott soit en possession d'une copie du manuscrit aux initiales de son ami faisait peser de lourds soupçons sur son compte. Tout ce qu'il savait des Apôtres, il l'avait appris de la bouche de quelqu'un. Il avait pu interroger Falls, une altercation qui avait peut-être mal tournée. En tout cas, Falls était mort. Mort et enterré après avoir été un Apôtre. Prescott avait l'air fatigué mais ce n'était pas le moment de ménager le sentiment de culpabilité qui le rongait à petit feu. Seule la vérité pouvait nous sauver.

— Quand avez-vous appris que c'était un Apôtre ? Vous le saviez avant sa mort ?

— Oui, murmura-t-il. Je le savais depuis le début.

— Comment avez-vous pu l'apprendre ?

— Cela s'est passé après la dissolution de Flatus Green, lorsque nous avons cherché à comprendre ce qui s'était réellement passé. Albert n'était pas impliqué au départ. Le seul à connaître l'origine du maléfice était le père Burrel mais il refusait d'en parler. Je ne pouvais pas me satisfaire de son silence.

— C'était peut-être mieux comme ça, non ?

— Pas pour moi. C'était un mystère auquel j'avais pris part et le fait que le père Burrel ne soit pas rentré à Londres juste après la dissolution de notre association signifiait que tout n'était peut-être pas encore terminé.

— Pas terminé ! Ce qui était arrivé ne vous avait pas suffi ?

— Burrel avait découvert quelque chose de beaucoup plus important et c'était une histoire à laquelle j'avais été mêlé. J'ai alors commencé ma propre enquête. Tant pis s'il ne voulait rien dire, j'ai pris la décision de l'espionner. Je me suis arrangé pour avoir les clefs de la boîte par laquelle transitait son courrier, à l'aumônerie de King's Collège. Je lisais toutes les lettres qui lui étaient adressées avant de les refermer soigneusement sans qu'il se doute de rien. J'ai compris au fil de sa correspondance avec ses autorités de tutelle que ses visites répétées dans les souterrains de Cambridge avaient été effrayantes. Il n'a pas décrit l'horreur innommable des découvertes qu'il y a faites mais ses comptes rendus en disaient suffisamment pour deviner les visions qu'il a eues au cours de ses descentes. Son expérience de l'exorcisme lui avait ouvert les yeux sur ce qui se passait réellement dans les souterrains de la vieille ville. Des forces obscures avaient pris possession des lieux depuis si longtemps que la pratique d'un exorcisme aurait été incapable de les déloger. Son témoignage allait

bien au-delà de ce que sa hiérarchie pouvait imaginer et j'en étais moi-même arrivé à la conclusion que les événements qui avaient perturbé ma petite vie d'étudiant en mal de sensations fortes n'étaient que l'épiphénomène d'un prodige beaucoup plus redoutable. Contre l'avis de son supérieur, Burrel s'est mis en quête d'indices pour essayer d'identifier les auteurs des manifestations surnaturelles qui se déroulaient dans les catacombes. Son supérieur l'a mis en garde mais cela n'a pas suffi. Burrel a peu à peu remonté la piste des Apôtres. Il a mis la main sur l'Apocalypse de Trinity. Il avait aussi accès aux archives de l'Église anglicane, ce qui lui a permis de remonter jusqu'à la fondation de l'ordre par Henry VIII. Une fois que l'essentiel des éléments a été réuni, il a demandé une enquête officielle au plus haut niveau de l'Église. C'est la seule erreur qu'il ait commise. Ses supérieurs ne l'ont pas suivi. L'enquête n'a jamais eu lieu et ils l'ont lâché. Quelques semaines après, des rumeurs ont couru au sujet d'un prêtre venu de Londres. Elles disaient que l'alcool l'avait rendu à moitié fou et qu'il avait été forcé de quitter King's Collège. J'ai entendu raconter, un an plus tard, qu'il avait tout bonnement disparu de la circulation. Il avait dû repartir d'où il était venu et cela arrangeait tout le monde.

— C'est de cette façon que vous avez découvert l'existence des Apôtres.

— Oui. L'intérêt pour les sciences occultes existait à Cambridge depuis des siècles. Bien avant la création de notre confrérie d'étudiants. Et la principale détentrice de ces secrets était une société secrète qui avait compté John Dee dans ses rangs. C'était l'une des choses que je savais pour l'avoir lue de la main du père Burrel. Les Apôtres étaient détenteurs de secrets oubliés depuis des siècles. Alchimie, kabbale, sorcellerie... Avec ce qu'avait découvert Burrel, il n'y avait qu'un seul moyen d'en savoir plus : être initié dans leur société secrète.

— Avez-vous essayé d'y entrer ?

— C'était peine perdue. Ils ne permettront jamais à aucun juif d'être initié. Je ne pouvais pas devenir un Apôtre mais je refusais d'en rester là. Le secret que j'avais décelé était trop lourd à porter et j'ai pris la décision de le partager avec quelqu'un. C'est donc moi qui ai parlé des Apôtres à Albert Falls. Lui non plus n'avait pas réussi à tourner la page, malgré les événements il continuait à s'intéresser à la *guematria*. Quand il a compris ce que j'avais découvert en espionnant le père Burrel, il a mesuré l'étendue des secrets que nous avions à notre portée. Les Apôtres étaient des maîtres de la kabbale, j'en avais acquis la certitude, et c'était tout ce qui comptait pour lui.

— Vous voulez dire que c'est vous qui l'avez poussé dans les bras des Apôtres.

— J'ai ma part de responsabilité dans ce qui s'est passé. Je n'en ai que trop conscience, mais j'étais jeune à cette époque. Devenir un Apôtre était la seule façon d'être initié à un pouvoir qui dépassait notre imagination.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Albert Falls travaillait déjà depuis longtemps sur la théorie des nombres. C'était un étudiant plus que brillant, les Apôtres ne pouvaient l'ignorer. Il a suffi qu'il fréquente l'aumônerie avec un peu plus d'assiduité pour que certaines personnes décident d'entrer en contact avec lui en lui proposant de participer à une réunion. Puis il ne s'est plus rien passé pendant trois mois. C'est le temps qu'ils ont attendu pour l'observer avant de l'approcher. Ils l'ont d'abord initié au Cercle de discussion qui leur sert de couverture.

— La Cambridge Conversazione Society ?

— Oui, c'était la première étape et non la moindre. Ils ont commencé à lui laver le cerveau en lui imposant des humiliations physiques et en remettant systématiquement en cause ses certitudes. Quand ils ont estimé qu'ils s'étaient assurés de sa fidélité, ils lui ont parlé de la société secrète dont le Cercle de conversation n'était que l'une des branches. Cela a duré plus de huit mois et il a fallu encore un an pour que des initiés commencent à lui dévoiler l'envers du décor. Ils ont passé plus d'un an et demi à lui rabâcher le catéchisme tel que le conçoivent les Apôtres.

— C'est-à-dire ?

— Le catéchisme revu et corrigé à la lumière de leur tradition gnostique.

— Vous voulez parler de la théorie selon laquelle, en faisant goûter le fruit défendu à Ève, Lucifer n'aurait fait qu'obéir aux ordres de Dieu ?

— Oui, c'est la théorie de l'entente secrète entre Dieu et Lucifer. Elle repose sur l'idée que la chute de Lucifer ne serait qu'un mythe de façade. Si l'ange de lumière est devenu le prince des ténèbres, ce n'est pas parce qu'il a commis l'erreur de se vouloir l'égal de Dieu mais parce qu'il est le maître d'œuvre du plan du Créateur pour mettre à l'épreuve la Création. Lucifer s'est exilé avec l'homme pour continuer à le guider.

— N'est-ce pas plutôt le rôle du Christ de guider l'homme ?

— Si, bien sûr, et pour la grande majorité des chrétiens, il n'y a pas d'ambiguïté. Jésus-Christ représente le bien et le diable représente le mal. Pour les religions du Livre, que ce soit la Torah ou la Bible, Satan est clairement désigné. Son nom apparaît dans le livre de Job. C'est un dérivé du mot hébreu « *ha-schâtân* » qui signifie l'« accusateur » ou l'« adversaire ». C'est le nom que lui donnent certaines traditions, notamment la mienne. L'Adversaire désigne d'une

part le côté obscur de l'homme et de ses aspirations les plus viles, d'autre part le maître des ténèbres lui-même, la puissance dont le rôle est de prendre l'homme en défaut pour le précipiter en enfer. Voilà ce qu'il est. Lucifer n'est qu'un masque dont il joue pour faire croire qu'il va guider l'homme vers la connaissance.

— La connaissance de quoi ?

— Des mystères de Dieu et de la Création, un savoir ésotérique perdu depuis l'exil d'Éden et qui n'est plus accessible qu'aux seuls initiés. L'étude des sciences occultes telles que les pratiquent les Apôtres s'inscrit dans la lignée des Templiers, des Rose-croix, des francs-maçons et de toutes les sociétés secrètes qui ont cherché à se rapprocher de Dieu par la connaissance. Ce n'est pas un apprentissage dont on sort indemne. Albert n'a pas fait exception. Son initiation par les Apôtres l'a rendu craintif et paranoïaque. Il a été endoctriné. La seule chose qui l'a sauvé, c'est d'avoir violé la loi du silence. S'il avait tout gardé en lui, son esprit en aurait été imprégné et aurait cédé à la folie. Il serait devenu l'un de leurs fidèles et m'aurait dénoncé à ses maîtres.

— Il ne l'a pas fait ?

— Non, il a réussi à garder un pied sur terre et l'autre n'a jamais quitté la sphère des mathématiques. C'était un garçon qui vous ressemblait à bien des égards...

— Vous avez donc continué à le voir ?

— Oui. C'était difficile car il avait tout le temps peur d'être épié. Il n'y avait plus qu'un seul endroit où il se sentait encore en sécurité et nous devions prendre un nombre de précautions inimaginable pour nous retrouver.

— Où alliez-vous ?

— À bord du *Belafonte*. Vous souvenez-vous de la péniche à l'écluse de Jésus Green ?

— Oui.

— Nous avons tous deux travaillé pour la remettre en état. À la dissolution de l'association, elle avait été léguée à la ville mais cela n'avait rien changé. Elle n'avait pas bougé et personne, à part nous, n'y venait jamais. Il a suffi de fracturer l'une des serrures pour reprendre nos habitudes. Nous en connaissions le moindre recoin. Sur le pont, il y avait une échelle qui descendait dans la cambuse et, de l'autre côté, un petit sas qui donnait dans la salle des machines, près du trou à charbon. Nous y avions descendu de quoi manger et nous éclairer. L'endroit était sûr, Albert pouvait s'exprimer sans courir le risque d'être espionné. Ces moments lui servaient de soupape : il évacuait ce que les Apôtres lui avaient dit et j'emmagasinais les informations auxquelles il m'était interdit d'avoir accès.

— C'est donc là que vous avez fini d'apprendre ce que vous

ignoriez encore.

— Oui. Et nos craintes se sont vues confirmées. Albert a été initié aux aspects numériques de la kabbale. Il en savait déjà beaucoup à ce sujet mais les Apôtres lui ont fait brûler les étapes en lui donnant accès à des livres qui n'étaient répertoriés dans aucune bibliothèque. Ces ouvrages perdus ou disparus lui ont confirmé ce que vous savez désormais, à savoir que les nombres possèdent un pouvoir qui dépasse ce que la raison est capable de comprendre. Albert affirmait que la combinaison de certaines propriétés peut conférer à certains nombres une signification qui va bien au-delà des mathématiques. Il les comparait à des noms qui, s'ils sont invoqués dans un rituel de kabbale, peuvent permettre d'invoquer l'entité qu'ils désignent, au même titre qu'une puissante formule magique. C'est pour cela que les principes d'invocation par la kabbale sont régis par des lois mathématiques. Ce sont ces lois qu'a redécouvertes Newton mais les Apôtres ont fait d'immenses progrès depuis cette époque. Ils ont trouvé de nombreuses clefs et, parmi les mystères qui leur résistaient, il y en avait un qui inquiétait Albert plus que tous les autres.

— La conjecture des nombres noirs ?

— La perspective que les Apôtres découvrent ces nombres l'effrayait au plus haut point.

C'était un sentiment que je partageais et le fait que les Apôtres aient tenu cette conjecture secrète pendant si longtemps en y faisant travailler quelques-uns des plus grands génies mathématiques de leur époque me donnait le vertige.

— D'après ce que vous avez dit des théories d'Albert Falls et de Newton, les nombres pourraient servir à nommer des créatures.

— En vue de leur invocation, ajouta Prescott.

— À partir de ces nombres, vous seriez donc capable de réaliser une invocation ?

— Non, il ne suffit pas de connaître les bons nombres. Il faut suivre un rituel que la connaissance mathématique de : la kabbale ne permet pas seule de réaliser.

— Mais, grâce aux expériences que vous avez menées avec les disciples de Flatus Green, vous deviez savoir comment faire ?

— Non. Si Albert a infiltré les Apôtres, c'était justement pour découvrir la mise en œuvre de ce genre de magie, mais il fallait attendre qu'il soit initié à ces secrets. Sa formation dans ce domaine a été beaucoup plus lente que du côté mathématique. Il n'était pas admis qu'un novice assiste à un rituel et, avec le temps qui s'éternisait, le risque était qu'il finisse par y perdre son âme. Avec la pression qu'il subissait, il était sur le point de craquer. Nous n'avons pas pu attendre plus longtemps, il a fallu prendre les devants.

— Savoir que cette magie existait ne vous suffisait pas ?

— Peut-être qu'un pur mathématicien comme vous aurait pu s'en contenter mais ni Albert ni moi n'étions prêts à nous arrêter là. Trop d'éléments nous manquaient et nous en étions si proches...

— Qu'avez-vous fait ?

— Albert se doutait que les grands initiés se réunissaient au cours de cérémonies secrètes et la seule possibilité que nous avions de découvrir ce qui continuait à nous échapper était d'assister à l'un de leurs rituels. Nous devions voir de nos propres yeux la façon dont ils procédaient, nous pensions être assez aguerris pour prendre ce risque. Prescott s'arrêta quelques instants pour se remémorer ce qui s'était passé. Le train ralentissait. Nous arrivions à Sarrebruck.

— Si je comprends bien, repris-je, vous avez décidé de vous inviter à l'une de leurs cérémonies.

— Oui, et la première occasion s'est présentée la nuit de la Saint-Jean. Albert avait mis la main sur un message qui circulait entre des initiés de haut rang. Il parlait de la cérémonie qui devait se tenir cette nuit-là.

— Saviez-vous où elle devait avoir lieu ?

— Non, pas de façon claire, mais nous avons supposé que c'était à Cambridge et nous ne nous sommes pas trompés. Albert savait qu'un homme serait convié à la réunion : le prédécesseur de Guldenbacker à la chaire de théorie des nombres. Nous avons attendu le soir, qu'il sorte de chez lui.

— Et il est sorti ?

— Oui. Sur le coup de 23 heures.

— Vous l'avez suivi ?

— Oui. Cela n'a pas été difficile. Il y avait encore beaucoup d'étudiants dans les rues à cette heure-là.

— Où est-il allé ?

— Là où nous aurions dû nous douter que se trouvait son point de rendez-vous : au Collège de Trinity. Il a franchi la porte Henry VIII et est entré dans la cour.

— Vous avez continué à le suivre dans le Collège ?

— Nous n'avons pas pu emprunter la même porte d'entrée, il a fallu faire le tour du bâtiment en courant et nous sommes arrivés juste à temps pour voir qu'il pénétrait dans la chapelle du Collège.

— C'est là que devait avoir lieu la cérémonie ?

— Non, avec Trinity Street à côté, l'endroit ne leur offrait pas la discrétion dont ils avaient besoin. La cérémonie nécessitait un lieu isolé. La chapelle leur servait seulement d'accès aux souterrains du Collège. Il suffisait de descendre clans la crypte pour pouvoir pénétrer dans les galeries qui s'enfoncent sous la vieille ville.

— Vous ne l'avez pas suivi ?

— Nous avons attendu dans le noir. Plusieurs silhouettes se sont

présentées à l'entrée de la chapelle. Elles prononçaient quelques mots avant de disparaître sous le porche. Nous n'arrivions pas à distinguer leurs paroles et avions l'impression que l'ombre dissimulait une présence dont il valait mieux nous tenir éloignés.

— Vous avez donc fini par abandonner votre projet suicidaire ?

— Non, nous sommes descendus dans les catacombes par une autre voie. Nous en connaissions plusieurs, à commencer par le vieil escalier de King's Collège, mais il s'est avéré que le passage était lui aussi emprunté par des hommes qui marchaient discrètement dans la nuit. Nous sommes donc remontés jusqu'à Christ Collège pour trouver une entrée que les Apôtres ne semblaient pas utiliser. Il était presque minuit quand nous avons franchi le seuil du petit escalier qui descendait dans les anciennes caves et c'est seulement là que nous avons réalisé notre erreur. Les lumières de la ville étaient suffisantes pour se déplacer sans difficulté et, au moment d'entrer dans les souterrains, nous avons réalisé que nous n'avions pas de lampe. Albert avait seulement un vieux briquet à essence avec lequel il s'amusait souvent. Il pouvait le garder allumé plusieurs minutes d'affilée.

— Vous voulez dire que vous êtes descendus dans les catacombes de Cambridge à la lueur d'un briquet ?

— Nous n'avions pas le choix.

Le train était à quai, la gare déserte. Peu de passagers entrèrent dans notre wagon et aucun dans notre compartiment. Nous restâmes seuls et le train repartit en direction de Stuttgart.

— Jusqu'où êtes-vous allés ?

— Albert connaissait mieux les souterrains que moi. À une époque, certains membres de la confrérie de Flatus Green avaient essayé d'établir la cartographie des galeries de la vieille ville, mais l'idée était rapidement tombée à l'eau compte tenu de sa difficulté. Il avait néanmoins gardé le souvenir de quelques points de repère. Cela nous a permis d'arriver rapidement aux limites du domaine qu'il connaissait. Puis nous avons franchi les frontières de l'inconnu. Nous nous sommes faulxés dans les dédales de galeries en essayant de maintenir le cap vers ce qu'Albert pensait être la direction du Collège de Trinity. Nos yeux s'étaient assez bien accoutumés à l'obscurité pour que la flamme du briquet nous permette d'avancer à bonnes enjambées mais il est vite devenu très difficile de se repérer. Même si Albert refusait de le dire, je crois que nous nous sommes mis à tourner en rond. La peur nous murait dans le silence. Nous n'entendions que le bruit de nos pas sur la pierre, jusqu'à ce qu'un cri d'agonie résonne dans les catacombes. Nous nous sommes arrêtés. Il était encore temps de rebrousser chemin mais nous étions trop près du but pour renoncer aussi facilement. Le cri s'est mu en un râle, nous nous sommes dirigés dans sa direction.

— Vous aviez perdu la tête...

— Albert a éteint son briquet. Il valait mieux garder un peu d'essence pour éclairer le chemin du retour. Nous avançons à tâtons l'un derrière l'autre et le bruit devenait plus net. Je ne me rappelle pas avoir emprunté d'escaliers mais j'ai le souvenir d'être descendu. Quand le râle s'est tu, nous étions engagés dans une galerie à moitié effondrée dont les parois se resserraient peu à peu. Il nous arrivait même de nous cogner au plafond, de plus en plus bas. Nous avons continué à avancer malgré tout, en nous arrêtant par moments pour franchir les obstacles qui barraient le passage. Nos difficultés ont cessé lorsqu'une faible lueur est apparue au bout de la galerie. Je voyais l'ombre d'Albert qui marchait devant moi, le dos courbé et les jambes pliées. Il s'est arrêté et m'a saisi le bras. Là, je suis passé le premier et nous sommes repartis vers la lueur. Le boyau est devenu si étroit que nous avons été contraints de poursuivre à genoux jusqu'à la fissure d'où provenait la lumière. Une paroi maintenue par des échafaudages offrait une brèche, surplombant une cavité gigantesque éclairée par des douzaines de torches. Albert s'est glissé dans la fissure et je l'ai suivi. Le cortège des Apôtres s'est lentement déployé sous nos yeux. Leur assemblée était réunie dans un abominable décorum dont l'élément le plus effrayant était l'alignement des toges blanches qui nous tournaient le dos. Accrochés aux murs, des flambeaux éclairaient leurs silhouettes encapuchonnées de sinistres cagoules en forme de cône pointé vers le haut. L'assemblée était immobile devant une fosse au fond de laquelle deux prisonniers gisaient attachés. Leurs corps exsangues étaient suspendus par des chaînes scellées dans la muraille. Au-dessus de la fosse se dressait une tribune sur laquelle siégeaient d'autres silhouettes encapuchonnées. Ces Apôtres nous faisaient face. Ils dominaient l'assemblée.

— Combien y en avait-il ?

— Plusieurs centaines. Mais ceux qui se tenaient assis à la tribune n'étaient que douze, sans compter le seul homme dont l'habit différait des autres. Il ne portait pas de cagoule mais une capuche qui empêchait la lumière d'éclairer son visage. Il arborait aussi une grosse émeraude autour du cou. C'est la pierre qui symbolise les sciences occultes et plus particulièrement l'Adversaire.

Prescott s'arrêta le temps de laisser passer le vendeur ambulant puis il reprit :

— Connaissez-vous le symbole des Apôtres ?

— Non.

— C'est une prière que les chrétiens récitent souvent à la messe. Elle commence par « *Je crois en Dieu, le père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ, son Fils unique, notre Seigneur est né de la vierge Marie, a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort et a*

été enseveli, est descendu aux enfers, le troisième jour est ressuscité des morts. » Ce credo se réfère à une croyance selon laquelle Jésus-Christ serait descendu en enfer pour remettre à l'Adversaire une étoile à cinq branches. Selon d'autres témoignages, c'est une émeraude qu'il lui aurait remise. Cette pierre est l'emblème du savoir, elle symbolise la connaissance et en particulier les sciences occultes. Cette tradition est à rapprocher d'une croyance des gnostiques d'Alexandrie qui veut qu'une émeraude serait tombée du front de Lucifer au moment de son exil. Adam et Ève en auraient eu la propriété et elle les aurait accompagnés en dehors du jardin d'Éden. Puis la pierre précieuse serait parvenue à Ponce Pilate qui l'aurait fait tailler en une coupe à cent quarante-quatre faces et l'aurait donnée à son ami Joseph d'Arimatée.

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— C'est dans cette coupe qu'il a recueilli le sang du Christ à la descente de la croix. Et c'est dans l'émeraude de Lucifer qu'aurait été taillé le Graal. Cette pierre en est restée le symbole aussi bien que celui de l'Adversaire. Le fait que l'homme en tige la porte autour du cou signifiait que, parmi tous les initiés présents dans l'assemblée, il était l'héritier et le gardien des mystères de Dieu. Il bénéficiait de la place d'honneur mais le déroulement du rituel était commandé par le maître de cérémonie dont j'arrivais à entendre les mots. C'était un extrait de l'Apocalypse de saint Jean : *« ... ils en mangeront la chair, ils la consumeront par le feu ; car Dieu leur a inspiré la résolution de réaliser son propre dessein, de se mettre d'accord pour remettre leur pouvoir royal à la Bête, jusqu'à l'accomplissement des paroles de Dieu. Et cette femme-là, c'est la grande cité, celle qui règne sur les rois de la terre... »*

— Qu'est-ce que cela voulait dire ?

— Ce sont des paroles qui concernent Babylone. Une fois le sermon terminé, les têtes se sont tournées vers la fosse. La cagoule de l'un des deux prisonniers a été enlevée et il a été traîné au milieu de la cavité. J'ai vu qu'il y avait du rouge à ses pieds. Beaucoup de sang avait déjà coulé. Puis le malheureux a été détaché mais, malgré ses efforts pour se traîner vers l'extérieur de la fosse, il n'avait plus assez de force pour se déplacer. Et les Apôtres le regardaient. Des braseros étaient disposés tout autour de lui. Il s'en échappait une fumée noirâtre qui virevoltait dans la cavité. L'Apôtre qui présidait la cérémonie a recommencé à prophétiser : *« ... et de cette fumée, des sauterelles se répandirent sur la terre ; on leur donna un pouvoir pareil à celui des scorpions de la terre. On leur dit d'épargner toute verdure et tout arbre, et de s'en prendre seulement aux hommes qui ne portaient pas sur le front le sceau de Dieu. »* Des Apôtres ont alors jeté des objets dans les feux en récitant des psaumes. Nous n'entendions pas ce qu'ils disaient et nous étions trop loin pour les voir. Il était d'autant plus difficile de

discerner ce qui se passait que de la poussière s'était mise à virevolter dans la fumée au-dessus de la fosse. Tous les Apôtres étaient tournés vers ce nuage et je me suis aperçu avec horreur qu'il était constitué d'insectes. Le nuage de sauterelles s'est abattu sur l'homme au centre de la fosse. Il n'a pas hurlé. Sans doute n'en avait-il pas la force. Son corps était recouvert de milliers d'insectes. Il s'est lentement affaissé et les sauterelles l'ont dévoré. J'en avais vu assez pour m'enfuir à toute vitesse mais quelque chose me retenait. Et je voyais bien qu'Albert avait lui aussi les yeux braqués sur le second prisonnier. Nous sommes restés pour en avoir le cœur net. Jusqu'à ce que son tour arrive. Lorsque les Apôtres lui ont enlevé sa cagoule, l'effroi m'a fait trembler de tout mon corps. Il était amaigri mais je ne pouvais manquer de le reconnaître. C'était le père Burrel. Il a été amené au centre de la fosse. Il arrivait à peine à marcher. Quand ils l'ont lâché, il s'est écroulé mais il a trouvé la volonté de se mettre à genoux et de joindre ses deux mains pour prier.

— Qu'ont fait les Apôtres ?

— Dès qu'ils ont eu fini de mettre en place leurs ignobles préparatifs, ils se sont livrés à un simulacre d'eucharistie. Ils se sont mis à défiler les uns à la suite des autres devant la tribune et on leur a donné un biscuit qui ressemblait à une hostie. Puis ils ont regagné l'alignement et un homme est descendu avec une hostie noire au centre de la fosse. Il a ouvert la bouche du père Burrel, la lui a enfoncée dans le gosier. Le père Burrel l'a recrachée mais ils sont revenus à deux pour le forcer à avaler. Ensuite ils ont arrosé le sol. Burrel restait à genoux, il était à bout de forces. Je pense que l'hostie y était pour quelque chose. Puis des hommes se sont approchés avec des flambeaux, répartis aux extrémités de quatre flaques répandues au sol. De notre position, la scène formait une croix. Ils ont abaissé leurs torches et le liquide a instantanément pris feu. Les flammes ont parcouru les branches de la croix pour se réunir vers le centre où le père Burrel était agenouillé, et son corps s'est retrouvé au beau milieu du brasier. Sa silhouette s'est tordue de douleur dans un cri sourd avant de s'effondrer. J'ai retenu le hurlement d'abomination qui montait de mes entrailles. Cet homme que j'avais connu, les Apôtres étaient en train de le brûler vif au milieu d'une gigantesque croix. Les soubresauts de son corps qui se débattait dans les flammes m'ont profondément ébranlé, et j'ai vu en tournant la tête que le supplice avait mis Albert dans un état second. Il tremblait et se retenait de crier. Nous étions malgré tout restés silencieux. Pourtant l'assemblée des toges blanches a commencé à s'animer. Certaines cagoules en pointe avaient pivoté et les trous à travers lesquels ils regardaient nous faisaient face. Quelque chose avait dû les alerter et ils se sont approchés de l'échafaudage pour scruter l'ombre dans laquelle nous

étions dissimulés. Albert a baissé la tête vers la cavité et m'a fait signe que nous étions repérés. Nous nous sommes dégagés à toute vitesse de la fissure puis avons couru l'un derrière l'autre, en suivant la paroi d'une main et nous protégeant de l'autre. Nous trébuchions sans cesse avant de nous relever et repartir dans l'obscurité. Albert était d'abord devant moi puis je l'ai dépassé quand il a voulu allumer son briquet. Un peu de lumière aurait été bienvenue mais la mèche ne voulait pas s'enflammer. Albert haletait dans mon dos, jusqu'au moment où dans le chaos de notre course, je me suis rendu compte que je ne l'entendais plus. J'étais trop occupé à fuir pour avoir remarqué que nous nous étions séparés. Il pouvait avoir trébuché sur un obstacle, s'être cogné sans que je m'en aperçoive ou encore s'être perdu dans une galerie. Tout ce que je savais, c'est que je n'entendais ni sa respiration ni ses pas. Les seuls bruits étaient le bourdonnement de mon sang qui battait dans mes tempes et le vacarme des Apôtres qui remontaient de la cavité. L'alerte avait été donnée et je voyais la lueur de leurs torches éclairer le fond des galeries que je traversais. C'était une chasse à l'homme dont Albert et moi étions le gibier. J'ai continué à courir de toutes mes forces mais ils sont arrivés à me talonner. J'ai bien cru qu'ils allaient me cerner. À chaque croisement, je voyais les lueurs remonter vers moi. Elles ne me laissaient pas d'autre choix que de partir dans la direction opposée. J'ignorais où ce chemin improvisé allait pouvoir me conduire. Je ne reconnaissais pas les galeries que nous avions empruntées pour descendre. Des marches me faisaient trébucher alors que nous n'en avions franchi aucune. Je me relevais et repartais sans réfléchir. Je n'entendais plus que mes pas dans le noir et la pulsation de mon poulx. J'espérais approcher d'une sortie quand de nouvelles lumières me firent rebrousser chemin. Je me sentais comme une souris prise au piège. Je pensais à Albert, à ce qui lui arriverait si les Apôtres 1 attrapaient et à ce que l'on me ferait si mon tour venait. Je commençais à désespérer de pouvoir m'en sortir lorsque j'ai débouché sur un vieil escalier dont les marches remontaient dans les caves d'un vieux théâtre à demi démolí. Je me suis glissé dans les décombres éclairés par la clarté de la lune, j'ai franchi les planches qui obstruaient le passage et débouché à l'air libre. J'ai pris une grande respiration mais il était trop tôt pour être soulagé. J'étais en sueur et à bout de souffle mais j'ai repris ma course en direction du *Belafonte* en espérant y être en sécurité. Je savais que si Albert s'en sortait, c'était là que nous nous retrouverions. J'ai longé la rivière. Le clair de lune me semblait aussi lumineux que le soleil en pleine journée. Je n'ai pas tardé à arriver à la péniche. J'ai traversé la passerelle et je suis descendu dans la cambuse. J'ai aussitôt allumé une bougie car le noir m'était devenu insupportable et j'ai attendu le retour d'Albert. Une fois la cire consumée, l'idée s'est imposée à moi qu'il ne viendrait plus.

J'étais terrorisé et je m'en voulais de l'avoir abandonné dans les souterrains. Malgré le sentiment de culpabilité que je ressentais, la peur m'empêchait d'y retourner. Redescendre dans les catacombes était au-dessus de mes forces. J'étais tétanisé à l'idée de ce qui avait pu lui arriver quand j'ai entendu des pas sur la passerelle. Ils résonnaient sur le pont métallique. Puis la trappe de la cambuse s'est ouverte et quelqu'un est descendu dans la cale.

— C'était Albert Falls ?

— Oui, c'était lui. Jamais je n'ai été aussi content de voir quelqu'un. Je l'avais cru mort quelques instants auparavant et n'avais pu m'empêcher de penser que j'en étais responsable. Maintenant qu'il était de retour parmi les vivants, j'étais lavé de ma faute. Nous nous étions tirés d'un très mauvais pas.

— Qu'avez-vous fait ?

— Je l'ai pris dans mes bras dès qu'il a été au pied de l'échelle et j'ai pu constater l'état dans lequel il était. Le mien n'était pas meilleur. À la lumière de la bougie, nous pouvions voir les trous dans nos vêtements, les bosses et les écorchures qui parsemaient nos corps couverts de terre et de poussière. Mon pantalon était à jeter, j'avais les genoux à vif. Albert avait une blessure qui nécessitait des points ainsi que des éraflures le long des avant-bras. Nos mains étaient ensanglantées et nos ongles noirs.

— Vous êtes donc ressortis de la péniche pour aller vous soigner ?

— Non, nous avons préféré attendre que le jour se lève en restant prostrés à la lueur d'une bougie. Nous avons tant bien que mal fini par nous endormir à moitié. Le sommeil était le seul moyen d'estomper le souvenir des monstruosité auxquelles nous avons assisté. J'espérais me réveiller le lendemain avec moins de peur que je n'en éprouvais en fermant les yeux, mais c'était sans compter l'acharnement des ténèbres à anéantir toute résistance. Il faisait encore noir quand un aboiement m'a sorti de ma torpeur. Je n'ai pas bougé. C'était peut-être un rôdeur qui passait près d'une maison mais, à bien écouter, les jappements ne venaient pas d'un seul animal mais de tous les chiens du quartier. J'ai ouvert les yeux et vu que notre bougie s'était entièrement consumée. J'entendais à sa respiration qu'Albert était lui aussi éveillé. Nous tendions l'oreille pour savoir si les chiens du gardien de l'écluse se mettraient eux aussi à aboyer. J'ai patienté ainsi de longues minutes. J'allais me rendormir quand les deux molosses se sont mis à vociférer comme une meute de loups en chasse. Il se passait quelque chose dehors, nous ne pouvions plus en douter, et ce quelque chose suivait la rivière. J'implorais que le danger nous épargne, Albert en faisait autant. Je crois même qu'il essayait de contenir ses larmes. Les chiens du gardien ont fini par se calmer mais d'autres, sur la rive, ont pris le relais. D'après leur position, en amont de l'écluse, le phénomène

remontait la rivière dans notre direction. Ni Albert ni moi n'avons prononcé le moindre mot, nous savions trop bien que ce qui pouvait mettre les animaux dans une telle rage n'avait pas une origine naturelle. Il ne nous restait qu'à prier, en maintenant un silence absolu autour de nous. Mais nos prières n'ont pas suffi. La passerelle de la péniche a frémi d'un bruit de pas très léger. Puis il y en a eu un deuxième, un troisième... Plusieurs personnes sont montées à bord du *Belafonte*. J'ignorais par quel prodige ils avaient réussi à nous retrouver mais, une chose était certaine, nous ne pouvions plus prendre le risque d'attendre tranquillement dans la cale. Nous avions déjà réfléchi à ce genre de situation. Il y avait une petite soute dans laquelle il était possible de se glisser depuis la salle des machines et il était peu probable que quiconque puisse la découvrir sans en connaître précisément l'emplacement. Albert s'est faufilé en silence dans la coursive et j'ai ramassé les objets que nous avions laissés sur le sol avant de le suivre dans le couloir en pesant le moindre de mes pas. Les intrus s'étaient tus, sans doute espéraient-ils nous surprendre. Ils auraient dû se trouver sur le pont puisque nous ne les avons pas entendus descendre dans l'habitable, pourtant une stridulation a retenti à l'intérieur. Le sifflement venait de bâbord, il nous était donc impossible de rejoindre la salle des machines. Nous n'avons pas eu d'autre choix que de nous cacher derrière la première porte venue, celle d'un petit local qui servait de débarras et de buanderie. Nous avons attendu en retenant notre respiration. Un grincement s'est fait entendre dans la coursive. Quelqu'un est passé au ralenti de l'autre côté avant de poursuivre jusqu'à la proue. Nous avons entendu des bruits de porte. Après une inspection sommaire, ils ont commencé à fouiller le pont inférieur de fond en comble. Il fallait tenter de rejoindre la soute à l'arrière ou remonter sur le pont. J'ai entrouvert la porte de la buanderie, me suis retourné vers Albert pour m'assurer qu'il me suivait et j'ai aperçu le reflet d'un hublot dans ses yeux. Son regard était aussi blanc que la lune. Il avait les paupières ouvertes et les yeux révulsés, comme sous hypnose. J'ignorais ce qui se passait mais cela m'a convaincu que nous devions fuir à tout prix. Il fallait d'abord que j'essaie de le sortir de cet état, j'ai donc mis ma main devant sa bouche pour l'empêcher de crier et je l'ai pincé du plus fort que j'ai pu. Il a mugé de douleur mais ma paume a retenu l'essentiel de son cri. Puis il a repris connaissance en clignant des paupières, les pupilles sont réapparues dans ses yeux. Les intrus semblaient approcher à grands pas, ce qui nous laissait tout juste assez de temps pour rejoindre l'échelle à l'arrière. J'ai fait passer Albert devant moi, nous nous sommes faufilés dans le couloir. J'ai fini par apercevoir l'un des hommes qui nous poursuivaient. Il était de dos, à l'autre extrémité de la péniche, mais il a dû nous entendre car il a brusquement fait

demi-tour. Je suis resté pétrifié en attendant de voir ce qu'il allait faire et nous nous sommes retrouvés face à face, d'un bout à l'autre de la coursive. Il portait le même genre de vêtements que les hommes à nos trousses à Trinity, une grande robe de bure avec une capuche lui masquant le visage. Il s'est précipité dans notre direction et je me suis retourné vers Albert. Il était en train de grimper à l'échelle. Il a tout de suite compris qu'il devait dégager au plus vite. Il a poussé la trappe et je me suis accroché aux montants de l'escalier. L'individu dans le couloir se ruait sur nous. Dès qu'Albert a enjambé les dernières marches, j'ai pu grimper à mon tour et, quand ma tête est arrivée à la hauteur du pont, j'ai vu que la lune ne s'était pas encore couchée. Albert s'était approché de la passerelle et il rebroussait chemin. Le plus urgent pour moi était de sortir de la cale avant que notre poursuivant n'arrive à mes pieds. Il s'est jeté sur les marches pour me saisir de ses mains boursoufflées et son visage est apparu à la clarté de la lune. Je n'ai jamais rien vu d'aussi monstrueux. Cet homme ressemblait à un lépreux au stade terminal. Il a tenté de m'attraper mais mes jambes étaient déjà trop hautes. J'ai sauté sur le pont et, en levant les yeux, j'ai vu pourquoi Albert avait fait demi-tour. Un autre lépreux attendait au pied de la passerelle. Et il n'était pas seul. Une vingtaine d'hommes revêtus de toges blanches et de cagoules pointues étaient postés le long de la rive. À peine les ai-je aperçus que je me suis retourné vers le canal et j'ai couru pour plonger. J'ai pris autant d'air que mes poumons pouvaient en contenir et nagé sous l'eau aussi loin que possible. J'ai atteint la rive opposée et je me suis traîné parmi les plantes aquatiques qui proliféraient de ce côté-ci de la rivière. Puis, une fois hors de l'eau, j'ai pu enfin me retourner pour voir ce qui se passait derrière.

— Albert vous avait suivi ? Prescott avait la gorge serrée.

— Je n'ai vu de l'autre côté que les silhouettes immobiles d'Apôtres sur le pont, qui scrutaient la surface de la rivière. Sans doute me cherchaient-ils. Peut-être cherchaient-ils aussi Albert. Mais je ne le voyais ni dans l'eau, ni sur le pont, ni sur l'autre rive. Je me suis caché dans les roseaux pour les observer. Aucune trace de lui n'est apparue. Je craignais qu'il ne se soit noyé en se prenant dans les algues, mais le pire que je pouvais imaginer, c'était qu'il soit resté à bord. J'ai attendu sous un pont qu'il donne un signe de vie et, quand l'aube s'est levée, je suis allé trouver refuge chez la tante qui m'hébergeait les week-ends. Ce n'est que le lendemain que j'ai appris qu'Albert n'avait pas été aussi chanceux que moi. La nuit de la Saint Jean lui a été fatale. J'ignore quel supplice ils lui ont fait subir mais ce n'est pas d'un simple arrêt cardiaque qu'il est mort. Tous ceux qui ont assisté à son enterrement ont pu voir l'expression de terreur sur son visage. Un jour ou l'autre, les Apôtres paieront pour ce qu'ils ont fait.

— Ils n'ont pas réussi à vous retrouver ?

— Ils ne savaient pas qui j'étais et les jours qui ont suivi je suis parti de Trinity. Je n'ai pas remis les pieds à Cambridge pendant plus de quinze ans. Il ne m'a pas fallu moins de temps pour surmonter l'horreur de cette nuit de cauchemar. J'y suis revenu il y a cinq ans, pour monter un cabinet d'avocats avec la ferme intention de mettre au jour leur monstrueuse conspiration. S'il y a une promesse que je me suis faite et que je tiendrai quel qu'en soit le prix, c'est de venger la mort d'Albert Falls.

XVIII

Prescott emprunta l'autoroute de Karlsruhe jusqu'à Offenburg avant d'obliquer vers l'est en direction de la Forêt—Noire. La nationale B33 suivait une vallée encaissée au fond de laquelle serpentait une rivière. La nuit était tombée depuis longtemps. Prescott avait allumé les phares de la voiture de location pour se frayer un chemin dans la brume et éclairer la route entre les arbres. Nous arrivâmes à Wolfach à minuit et demi.

C'était la dernière étape avant de nous enfoncer définitivement dans les profondeurs de la forêt. Nous ne voyions du paysage que les premières rangées de troncs qui longeaient le bitume. Je me souvenais de l'immensité des bois qui recouvraient les collines proches de notre destination. Les cimes des arbres centenaires s'étendaient à perte de vue. Mon maître aimait y faire de longues promenades solitaires. Mais la perspective de revenir en ces lieux m'inspirait un mauvais pressentiment.

Les phares finirent par éclairer le panneau d'entrée du hameau d'Oberwolfach-Walke. Nous longeâmes la rue principale avec l'impression de traverser un village fantôme et la voiture quitta la route pour suivre un chemin qui menait à une propriété fédérale. Cette partie de la forêt abritait un château médiéval avant que la province de Bade — Wurtemberg n'en fasse l'acquisition pour y installer le MFO Le Mathematisches Forschungs institut d'Oberwolfach était : un prestigieux institut de recherches dont la situation reculée offrait aux mathématiciens du monde entier un précieux lieu de travail. Outre le bâtiment confortable dans lequel l'institut logeait ses hôtes de marque, le site hébergeait l'une des dix plus grandes bibliothèques mathématiques recensées dans le monde. C'était un immeuble de verre perdu en pleine campagne, dans lequel étaient entreposés des spécimens de toutes les publications mathématiques éditées depuis trente ans.

Après un quart d'heure d'une petite route à la chaussée déformée par les intempéries et dépourvue de signalisation, les halos des lampadaires de l'institut sortirent de la brume comme le phare d'un

sémaphore à destination des navires perdus dans le brouillard. La voiture monta au ralenti sur le dos de la colline et passa devant la bibliothèque. Personne ne sembla remarquer notre arrivée. Prescott tourna ensuite derrière le bâtiment qui servait de résidence et se gara à l'entrée du parking. Je descendis le premier pour voir si quelqu'un venait à notre rencontre. Il n'y avait rien d'anormal à ce que deux hommes viennent ici en début de nuit mais je préférais prendre les devants. Les portes de l'institut restèrent closes et personne n'ouvrit les rideaux des rares fenêtres allumées. Je fis signe à Prescott de descendre. Il ferma la portière et me rejoignit dans l'allée.

— Personne ne viendra plus, dis-je.

— Comment allons-nous entrer ?

— D'habitude, les portes restent ouvertes pour que les résidents puissent aller et venir comme ils le souhaitent. Nous commençâmes à descendre le chemin goudronné qui menait à l'institut. J'étais déjà venu au MFO, j'y avais même accompagné mon maître.

— Des souvenirs vous reviennent ? demanda Prescott.

— Pas pour l'instant, je me souviens seulement des bâtiments mais je ne crois pas que cela suffise pour retrouver les carnets.

— Essayez de faire un effort, je suis sûr que vous allez vous rappeler quelque chose...

— À condition que Gordon ait misé là-dessus mais je ne parierais pas sur cette hypothèse, à votre place. Je crois plutôt qu'il nous a laissé un indice. Vous vous souvenez de ce que vous m'avez raconté au billard — Prescott fit signe que non —, la pièce qui manquait sur le jeu d'échecs.

— Le fou du roi noir ?

— Oui. D'après ce que vous avez dit, il aurait dû être sur la case D8 de l'échiquier, c'est bien ça ?

— C'est exact, dit-il.

— Quand vous avez découvert qu'il devait se trouver sur cette case, vous avez pensé que c'était un indice laissé volontairement et vous avez réfléchi aux endroits dans lesquels des lettres sont associées à des nombres.

— C'était dans la logique des choses. Nous avons pensé que cela pouvait conduire à une salle du Collège, un numéro de rue, de bâtiment et à pas mal d'autres choses...

— Et à un livre ou un emplacement dans une bibliothèque ? Prescott se gratta le menton.

— Ce n'est pas une piste que nous avons approfondie.

— Le jeu d'échecs se trouvait pourtant dans la petite bibliothèque de l'aile des invités de Trinity.

— Oui et nous avons même passé tous ses livres en revue pour essayer de déceler quelque chose. Je crois que, s'il y avait eu un

rapport, nous nous en serions rendu compte, ajouta Prescott.

— Je ne remets pas en cause vos conclusions, au contraire. Je n'ai pas eu plus de succès à la bibliothèque de Wren. Je n'ai pas trouvé de références qui pouvaient correspondre mais peut-être que cela n'a rien donné parce qu'il n'était pas question de Trinity.

— Donc, vous croyez que D8 pourrait être une référence à cette bibliothèque ? demanda Prescott en désignant la forme rectangulaire qui émergeait du brouillard.

— Je crois surtout que nous n'avons pas d'autre piste.

Nous poursuivîmes notre chemin en direction de la bâtisse en verre à flanc de colline. J'avais les poings fermés et l'angoisse avait ravivé la douleur de ma côte cassée. Les portes automatiques s'ouvrirent devant nous. Prescott me laissa passer le premier. Je pris ma respiration avant d'entrer dans le hall. On n'entendait que le ronflement de la ventilation qui aspergeait d'air chaud le sommet de nos crânes. Les portes en verre se refermèrent derrière nous. Nous étions en haut de la bibliothèque, au dernier étage d'un sanctuaire de cent mille volumes répartis sur cinq niveaux plus ou moins enfoncés dans la colline. Nous commençâmes notre exploration à la lueur des veilleuses de sécurité. L'obscurité et le silence ne faisaient écho d'aucune présence, le bâtiment était l'endroit idéal pour adoucir la solitude d'un mathématicien insomniaque. Une rencontre aurait sans doute nécessité des justifications dans lesquelles je craignais de me perdre et, même si Prescott dissimulait dans son imperméable une arme plus dissuasive, il était préférable d'éviter toute confrontation. David me retrouva après notre premier repérage. Nous étions seuls, ce qui nous laissait libres de parler ou de nous déplacer sans craindre d'être espionnés. Nous aurions même pu allumer les lumières mais il préféra me confier une lampe de poche semblable à celle qu'il tenait. Il l'alluma et j'en fis autant avant de partir à la recherche de ce que pouvait signifier l'association de la lettre D et du chiffre 8.

La bibliothèque était beaucoup trop grande pour inventorier tous ses trésors. À la lumière de nos lanternes, nous ne pouvions envisager qu'un survol rapide des milliers de références en espérant que cela suffirait à nous guider vers notre but. En théorie, la tâche ne s'annonçait pas difficile mais c'était négliger la complexité du référencement des ouvrages selon leurs titres, noms d'auteurs, maisons d'édition et collections. Quelques principes généraux avaient bien été établis mais aucune de ces règles n'allait sans son lot d'exceptions. L'exploration de chaque étage ne pouvait se réduire à celle du précédent. Nous devions parcourir les allées en faisant courir les faisceaux de nos lampes le long des étiquettes collées sur le rebord des étagères et ce fut, le plus souvent, en ayant conclu à la plus grande improbabilité d'une correspondance avec D8 que nous descendîmes

tenter notre chance un étage plus bas.

Je n'avais pas encore cédé aux vagues de démangeaisons numériques que m'infligeait l'orgie de chiffres et de lettres qui défilaient sous mes yeux. J'essayais de ne pas disperser mon attention lorsque nous arrivâmes au rez-de-chaussée. Prescott était de plus en plus nerveux, les étages supérieurs n'avaient pas été concluants et il savait que nous jouions notre dernière carte. Le faisceau de sa lampe balayait les allées au bas de l'escalier tandis que j'éclairais les dernières marches à nos pieds. Nous arrivions au ras du sol, à la hauteur de la pâture qui, de l'autre côté de la baie vitrée, conduisait lentement jusqu'à la lisière de la forêt. J'étais déjà descendu à cet étage lors de mon premier repérage, c'était de loin le plus encombré. Le moindre espace était couvert de livres, une profusion de références qui augmentait nos chances de trouver ce que nous cherchions mais qui risquait aussi de nous ralentir.

Prescott s'approcha d'une étagère prête à s'écrouler sous le poids des volumes. Il braqua la lumière sur le flanc d'un ouvrage et lut son étiquette à voix basse :

— H6 4 03.

Je levai ma lampe dans sa direction. Son ombre se dessina sur la tranche des livres. Une affichette était éclairée au-dessus.

— H6, dis-je en lisant l'inscription en haut de l'armoire. Prescott leva les yeux. Il sortit un autre livre du rayon et l'éclaira. Son numéro était H6 5 08, une référence qui commençait par une lettre et un nombre.

— La première lettre du nom de l'auteur, un numéro d'étagère et... on dirait un numéro de rayon, ajoutai-je.

Cette découverte était de bon augure pour la suite mais nous devions garder la tête froide. David rangea le livre tandis que je dirigeais ma lampe vers d'autres meubles dont les sommets affichaient les lettres G, H ; I. Je fis demi-tour en espérant faire remonter l'alphabet jusqu'à la lettre D, mais les étagères étaient disposées en quinconce. L'ordre dans lequel les lettres étaient placées nous donnait néanmoins une idée du cap à suivre. Prescott s'engagea dans la galerie qui longeait les baies vitrées et j'empruntai une voie parallèle. J'apercevais le halo de sa lampe qui éclairait le plafond. Il pressait le pas comme moi. Nous étions peut-être si près des carnets que l'idée d'avoir leur couverture entre les mains me rendait fébrile.

Prescott avait dépassé la première armoire estampillée de la lettre D pour s'arrêter dans la pénombre un peu plus loin. Il me vit arriver et braqua sa lampe sur l'étiquette au sommet. « D8 » y était inscrit.

— On y est, dit-il.

Les fossettes de ses joues se creusèrent en signe de satisfaction. Il s'écarta pour me laisser le champ libre et nous balayâmes l'étagère de

nos feux croisés.

— Vous les voyez ?

— Pas pour l'instant, dis-je en haussant les épaules. Nous continuâmes à scruter les étagères en détail et il étouffa un juron. Les carnets n'y étaient pas. Prescott se mit alors à sortir une rangée de livres pour s'assurer qu'elle ne dissimulait rien. Il n'avait pas eu beaucoup de scrupules à pénétrer dans la bibliothèque et ne faisait pas preuve de plus de circonspection en fouillant ses rayonnages.

— Ils ne sont pas là, murmurai-je en reculant.

Je ne pouvais m'enlever de l'idée que quelqu'un aurait pu les découvrir par hasard mais c'était illogique. Pourquoi faire en sorte que je sois le seul à pouvoir décoder les équations diophantiennes si c'était pour laisser ensuite ses travaux à la merci du premier mathématicien venu ? Les carnets n'étaient pas conservés en D8, ils ne l'avaient jamais été. Ou alors ils n'étaient pas visibles des simples visiteurs. Je m'étais reculé jusqu'au salon de lecture, derrière Prescott qui continuait à fouiller le meuble de fond en comble. Deux sièges entouraient un guéridon. Ma lampe était dirigée vers les rangées de livres mais je ne pus ignorer bien longtemps que le plateau de la petite table était couvert de gravures. Mes doigts tremblèrent en se posant sur la surface quadrillée de cases blanches et noires. C'était un échiquier. Ma main handicapée caressa le plateau en marqueterie et ouvrit un tiroir. Des pièces d'échecs y étaient rangées.

— Avez-vous trouvé quelque chose ? interrogea Prescott en me voyant debout entre les fauteuils.

— Je crois bien. Nous ne nous sommes peut-être pas trompés.

Prescott me rejoignit pour m'éclairer avec sa torche tandis que je sortais les pièces une à une et les mettais en position sur l'échiquier.

Le roi noir en E8, le roi blanc en E1, la reine noire en D8, la reine blanche en D1, un cavalier noir en B8, un fou blanc en C1, une tour blanche en A1, une tour noire en A8, un fou noir en C8, une tour noire en H8, deux cavaliers blancs en B1 et G1, un fou noir en F8, un cavalier noir en G8, la seconde tour blanche en H1 et un fou noir. Les deux cases C8 et F8 étaient déjà occupées. Il y avait un fou noir de trop. Je le mis au centre de l'échiquier et en rapprochai les deux autres. C'étaient des pièces Staunton, forme standard, du nom du joueur anglais qui les avait popularisées au XIXe siècle, mais le bois de celle du milieu était légèrement plus foncé.

— Cette pièce vous dit quelque chose ? demandai-je.

Les yeux de Prescott s'étaient éclairés d'une lueur que je n'y avais plus perçue depuis longtemps. Il prit la figurine pour la soupeser.

— C'est la même que celles de Trinity cela ne fait aucun doute. Depuis le temps que nous la cherchons ! Mais je ne vois pas où ça nous mène.

— Attendez – le tiroir ne contenait pas que des pièces d'échecs, un objet reflétait la lumière. Les carnets ne sont pas ici mais maintenant nous avons peut-être le moyen d'y accéder, dis-je en sortant une clef du tiroir.

Elle était de facture ordinaire et aucun indice ne trahissait sa destination.

— On dirait que Gordon aimait bien les jeux de piste, répliqua Prescott.

— Jeux de piste ou pas, la serrure n'est certainement pas très loin.

Nous rangeâmes les pièces d'échecs dans le guéridon, à l'exception du fou de Trinity qui resta dans ma poche. Prescott conserva la clef et nous partîmes chacun de notre côté à la recherche de la serrure qu'elle pouvait déverrouiller. David emprunta la galerie par laquelle il était arrivé. Il avançait d'un pas régulier. J'avais atteint l'un des angles de la bibliothèque et j'étais prêt à revenir sur mes pas quand j'aperçus la forme rectangulaire d'un encadrement de porte au travers des volumes entreposés à la hauteur de mon visage. Je fis le tour de l'allée en retenant ma respiration. Ma main gauche serra la poignée. La porte resta fermée. Je m'accroupis pour éclairer le trou de serrure et l'examiner de plus près. Sa taille pouvait correspondre. J'éteignis ma lampe et partis chercher Prescott. Je suivis la galerie le long des baies vitrées avec l'impression d'être observé. Il y avait toujours autant de brouillard dehors. La noirceur des feuillages s'effilochait à travers les voiles de brume pour m'entraîner dans d'étranges songes lorsqu'une ombre surgie de la grisaille frappa la vitre devant moi. Le choc eut lieu à un yard de hauteur et son bruit retentit dans toute la bibliothèque. Je tressaillis de stupeur. David accourut et inspecta la vitre.

— Qu'est-ce que c'était ?

J'avais encore le regard figé vers la façade vitrée. La chose qui l'avait heurtée s'était volatilisée aussi vite qu'elle était apparue.

— Une sorte d'oiseau ou de chauve-souris, répondis-je en secouant la tête. Tout ce que j'ai vu, c'est une ombre s'abattre sur la vitre.

Prescott colla son nez à la paroi mais il ne restait plus aucune trace de ce qui venait de se produire.

— Ce n'est certainement pas courant qu'un oiseau s'écrase en pleine nuit sur une fenêtre, qui plus est au moment précis où vous vous trouvez devant. Votre lampe était-elle allumée ?

— Non. Ce n'est pas la lumière qui l'a attiré.

Son regard se perdit à son tour dans le brouillard. J'ignorais quels fantômes il pouvait voir mais son visage trahissait son inquiétude. La brume nous renvoyait le reflet de nos peurs. Ses lèvres s'entrouvrirent :

— Je crois que nous devrions aller voir ce qui se passe dehors.

Je ne répondis pas immédiatement. La perspective de passer de l'autre côté des baies vitrées ne m'emballait guère et la trouvaille que j'avais faite méritait notre attention.

— Il faut aussi ouvrir la serrure qui correspond à la clef. J'ai trouvé une porte fermée à cet étage.

— Allez-y, moi, je voudrais d'abord faire le tour de la bibliothèque. Je ne me sentirai pas tranquille tant que nous ne saurons pas ce que c'était.

Il me donna la clef mais je me sentais tiraillé entre l'impatience de découvrir les carnets et la peur engendrée par le choc sur la vitre. Il était plus prudent de rester ensemble.

— Je viens avec vous, dis-je en rangeant la clef dans la poche de ma gabardine.

Nous remontâmes les étages toutes lampes éteintes. Je redressai mon col et abaissai mes manches pour me protéger du froid. Prescott sortit le premier, je le suivis sur le chemin goudronné qui longeait la façade. Le brouillard ne nous laissait pas voir au-delà de quelques pas, seul nous parvenait le sinistre hululement d'un chat-huant, mêlé à d'autres cris d'oiseaux qui remontaient des profondeurs de la forêt. La vallée n'était pas aussi calme qu'elle aurait dû l'être.

— Vous entendez ? dis-je.

— Oui. Il n'y avait pas autant de bruit quand nous sommes arrivés.

Le tapage ne provenait pas d'un endroit précis mais hantait la colline comme un cri d'effroi étouffé par l'épaisseur de la forêt. Prescott glissa la main dans son manteau pour saisir son pistolet.

— On dirait des corbeaux.

— Vous pensez que l'oiseau de tout à l'heure en était un ? demanda-t-il.

— Ça aurait pu.

— En tout cas, il faut croire que quelque chose est en train de déranger leur sommeil.

— Vous avez une idée de ce que ça peut être ?

Nous arrivâmes à l'angle de la bibliothèque. Le mur perpendiculaire à la façade épousait la pente d'un grand talus qui descendait jusqu'aux baies vitrées du rez-de-chaussée. La lumière rasante des réverbères en haut du chemin laissait la pente dans l'obscurité. Nous quittâmes le goudron et nos chaussures s'enfoncèrent dans la terre.

— Les corbeaux sont des créatures des ténèbres, reprit Prescott. Ils sont sensibles à la magie noire. Peut-être que la trace que vous avez dans la main n'est pas étrangère à leur agitation.

— Cela expliquerait qu'il y en ait un qui m'ait foncé dessus ?

— Peut-être. Mais ça signifie surtout que, s'ils peuvent sentir votre présence, d'autres en sont aussi capables.

Le talus était raide. Je manquai plusieurs fois de déraper et ne préservai mon équilibre qu'en m'aidant d'un bras. Prescott descendit de biais et nous tournâmes ensuite à l'angle de la façade.

Vue de ce côté, la bibliothèque ressemblait à un aquarium pour poissons savants. Nous longeâmes les vitres jusqu'à l'endroit où l'ombre volante s'était écrasée. Prescott regarda longuement sur le sol tandis que je scrutais la pénombre. Il s'écarta et s'accroupit en me tournant le dos. Puis il alluma sa lampe torche et balaya l'horizon. Le faisceau disparaissait dans le brouillard. J'attendis qu'il me fasse signe pour le rejoindre. J'entendais les cris d'oiseaux et le bruit du vent dans les arbres. Son souffle aurait dû balayer les nappes de brume qui stagnaient près de la bibliothèque mais il n'y avait pas un brin d'air autour de nous. Prescott scruta ensuite la façade en verre puis il revint vers moi.

— Avez-vous vu quelque chose ?

— Non, mais je me demande si cela n'aurait pas mieux valu.

— On dirait que quelque chose se répand dans la forêt, dis-je, les yeux perdus dans l'obscurité.

— J'ai la même impression, à croire que cette colline ne se trouve pas pour rien au milieu de la Forêt-Noire. D'après de vieilles croyances, la forêt tout entière serait un lieu de ténèbres.

— Croyez-vous que cela pourrait avoir un lien avec les Apôtres ?

— C'est plutôt à leur maître que je pense. Si la forêt réagit à votre passage, c'est peut-être parce que nous sommes sur le territoire de l'Adversaire. Le signe que vous avez dans la main a pu réveiller sa présence.

— Tout ce que cela m'inspire, c'est que nous ferions mieux de nous en aller.

— Et tirer un trait sur les carnets ? dit-il.

— Si vous estimez que notre devoir est de les retrouver cette nuit, je resterai pour les chercher... mais je veux savoir exactement à quoi nous nous exposons.

— À ce que vous pouvez imaginer de pire ! Regardez autour de vous et dites-moi ce que vous voyez.

— Je ne comprends pas.

— Que les meilleurs mathématiciens du monde se réunissent au beau milieu de nulle part, vous trouvez ça normal ? Vous ne vous êtes pas rendu compte que cet endroit était une vraie tour de Babel ? Si elle a été construite dans ce trou à rats, c'est certainement parce que l'Adversaire est le maître des lieux. Les mathématiques sont l'une des voies qui mènent à lui, c'est la raison pour laquelle il s'intéresse à vous et à votre maître, et il n'y a qu'une seule façon d'y mettre un terme,

c'est de récupérer les carnets.

Prescott remonta le talus et je le suivis, la peur au ventre. Nous arrivâmes sur le chemin goudronné que nous avions emprunté à notre arrivée. Je franchis la porte de la bibliothèque sans être certain d'avoir fait le bon choix mais il était trop tard pour changer d'avis. La clameur qui remontait de la forêt comme une présence maléfique en éveil continua à me hanter à l'intérieur du bâtiment. Nous descendîmes les escaliers avant de nous hâter vers la porte que j'avais repérée. La clef entra dans la serrure et tourna sans difficulté. Ma main se posa ensuite sur la poignée et poussa le battant. Nos deux faisceaux de lumière convergèrent dans la pièce entrouverte, en direction d'un enchevêtrement d'étagères et d'armoires qui se prolongeait jusqu'à nous. Un interrupteur était placé sur le côté. Prescott appuya sur le bouton et le désordre sortit de l'obscurité. La salle des archives était envahie de centaines de cartons et de caisses, entassés de façon anarchique et recouverts d'une épaisse couche de poussière. C'était l'endroit où étaient conservés les documents auxquels plus personne ne portait attention. Prescott avança au milieu des toiles d'araignées. La couche de particules qui recouvrait les objets était proportionnelle au temps qu'ils y avaient passé. J'ignorais combien de temps il allait nous falloir pour trouver les carnets s'ils étaient perdus au milieu des tonnes de paperasses administratives ou de rapports scientifiques qui encombraient la salle. Un bref inventaire nous donna néanmoins une idée de l'ampleur de la tâche. Il n'était pas impossible que la fouille dure jusqu'à l'aube, mais l'agitation qui se répandait dans la forêt nous astreignait à faire au plus vite. Nous commençâmes aussitôt les recherches.

Nous explorions les rangements depuis une demi-heure quand la lumière des plafonniers émit des signes de fébrilité. Prescott regarda sa montre au premier soubresaut. Il n'osa rien dire mais son regard parlait pour lui. Les spasmes de l'éclairage n'étaient pas sans rapport avec le remue-ménage qui avait ébranlé la quiétude des bois. Les lampes clignotaient, leur intensité décroissait et sursautait pendant de longues secondes avant de revenir, toujours plus fragile. Une panne plus longue que les autres me fit reprendre ma lampe de poche. Aucune lumière ne jaillit de l'ampoule. La pile n'était pas morte et le faisceau réapparut en même temps que l'éclairage des néons. La sagesse aurait été de prendre nos jambes à nos cous mais nous étions trop près du but pour renoncer. Il fallait serrer les dents et poursuivre nos recherches avec toujours plus de précipitation. Nous accélérâmes nos mouvements en priant sans discontinuer pour que le calme revienne et qu'aucun événement plus effrayant ne se produise dans la nuit. Prescott était de l'autre côté de la pièce, en train de dégager le contenu d'une étagère, quand je mis le nez dans la première armoire

au ras de la porte. Elle contenait plusieurs cartons qui pouvaient correspondre au format des carnets. Le rythme des spasmes électriques s'était encore accéléré, nous laissant imaginer le pire. La nervosité m'avait épuisé mais la peur me maintenait dans un état second. Je pris le carton d'emballage situé tout en haut et décollai sa languette. C'était au moins la dixième boîte identique que je fouillais mais celle-ci contenait une sacoche. Je l'extirpai et mon cœur s'accéléra dès que je découvris son contenu. Ma respiration devint saccadée et ma main hésitante sortit de la serviette trois carnets en cuir.

Des feuilles volantes étaient rangées dans la couverture du premier cahier. Je les délogeai de la reliure pour les lire. L'écriture d'Alan Gordon était reconnaissable et le sujet m'était familier. Il s'agissait de théorie des nombres. Le texte commençait par trois définitions à la portée d'un collégien :

« Un nombre est dit premier s'il n'est divisible que par 1 et par lui-même (c'est le cas des nombres 2,3,5,7, 11,13, 17 ; par convention, 1 est exclu de la liste). Étant donné un nombre quelconque, son hérédité est la liste de ses diviseurs premiers (l'hérédité de 24 est 2 et l'hérédité de 25 est 5, l'hérédité de 26 est 2 et 13, l'hérédité de 27 est 3, l'hérédité de 28 est 2 et 7...).

Des nombres avec la même hérédité sont des jumeaux (24 et 36 sont jumeaux car ils ont la même hérédité, de même que 84, 126 et 294 sont des nombres jumeaux car ils ont exactement les mêmes diviseurs premiers, leur hérédité est 2,3 et 7). »

Je reconnaissais dans la simplicité des premières lignes la clarté de l'enseignement de mon maître. Dans sa bouche, les choses les plus compliquées pouvaient paraître simples et je ne doutais pas que la conjecture de Cardan aussi bien que ses travaux pour la résoudre seraient exposés de façon à les rendre compréhensibles par n'importe quel esprit affûté. L'ancienneté du problème des nombres noirs m'avait par ailleurs persuadé que son énoncé serait élémentaire. Je n'avais sans doute besoin que de quelques secondes pour en découvrir le mystère. Prescott avait toujours la tête enfouie dans une armoire pleine de papiers et la lumière des néons semblait s'être stabilisée depuis quelques minutes. Le secret qu'avaient gardé les Apôtres était à portée de main. Je fis tourner les premières pages avec d'autant plus de hâte qu'un triangle dessiné au milieu de la deuxième feuille aiguillait ma curiosité :

La figure donnait lieu à une énigme combinatoire. La question était de trouver trois nombres notés a, b et c

tels que $a + 1$ et $b + 1$ soient jumeaux, $b + 2$ et $c + 2$ soient jumeaux, $c + 3$ et $a + 3$ soient jumeaux. Une solution était donnée en quatrième page.

Il était expliqué que $6 + 1$ et $48 + 1$ sont jumeaux (hérédité : 7), de même $48 + 2$ et $78 + 2$ (hérédité : 2 et 5) ainsi que $6 + 3$ et $78 + 3$ (hérédité : 3). Cette solution n'était pas unique, le problème en possédait beaucoup d'autres dont certaines étaient griffonnées un peu plus bas :

Cette énigme faisait office d'exercice mais elle illustrait surtout le principe selon lequel n'importe quel schéma numérique fournissait un énoncé combinatoire d'une difficulté redoutable. La figure de départ, avec ses fils reliant des nombres, était appelée *diagramme d'hérédité* et il était évident, au regard de ce premier exemple, que le problème deviendrait vite inextricable dès lors que sa structure se compliquerait.

Il était expliqué que $6 + 1$ et $48 + 1$ sont jumeaux (hérédité : 7), de même $48 + 2$ et $78 + 2$ (hérédité : 2 et 5) ainsi que $6 + 3$ et $78 + 3$ (hérédité : 3). Cette solution n'était pas unique, le problème en possédait beaucoup d'autres dont certaines étaient griffonnées un peu plus bas :

Il ne me restait donc plus qu'une seule chose à savoir : connaître le schéma numérique proposé par Cardan. Le secret que les Apôtres gardaient si jalousement était près de m'être révélé et sa proximité occultait la peur. Si la raison voulait que je prévienne Prescott de l'aboutissement de nos recherches pour fuir au plus vite les collines d'Oberwolfach, mon avidité de connaître la conjecture m'intimait l'ordre de prolonger ma lecture jusqu'à ce que j'aie au moins pu découvrir le diagramme d'hérédité des nombres noirs. La figure était certainement entre mes mains, je n'avais que quelques pages à tourner. J'eus vite fait de parcourir la vingtaine de feuilles volantes qui précédaient le premier cahier mais je ne trouvais toujours pas le schéma. David finissait l'inventaire de son armoire, j'avais encore le temps de poursuivre quelques instants mes recherches. Si le schéma d'hérédité de Cardan ne se trouvait pas dans les premières pages, peut-être était-il à la fin. Je pris le troisième carnet, celui dont les derniers feuillets étaient vierges, et les fis tourner à rebours, à la

recherche du diagramme numérique des nombres noirs.

Les mots les plus récents rédigés par mon maître m'apparurent. Cette découverte provoqua ma maladresse, des feuilles plus anciennes m'échappèrent et se répandirent sur le sol. Prescott se retourna tandis que je restais absorbé par la consultation des dernières pages. Ces extraits étaient d'une difficulté infiniment plus grande que le principe combinatoire qui gouvernait les solutions. Cinq siècles de recherches étaient concentrés dans ces lignes et mon maître avait fait en sorte que le privilège d'en mener la quête jusqu'à son terme me revienne. J'avais fiévreusement passé en revue une douzaine de pages sans avoir encore aperçu le moindre diagramme lorsque Prescott s'approcha de moi.

— Vous avez trouvé les carnets ?

— Oui, je les ai, répondis-je en levant à peine les yeux.

Il était de biais, son flanc gauche caché dans mon dos. Son buste pivota légèrement en un mouvement qui me déconcerta. J'aperçus en redressant la tête qu'il avait levé le bras et la crosse de son pistolet me percuta derrière la nuque. Le noir prit instantanément possession de moi et mon corps s'effondra à ses pieds.

TROISIÈME PARTIE

Puis je vis un ange descendre du ciel, ayant en main la clef de l'Abîme, ainsi qu'une énorme chaîne. Il maîtrisa le dragon, l'antique serpent – c'est le Diable, Satan – et l'enchaîna pour mille années. Il le jeta dans l'Abîme, tira sur lui les verrous, apposa des scellés, afin qu'il cessât de fourvoyer les nations jusqu'à l'achèvement des mille années. Après quoi, il doit être relâché pour un peu de temps...

Apocalypse selon saint Jean, Chapitre 20

XIX

Je grelottais, le corps recroquevillé de côté. J'avais replié ma main gauche dans la manche de ma gabardine pour la soustraire au froid glacial du petit matin et j'entrouvris mon manteau pour y calfeutrer mon bandage. Ces mouvements me firent peu à peu reprendre connaissance. La clarté de l'aube entraînait dans la pièce et la porte battait dans les courants d'air. J'ouvris un œil et découvris un abri de fortune dans une tour abandonnée, des cendres qui voletaient dans un trou de cheminée, des murs et une toiture délabrés. Ma vue était trouble, j'ignorais où étaient mes lunettes, mais d'après ce que je voyais, j'avais échoué dans un refuge en ruine.

Des traits noircis recouvraient le sol. Une première ligne passait à quelques pouces de mon visage pour aller croiser d'autres lignes parallèles. Le tout formait des signes dont les formes alambiquées se mêlaient les unes aux autres. Le dessin était trop net pour dater de plusieurs jours et la nature des symboles cabalistiques ne laissait guère de doute sur leur caractère ésotérique. C'était un pentacle au centre duquel j'avais passé la nuit.

La forme géométrique s'étendait jusqu'au mur. Un corps gisait en contrebas. Je reconnaissais les vêtements de Prescott. Il était dans une position pour le moins inconfortable. Son immobilité me décida à l'approcher. L'expression livide de son visage me sauta aux yeux et l'horreur me submergea quand je découvris ses paupières grandes ouvertes sur la cornée translucide de globes oculaires entièrement blancs. Ses pupilles n'étaient pas révoltées mais dépigmentées et figées, comme une banquise blanchâtre qui faisait écho à la pâleur de sa peau. Son épiderme ne portait aucune trace de coups, il n'y avait pas de sang, mais il était aussi blême qu'un cadavre. Je portai la main à sa gorge pour palper son pouls. Sa peau était froide et inerte. Prescott était mort.

Je lui fermai les yeux et restai prostré devant son corps, en me repassant en boucle les événements de la nuit. Je me répétais mot pour mot ce qu'il avait dit devant la bibliothèque – le territoire de l'Adversaire, le fait que nous devons redouter le pire... Sa crainte

s'était concrétisée : son cadavre gisait désormais devant moi, à quelques pas d'un tas de cendres que les courants d'air avaient en partie dispersé sur la pierre.

Certaines braises fumaient encore dans le creux du foyer. Visiblement, le feu datait d'à peine quelques heures, David l'avait peut-être allumé avant de mourir. En plus de la dépigmentation de ses yeux, il portait des traces noirâtres sur les doigts de la main droite, entre l'index, le pouce et le majeur. Sans doute avait-il manipulé un morceau de charbon échappé des braises mais je craignais que les flammes aient été vouées à un autre usage. Mes soupçons s'aggravèrent à la vue de morceaux de cuir cramoisi répandus sur le sol. Ces résidus balayés par les courants d'air étaient tout ce qu'il restait des carnets de mon maître. Les marques de charbon sur les doigts de Prescott rappelaient les traits dessinés sur la dalle. La matière était identique, j'avais le souvenir qu'il était droitier et l'examen de son bras gauche ne montrait rien de semblable. Je le relâchai lorsque j'aperçus la montre accrochée à son poignet. Les aiguilles indiquaient moins de 8 heures. Je devais me résoudre à fouiller son cadavre, ne serait-ce que pour essayer d'en savoir plus sur les circonstances de sa mort. Mes mains passèrent d'une poche à l'autre. Sa veste contenait l'arme avec laquelle il m'avait assommé, la lampe torche, un portefeuille avec un peu d'argent, les faux papiers faits en Angleterre et je sentis à travers le tissu une forme qui m'était familière. J'ouvris sa veste pour l'examiner : c'étaient mes lunettes.

Je sortis aussi du fond de sa poche le briquet acheté au bar de l'hôtel St Giles. Je l'avais sur moi avant d'être assommé. Il n'avait pu le récupérer que pendant mon inconscience, ce qui ne laissait guère de doutes sur l'identité du pyromane. C'était Prescott qui avait allumé le feu avant d'y jeter les carnets. J'avais eu le temps de découvrir le principe de la conjecture de Cardan mais le diagramme des nombres noirs m'avait échappé. La figure de leur hérédité était partie en fumée. Prescott voulait éviter que je puisse y travailler et, dès lors que j'avais été sur le point de reprendre le flambeau abandonné par Gordon, il ne pouvait courir le risque que la fondation Gray en profite. C'était la principale crainte qui le guidait, à aucun prix les Apôtres ne devaient découvrir les nombres noirs. Son projet de détruire les carnets avait été exécuté de main de maître, selon un plan dont je ne pouvais exclure qu'il ait été prémédité.

Je poursuivis la fouille de ses poches et je mis la main sur le trousseau de clefs de la voiture. Je m'en emparai avant de sortir de l'abri de fortune où nos corps inanimés avaient passé la nuit. Le soleil se levait et la brume commençait à se dissiper. Les arbres émergeaient peu à peu du brouillard. Ils bordaient la route un peu plus loin. Dehors, le sol était boueux et parsemé de fientes d'oiseaux comme on

en trouve dans une volière. Les chaussures de Prescott avaient laissé leurs empreintes à de nombreux endroits. On distinguait aussi deux traînées qui venaient de l'esplanade, au bord de la route. Vu l'état de mon pantalon, cela devait être les traces qu'avaient laissées mes jambes quand Prescott m'avait traîné jusque dans la tour en ruine. Les deux sillons remontaient en direction de pyramides de troncs abattus. Nous étions arrivés par ce côté. Quelques pas m'ouvrirent un meilleur angle de vue et je découvris le véhicule de location garé près des amoncellements de bois coupé.

Le tracé de la chaussée était visible jusqu'au prochain virage. Notre voiture était seule, à une cinquantaine de yards, nos bagages encore entassés à l'arrière. Il n'en manquait aucun. Même la mallette qui contenait le médaillon se trouvait encore aux pieds de la banquette. Il n'y avait aucune autre empreinte que celles des chaussures de David. Personne n'était venu et pourtant il était mort.

Je n'avais trouvé aucun indice pour remettre en cause les présomptions terrifiantes qui me hantaient depuis la découverte du cadavre. Je me souvenais des cris d'oiseaux, des coupures électriques et de la peur animale que m'avait inspirée l'évocation de l'Adversaire. Mon vertige était d'autant plus difficile à dissiper que ce mal obscur né des profondeurs de la nuit n'était pas resté confiné aux abords de la bibliothèque. Le fléau nous avait suivis jusqu'à l'abri où David était mort, les fientes qui recouvraient le sol en apportaient la preuve et, si le maléfice ne m'avait pas atteint, je ne devais en attribuer la cause qu'au pentacle qui me cernait. Ce ne pouvait être que Prescott qui l'avait tracé sur la pierre, selon un procédé auquel il était initié. Il avait vu la mort arriver et, au lieu de me tuer, comme le secret des nombres noirs l'imposait, c'était le contraire qu'il avait fait. En prenant le temps de dessiner un pentacle de protection autour de moi, il m'avait sauvé d'un fléau bien plus grand que la bosse qu'il m'avait faite sur le crâne. C'était sa revanche. Ses vieux remords de ne pas avoir sauvé la vie de son ami Albert Falls avaient pris le dessus. Cette fois, c'était lui qui s'était sacrifié.

Là où il était, il pouvait compter sur ma reconnaissance. Mais j'étais loin d'être tiré d'affaire. Le mal qui nous avait poursuivis allait peut-être renaître à la tombée de la nuit et je n'avais pas d'autre moyen de fuir la forêt qu'en sortant la voiture de l'ornière dans laquelle elle s'était embourbée. Les pneus patinaient dans la terre, je fis mon possible pour glisser des morceaux d'écorce sous les roues mais elle ne voulait rien savoir. J'étais encore accroupi à côté du train avant quand j'entendis un bruit de moteur à travers les feuillages.

Un véhicule approchait. Je pouvais espérer qu'il me prendrait en auto-stop ou que ses passagers m'aideraient à pousser la voiture, en croisant les doigts pour qu'aucun d'entre eux n'ait envie de faire un

tour dans la ruine. Le cadavre de Prescott y reposait encore sur le sol. J'étais le seul suspect et le peu que j'avais à dire pour ma défense, personne n'était prêt à l'entendre. Je dus néanmoins réviser mes plans car ce n'était pas le vrombissement d'une voiture que j'entendais. Les sifflements qui traversaient les branches venaient du ciel. Des hélicoptères survolaient la forêt et, si je n'avais pas une idée précise de l'identité de leurs occupants, leur arrivée consécutive aux événements de la nuit impliquait leur complicité avec des forces maléfiques que mon instinct de survie m'invitait à fuir au plus vite.

Je bondis à l'arrière de la voiture pour y saisir la mallette et l'ouvrir. Je la renversai, les notes de Prescott s'éparpillèrent sur la banquette en cuir. J'en extirpai à toute vitesse l'ensemble des documents qui pouvaient compromettre ma nouvelle identité. J'ouvris ensuite le double fond. Le médaillon que Prescott avait découvert à Trinity apparut dans les replis de son mouchoir. J'aurais pu le glisser dans ma poche mais je préfèrai m'en débarrasser. Je pris seulement la copie de l'Apocalypse de Trinity qui avait appartenu à Albert Falls. Le cryptogramme n'avait pas encore divulgué ses secrets. Je l'enfournai dans ma gabardine et courus jusqu'à la tour délabrée où gisait le corps de Prescott. Je pris le pistolet. Son cadavre resta là tandis que je détalais dans la direction opposée à la route. Mes jambes foulèrent des rideaux d'orties et de fougères avant de s'enfoncer dans les broussailles. Il était temps de franchir la lisière de la forêt pour disparaître.

Les hélicoptères arrivèrent au niveau de la voiture abandonnée à peine quelques instants plus tard. Ils se mirent en vol stationnaire à hauteur du virage. L'espace au-dessus de l'esplanade en terre était encombré par les arbres, mais je ne pouvais exclure l'éventualité qu'un appareil de petite taille puisse se poser.

Je courus jusqu'à en avoir le goût du sang dans la bouche. Les feuillages me passaient au ras des yeux, leurs épines me griffaient les mains et le visage. Les branches et les ronces s'accrochaient à mes vêtements. Je manquai de m'entraver dans les racines sous le tapis de feuilles mortes et le bruit de ma respiration couvrit peu à peu le sifflement des pales. Le bourdonnement des hélicoptères se noya clans le bruit de ma course effrénée et, après avoir détalé aussi longtemps que mes forces me le permettaient, je me retrouvai au beau milieu de la forêt, au pied d'une colline dont j'ignorais la position. Je repris mon souffle quelques instants, puis repartis en essayant de garder la même direction. J'espérais pouvoir tenir à ce rythme jusqu'à la tombée de la nuit, en priant pour que les passagers des hélicoptères renoncent à me retrouver.

Le soleil atteignit son zénith puis commença à décliner à travers les feuillages. Je continuais à progresser dans les bois aussi

rapidement que j'en étais capable. Je traversais des enchevêtrements de broussailles qui essayaient de me retenir dans les griffes de cet indomptable labyrinthe végétal. Je me débattais pour lui échapper. Cela dura des heures et des heures, à me frayer un chemin dans les buissons, à enjamber des souches ou des troncs déracinés couverts de lierre, en me demandant si je n'étais pas en train de tourner en rond.

J'étais à bout de force lorsque l'ascension d'un coteau me laissa apercevoir un sentier en contrebas. Le chemin longeait un ruisseau dans le creux d'une combe et le passage forestier déboucha à plusieurs miles de distance sur une esplanade en bord de route. Je suivis l'allée de bitume jusqu'au hameau de Löcherberg mais des aboiements qui ressemblaient à des cris de loup me dissuadèrent de m'en approcher. Je préfèrai contourner le village en espérant trouver un autre bourg un peu plus loin. Il n'allait plus tarder à faire nuit et la perspective de revoir la brume envahir la forêt m'obligea de nouveau à courir. Je puisais dans mes dernières ressources en chassant la douleur qui me remontait de la plante des pieds jusqu'à la nuque et, quand les lumières d'un pâté de maisons sortirent du brouillard, je n'eus aucun scrupule à m'emparer du véhicule d'une vieille femme terrorisée par mon spectre venu de nulle part. Elle me regarda prendre le volant en tremblant et vit sa voiture disparaître sur la route en coupant les virages et frôlant les bas-côtés.

J'avais roulé vers le sud et traversé la frontière. J'étais de retour en France. Avec la peur qui me serrait le ventre, j'aurais continué à foncer toute la nuit sur l'autoroute si la jauge d'essence ne s'était éclairée sur le tableau de bord. Le réservoir était presque vide. Je pris la première sortie et échouai sur une aire de repos où les remorques d'une douzaine de poids-lourds étaient alignées dans l'obscurité. La station service était fermée, elle n'ouvrait qu'à 6 heures. Pour les voyageurs de nuit, il y avait des latrines de l'autre côté du parking, un coupe-gorge où je fis un semblant de toilette à l'eau glaciale.

Je m'étendis ensuite sur la banquette arrière de la voiture pour attendre l'ouverture de la station et, malgré l'angoisse qui continuait à me tenailler, je dormis jusqu'à ce que le froid et l'aube me sortent de ma torpeur. Les vitres étaient couvertes de buée. Mes mains tâtonnèrent à la recherche de mes lunettes.

Je fis redémarrer la voiture pour l'amener jusqu'à la pompe à essence. La boutique était ouverte. Je mis le pistolet à gazoil dans le goulot du réservoir et fis le plein en regardant les bouffées de vapeur que formait le souffle de ma respiration. Je pris ensuite la direction de la caisse. Il devait me rester un billet de 500 francs. Après soustraction du prix de l'essence, j'avais de quoi m'acheter quelque chose à manger. J'avais tellement faim que j'aurais avalé n'importe quoi. Je pris des sandwiches sous cellophane, des bouteilles de soda et

rejoignis la caissière, les bras chargés de victuailles. Elle enfourna mes achats dans un sac en plastique et me réclama 297 francs et 85 centimes. En sortant mon portefeuille, mes doigts rencontrèrent un objet métallique qui n'aurait jamais dû s'y trouver : une chaînette dont l'extrémité était enfoncée entre mon passeport et la carte bancaire. Je n'étais pas sûr de savoir ce que c'était mais le regard insistant de la caissière me dissuada d'inspecter l'objet sous ses yeux. Elle voulait seulement que je la paye. Je lui tendis un billet de 500 et repris la monnaie. J'attendis ensuite d'être retourné dans la voiture et de m'être garé dans un endroit désert pour rouvrir mon portefeuille. Je tirai les maillons de la chaîne et la médaille sortit d'un repli. C'était une étoile à six branches. La chaîne n'était pas très vieille mais l'amulette avait l'air beaucoup plus ancienne. Je la fis tourner à la recherche d'une inscription.

Trois symboles étaient gravés au dos, trois chiffres qui composaient le nombre 676.

Il n'y avait pas de doute, c'était l'hexagramme que Prescott portait autour du cou quand nous nous étions retrouvés à la piscine du St Giles.

La médaille était étrange et le nombre 676 ne m'évoquait aucun souvenir. Prescott ne l'avait pas mentionné. En l'absence d'explications, sa signification au revers du médaillon semblait être un mystère de plus dont la garde m'était confiée sans qu'il me soit possible d'en connaître la portée. David m'avait donné son hexagramme avant de mourir, c'était tout ce que j'étais capable de comprendre. Comme si, après avoir brûlé les carnets, la dernière chose qu'il voulait éviter était que son amulette tombe entre de mauvaises mains.

Je repris la route avec la chaîne autour du cou. Maintenant que le réservoir était plein, je pouvais gagner une gare ou un aéroport et essayer de fuir la conspiration des Apôtres, mais je savais que cela ne pourrait durer qu'un temps. Leur société secrète avait fait preuve de pouvoirs auxquels il était impossible d'échapper indéfiniment. Je n'avais pas d'autre choix que de faire face aux événements. Je pouvais retourner à Cambridge pour essayer de mettre au jour leur conspiration ou bien en découdre avec l'organisation de Mr Gray. De toute façon j'allais jouer avec le feu et, quitte à m'en prendre à plus fort que moi, je préférais commencer par la première personne à qui je devais d'avoir sombré en plein cauchemar.

XX

Mon avion se posa en milieu d'après-midi à l'aéroport JFK. Mon passage à la douane mit mes nerfs à rude épreuve. Le contrôle se passa pourtant sans encombre, mon faux passeport était si vraisemblable que j'en arrivais presque à croire qu'il était authentique. Je sortis du terminal 8 et pris un taxi à destination de Brooklyn. Le chauffeur me déposa au 339 Rodney Street, devant la façade du Gleenwood Hôtel. J'avais réservé une chambre pour trois nuits au nom d'Hardgrove. J'aurais préféré réintégrer mon appartement ou même m'installer dans un hôtel de Manhattan mais je doutais que les Apôtres aient renoncé à me retrouver. Je devais aussi éviter de me montrer dans mon ancien quartier et m'abstenir d'appeler Susan. Je présumais qu'ils gardaient un œil sur elle, même si je n'avais aucune intention de rester à New York sans prendre le risque de la voir.

Ces précautions mises à part, je ne voyais pas d'obstruction au fait de me promener en ville, ce que je fis le soir de mon arrivée en allant sur Time Square, afin de reprendre goût à la vie. Je revins ensuite dormir au Gleenwood, où ma première nuit fut rongée par les hallucinations algébriques dont je n'arrivais plus à me défaire. La quête des nombres noirs avait réveillé l'ardeur de mes vieux démons, cette nouvelle obsession parasitait mon sommeil. Le mystère de la conjecture de Cardan me torturait un peu plus chaque nuit et la même peur revenait sans cesse. Quel pouvoir était assez grand pour justifier les trésors de manigance et de perfidie déployés pour s'emparer des nombres noirs ? En brûlant les carnets de Gordon, Prescott avait réussi à retarder leur découverte mais je savais au fond de moi que la résolution de la conjecture était inéluctable. Les Apôtres étaient libres d'enrôler de brillants mathématiciens à Trinity pour les manipuler comme ils l'avaient fait avec mon maître et, si leur génie n'était pas suffisant pour les conduire à la solution, d'autres viendraient après eux pour marcher aux ordres de la société secrète et poursuivre la quête jusqu'à son terme. Leur réussite était inexorable et, quels qu'en soient les risques, je ne pouvais me résoudre à laisser aux Apôtres l'apanage de cette découverte.

Je sortis le lendemain de l'hôtel avec une paire de lunettes de soleil et une casquette des Yankees baissée devant les yeux. Je me laissai aussi pousser la barbe mais il fallait encore attendre plusieurs jours avant que cette transformation ne finisse de me rendre méconnaissable. Ma première destination de la matinée fut le 365 de la 5e Avenue, à deux pas de l'Empire State Building. Cette adresse avait longtemps été celle du B. Altman Store et, son heure de gloire passée, l'université de New York avait racheté le bâtiment monumental pour y installer ses plus éminents représentants. Cet établissement unique en son genre était devenu un complexe universitaire.

On pouvait facilement y entrer et une employée m'indiqua aimablement l'étage du département de mathématiques. Je fis un premier repérage avant d'aller m'attabler au bar d'en face, à un emplacement avec vue sur la façade du Graduate Center. La distance était un peu trop grande pour discerner les visages mais on voyait l'entrée principale et l'homme que j'espérais entrevoir avait une allure assez inhabituelle pour être repéré de loin. Je l'attendis en buvant un cappuccino et repartis une heure plus tard sans l'avoir vu.

Ma destination suivante fut la New York Public Library. C'était une institution de la ville logée dans un majestueux édifice dont l'escalier dominait la 5e Avenue. Deux sculptures de lion encadraient le bas des marches et la façade surplombait la rue de trois arches soutenues par six colonnes qui donnaient au bâtiment monumental une architecture conforme au classicisme du début du siècle. Le cœur de l'édifice était une enclave du passé, à l'abri du bruit et de la fureur qui régnaient dans les rues de New York.

Je m'étais installé dans la salle principale. J'avais déposé mes affaires en bout de table, le long des étagères couvertes de livres aux reliures multicolores. J'étais moins familier de ce genre d'endroit que ne pouvait l'être David Prescott mais ce n'était pas la première fois que je venais à la NYPL. Je me souvenais des lieux et je ne mis pas longtemps à repérer l'annexe du département des religions consacrée aux sciences occultes.

Mon coin de table fut rapidement recouvert des livres que j'y entassai et les pages de plusieurs traductions de la Torah, de la Bible ou du Coran défilèrent à la lumière des lustres de la grande salle de lecture. Elles confirmèrent une à une que le mot utilisé par David Prescott figurait en bonne place dans les trois religions.

Le nom « Adversaire » apparaissait dans des traductions marginales du Nouveau Testament : « *Et il saisit la suprématie, l'ancien serpent, qui est l'accusateur et l'adversaire, et le lia pour mille ans.* » Un peu plus loin : « *Et quand les mille ans seront accomplis, l'adversaire sera délivré de sa prison.* » À cela s'ajoutait le fait qu'en hébreu

« Adversaire » se traduisait par « Satan », qui désignait lui-même en arabe « *Ash-Shaytan* », puissance rebelle à l'ordre d'Allah de se prosterner au pied de la Création.

Ces lectures me firent basculer sur ma chaise pour essayer d'échapper à une vérité sur laquelle s'accordaient les trois religions du Livre. Dire que j'étais revenu à New York avec l'espoir de rompre avec le cauchemar des dernières semaines... je devais me rendre à l'évidence que même dans cette ville il est des héritages que l'on ne peut fuir indéfiniment.

Je sortis de la bibliothèque une heure avant sa fermeture et pris la direction du parc auquel était adossé le bâtiment. Ce quartier était près de l'immeuble où travaillait Susan. Nous étions lundi soir. Si elle n'avait pas changé ses habitudes, elle devait sortir entre 18 et 19 heures. J'attendis dans une rue en face que sa silhouette tirée à quatre épingles sorte du building.

Elle finit par apparaître sur le parvis et commença à descendre la 6e Avenue, son sac de sport en bandoulière. Je la suivis de loin pour savoir si quelqu'un d'autre allait la prendre en filature. La traversée de trois ou quatre rues suffit à me rassurer mais je n'étais pas assez naïf pour croire qu'elle était libre de toute surveillance. Il était peu probable que les Apôtres l'aient abandonnée et le fait de l'avoir vue sans pouvoir lui parler me fit réaliser à quel point ma vie était devenue intenable. Je partis ronger mon frein à l'hôtel pour le reste de la soirée. J'y fumai cigarette sur cigarette en réfléchissant aux précautions à prendre pour la revoir mais ces préoccupations matérielles cédèrent peu à peu le pas à de violentes démangeaisons numériques. Le schéma d'hérédité des nombres noirs continuait à m'échapper. Il m'attirait dans le chaos. Je marchais à sa recherche comme un aveugle en terrain inconnu, avec pour seul moyen de progresser un processus d'élimination selon lequel un diagramme rapidement résolu ne pouvait avoir mis en échec plusieurs générations de mathématiciens. C'était une fuite en avant qui risquait de me confronter à des centaines de problèmes tous plus difficiles les uns que les autres. Je devais me rendre à l'évidence que cette tentative était vouée à l'échec mais elle m'occupait l'esprit le temps de trouver mieux.

Je retournai au Graduate Center dès le lendemain matin. L'ascenseur s'ouvrit sur le quatrième étage et je fis le tour du département de mathématiques jusqu'à la porte marquée du nom de l'homme pour lequel j'étais revenu à New York.

Les recherches que j'avais faites à son sujet m'avaient confirmé ce que je soupçonnais. Je connaissais maintenant les noms de cinq

Apôtres. Henry Jenkins, Louis Mordell, Mr Gray, Bob Fulton étaient les quatre premiers, le cinquième n'était autre que le Pr Douglas Flescher. J'étais persuadé qu'il avait supervisé la manipulation de Gordon et mon propre voyage à Trinity, ce qui en faisait le conspirateur le plus proche et peut-être aussi le moins dangereux. La porte de son bureau était fermée. Aucun bruit ne s'en échappait. Je frappai à trois reprises. Pas de réponse. Je recommençai. Toujours rien. Ma main se posa sur la poignée mais le verrou était fermé. Je fis alors demi-tour pour regagner l'angle du couloir.

Flescher occupait le dernier bureau avant la machine à café. Quelques plantes vertes dépérissaient à côté du distributeur de boissons. Des pots de fleurs étaient entreposés devant une fenêtre qui donnait sur la 34e Rue. Je m'approchai de la vitre et jetai un coup d'œil dehors. Les mains appuyées sur le montant, je pouvais voir des bureaux en vis-à-vis et un hôtel à quelques pas sur la gauche. Je sortis de l'immeuble et descendis du côté de l'Empire State Building pour emprunter la 34e Rue. Les repères que j'avais pris se trouvaient à une vingtaine de yards sur la gauche et je n'eus aucun mal à situer l'endroit où je m'étais tenu. En comptant depuis la 5e Avenue, c'était la huitième fenêtre du quatrième étage et celle du bureau de Flescher était la précédente.

L'hôtel que j'avais aperçu d'en haut était à deux pas. C'était un clapier à touristes désargentés qui proposait des nuits bon marché. Les chambres aux numéros impairs donnaient sur l'arrière de la rue tandis que les autres avaient une fenêtre sur la façade. Le concierge me laissa le choix entre le cinquième et le sixième étage. D'après ses indications, il me fallait la 624. Une très belle vue sur l'Empire State Building, pour une chambre « grand luxe » qui m'offrait une perspective imprenable sur le bureau du Pr Flescher.

Je partis chercher mes affaires au Gleenwood et revins au Grand Union en début d'après-midi. Visiblement, Flescher n'avait toujours pas mis les pieds dans son bureau. Il se faisait désirer mais je n'étais plus pressé. Je fis rouler le fauteuil derrière les rideaux en velours, à côté d'une console sur laquelle je plaçai le téléphone. J'avais désormais tout le temps nécessaire pour l'attendre et, dès qu'il fut évident qu'il ne viendrait pas de la journée, je la mis à profit pour commencer mes recherches sur le médaillon de Prescott.

Des souvenirs de promenades estivales m'amènèrent à prospecter dans le quartier juif de Lower East Side, au sud de Manhattan. Je fis plusieurs bijouteries spécialisées en orfèvrerie. L'hexagramme leur était bien sûr familier mais les détails du pendentif étaient singuliers. Un prêteur sur gages spécialisé dans les vieilles breloques me conseilla de le montrer au 280 Broome Street. Si quelqu'un pouvait m'en dire plus, c'étaient les conservateurs du musée installé à cette adresse.

Je n'eus même pas besoin de prendre le métro pour y aller, j'apercevais sa façade, coincée entre deux immeubles beaucoup plus grands et surmontée d'une étoile de David. Le bâtiment abritait une synagogue dont les collections étaient ouvertes au public.

Un rabbin accepta de me recevoir. Il me posa quelques questions sur la provenance de l'objet avant de confirmer les conclusions de ses prédécesseurs. L'oxydation des métaux montrait que l'amulette était très ancienne. Quant au symbole du talisman, c'était une étoile de David avec une ligne qui la coupait à mi-hauteur. Le trait évoquait deux lettres entrecroisées comme si un A avait été superposé avec un V, mais cette association n'avait aucun sens en hébreu. Le nombre 676 n'avait pas plus d'explication à ses yeux. 6 et 7 étaient bien des chiffres sacrés mais l'inscription gravée au dos ne lui évoquait rien qui puisse avoir une signification mystique. Il reconnut néanmoins qu'il n'était pas nécessairement le mieux placé pour me répondre car il pensait que le médaillon n'appartenait pas à une tradition proprement religieuse. Entourée de deux cercles, l'étoile de David était un talisman appelé « sceau de Salomon ». Certaines personnes lui attribuaient des pouvoirs surnaturels sur lesquels il refusa de s'étendre.

Je fis mon retour au Grand Union pour une nouvelle nuit d'insomnie. Je commençais à fatiguer et mon seul réconfort fut de découvrir le lendemain matin plusieurs individus à la septième fenêtre du quatrième étage du Graduate Center.

Le premier était assis de dos au bureau, la partie gauche *de son torse masquée par le mur, mais j'aurais mis ma main* à couper que ces épaules voûtées et ces cheveux jaunis appartenaient au Pr Flescher. J'ignorais qui étaient les autres mais mon attention se concentra sur la silhouette assise dans le canapé. Cet homme lisait le journal sans se mêler des allées et venues des visiteurs. Tout ce petit monde partit un peu avant midi et ils furent deux à revenir après le déjeuner. Flescher se rassit au bureau d'où il passa trois coups de téléphone tandis que son acolyte se réinstalla dans le canapé. Ils repartirent moins d'une heure plus tard et je ne les revis pas de l'après-midi.

Nous étions mercredi, j'avais un rendez-vous qui me tenait à cœur. Je me rendis à 17 h 30 à la salle de sport que fréquentait Susan. La jeune femme à l'accueil accepta de me rendre service et je lui remis le mot que j'avais écrit. Il était cacheté dans une enveloppe au nom de Miss Susan Langford.

« Je suis arrivé en début de semaine. J'ai besoin de te parler. Si tu veux bien me voir, rends-toi chez Macy's à 20 h 10. Entre par la 35e Rue et ressors directement par la parfumerie. Un taxi t'attendra au passage piéton. »

J'attendis que Susan sorte de son travail pour la surveiller à nouveau et m'assurer une dernière fois que personne ne la suivait.

Elle arriva à la salle de sport à 18 h 45. J'aperçus à travers les vitres de l'accueil la jeune femme qui l'interceptait au passage. Elle lui tendit la main et Susan resta immobile quelques instants avant de se retourner vers la sortie. J'étais dissimulé de l'autre côté de la rue, derrière la vitre teintée d'une banque. Elle ne risquait pas de me voir. Puis elle disparut dans les couloirs de la salle. Il ne me restait plus qu'une heure à tuer, le temps de repasser au Grand Union pour prendre une douche et me préparer à la voir. Mon visage était amaigri, mes cheveux trop longs tandis qu'un début de barbe me barrait le visage. Difficile de me reconnaître dans la glace mais j'espérais qu'elle retrouverait en moi ce qui avait pu lui plaire.

Le taxi que j'avais réservé passa me prendre à 19 h 30. J'avais promis au chauffeur un bonus de 100 dollars s'il faisait ce que je voulais. Il roula lentement le long de la 34^e Rue et s'arrêta quelques yards avant l'entrée de Macy's, au 126 West.

Ma montre indiquait 19 h 52. Dix-huit minutes à attendre. Je regardais l'afflux de clients sans trop y croire. La patience n'avait jamais été mon fort.

Coup d'œil sur le cadran. 20 heures. Le moment fatidique n'allait plus tarder. Les minutes s'écoulaient avec une lenteur exaspérante.

2 h 03. Toujours personne en vue. Je commençais à avoir peur qu'elle ne vienne pas. Une voiture de police dépassa le taxi, la sirène resta silencieuse.

2 h 06. L'impression de voir Susan en chaque cliente qui franchissait la porte. *J'étais à bout de nerfs.* 2 h 08. Les deux minutes les plus longues de ma vie. 2 h 10. Toujours rien et le calvaire ne faisait que commencer. Avec les Apôtres sur le dos, je pouvais espérer qu'elle n'aurait pas sa demi-heure de retard habituelle. 2 h 13. Le chauffeur regarda sa montre. Il mâchait son chewing-gum sans rien dire. Je lui dis d'attendre encore un peu.

2 h 15. Cinq minutes de retard. Les chances qu'elle arrive diminuaient à grande vitesse. Même si elle venait, c'était trop dangereux pour rééditer l'expérience. C'était comme jouer à la roulette russe. Chaque fois que je regardais par la fenêtre, j'avais l'impression d'appuyer sur la gâchette d'un pistolet posé sur ma tempe, avec la peur de découvrir le spectre d'un Apôtre collé à la vitre.

XXI

Macy's, 2 h 18. Elle me reconnut dans le taxi et ouvrit la portière. Son visage était enfoui sous la capuche d'un vêtement de sport. Elle s'assit sur la banquette arrière et je fis signe au chauffeur de démarrer.

— Tu es complètement cinglé ! dit-elle en abaissant sa capuche.

Ses cheveux humides étaient tirés en arrière et elle avait des cernes sous les yeux. Le taxi s'inséra dans la file de voitures qui roulaient en direction du Madison Square Garden. Je guettais à travers la lunette arrière pour m'assurer que nous n'étions pas suivis.

— Si quelqu'un d'autre avait lu ton message, poursuivit-elle. Tu te rends compte des risques que tu prends ?

— Que voulais-tu que je fasse ? De toute façon, si ça n'avait pas été maintenant, ç'aurait été plus tard... À un moment ou à un autre, il fallait que je te voie.

— Que tu me voies pour quoi ? Tu me fais peur.

— Parce que je me suis servi de toi pour m'enfuir du Radisson, je n'en suis pas très fier, et ces mecs ont dû me mettre un paquet d'accusations pas très glorieuses sur le dos. Ce qui s'est passé à Londres, ce n'est pas ce que j'espérais.

— Moi non plus. La seule chose que je voulais, c'était te retrouver.

— Et j'ai tout fait foirer. Ce que je t'ai dit, c'était... – elle me mit le doigt devant la bouche.

— Ce qui compte, c'est que tu m'as manqué, espèce de crétin, et il se pourrait même que je te laisse une chance de te faire pardonner, dit-elle en approchant son visage.

Je ne pus m'empêcher de poser ma bouche sur la sienne. Ses lèvres étaient chaudes.

— Où tu m'emmènes ? murmura-t-elle.

Je pris sa main dans la mienne. Ses doigts étaient gelés.

— Il vaudrait mieux que je te ramène chez toi, si tu ne veux pas avoir des ennuis, même si c'est la dernière chose dont j'ai envie.

— Tu as pris tous ces risques pour seulement quelques minutes !

— Je ne veux pas qu'ils s'en prennent à toi.

— Et si je suis prête à courir le risque ?

— Il n'en est pas question. À la première occasion, ils se serviraient de toi pour me faire du chantage. Que je le veuille ou non, il nous sera impossible de nous revoir.

— Alors je veux qu'on profite de cette dernière fois sans penser à autre chose.

Le taxi remonta l'avenue des Amériques sous les enseignes lumineuses du Radio City Music Hall. Il nous déposa sur la 55e, devant l'hôtel Shoreham, et nous prîmes une chambre où nos corps se serrèrent en une étreinte qui dura jusqu'à l'aube.

L'alchimie de nos membres entrelacés m'était infiniment préférable aux sombres sortilèges qui pesaient sur nous et, quand elle s'endormit contre moi dans la noirceur de la chambre, je ne pus fermer l'œil de peur de laisser échapper une seconde avec elle. Cette nuit était un moment éphémère, une perle de nacre dans un océan de ténèbres. J'essayai de figer cet instant pour le conserver et m'y réfugier dans les moments les plus sombres car, maintenant que j'avais eu la faiblesse de devenir son amant, je mesurais plus que jamais le prix exorbitant à payer pour ce que je savais.

La lumière du jour se leva sur son corps, nu à côté du mien, et la blancheur de sa peau trancha avec le rond noir au centre de ma paume. Une nuit, c'était tout ce qu'il nous était permis de partager. J'aurais donné tout ce que j'avais pour pouvoir rester avec elle. Pourtant le temps nous était compté et, bien que nous ayons su ce qui nous attendait, cela n'atténuait pas son chagrin ni le mien. Nous nous quittâmes en fin de matinée sur le parvis de l'hôtel. Elle me passa la main dans les cheveux et je l'embrassai une dernière fois dans le brouhaha de la ville. Elle pleurait. Ses larmes m'arrachèrent le cœur comme si elle l'emportait avec elle.

Je partis ensevelir ma tristesse dans la chambre du Grand Union sous des amoncellements d'élucubrations mathématiques de plus en plus extravagantes. Le répit que m'avaient consenti les nombres noirs se paya au prix fort et, malgré le déchaînement de mes obsessions numériques, leur déferlement ne put anesthésier les tourments de la mélancolie. Je compris que rester à Manhattan sans voir Susan serait au-dessus de mes forces. Je devais m'éloigner d'elle au plus vite mais c'était impossible tant que je n'avais pas appris l'énoncé de la conjecture de Cardan. La seule chance objective que j'avais de découvrir les nombres noirs était d'obliger Flescher à parler. Je devais lui extorquer leur schéma d'hérédité, je n'avais pas d'autre raison de rester. Je pris donc la décision de ne plus reporter notre confrontation.

Je me mis à l'affût de son retour au Graduate Center en le guettant depuis mon poste d'observation. Il ne se montra pas de la fin

de la semaine, ce qui m'obligea à tourner en rond tout le week-end, en luttant contre moi-même pour me retenir de voir Susan. Je ne réussis à me passer d'elle qu'en m'occupant l'esprit avec de nouvelles recherches sur les sciences occultes.

Ce dont avait parlé le rabbin à propos de l'hexagramme se trouva confirmé par plusieurs ouvrages de la New York Public Library. La médaille de Prescott était un sceau de Salomon, c'est-à-dire, d'après la légende, le talisman du roi d'Israël, fils de David. L'amulette avait le pouvoir de commander les démons ou autres créatures surnaturelles. La magie du médaillon était par ailleurs l'objet d'un très vieil ouvrage qui lui était presque entièrement consacré, *Les Clavicules de Salomon*. Le livre donnait des descriptions du talisman mais aucune d'elles ne concordait avec le pendentif de Prescott. Les symboles les plus proches venaient de la franc-maçonnerie, qui représentaient un compas ouvert vers le bas et une équerre tournée vers le haut matérialisant les six branches de l'étoile de David. Le talisman n'était donc pas seulement le symbole du judaïsme de Prescott, il portait aussi en lui son attachement à un ensemble de choses invisibles auxquelles il était initié. J'ignorais à quelle tradition les lettres A et V faisaient référence mais il était évident qu'elles avaient un sens dont son porteur avait été le dernier dépositaire. Pour ce qui était du nombre gravé au dos du médaillon, la seule piste que je suivis fut celle de la *guematria*. D'après la Torah, le nom de Dieu se réduit en hébreu au tétragramme YHWH, un mot que le troisième commandement interdit aux juifs de prononcer. La valeur de Y est 10, celle de H est 5, on compte 6 pour W et à nouveau 5 pour H. Le nombre de Dieu s'obtient en faisant leur somme. Sa valeur est donc 26, ce qui donne un carré de 676. J'ignorais le sens que pouvait avoir le fait de multiplier 26 par lui-même, mais ce genre de calcul était le point de départ d'une science du langage et de ses métamorphoses numériques dont la théorie des nombres était la pièce maîtresse.

La journée du lundi arriva à son terme. Je n'avais toujours pas vu Flescher à l'heure du dîner. La dernière bouchée de mon repas avalée sans appétit, j'avais tiré le rideau pour ouvrir la fenêtre et griller une cigarette. L'air frais de fin de soirée et le ronflement de la ville s'engouffrèrent dans la chambre. De jour comme de nuit, le bruit de la circulation ne cessait jamais à New York. La sirène d'une voiture de police hurlait sur la 5e Avenue, à deux pas de l'hôtel. Dans la 34e Rue, tout était plus calme. Les fenêtres s'étaient éteintes les unes après les autres et le vendeur de souvenirs du coin avait fermé boutique. Il ne restait que quelques enseignes multicolores qui se reflétaient sur les carrosseries des véhicules garés le long du trottoir. Une berline déboulait de temps à autre par la gauche et ses phares rasant le bitume passaient en revue les piétons, jusqu'au feu orange qui

clignotait à l'autre bout de la rue. Les voitures s'y arrêtaient un bref instant avant de se perdre dans le flot qui descendait Madison. Les feux arrière disparaissaient à l'angle du dernier immeuble et la rue replongeait dans la nuit.

Je venais de relever la tête en tirant une bouffée de ma cigarette lorsque j'aperçus de la lumière dans l'un des bureaux du Graduate Center. C'était une heure tardive où les étages de la façade étaient le plus souvent voués à l'obscurité. Mon premier réflexe fut de croire que je me trompais. Septième fenêtre, quatrième étage, la frêle silhouette que j'attendais depuis quatre jours était installée à son bureau et l'homme qui l'accompagnait la semaine passée était immobile dans le canapé. Ils ne se lâchaient pas d'une semelle. J'écrasai ma cigarette dans le cendrier posé sur le rebord de la fenêtre et me retournai du côté de la chambre. Un papier était glissé sous le téléphone. Je n'avais pas besoin de le déplier pour connaître le numéro qui s'y trouvait. J'éteignis la lumière pour me dissimuler dans la pénombre et composai les huit chiffres sur le clavier. La tonalité résonna dans le combiné. Flescher semblait hésiter. Il se décida enfin à bouger : je le vis tendre le bras sur la gauche et la sonnerie s'évanouit dans les parasites derrière lesquels je devinais le souffle de sa respiration. Mes lèvres restèrent closes. Mon menton frémissait de toute la haine accumulée depuis des années. — Professeur Flescher ?

— Oui – c'était sa voix.

— Cela fait longtemps que nous ne nous sommes pas vus, pourtant je pense souvent à vous...

— Qui êtes-vous ?

— Peu importe. La seule chose qui compte, c'est que moi je sais qui vous êtes et ce que vous avez fait.

— J'ignore de quoi vous voulez parler. Si c'est une devinette, cela ne m'amuse pas.

— Je veux parler de l'organisation à laquelle vous appartenez.

— Vous devez vous tromper de personne, je n'ai pas de temps à perdre...

— Le Collège de Trinity, 1958, ça vous rappelle des souvenirs ? Votre nom est inscrit dans ses registres. Là où il ne figure pas en revanche, c'est comme membre de la Cambridge Conversazione Society ou comme visiteur du Pr Gordon, à peine quelques semaines avant sa disparition. Un nouveau hurlement de sirène de police se fit entendre sur la 5e Avenue avec un imperceptible écho dans le combiné. Flescher fit aussitôt signe à son acolyte de s'approcher de la fenêtre. L'homme se leva pour regarder dehors. Tout le temps où il était resté assis, je ne m'étais pas rendu compte à quel point il était grand. C'était presque un géant.

— Où voulez-vous en venir ? reprit Flescher.

— Je sais que vous avez livré Gordon à vos amis de Trinity. Vous n'auriez pas dû oublier votre paquet de cigarettes dans ses appartements.

J'avais répondu tout en me reculant derrière le rideau pour éviter que le colosse puisse me voir mais il regardait déjà ailleurs. Il y avait des téléphones publics du côté de la 5e Avenue et un type qui donnait un coup de fil. Le géant l'avait repéré.

— C'est un drôle de jeu auquel vous jouez, dit Flescher. Croyez-vous vraiment que je ne sais pas déjà qui vous êtes ?

— Alors vous savez que je n'ai plus rien à perdre. Contrairement à vous ! Je me demande ce que diront les membres de l'académie quand ils découvriront que vous avez usurpé mes travaux et que vous avez continué à voir Gordon jusqu'à sa disparition. Je m'arrangerai aussi pour que tout le monde sache qu'il travaillait sur les nombres noirs. Son corps se leva péniblement de son siège pour se rapprocher de la silhouette toujours debout à la fenêtre. Il jeta un coup d'œil dehors avec le téléphone à l'oreille et tira le store de son autre bras. Je perdis de vue l'intérieur de la pièce.

— C'est l'avocat avec lequel vous étiez qui a utilisé ces mots ? – il faisait allusion aux nombres noirs.

— Je l'ai lu dans les carnets de Gordon.

— Vous mentez, ce nom n'y figure pas. Je les ai examinés assez souvent pour savoir qu'il ne soupçonnait pas ce sur quoi il travaillait.

— Il aurait fallu que vous lisiez la fin.

— Pourquoi ? Qu'y avait-il d'écrit ?

— Le schéma d'hérédité avec ses solutions – je bluffais. À combien estimez-vous leur prix ?

— C'est pour ça que vous appelez, pour de l'argent ?

— Peut-être que vous préféreriez répondre à mes questions. Il y a quelque chose qui m'intrigue : pourquoi ce schéma et pas un autre ?

— Alors vous ne savez pas ce qu'il signifie ? Quelle ironie, connaître les solutions d'un problème sans savoir à quoi il sert ! Si vous dites la vérité bien sûr, car je dois reconnaître que j'ai un peu de mal à vous croire. Si vous aviez vu ces nombres, vous seriez déjà mort. L'avocat vous aurait tué.

— Qui vous dit qu'il n'a pas essayé ?

— Le fait que vous soyez encore vivant ! Le pentacle que nous avons retrouvé à côté de son cadavre n'a pu être tracé que par un initié de haut rang. Alors, s'il avait voulu se débarrasser de vous... La seule question valable, c'est ce qui l'a tué, lui ! Vous avez bien dû être témoin de quelque chose ?

J'avais deviné que les Apôtres étaient sur notre piste en Allemagne, mais nous les avions devancés de plus d'une demi-journée. Ils n'étaient arrivés sur les lieux qu'au cours de la matinée, après avoir

survolé la forêt à la recherche de notre voiture et, si je m'en tenais à ce qu'avait dit Prescott, ils n'étaient pas directement responsables de sa mort.

— On dirait bien que vous n'êtes pas au bout de vos surprises ! dis-je.

— Bien que je n'aie jamais eu confiance en vous, il y a peut être moyen de nous entendre. Vous voulez connaître le sens du schéma des nombres noirs, c'est bien ça ? Je serais prêt à vous donner cette information si vous me disiez ce qui s'est passé à Oberwolfach.

C'était l'Adversaire lui-même qui avait agi dans la nuit, et l'ignorance de Flescher apportait la preuve que le mal ne se réduit pas à un symbole que l'on peut brandir sans risque. Par des manœuvres secrètes dont je ne pouvais saisir les enjeux, leur maître œuvrait selon ses propres desseins sans en rendre compte à ses ouailles.

Mon interlocuteur me proposait ce que je voulais en échange de son nom, mais il avait l'air trop sûr de lui.

— Vous dire ce que je sais ? rétorquai-je. Vous pouvez toujours rêver ! Je ne marcherai jamais dans votre jeu.

— Vous ne marcherez jamais dans mon jeu ? Mais c'est pourtant ce que vous faites depuis longtemps, mon cher. Vous et Gordon n'avez jamais été que des pions à ma disposition, des pantins qui ont perdu toute leur utilité depuis que Gordon nous a ouvert la voie des nombres noirs. Vous serez certainement ravi d'apprendre que ce n'est plus qu'une question de jours avant que nous ne les trouvions, dit-il avec un rire sardonique – ils avaient allègrement pillé les travaux de mon maître tout au long de son séjour à Trinity. Vous allez même en profiter à votre façon. Avec la marque noire qui vous a été infligée, vous n'aurez pas d'autre choix que de vous prosterner à nos pieds.

— Je ne me prosternerai jamais devant vous. Plutôt mourir ! dis-je pour abrégier la conversation.

Je raccrochai avec un goût amer dans la gorge. La découverte des nombres noirs était imminente et Flescher n'avait laissé échapper qu'un maigre indice. Leur schéma d'hérédité avait un sens, c'était tout ce que je savais, et j'avais la conviction que, si j'avais accepté son marché, il m'aurait mené en bateau. La seule raison qu'il avait de répondre à mes questions était de me garder en ligne. Il voulait seulement gagner du temps pour me piéger. Le géant était peut-être déjà dans la rue. Je guettaï le boulevard à sa recherche. Il y avait bien des silhouettes sur le macadam mais personne d'aussi grand et le type qui continuait à téléphoner sur le trottoir n'avait pas bougé. Il faisait le pied de grue devant la borne quand deux passants s'approchèrent en longeant le Graduate Center. Je crus qu'ils allaient le passer à tabac, jusqu'à ce qu'ils montent dans un taxi qui démarra en direction d'Herald Square. C'était une fausse alerte mais je devais préparer mes

affaires au plus vite et quitter le quartier dans la foulée.

Je sortis ma valise sans même allumer la lumière et regroupai mes vêtements. Je pris ma trousse de toilette et finis d'enfourner mes frusques dans mon sac. La boucle coulisssa le long de la fermeture éclair. J'enfilai ma gabardine et sortis de la chambre, le sac à la main. Je me mis à grimper les escaliers. Sortir par l'entrée principale était une mauvaise idée. Je me souvenais trop bien de ce qui s'était passé à Londres. Je franchis les quatre derniers étages à toute vitesse et déboulai devant la porte qui donnait sur le toit de l'immeuble. Elle était fermée à clef mais le double que m'avait fourni l'un des réceptionnistes entra dans la serrure et le sas s'ouvrit sur le toit. Un réservoir cylindrique occupait le centre de la plateforme. La silhouette illuminée de l'Empire State Building surplombait la terrasse. La 5e Avenue passait à ses pieds, Madison était sur la droite et la verrière du Graduate Center se logeait entre les deux. Je fis quelques pas en direction du rebord, au-dessus de la 34e Rue. Il n'y avait plus personne à la borne téléphonique mais le combiné pendait au bout de son câble. Il tournait sur lui-même en se balançant au ras du sol tandis que deux berlines de luxe se garaient de l'autre côté de la rue, à mi-distance de Madison et du Delicatessen où je m'approvisionnais en bouteilles d'eau.

Les hommes qui en sortirent se dispersèrent dans la rue et trois d'entre eux prirent la direction de l'hôtel. J'avais une longueur d'avance mais je ne devais pas traîner plus longtemps. Je fis demi-tour vers l'immeuble au dos du Grand Union.

Sa hauteur était à peine supérieure à la terrasse de l'hôtel. Il y avait moins d'un yard de dénivelé, j'aurais pu facilement y grimper si les deux bâtiments avaient été collés l'un à l'autre mais ils étaient séparés par une douzaine de pieds de large. La traversée aurait été impossible si des planches n'avaient été entreposées sous le réservoir. Certaines mesuraient plus de quatre yards. Je pris les deux plus longues et les ramenai au bord de la terrasse en les calant du mieux possible, de façon à ce que leur assemblage érige une passerelle au-dessus du vide.

Ce n'était pas le moment d'hésiter. Mon premier geste fut de projeter mon bagage pour qu'il atterrisse de l'autre côté, puis ce fut mon tour. Je mis le pied gauche sur la première planche, le droit sur la seconde. Mon échafaudage était stable mais la pente n'était pas négligeable. Le premier pas sur le pont de fortune fut décisif. Je maintins mon équilibre et réitérai l'opération jusqu'à me retrouver à mi-chemin de la traversée. Ce n'était pas le moment de flancher ou d'être pris de vertiges, des gouttes de sueur commençaient pourtant à perler sur mon front. Je finis par arriver à portée du second immeuble, je respirais au ralenti. Un pas après l'autre, j'atteignis le toit.

Je poussai un soupir de soulagement et décidai qu'il valait mieux ne pas laisser de traces. Je pris la première planche qui reposait sur la bordure par son extrémité et la tirai de mon côté. Puis ce fut au tour de la seconde. Je pensais qu'il me serait facile de la récupérer mais ma main glissa et la planche m'échappa. Elle s'enfonça aussitôt dans l'obscurité du trou béant à mes pieds et je l'entendis heurter les deux façades d'immeubles serrées l'une contre l'autre. Les chocs résonnèrent dans le puits. Je serrai les dents en attendant le coup de tonnerre qui ne tarda pas à remonter de la cavité quand elle se fracassa sur le sol. Je bondis aussitôt sur mes jambes pour ramasser mon sac et décamper en vitesse. Je partis en courant de l'autre côté du toit. Ce bâtiment donnait sur la 33e Rue, un escalier de secours en recouvrait la façade.

Je me suspendis au rebord de la terrasse pour me laisser tomber de quelques pieds au dernier étage de la plateforme extérieure. Ma réception émit un bruit sourd et la charpente commença à vibrer sous ma descente effrénée dans les escaliers métalliques. Mes jambes avalèrent plusieurs centaines de marches jusqu'au dernier tronçon, escamoté de manière à ce qu'il soit facile à débloquer d'en haut sans que personne puisse s'y hisser de la rue. Une fois décroché, ses montants coulissèrent sous l'infrastructure et vinrent se positionner dans le prolongement du tronçon supérieur. Je descendis les dernières marches et mis les pieds sur le trottoir de la 33e Rue.

Je courus ensuite jusqu'à Madison Avenue en me cachant le temps qu'un pick-up passe à ma hauteur dans la rue. Je repris ma chevauchée jusqu'au premier croisement. J'étais en sueur mais il ne restait plus longtemps à courir. L'entrée de la station de métro 33 se trouvait de l'autre côté du boulevard. Je jetai un coup d'œil sur la gauche. La 34e Rue débouchait à une trentaine de yards. Je ne pouvais pas attendre ici que les Apôtres abandonnent les recherches, je devais rejoindre la bouche de métro mais cela nécessitait que je m'expose à découvert le temps d'une traversée.

J'attendis que le feu piéton passe au vert et quand le flot de voitures commença à ralentir, je rejoignis l'autre côté du boulevard en direction de l'une des entrées de la station. Je m'engouffrais dans l'escalier quand j'aperçus une silhouette à la hauteur de la 34e Rue qui guettait Madison. Elle me vit et s'engagea aussitôt au milieu des voitures. Je descendis dans le métro en espérant qu'elle ne me suivrait pas et le bruit de la circulation céda la place au crissement des chemins de fer et à l'odeur des souterrains. Plusieurs personnes remontaient les marches, je manquai de les renverser. Elles se retournèrent vers moi pour m'abreuver d'insultes mais j'étais déjà loin. Une rame venait juste de passer et cette entrée ne permettait d'accéder qu'aux trains en direction d'Uptown. Je courus le long des

grilles qui bordaient le quai et atteignis le tourniquet. J'avais des tickets dans mes poches. Il fallut quelques secondes pour en sortir un dans la précipitation et l'enfoncer dans la poinçonneuse. Le rectangle de papier cartonné ressorti, je l'attrapai et les barreaux se débloquent. Ils pivotèrent devant moi, le quai s'ouvrit de chaque côté du tunnel. Il n'y avait qu'une seule personne qui attendait, une fille avec un chapeau. Un train était passé depuis moins de trois minutes. On entendait une rame approcher mais elle roulait de l'autre côté du souterrain. Ses phares brillaient au fond du tunnel. Je jetai un coup d'œil à l'entrée. Je vis l'homme en costume sombre débouler au pas de course dans l'escalier.

J'étais pris au piège. Le seul moyen de lui échapper était de traverser les quatre voies ferrées qui me séparaient du quai opposé. Cela faisait plus d'une vingtaine de yards encombrés par les rails et les lignes de pylônes qui soutenaient la charpente métallique de la station. Il y avait aussi les trains express qui risquaient de passer à pleine vitesse sur les deux lignes centrales.

Je pris appui sur la bande jaune au bord du quai et bondis sur la voie en contrebas. Mes pieds se posèrent au milieu des graviers. Je devais à tout prix éviter de marcher sur les rails. J'enjambai ceux de la première voie, franchis ensuite une première enfilade de piliers noirs. Puis ce furent les deux voies centrales entre lesquelles je manquai de m'entraver en marchant sur une poutre presque entièrement plongée dans l'obscurité. Je rattrapai de justesse mon équilibre pour éviter de m'électrocuter sur les rails alors qu'un train express approchait à toute vitesse dans le couloir derrière moi. Je n'eus plus rien à craindre de lui dès que j'eus franchi la rangée de pylônes qui donnait sur la dernière voie. Les wagons en métal passèrent à cent à l'heure sur le terre-plein central tandis que je traversais la voie empruntée par le train dont j'avais vu les phares briller au loin dans le tunnel.

J'avais surestimé le temps qu'il mettrait pour arriver. Ses freins couinaient, il entra dans la station. Et je me retrouvai comme un lapin effarouché par les deux faisceaux de lumière qui convergeaient vers mon visage. Je me serais fait écraser si un type sur le quai ne m'avait crié dessus. J'eus à peine le temps de balancer mon sac et d'attraper sa main avant que le nez de la locomotive ne se glisse comme un couperet le long du rebord en béton. Le type qui m'avait sorti du trou me hurla plusieurs fois que j'étais cinglé. Il croyait que je voulais me suicider et, lorsqu'il commença à reprendre son calme, il ne trouva rien de mieux à me conseiller que d'aller consulter un psy. C'était comme si je ne l'entendais pas. Je regardais de l'autre côté du quai, à travers les fenêtres du métro qui venait de s'arrêter. Le train express de la voie centrale avait quitté la station et l'homme me cherchait du regard depuis le quai d'en face. Il tenait sa main gauche à

l'oreille. Les portes de la rame s'ouvrirent devant moi. Je pouvais profiter de la situation pour me glisser dans le flot des passagers qui descendaient et essayer de quitter en douce la station ou bien monter à bord et disparaître dans le souterrain. L'âme charitable qui m'avait sauvé la vie entra dans le premier wagon en continuant à me surveiller. Puis je vis plusieurs hommes de main investir l'arrière du quai. Ils étaient trois à longer les grilles en courant. Je bondis dans la rame devant moi et m'assis de manière à être le moins visible possible. Les molosses bousculèrent plusieurs personnes pour s'engouffrer dans le tourniquet en même temps que la sirène de départ commençait à sonner. Ils se précipitèrent vers le train mais les portes se fermèrent devant eux. La rame de métro se mit en marche et leurs silhouettes qui couraient le long du quai disparurent à l'arrière du tunnel.

XXII

La gare centrale était presque déserte. L'horloge de la salle des voyageurs indiquait 23 h 10 et il n'y avait plus beaucoup de trains au départ. J'en choisis un qui quittait la voie E à 23 h 25 pour une destination où j'espérais trouver un peu de répit. Je pris un billet à 25 dollars et remontai le quai d'un pas pressé jusqu'à la voiture de tête. Le wagon était divisé à mi-longueur par une cloison en verre à travers laquelle je devinais les ombres de deux hommes assis au fond. Le premier somnolait et l'autre me tournait le dos. À l'avant, toutes les places étaient vides. Je mis mes affaires dans le porte-bagages au dessus de la première banquette et tirai les rideaux des fenêtres qui l'entouraient. Des résidus de lumière provenaient des veilleuses du plafond et des lampadaires qui surplombaient le quai. Les rideaux n'étaient pas très opaques et avaient été déchirés en plusieurs endroits.

Je m'assis sur le premier siège et me décalai près de la fenêtre. Tapi dans l'ombre de la banquette avant, je doutais que l'on puisse me voir et j'attendis sans bouger que le train démarre.

Je savais que quitter New York ne suffirait pas à chasser de mon esprit les maux qui m'assaillaient. La résolution de la conjecture de Cardan était proche et, bien que j'aie mis toute ma volonté à essayer de rattraper mon retard, je n'avais plus d'autre espoir pour découvrir le schéma des nombres noirs que de mettre ma santé mentale en péril, à la recherche d'une figure certainement trop compliquée pour pouvoir être découverte au hasard. Il était désormais évident que la conjecture m'avait échappé, ou du moins était-ce ce dont je tentais de me persuader en me laissant bercer par le cahotement du wagon.

Le train traversa les faubourgs du New Jersey et du Connecticut. Un chapelet ininterrompu d'agglomérations et de terrains vagues défilait à travers les accrocs de l'étoffe, des murs couverts de tags et des lettres surgissaient occasionnellement dans mon champ de vision lorsque leurs formes coïncidaient avec la géométrie des entailles. J'étais sur le point de fermer les yeux pour essayer de trouver un semblant de sommeil lorsque j'ouvris les paupières dans un éclair de

lucidité. Comment avais-je pu être aveugle au point d'ignorer cette possibilité ?

Je fis quelques pas dans l'allée. Des journaux traînaient un peu plus loin sur une banquette. Je ramassai le premier exemplaire qui me passa sous la main et regagnai ma place en m'aidant des fauteuils de part et d'autre du couloir. Je sortis ensuite de mon sac l'Apocalypse de Trinity et en fis tourner les pages jusqu'à l'extrait reproduit dans le cimetière de Mortlake. La lumière déficiente du wagon ne facilitait pas la tâche mais le passage apparut bientôt sous mes yeux, presque identique à mes souvenirs de la pierre tombale marquée au nom d'Ellis Moth. Je repensai à ce que Prescott avait raconté durant notre voyage pour Oberwolfach et toutes les pièces du puzzle finirent par se mettre en place. D'après David, c'était John Cheke qui avait fait venir Cardan à Londres en 1552. L'Anglais avait mis son invité au défi de déchiffrer le cryptogramme de l'Apocalypse de Trinity et ce foutu Italien avait peut-être réussi là où tous les initiés britanniques avaient échoué.

La renommée de Cardan n'était usurpée dans aucune des matières qui l'intéressaient. Il pratiquait la médecine, les mathématiques, la mécanique, l'occultisme, l'astrologie et une dernière discipline qui n'était autre que l'art de la stéganographie. C'était la raison pour laquelle Cheke l'avait sollicité. Cardan était un cryptologue averti et il existait une méthode qu'il pratiquait plus volontiers que d'autres. S'il avait percé le mystère du cryptogramme comme j'en étais arrivé à le croire, c'était probablement ce procédé qu'il avait utilisé. La méthode qu'il employait portait encore son nom, on l'appelait codage de Cardan.

J'arrachai une feuille du journal et m'appliquai à la perforer comme le rideau parsemé d'accrocs. Le masque que je fabriquais avait le nom de notre homme, c'était une grille de Cardan. Son principe consistait à lire un texte à travers un masque occultant un grand nombre de lettres, de façon à ce que les mots secrets soient les seuls à surgir à la lumière. On pouvait difficilement imaginer plus simple à déchiffrer mais encore fallait-il en connaître la clef. Il ne suffisait pas de perforer une feuille de papier au hasard de son inspiration, les trous devaient être agencés selon une combinaison secrète. Parmi les milliards de possibilités, une seule était bonne, ce qui rendait sa découverte improbable.

La seule façon de déchiffrer le cryptogramme de l'Apocalypse de Trinity et de m'ouvrir la voie des nombres noirs était donc de savoir quelles encoches devaient être découpées dans le masque, cela m'avait sauté aux yeux en apercevant le paysage à travers une entaille du rideau. Je n'en avais pas conscience quand nous avions visité le cimetière de Mortlake mais il ne pouvait en être autrement.

L'emplacement de la tombe présumée de John Dee était secret car la clef de l'Apocalypse de Trinity y était conservée. Le texte de la cinquante-huitième page n'avait pas été gravé sans raison sur la pierre tombale au nom d'Ellis Moth. J'avais constaté qu'il n'y avait qu'une seule différence entre l'original et sa reproduction, un symbole qui pouvait passer inaperçu dans la mesure où il s'agissait d'un signe religieux. Pourtant cet emblème était la clef. Le masque de Cardan devait être perforé de la croix gravée dans la pierre telle qu'elle apparaissait sur la tombe de John Dee. Malgré mes efforts pour découper la feuille de journal le long des pliures que j'avais marquées du bout de mes ongles, le contour des trous restait irrégulier. Le papier était de mauvaise qualité, il se désagrégeait et se déchirait. Le résultat était grossier mais l'écartement des trous était à l'échelle de la croix dessinée sur la couverture et de celle du cimetière, si bien qu'en ajustant la position du masque sur la page de l'extrait de Mortlake son extrémité supérieure laissa apparaître le chiffre romain X tandis que la lettre I figurait aux trois autres sommets. XIII était bien le nombre qui devait être lu à cet endroit, les encoches étaient donc positionnées correctement. Il ne restait plus qu'à voir ce que le procédé donnerait sur une autre page. Je fis tourner les feuilles à rebours et recouvris les premiers versets du masque dont j'ajustai la position. Quatre caractères apparurent au sommet de la croix. Les quatre symboles étaient encore des chiffres romains. Ils composaient le nombre XXII. Ce constat confirmait qu'après être resté longtemps hermétique à l'évidence je m'apprêtais à découvrir un secret que Cardan avait été le premier à percer, près de quatre siècles avant moi. Il était possible que ce mystère ait gardé le nom du mathématicien et qu'il soit resté la propriété des Apôtres. Ce qui signifiait que le secret contenu dans les pages de l'Apocalypse de Trinity n'était peut-être rien d'autre que la conjecture des nombres noirs. Cette perspective redoubla mon angoisse.

Je levai les yeux au-dessus de la banquette avant. Les deux passagers qui avaient embarqué avec moi à New York étaient descendus à Worcester, mais un homme coiffé d'un chapeau était monté à Hartford et un autre l'avait rejoint par le sas de transit entre les wagons. Ils somnolaient. Mes mains étaient moites et mes doigts adhéraient aux feuilles que je faisais tourner une à une. Il devint vite évident que les chiffres romains qui apparaissaient à travers la croix cryptaient un diagramme d'hérédité dont la complexité était beaucoup trop grande pour que j'aie eu la moindre chance de le découvrir au hasard. Le problème avait vingt-deux inconnues, ce qui signifiait qu'il y avait vingt-deux nombres noirs, car j'étais désormais convaincu que cette figure n'était autre que le schéma d'hérédité de la conjecture de Cardan. J'en avais dessiné les traits sur un bout de papier jusqu'à ce

que le résultat du décryptage se trouve enfin révélé sous mes yeux.

J'avais donc fini par percer le mystère de l'Apocalypse de Trinity le diagramme de la conjecture de Cardan était mis au jour et j'en ressentais un profond désarroi. D'après le peu que j'avais réussi à apprendre de la bouche de Flescher, je m'attendais à une figure qui ait un sens symbolique, mais sa signification m'échappait.

Je parcourus l'Apocalypse de Trinity à sa recherche quand un détail de la cinquante-huitième page me fit tressaillir. Je dus me redresser dans le fauteuil en tenant les accoudoirs et plaquer ma nuque contre l'appui-tête pour prendre du recul et mesurer le bien-fondé de la sinistre vérité qui s'imposait à moi.

Je venais de parcourir le passage gravé dans la pierre tombale de Mortlake et le discours de Prescott m'était revenu en mémoire. La croix gravée sur la tombe m'avait servi de grille de Cardan mais j'avais négligé le sens des mots inscrits en son centre. Le verset disait : « *Ils pourront disposer de l'arbre de vie et pénétrer dans la cité par les portes.* » '« arbre de vie » faisait référence à la kabbale. Il s'agissait d'un schéma dont tous les livres de la tradition juive faisaient le portrait. C'était le diagramme qui liait les dix sefirot – *Kether, Chokmah, Binah, Chesed, Geburah, Tiphareth, Netzah, Hod, Yesod, Malkuth* – par vingt-deux bras constitués des lettres de l'alphabet hébreu, c'est-à-dire le schéma primordial de la kabbale. D'après le verset qui lui correspondait dans l'Apocalypse de saint Jean, il s'agissait ni plus ni moins de la clef pour entrer dans la Cité de Dieu. Même si le dessin que j'avais tracé sur mon bout de papier pouvait paraître différent, sa structure était en tout point identique : le diagramme d'hérédité de la conjecture de Cardan n'était autre que le schéma des sefirot, la figure fondamentale de la kabbale.

Il existait donc vingt-deux nombres noirs et leur place était sur l'arbre de vie. C'était un mystère dont je n'étais pas certain qu'il doive jamais être révélé mais cela n'avait pas empêché les Apôtres de tout faire pour s'en emparer. S'ils résolvaient le problème d'hérédité des sefirot et qu'ils plaçaient les nombres noirs dans leur diagramme, cela risquait d'avoir des conséquences dont je ne pouvais mesurer l'étendue.

La conjecture de Cardan ne devait pas être résolue. Mais la spirale des événements m'attirait en son vortex et, que ce soit la vie ou la mort qui m'y attende, les chaînes de mon destin étaient désormais scellées aux nombres noirs.

XXIII

Le train arriva à la gare de Boston avant l'aube. J'attendis que tous les passagers soient descendus pour quitter le wagon et prendre la direction de la salle des voyageurs où je patientai dans un coin, avant d'aller m'asseoir dans l'autocar à destination de Cape Cod. Le bus arriva à son terminus à 8 h 30 et je mis pour la première fois les pieds à Provincetown.

Il y avait du vent et, après la nuit que je venais de passer, le fait de sentir l'air marin remplir mes poumons me donnait l'impression de revivre. Je savais pourtant que ce n'était qu'un sursis. Ma première priorité fut de trouver un endroit où me cacher. La saison touristique n'avait pas encore commencé sur la presqu'île, la plupart des bungalows étaient vides, je pus choisir une villa de location isolée dans le catalogue d'une agence immobilière.

Point Street. Numéro 10. Une maison campée au milieu d'un grand jardin de sable entouré de palissades, à une rue de l'océan, derrière la promenade du bord de mer. L'agent immobilier me fit visiter les deux étages et repartis dans son cabriolet décapotable. Je ne pris pas la peine d'ouvrir les volets ni de déballer mes affaires. Je refermai juste la porte à clef derrière lui et éjectai les coussins du canapé pour m'effondrer dans ce décor insipide de vacances en famille. Je n'avais pas fermé l'œil de la nuit, j'étais au bout du rouleau. Je dormis jusqu'en fin d'après-midi d'un sommeil rempli d'un inextricable chaos arithmétique. Il fut ensuite temps de faire des courses afin de ramener au bungalow de quoi subsister quelques jours. De la nourriture en sachets, une boîte de thé, des canettes de soda, des cahiers, des crayons et une pelle pour faire des châteaux de sable. J'attendis que la nuit tombe pour ressortir avec le jouet en plastique et creuser un trou dans le jardin, à l'arrière de la maison. J'avais longuement réfléchi à ce qu'il fallait faire du médaillon de Prescott. Je devais à tout prix éviter qu'il ne tombe entre de mauvaises mains et la seule façon de m'en assurer était de m'en séparer. Il me fallut plus d'une heure, à creuser au clair de lune, avant d'estimer que le trou était assez profond. Je détachai alors le médaillon de mon cou et le

mis dans une boîte de thé. Le sceau tinta contre l'aluminium, la chaîne se replia sur elle-même et le nombre 676 gravé au dos du pendentif disparut sous le couvercle. Le médaillon carillonna encore dans la boîte jusqu'à ce qu'il se trouve immobilisé au fond du trou. Je déposai la pelle à côté et commençai à repousser le monticule de grains extraits du sol. La boîte et le jouet sombrèrent sous l'avalanche de sable. Le trou fut vite rebouché et le trop-plein étalé de façon à ce qu'il ne subsiste aucun indice de l'endroit où j'avais enfoui le médaillon.

Je fis ensuite le tour de la maison pour vérifier que personne ne m'avait espionné. De retour sur la terrasse, à l'avant de la maison, je m'assis en haut des marches du perron pour vider mes chaussures du sable qui s'y était accumulé. Il était l'heure passée et je savais que les nombres noirs ne me concéderaient qu'un sommeil superficiel.

On sonna au portail le lendemain à 9 h 30. J'étais encore couché, à me débattre contre les figures arithmétiques qui m'avaient harcelé toute la nuit lorsque la sonnette me fit sursauter. Je n'avais pas la moindre idée de l'identité des visiteurs. La seule chose rassurante, c'était que les Apôtres ne se seraient pas donnés cette peine. Je m'approchai d'une fenêtre pour jeter un coup d'œil à travers les volets et voir à qui j'avais affaire.

Une voiture de police était garée devant la palissade. Je ne voyais pas ce qu'ils pouvaient me vouloir mais ce n'était certainement qu'une broutille. Peut-être une façon d'informer les nouveaux venus des règlements municipaux ou une opération de routine. Je ne risquais pas grand-chose, d'autant que personne ne connaissait ma véritable identité à Provincetown et, si je refusais d'ouvrir, il était probable qu'ils reviendraient. Je mis un polo et descendis au rez-de-chaussée. Les silhouettes de deux agents apparurent à contre-jour.

— Bonjour monsieur, police du comté de Barnstable, nous procédons à un contrôle d'identité. Pouvez-vous décliner votre nom et date de naissance, s'il vous plaît ?

— Donald Hardgrove, répondis-je avant de donner de mémoire la date inscrite sur le faux passeport.

— Vous avez vos papiers ?

— Bien sûr. Je vais les chercher.

— Nous vous suivons, dit l'agent.

Ils pénétrèrent derrière moi dans la pénombre du bungalow.

— Êtes-vous seul dans la maison ? demanda l'autre policier.

— Oui. Mes affaires sont en haut – je fis signe que je devais monter à l'étage.

Les deux hommes m'emboîtèrent le pas jusque dans la chambre où j'avais dormi. Mes papiers se trouvaient dans mon sac. J'allumai la lumière, sortis le portefeuille que m'avait fourni Prescott et tendis le

passoport. L'un des deux flics l'examina.

— Monsieur Hardgrove, dit l'agent après avoir inspecté le livret. Vous n'avez pas votre carte d'identité ?

— Non, j'ai oublié de la prendre en partant, le passeport ne suffit pas ?

— Si, ça ira, dit l'autre policier. On n'a pas l'habitude de voir des touristes débarquer sans voiture ni réservation en milieu de semaine. Ça a intrigué certaines personnes.

— Je suppose que c'est l'agent immobilier qui vous a prévenus ?

— Peu importe de qui il s'agit. Attendez-vous du monde ? demanda-t-il en me rendant le passeport.

— Non.

— Vous êtes blessé, on dirait.

Il avait entrevu la marque noire dans ma main.

— C'est une vieille brûlure. La cicatrice ne veut pas disparaître.

— Bon, eh bien, on va vous laisser.

Ils quittèrent la maison sans poser plus de questions et je m'aperçus en les regardant s'éloigner que j'avais la gorge sèche et les mains moites.

Je pouvais rendre grâces aux papiers que Prescott nous avait procurés à Londres, le passeport m'avait sauvé la mise. Il ne me restait plus qu'à me tenir tranquille pour me faire définitivement oublier des autorités.

Je me remis au travail et les mathématiques prirent peu à peu le pas sur mes spéculations au sujet des policiers. La conjecture de Cardan ressemblait à un gouffre semblable aux problèmes de Riemann, de Goldbach ou de Legendre, un trou sans fin dans lequel on ne voit que du vide. Mon maître avait consacré sa vie à ouvrir une brèche au cœur des abysses de la théorie des nombres et il avait fallu son génie, au sommet de connaissances mathématiques accumulées depuis des siècles, pour trouver comment sonder ces puits dont on ne peut imaginer le fond. Il avait jeté une corde dans l'abîme, un fil tendu au-delà de ce que l'homme n'a jamais pu découvrir, une prouesse qui lui avait valu la reconnaissance des mathématiciens du monde entier mais qu'il avait fini par payer de sa vie. Il n'avait pas idée de ce que pouvaient dissimuler les profondeurs obscures de la théorie des nombres et, quel que soit ce qui attendait au fond du gouffre, mon destin était d'y descendre à mon tour, de me suspendre à la corde dont les brins se tissaient au fil de mon écriture frénétique. Les chiffres et symboles s'amoncelaient sur les feuilles blanches des cahiers bon marché que j'avais ramenés de Provincetown. Je noircis des centaines de pages de calculs, jusqu'à découvrir des solutions partielles que des contradictions théoriques rendaient stériles.

La solution complète, s'il en existait une, ne pouvait se composer que de nombres plus grands, régis par les lois mathématiques esquissées au rythme des lemmes et théorèmes que je griffonnais en toute hâte. Il s'agissait d'une théorie qu'il m'avait trop tardé de connaître pour ne pas m'empresser de la découvrir. Sa structure se présentait désormais sous mes yeux comme une architecture familière, un labyrinthe que j'aurais traversé à maintes reprises sans pouvoir dire quand ni comment, et dans lequel je courais maintenant sans relâche, à la recherche des vingt-deux inconnues qui devaient être placées dans l'arbre de vie. En dépit de mes progrès, l'assemblage des nombres noirs et du schéma primordial de la kabbale composait une clef qui ouvrait sur quelque chose d'encore trop obscur pour que je puisse en discerner la nature.

Plusieurs jours s'écoulèrent. Ma principale sortie eut pour objectif d'acheter une voiture d'occasion et je revins une fin d'après-midi au volant d'une Chevrolet que je garai le long de la plage, à l'arrière du bungalow. Le reste du temps, j'étais enfermé à double tour dans la maison, les fenêtres bouclées et les volets tirés. Seule une lampe de chevet restait allumée au-dessus du plan de travail recouvert de brouillons. Je n'arrêtais de travailler que pour dormir, le temps d'une sieste agitée, avant de revenir m'asseoir au bureau improvisé. J'y demeurais de jour comme de nuit, si bien que je finis par perdre la notion du temps. Je m'aperçus que l'heure m'avait une nouvelle fois échappé quand, par un matin de fin de semaine, je crus entendre un bruit de moteur et une portière claquer. Je quittai le bureau pour me poster à la fenêtre. Le jour se levait sous un ciel maussade et la rue était déserte. Je n'entendais plus que des giboulées sur le toit et des rafales de vent qui avaient pu tromper mon oreille, mais je préférais en avoir le cœur net en inspectant l'autre côté de la maison. L'une des chambres d'enfant donnait sur l'arrière du jardin. Après avoir traversé l'étage, je me tins debout derrière la vitre, à guetter entre les dunes de sable et les palissades. Je ne vis rien de plus que le dos de la première rangée de maisons qui faisait face à l'océan. La Chevrolet était garée derrière, sur Commercial Street.

Il en aurait fallu davantage pour me rassurer mais je me remis au travail en tendant l'oreille. Mon répit dura dix minutes avant que le plancher de la terrasse ne commence à grincer. Le vent faisait claquer les volets en sifflant le long de la façade mais ce bruit avait une autre origine. Je bondis à la fenêtre pour surveiller le palier entre la balustrade et le mur. Le peu que j'en vis sous le surplomb de l'étage ne m'aurait pas inquiété si de nombreuses traces de pas n'avaient creusé le chemin qui allait du portail à l'entrée. Plusieurs personnes avaient traversé le jardin et la terrasse continuait à grincer en contrebas. Je

n'avais pas l'intention de descendre au rez-de-chaussée pour regarder à travers les volets. J'attrapai mon sac, y enfournai les papiers qui me tombèrent sous la main et saisis les clefs de voiture. Je traversais le couloir de l'étage quand quelqu'un se mit à tambouriner à la porte du bungalow.

— Police ! Ouvrez tout de suite, sur ordre du shérif de Barnstable.

Je courus dans la petite chambre au fond du couloir, ouvris la fenêtre dans la précipitation et repoussai les volets. Le vent s'engouffra dans la pièce et la pluie commença à tomber sur la moquette. Un agent de police surveillait le dos de la maison, il se tenait contre la façade pour éviter de se mouiller. Il entendit les volets claquer dans le vent et leva la tête. Je finissais d'enjamber la fenêtre qui donnait sur le toit de la remise lorsqu'il s'écarta du bungalow en dégainant.

— Vous êtes en état d'arrestation ! aboya-t-il.

Je réussis ma réception sur la tôle ruisselante. La palissade de l'arrière du jardin se trouvait à portée, il suffisait d'un saut, mais le policier était à moins de cinq yards et il me tenait en joue.

— Les mains en l'air ! hurla-t-il.

La pluie lui dégoulinait sur le front. La liberté me tendait les bras mais j'avais plus de chances de me faire trouser la peau que d'arriver sain et sauf jusqu'à Commercial Street. Un autre policier arriva en courant à l'angle de la maison, il dégaina son pistolet à son tour et je crus que j'allais concourir à une séance de tir aux pigeons. « Putain de merde ! » dis-je dans mon for intérieur : je n'avais pas d'autre choix que de lever les bras. — Jetez votre sac et descendez, dit le policier détrempé. Un troisième agent se présenta à la fenêtre grande ouverte à l'étage, à croire que l'escouade de la police de Provincetown était réunie au grand complet pour me regarder descendre de mon perchoir en essayant de préserver le peu de dignité qui me restait. Ils me firent ensuite écarter les jambes contre le mur pour une fouille rapprochée. Ils déballèrent mes papiers en plein milieu du jardin, sous la pluie. Le premier policier qui m'avait interpellé me passa les menottes et me lut mes droits, puis ils m'emmenèrent dans une voiture de patrouille arrêtée devant le bungalow.

On me laissa sortir de cellule pour le coup de téléphone auquel j'avais droit. Je me refusais d'appeler Susan, je lui avais déjà fait assez de mal. J'eus seulement le répondeur d'un avocat de Boston. Il enregistra mon message comme une bouteille jetée à la mer, et quand mon crédit d'1 dollar

Un cortège de voitures arriva un peu plus tard sur le parking : une immense limousine devancée par deux Buick et suivie d'un fourgon. Les deux flics les regardèrent se garer sans bouger. Ils étaient très nerveux. Des hommes de main, reconnaissables à leurs costumes sobres et impeccables, descendirent de la Buick. L'un d'eux s'avança

vers nous, le flic de gauche baissa sa vitre. Le nouvel arrivant pencha la tête devant l'ouverture et glissa : — On prend livraison.

Puis il se redressa et les deux policiers sortirent en même temps de la Dodge. Le plus âgé passa à l'arrière pour me déloger de l'habitable tandis qu'un troisième type descendait à son tour de la Buick. Il n'était pas en costume comme les autres, sa tenue était proche de la mienne et nos corpulences identiques. Dès que je fus dehors, l'un des molosses inspecta ma main droite. Il vit la tache noire et fit signe aux policiers de m'enlever les menottes. Puis ils me poussèrent dans la lumière des phares de la fourgonnette et m'obligèrent à m'allonger sur le sol. Je fis ce qu'ils demandaient en peinant à distinguer ce qui se tramait derrière. Les flics semblaient mettre les bracelets au type habillé en civil. Ils reçurent aussi deux enveloppes et remontèrent dans la Dodge avec le passager qui m'avait été substitué. Les phares s'allumèrent, la voiture recula et repartit dans les marais.

Il ne restait plus que la berline qui attendait avant mon arrivée et les quatre véhicules du cortège. La patrouille était définitivement hors de vue quand j'aperçus sous le bas de caisse de la Pontiac une paire de chaussures et une canne qui en descendaient. L'éclopé prit la direction de la voiture de luxe garée à l'écart. Ses passagers avaient préféré surveiller de loin les opérations en attendant le départ des flics.

Le boiteux arriva près de la limousine. Je ne le voyais que de dos mais j'avais reconnu sa démarche. Le chauffeur sortit pour lui tenir la porte et la refermer derrière lui. Les hommes de main qui me tenaient en respect attendirent au-dessus de moi, les jambes campées dans les phares du van. Nous surplombions de peu la surface du lac, les lumières d'un hameau se dessinaient sur la rive opposée. Le terrain était humide, je commençais à avoir froid et les aspérités du sol s'enfonçaient dans mes côtes. Quand le chauffeur de la limousine ressortit, les deux gardes m'ordonnèrent de me lever. Ils m'escortèrent jusqu'au carrosse et me fouillèrent. Les consignes de sécurité étaient strictes et les gardes du corps n'avaient pas l'air de les prendre à la légère. Ils s'assurèrent que rien sur moi ne pouvait servir d'arme et me forcèrent à entrer dans la voiture. L'habitable était à peine assez éclairé pour me permettre de distinguer le Pr Flescher. C'était lui qui était sorti de la Pontiac en boitant. Trois hommes l'entouraient, le plus âgé était assis à droite, à bonne distance de moi. Je le reconnaissais pour l'avoir vu de nombreuses fois, en photo ou à la télévision. C'était le révérend Bob Fulton, le prédicateur à qui Prescott attribuait la direction des Apôtres en Amérique.

Les ombres qui se dessinaient sur son visage lui donnaient un air inquisiteur. Il se pencha à l'oreille de Flescher qui s'empressa de répondre.

— C'est bien lui.

Les sourcils noirs du révérend s'abaissèrent et il se tourna vers moi. Son regard ne contenait aucune trace de la miséricorde qui avait fait la richesse de son église.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, dit Fulton en me dévisageant. L'inverse est peut-être aussi vrai, à moins que vous ne vous intéressiez qu'à la science et aux mathématiques...

— Pas la peine de vous fatiguer, je sais qui vous êtes. Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Faire votre connaissance, j'espère que vous n'y verrez pas d'inconvénient. J'ai une bonne nouvelle pour vous, je me suis arrangé pour vous épargner la prison – il se frotta les mains. On dirait que ça ne vous fait pas plaisir.

— Si ce sont des remerciements que vous attendez, j'ai peur que vous perdiez votre temps.

— J'attends seulement que vous vous montriez coopératif. Si vous répondez à mes questions, il se pourrait même que nous finissions bons amis, dit-il en m'adressant un sourire.

— Et si je ne partage pas votre conception de l'amitié ?

— Je vous déconseille de refuser la main que je vous tends. Le Pr Mordell m'a prévenu que vous étiez plutôt du genre obstiné mais si vous persistez, vous risquez de vous en mordre les doigts.

— C'est donc ça votre conception de la compassion. J'ai déjà entendu vos sermons...

— Je réserve ma pitié pour ceux qui la méritent, ce qui n'est probablement pas votre cas. Mais je ne demande qu'à me laisser convaincre du contraire. Croyez-vous en Dieu, monsieur P. ?

— Pourquoi cette question ?

— Parce que je me soucie du salut de votre âme. Les Saintes Écritures parlent de ce qui est apparu sur votre peau. Une tache noire. Ce n'est pas donné à tout le monde d'en avoir une au creux de la main droite.

— Alors, c'est ça qui vous intéresse ?

— Taisez-vous, P., dit Flescher.

— La Sainte Bible apprend à ceux qui savent la lire que rien de grand ne peut arriver en ce bas monde sans être annoncé par un signe. Depuis que je sais que vous avez cette marque dans la main, je suis impatient de la voir. Il ne tient plus qu'à vous de bien vouloir me la montrer, dit Fulton. J'étais hérisé à l'idée de me conformer à ses ordres mais ses hommes pouvaient me forcer à obéir.

Je tendis le poing au centre de l'habitable avec le sentiment de me renier. J'en avais la chair de poule. Je pris une bouffée d'air pour tourner l'intérieur de mon poignet vers le haut. Mes doigts refermés sur ma paume se retrouvèrent éclairés par le plafonnier. J'ouvris alors

la main et le rond noir apparut au milieu de ma peau blanche. La marque était offerte aux yeux de Fulton tandis qu'une lueur machiavélique illuminait son regard. Je compris au redressement de sa tête qu'il en avait assez vu, je ne me fis pas prier pour ramener mon poing fermé contre ma hanche.

— Bien, dit-il d'un ton gorgé de satisfaction. Vous vous doutez qu'il n'y a pas que ça, mon ami. Le Pr Flescher m'a prévenu que vous connaissez l'existence des nombres noirs. Je présume que c'est David Prescott qui vous en a parlé. Je crains que vous ne soyez au courant de beaucoup trop de choses maintenant. Prescott vous a fait des aveux et je fais confiance à votre mémoire pour vous rappeler ses confidences dans les moindres détails.

Ses paroles étaient aussi vénéneuses que du poison mais j'étais forcé de les entendre.

— Il n'a jamais rien dit qui puisse vous intéresser.

— C'est à moi d'en juger. Vous n'êtes pas naïf au point de croire qu'il œuvrait seulement pour votre bien. Il est évident qu'il travaillait pour d'autres gens.

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Frank Bishop nous a dit que vous l'aviez vu, n'essayez pas de me faire croire que vous n'êtes au courant de rien. En participant à la destruction des carnets, vous serviez les intérêts de la Société Angélique.

— J'ignore de quoi vous parlez.

— Les trois sociétés jumelles : l'AA, le Brouillard et la Voarchadumia. Ça ne vous dit toujours rien ?

J'avais déjà lu ce dernier mot. *Voarchadumia* était le titre d'un ouvrage d'alchimie publié à Venise par un dénommé Panthéus, mais ce nom avait aussi désigné une société secrète vénitienne au XVe ou XVIe siècle.

— Vous en avez déjà entendu parler... murmura-t-il comme s'il lisait dans mes yeux.

— Pourquoi poser des questions si vous connaissez les réponses ?

Les première et dernière lettres du mot « Voarchadumia » étaient exactement celles qui composaient l'hexagramme du médaillon de Prescott. À moins que le symbole ait été formé de deux A l'un en face de l'autre.

— C'est à leurs ordres que Prescott obéissait. Ce qui m'intéresse, c'est le rôle qu'il jouait dans leur organisation et qui sont les autres membres. Je sais que vous avez bénéficié de leur logistique pour quitter l'Angleterre. Le passeport que vous avez utilisé vient du consulat américain à Venise.

— Même si je savais quelque chose, je ne vous dirais rien. Je ne pouvais m'empêcher de repenser à la chaîne que j'avais enterrée à

Cape Cod. Sa découverte aurait permis à Fulton et à ses hommes de démanteler ce à quoi Prescott était attaché.

— Tant pis si vous préférez vous taire pour l'instant, vous verrez ça d'un meilleur œil quand nous en reparlerons.

— Ça m'étonnerait.

— Ne soyez pas si sûr de vous. Avec la marque que vous avez dans la main, vous devriez envisager notre collaboration sous un angle plus fraternel. Vous n'avez pas idée de la chance qui vous sera bientôt offerte.

XXIV

Le voyage dura une journée avant qu'on ne m'enlève le bandeau qui me masquait les yeux. La salle où j'avais échoué était délabrée. Les murs portaient des traces de croix. Quelques symboles religieux y étaient restés accrochés, vestiges d'une époque où le bâtiment avait servi de dispensaire ou de couvent.

D'après le silence qui avait accompagné ma sortie de la voiture, nous n'étions pas en ville. Et la chaleur semblait indiquer un État du Sud. Les fenêtres condamnées m'empêchèrent d'en savoir plus.

On m'obligea à enlever mes vêtements pour revêtir un uniforme en lin. Puis nous descendîmes un vieil escalier en pierre jusqu'au dernier sous-sol. Il y régnait une forte odeur de salpêtre et de moisissure. Les geôliers m'escortèrent au fond d'un corridor où ils ouvrirent la porte d'une cellule. Ils m'enfermèrent dans ce trou à rats et le raclement de leurs pas disparut de l'autre côté. Je n'entendais plus que le froissement du lin et le sifflement de ma respiration. La cellule était austère. Une paille retenue à l'horizontale par deux chaînes scellées dans la pierre, une couverture pliée sur le matelas, un pot de chambre. Je m'assis sur la banquette en me tenant la tête et mon regard se perdit dans la contemplation des chiffres qui suintaient à travers les murs. Maintenant que je me retrouvais seul, les nombres s'invitaient dans le cachot pour s'abreuver de mon désespoir.

De nombreuses heures s'écoulèrent ainsi, jusqu'à ce que des gonds grincent au loin dans les sous-sols. Quelqu'un descendait les escaliers et ses pas s'enfoncèrent lentement dans le couloir. La porte s'ouvrit sur un colosse défiguré. Ses bras étaient plus gros que mes cuisses. Il tenait dans une main un plateau qu'il déposa sur le sol. — Je vais rester combien de temps ici ? demandai-je. Je répétais ma question sans qu'il m'adresse un regard et il retourna d'où il était venu en emportant le pot de chambre dont l'odeur d'urine imprégnait déjà le cachot. Il avait apporté une bouillie repoussante avec des couverts en plastique et une bouteille d'eau. Le goût de la charpie était infâme mais je me vis essayer d'en manger un peu, en manquant à chaque bouchée de tout recracher. Je remis ensuite la gamelle sur le plateau

et gardai les couverts. La fourchette n'était peut-être pas assez dure mais je pouvais faire un essai.

Je la pris par le manche et écrasai l'un de ses pics contre le mur. La pointe laissa une infime trace blanche. La marque était à peine visible mais il suffisait de s'approcher pour la voir. Je brisai ensuite le pic central et refis une tentative. Le trait était grossier et l'arête en plastique s'émousait. Elle finit par se casser mais la trace gravée sur le mur était lisible. Je remis les couverts sur le plateau en dissimulant la partie de l'outil mutilé dans les restes de bouillie. Cette pointe pouvait me servir de stylet et les repas qui suivirent me fournirent d'autres instruments dont je me débarrassais dès qu'ils avaient perdu leur usage.

La calligraphie primitive des symboles mathématiques que je gravai sur la pierre se raffina au fil des jours et des nuits passés sans autre compagnie que les nombres. Les Apôtres m'avaient mis hors d'état de nuire mais ils n'imaginaient pas que je poursuivais la quête des nombres noirs. Je passais des heures immergé dans un état second, sous une pluie de chiffres qui s'écoulait sans que j'en garde la mémoire et, lorsque l'orage était interrompu par les bruits de pas d'un geôlier, je constatais qu'un nouveau barreau avait été ajouté à l'échafaudage gravé sur le mur. Je descendais toujours plus profond dans le gouffre numérique de la conjecture de Cardan et la paroi de l'abîme se dévoilait sous mes yeux. La peur engendrée par ce qui m'attendait au fond aurait dû me dissuader de continuer mais les nombres noirs me tenaient sous leur emprise. J'étais à bout de force et la folie me gagnait irrémédiablement, une décrépitude rythmée par les regards qui me scrutaient à travers le judas. Les geôliers observaient ma silhouette de plus en plus malingre, mon corps blotti dans l'obscurité et le reflet de la lucarne dans mes yeux grands ouverts. Rien ne leur permettait de se douter de la prolifération des symboles mathématiques qui s'amoncelaient sur les parois de la cellule. La toile de la théorie des nombres noirs se tissait à leur insu.

Les semaines passèrent sans que l'humiliation de pisser et déféquer dans un pot de chambre me soit jamais épargnée. Le manque de sommeil, de nourriture et d'hygiène avait fini par faire de moi une loque humaine. Ma vie était suspendue au bon vouloir des Apôtres et je n'en avais que faire. Tout le temps que je passai à croupir dans le cachot fut consacré aux nombres noirs et, après une trentaine de jours à souffrir de démangeaisons numériques sans précédent, les geôliers me firent sortir pour la première fois de cellule.

Ils m'emmenèrent à l'étage. Mes jambes suffisaient à peine à me porter, mes bras étaient exsangues et, quand leurs mains me lâchèrent, je m'effondrai sur le carrelage d'une salle commune. Les deux gardiens me forcèrent ensuite à quitter mes vêtements nauséabonds pour

m'administrer une douche glacée. Je criai. La froideur et la violence du jet m'extirpèrent de l'accablement qui me consumait. Mes yeux se portèrent sur la paume de ma main droite. La tache noire n'avait pas disparu. Elle resplendissait. Je n'avais pas oublié ce qu'elle faisait de moi. J'ignorais par quel maléfice elle était apparue sur ma peau mais ma déchéance ne pouvait avoir qu'un seul sens. J'étais maudit. Ils me jetèrent un pantalon propre et m'obligèrent à raser la barbe qui recouvrait mon visage. Je me voyais dans le miroir, je n'étais plus que l'ombre de moi-même. Puis ils me ramenèrent dans la cellule dont le sol avait été nettoyé à grande eau. L'explication de ce soudain sursaut d'hygiène ne se fit pas attendre. Le couloir résonna de bruits de pas plus nombreux qu'à l'accoutumée. J'avais de la visite. Au moins trois ou quatre hommes marchaient dans le corridor et les bribes de leur conversation laissaient présumer qu'une personne importante les accompagnait. J'entendais sa voix, et j'eus d'autant moins de mal à la reconnaître qu'il se faisait appeler révérend.

— Cela fait une semaine qu'il ne mange presque rien, c'est surtout sa santé mentale qui s'est dégradée, lui répondait l'un des geôliers.

— Il doit nous entendre, ajouta quelqu'un d'autre.

Le judas s'ouvrit. Du rectangle de figure qui apparut au travers, je ne vis que des yeux entourés d'un vêtement à la couleur pâle. L'homme portait une cagoule. Il vérifia que j'étais allongé sur la paillasse avant de reculer son visage. Puis il décrocha les verrous et poussa la porte. Trois silhouettes blanches entrèrent dans la cellule. Ils avaient revêtu pour l'occasion une tenue d'apparat qui semblait telle que David Prescott l'avait décrite dans son récit de la nuit de la Saint-Jean : une grande toge blanche couverte d'une cagoule en pointe, percée de deux trous à travers lesquels je voyais leurs yeux noirs. Le supplice qui avait été réservé au père Burrel me revint en mémoire. On l'avait brûlé vif. L'autre prisonnier avait été offert en pâture à une nuée d'insectes.

Les deux premières silhouettes m'encadrèrent. Je crus qu'ils voulaient m'emmener mais ils m'obligèrent à m'agenouiller, tandis que le troisième homme restait à distance. Je suivis son regard jusqu'à la porte. Deux nouveaux individus avaient fait leur entrée, dont l'un à visage découvert. C'était le révérend Bob Fulton.

— Je tiens toujours mes promesses. Quand je vous disais qu'on se reverrait... Avez-vous eu le temps de réfléchir à ce que je vous ai dit ?

— Vous n'avez pas encore saisi que je ne sais rien.

— C'est vous qui n'avez pas compris la vacuité de votre obstination, dit Fulton. De toute façon, vous verrez bientôt les choses autrement et vous me supplierez de vous entendre...

— Qu'est-ce que vous allez me faire ?

— Commencez par vous demander pourquoi vous avez cette

marque dans la main et vous ne serez pas loin d'avoir la réponse.

— Vous croyez que je vous ai attendu pour me poser la question ? Si c'est un signe, vous devez tout faire pour arrêter ce qui se prépare.

— Alors que nous espérons son arrivée depuis des siècles ! Je suis désolé de vous décevoir mais vous serez aux premières loges.

— Que va-t-il se passer ?

— Ce pour quoi le destin vous a désigné. Je vous invite à soulager votre conscience. Je peux vous confesser, à moins que vous préfériez vous retrouver seul devant Dieu et faire vous-même acte de pénitence.

— Alors vous allez me tuer !

— Votre vision des choses est trop limitée. La vie ou la mort, le choix ne se réduit pas toujours à ces deux alternatives. Imaginez par exemple qu'après avoir été l'esclave de votre âme, votre corps trouve un autre maître...

— Si une partie de moi devait se soumettre à quelqu'un, je peux vous garantir que ce ne serait pas à vous.

— C'est ce que nous verrons.

— Si c'est pour ça que vous voulez que je me confesse, vous pouvez aller vous faire foutre !

Les hommes qui entouraient Fulton s'apprêtèrent à me punir de mon insolence mais il les retint d'un geste de la main.

— Vous regretterez votre impudence, dit-il.

— C'est vous qui regretterez vos mensonges ! Tout le mal que vous avez fait se retournera bientôt contre vous.

— Dieu sera là pour en juger, mais c'est pour vous que je m'inquiéterais à votre place. Dites-vous bien que la prochaine fois que nous nous reverrons, vous ne serez plus le même.

Il tourna les talons sans se départir du sourire sardonique qui illuminait son visage.

— Allez au diable ! dis-je en essayant de me relever pour le rattraper, mais les geôliers n'eurent aucun mal à me clouer au sol.

Bob Fulton était encore à portée de voix.

— Vous me suivrez en enfer ! hurlai-je à nouveau. Vous serez damnés, tous autant que vous êtes !

L'un des hommes encapuchonnés m'envoya un coup de genou dans les côtes qui me fit m'effondrer sur le flanc et ils sortirent de la cellule en ignorant les monceaux d'insultes que ma voix chancelante déversa sur leur compte.

Fulton avait laissé entendre que je devais me préparer à quelque chose de pire que la mort. Combien de temps me restait-il ? Certainement pas plus de quelques heures et il n'était pas certain que cela suffirait pour en finir avec les nombres noirs. La tâche aurait été impossible si des milliers de formules arithmétiques n'avaient tapissé les murs du cachot. La théorie de la conjecture de Cardan recouvrait

désormais les quatre parois de la cellule jusqu'à la hauteur où j'avais pu me hisser. La moindre pierre en était recouverte. Les Apôtres l'ignoraient alors que c'était tout l'écheveau de la théorie des nombres noirs que mon écriture souffreteuse avait assemblé sur les cloisons de ma prison. La route des vingt-deux nombres noirs se dressait sur les murs. Les Apôtres de leur côté et moi du mien étions prêts à mettre en œuvre ce que Dieu semblait avoir fait pour ne jamais être défait et, d'une façon qui m'était encore inconnue, la marque noire dans le creux de ma main en était peut-être le signe annonciateur. Tout cela n'avait néanmoins plus d'importance à mes yeux. De l'abîme, j'approchais des confins sans discerner la nature profonde de ce qui pouvait s'y trouver. Il ne manquait plus que quelques chiffres. Plus qu'un dernier effort avant de toucher le fond, mais mes paupières étaient trop lourdes pour que j'achève les calculs. Ma tête tournait, j'étais pris de vertiges et le sol tanguait. Ma gamelle à peine entamée était encore au pied de la paille, avec les traces de bouillie imbibée de drogues ou de somnifères que j'avais avalés. Je m'écroulai par terre et la dernière chose que je vis fut le décompte des jours depuis mon arrivée. Si je ne m'étais pas trompé, nous étions le jour de la Saint-Jean.

XXV

Mon sommeil fut un cauchemar sans répit, une danse avec le diable qui me tenait dans ses bras. Des monstres approchèrent jusqu'à me surplomber de toute leur hauteur. Ils se penchèrent au-dessus de moi et je reconnus leurs figures.

C'étaient les spectres de Prescott, du Pr Gordon, de Mordell et de Flescher. Ils me regardèrent avec le même rictus diabolique que le révérend Bob Fulton. J'essayai de leur échapper mais on me retenait par les poignets et les chevilles. J'étais attaché à leurs pieds et ils continuèrent à rire du haut de leurs silhouettes déformées par la drogue. À leur départ succéda le ballet des toges blanches et cagoules en pointe qui s'affairaient derrière les flammes vacillantes de cierges noirs. Les hallucinations reprirent le dessus et les dernières bribes de réalité s'évanouirent dans le chaos incommensurable de nouvelles vagues de délire.

C'est une odeur pestilentielle qui finit par me sortir de ma torpeur. J'entrouvris à peine les yeux et vis dans l'interstice de mes paupières les rangées d'Apôtres vêtus de leurs sinistres habits de cérémonie. Ils étaient des centaines, massés dans la nef d'une cathédrale que les myriades de torches allumées de toute part ne suffisaient pas à éclairer entièrement. Seule la lumière des éclairs tressaillant à travers les vitraux faisait apparaître la taille démesurée de la voûte. Un terrible orage grondait dehors. J'entendais le déluge et les bourrasques de vent qui ébranlaient les battants de la porte et sifflaient sur le toit. La tempête s'apprêtait à déferler sur l'église comme la colère de Dieu sur Sodome et Gomorrhe mais la pluie et le vent n'étaient pas de taille à se mesurer à la maçonnerie en pierre. L'eau ruisselait sur les vitraux, les rafales huaient le long des murailles sans pouvoir menacer les douze silhouettes noires qui se tenaient dressées sur la mezzanine, au-dessus du chœur de l'église.

L'attention de toute l'assemblée était tournée vers le manteau de brume qui s'était répandu dans l'allée centrale. Des chants lugubres accompagnèrent le pas des quatre immenses silhouettes qui marchaient à l'avant du cortège. Elles tenaient des encensoirs

suspendus à de longues chaînes en or et répandaient dans l'église l'odeur de pourriture qui m'avait tiré de l'inconscience. Huit lépreux suivaient l'avant-garde. Leurs corps déformés par de multiples excroissances de chair sortirent de la brume. Ils portaient un palanquin de bois sur lequel était assise une grêle silhouette enveloppée dans les haillons d'une vieille robe de bure. Les rangs s'agenouillèrent à son passage. Les Apôtres baissèrent la tête pour se prosterner devant le corps figé sur le fauteuil. À son cou pendait un médaillon. Une pierre précieuse scintillait en son centre. Une gemme verte. C'était l'émeraude dont Prescott avait parlé, l'emblème de la gnose et attribut de Lucifer. Elle symbolisait la tradition de l'obscur science sacrée dont son porteur était l'héritier.

J'essayai de distinguer son visage malgré l'épaisse capuche qui descendait devant ses yeux. Il fut bientôt au-dessus de moi et l'aperçu que j'en eus lorsque le cortège arriva à ma hauteur me souleva le cœur. Son odieuse vision me rappela les gravures de John Dee, comme si la mort elle-même était habitée par une âme ayant trouvé le moyen de traverser les siècles. Son spectre m'obligea à tourner la tête pour chasser son image mais le reste du spectacle n'était pas plus réjouissant. J'étais maintenu à plat dos sur une immense dalle de pierre avec les jambes écartées et les bras en croix. Mes poignets et mes chevilles étaient enchaînés à des anneaux scellés dans un socle orné de bas-reliefs, dont les formes torturées ressemblaient à s'y méprendre aux symboles alchimiques et à l'écriture énochéenne du Dr Dee. La partie la plus finement sculptée était délimitée par un grand anneau circulaire de plusieurs pouces de profondeur, qui formait une douve autour du disque central. Ma plus grande inquiétude venait de la figure taillée dans son périmètre. C'était un pentacle au centre duquel j'étais attaché et dont les traits semblaient onduler dans les courants d'air. Les veines qui couraient sur la dalle étaient remplies d'un liquide dont l'odeur volatile révélait le caractère inflammable. Les effluves du combustible étaient le prélude aux rideaux de flammes qui s'élèveraient au-dessus du pentacle tandis que la créature invoquée par les Apôtres apparaîtrait en son centre. Mon âme lui était promise en sacrifice. Mieux valait se trouver à l'extérieur du grand cercle. D'après le peu que je savais de la kabbale, l'anneau de feu flambant autour du pentacle était destiné à protéger les conspirateurs de cette créature en leur permettant d'en rester maîtres en toutes circonstances.

La cérémonie suivit son cours sans tenir compte de mes tentatives désespérées pour me défaire de mes chaînes. Mes convulsions dérisoires cessèrent quand les forces me manquèrent. La salle tout entière résonnait du sermon de l'un des leurs :

*« ... Viens vers nous qui te sommes fidèles
Ouvre-nous la voie des mystères de Dieu
Et nous gouvernerons en ton nom. »*

La prière fut reprise en chœur avant que d'autres versets démoniaques ne soient récités d'une voix rauque, dans un langage qui m'était inconnu. Je refermai les yeux et me laissai bercer par le désespoir, lorsque les mots prononcés solennellement à la tribune finirent de dévoiler le sens profond de la conspiration des Apôtres. La démesure du projet qu'ils fomentaient depuis des siècles n'avait d'égale que leur folie.

« Les mille ans sont écoulés », clamait l'une des éminences du haut de son perchoir, et ces mots me donnèrent le vertige. Je me souvenais trop bien du contenu de l'Apocalypse de saint Jean pour ignorer à quel événement cette durée faisait référence :

« Puis je vis un Ange descendre du ciel, ayant en main la clef de l'Abîme, ainsi qu'une énorme chaîne. Il maîtrisa le Dragon, l'antique Serpent – c'est le Diable, Satan – et l'enchaîna pour mille années. Il le jeta dans l'Abîme, tira sur lui les verrous, apposa des scellés, afin qu'il cessât de fourvoyer les nations jusqu'à l'achèvement des mille années. Après quoi, il doit être relâché pour un peu de temps. »

Ces versets de la Bible annonçaient le retour de l'Adversaire tel que les Apôtres l'avaient préparé depuis plusieurs siècles dans le seul but d'usurper son pouvoir. Le moyen en était donné dans l'Apocalypse de Trinity. Le cryptogramme dissimulait l'énoncé mathématique dont les solutions avaient le pouvoir de libérer la Bête. Les nombres noirs issus de la conjecture de Cardan étaient les clefs que Dieu avait forgées pour enchaîner l'ange déchu.

L'Adversaire. C'était lui qui attendait au fond de l'abîme, la puissance en laquelle les Apôtres voyaient le moyen d'accéder à un pouvoir divin. Même du sommet de leur folie, ils n'étaient pas aveugles au point d'ignorer que, si la Bête était délivrée, elle ferait d'eux ses esclaves. Pourquoi ces hommes qui se croyaient élus, supérieurs à toute entité humaine ou inhumaine, se seraient-ils contentés de devenir les serviles ministres d'un maître régnant sans partage alors qu'ils pouvaient être régents en son nom ? Si les Apôtres étaient prêts à libérer le démon de ses chaînes, c'était pour lui en imposer d'autres qui leur permettraient de gouverner à sa place. La conspiration qu'ils menaient n'avait pu naître que d'un esprit malade d'avoir traversé les siècles à la recherche d'une quête à sa mesure. Que John Dee et Mr Gray soient ou non une même personne, je comprenais que cette idée émanait de la propre volonté de l'Archange. Faire plier la puissance divine et peser sur le monde à sa place, voilà ce qui justifiait la débauche de secrets qui entourait leur complot. Les

vingt-deux nombres noirs permettaient d'invoquer l'Adversaire tandis que le cercle de feu autour de lui le soumettrait à la volonté de ses anciens serviteurs. Aucun pouvoir ne pouvait aller contre cela. Le brasier qui allait naître autour du pentacle annonçait l'aube d'un jour où les Apôtres régneraient sur les ténèbres.

Je gardais les yeux à moitié ouverts et le visage tourné vers le plafond mais je ne voulais plus rien voir ni entendre des silhouettes noires et de la forme en haillons qui surplombaient l'assemblée. L'engourdissement que j'appelais de mes vœux refusa d'apaiser mes tourments et le spectacle impie de la cérémonie continua à se dérouler sans que j'arrive à lui échapper.

Je ne pouvais m'empêcher de surveiller l'ombre de l'Archange dans l'alignement des rangées de cagoules pointant vers le ciel. La gemme à son cou s'était illuminée d'une lueur verdâtre quand il se leva pour pointer son index décharné dans ma direction. L'Apôtre le plus proche de moi inclina légèrement le cône qui dissimulait son visage et tendit un flambeau à l'un des sommets du pentacle. Le combustible emmagasiné dans les sillons de pierre s'enflamma aussitôt et la rivière de feu commença à parcourir les deux premières arêtes du polygone. Elle croisa une arête transversale qui brûla aussitôt en deux points différents et, en moins de temps qu'il n'en faut pour réciter une prière, les extrémités de toutes les flammes se rejoignirent pour illuminer l'intégralité de la figure. Le pentacle flamboyait dans l'obscurité, le feu crépitait et sa chaleur remontait dans l'église. Les autres veines risquaient de s'enflammer à tout moment mais mon supplice n'était pas encore terminé : ni les autres sillons ni le grand cercle autour du pentacle n'étaient encore allumés. Les Apôtres se livrèrent ensuite au sacrifice d'un agneau dont ils recueillirent le sang dans un calice. La vue de ce sacrilège raviva ma volonté. Mon esprit oscillait entre lucidité et sombre inconscience mais mon imagination était libre d'agir à sa guise. Mes pensées purent s'extraire de leur inertie et se tendre vers le seul endroit qui les captivait. L'abîme de la conjecture de Cardan m'appelait, une voix s'en élevait, le fond du gouffre était si près de moi. Il ne manquait presque rien, plus qu'un détail perdu dans l'écheveau de la théorie des nombres noirs aussi bien gravée sur les murs de ma cellule que dans ma mémoire. Plus qu'un calcul pour contempler la perfection d'une architecture numérique que j'avais effleurée sans jamais réussir à l'atteindre, un chiffre pour me laisser gagner par la folie promise à qui atteindrait le fond du puits, un brin de poussière, de lumière ou de ténèbres, et les fils de la théorie des nombres noirs commencèrent à se délier dans mon esprit. Les torches suspendues aux murs se consumaient, les cascades de cire brûlante dégouлинаient le long des bougies. Leur hauteur avait diminué des deux tiers quand vingt-deux Apôtres vêtus

de pourpre se réunirent pour la fin du rituel. Une rondetournait encore autour du pentacle en récitant des psaumes, tête baissée. C'était la dernière pénitence avant d'allumer le grand cercle de protection. L'incantation n'avait pas commencé mais je devinais que le rôle de chaque silhouette en retrait était lié à un nombre noir et que leur conjuration briserait les chaînes de l'Adversaire. Sans doute n'avaient-ils pas conscience du trésor mathématique entre leurs mains. J'en avais pour ma part une telle convoitise que ma volonté de le découvrir à mon tour était absolue. La démangeaison qu'exerçaient sur moi les nombres noirs était plus forte que toutes les barrières qui obstruaient ma conscience. Rien ne pouvait la retenir. Toute la théorie me revenait en mémoire. Son architecture, sa complexité, sa perfection. Les nombres s'ajustaient les uns aux autres. Les dernières difficultés volèrent en éclats et les chiffres affluèrent en moi. Les ultimes replis de la théorie se dénouèrent, les vingt-deux clefs m'apparurent dans toute leur simplicité. Les vingt-deux nombres noirs défilèrent dans mon esprit avec une telle ardeur que ma bouche esquissa machinalement des mouvements de la langue et des lèvres. En plein cœur du pentacle, illuminé par le rideau de flammes, j'en prononçai les chiffres sans réaliser la portée de mes actes.

La ronde s'était accélérée. Les pénitents ne regardaient que leurs pieds et les observateurs de la procession n'apercevaient mon visage qu'au travers des flammes ou du défilement des Apôtres qui tournaient autour de moi. Leur spirale masquait les mouvements de mes lèvres. Je n'étais à leurs yeux qu'un agneau de plus prêt à être sacrifié, mais c'était sans compter sur la marque noire inscrite dans ma main. Mon timbre était inaudible, l'infime souffle de ma voix se perdait dans leurs psaumes. J'en étais au dixième nombre quand la ronde s'arrêta.

Une brève litanie fut récitée mais mon attention n'était focalisée que sur une chose : les nombres dont les chiffres défilaient un à un dans mon esprit. Je continuais à les prononcer à voix basse sans même m'en rendre compte et, lorsque l'orateur se tut, je venais d'énoncer le vingtième. J'entamais le vingt et unième quand les ténèbres qui émanaient de ses chiffres attirèrent le regard insondable de l'Archange en haillons. Du haut de son trône, il surveillait l'ordonnancement de la cérémonie. La nature des mouvements de mes lèvres lui devint soudain évidente et un éclair de lucidité le fit jaillir de son siège.

— Non ! hurla-t-il d'une voix d'outre-tombe qui traversa l'église comme un tremblement de terre. Son exclamation provoqua l'incompréhension et la confusion des adeptes qui virent ses bras se tendre vers le grand cercle de protection autour du pentacle. L'Apôtre derrière moi alluma instantanément l'anneau et les flammes se mirent à courir des deux côtés du sillon creusé dans la dalle. L'arc enflammé s'agrandit à toute vitesse. Les deux extrémités des flammes

s'écarterent l'une de l'autre jusqu'à se retrouver diamétralement opposées. Elles commencèrent alors leur course pour se rejoindre et m'encercler tandis que j'énumérais en un souffle les derniers chiffres que j'avais trouvés. L'avant-dernier, puis le dernier. Le feu n'avait plus qu'un angle de moins de cinq degrés à parcourir lorsque la dernière syllabe du vingt-deuxième nombre sortit de ma bouche. Les flammes de l'anneau de protection s'élevaient autour du pentacle qui brûlait déjà autour de moi mais le cercle n'était pas encore clos.

Je n'eus pas le temps de refermer les lèvres que la tache au creux de ma main eut un frémissement, une pulsation qui remonta le long de mon bras comme un frisson d'angoisse. Mon corps ne fut pas le seul à en être parcouru. La vibration de ma main provoqua une déflagration qui submergea l'église. La lumière d'aucune torche ni d'aucun cierge n'y survécut et le feu qui courait le long de l'anneau fut soufflé, si bien que l'église tout entière se trouva plongée dans l'obscurité.

Les seules flammes à avoir résisté étaient celles du pentacle. Son combustible continuait à brûler sous le regard apeuré de l'assemblée des Apôtres, tournée vers la figure d'invocation. Les douze maîtres s'étaient avancés près de la balustrade qui surplombait le pentacle. Ils observaient mon corps pris de convulsions sans savoir que ce n'était déjà plus mon âme qui l'habitait. La silhouette en haillons s'était reculée et les Apôtres les plus prudents se préparaient à se disperser.

La tache que j'avais dans la main déversait dans mes veines des torrents de sang noir. Mon bras tout entier devint cramoisi tandis que la noirceur remontait le long de ma gorge et gagnait mes autres membres. Ma conscience avait déjà été congédiée jusqu'à faire de moi le témoin indifférent de mon asservissement. La métamorphose poursuivit son œuvre jusqu'à la pointe de mes cheveux et, lorsqu'il n'y eut plus une seule particule de mon corps épargnée par sa présence, la puissance qui me manœuvrait à l'insu des Apôtres se révéla aux yeux de tous.

La tempête se mit à rugir dehors avec une telle force que les portes de l'église n'y résistèrent pas. Une terrible bourrasque arracha les gonds pendant qu'une salve d'éclairs transperçait les vitraux. La foudre fit voler en éclats toutes les fenêtres et frappa le pentacle en cinq points. Le bruit assourdissant du tonnerre gronda dans la nef traversée des arcs lumineux et une pluie de verre brisé s'abattit sur les silhouettes encapuchonnées.

L'assemblée était prise de panique. Le chaos s'en était emparé tandis que les éclairs déchargeaient leur énergie cosmique au sommet des cinq branches du pentacle enflammé. La terre tremblait et les Apôtres horrifiés couraient dans tous les sens quand la foudre reflua vers le ciel en éteignant le feu de la dernière figure encore embrasée.

L'église tout entière sombra dans les ténèbres et le corps noir qui m'avait appartenu s'anima sur l'autel. Les anneaux ne purent le retenir. Il arracha ses fers et se leva au centre du pentacle. L'Adversaire était maintenant debout dans l'église. Il avait pris possession de moi. J'étais son avatar, l'instrument dont il s'était servi pour se libérer, voilà pourquoi je portais la marque noire depuis mon arrivée à Trinity. Nous avions tous été manipulés, moi qui aspirais à me distinguer des autres et les conspirateurs qui croyaient usurper son pouvoir. Les Apôtres voulaient s'arroger sa puissance mais ils s'étaient laissé aveugler par leur science de l'alchimie et de la kabbale. C'était l'Adversaire lui-même qui leur avait inspiré l'illusion qu'ils pourraient gouverner en son nom. Leur vanité avait suffi à les attirer dans ce piège et j'avais inconsciemment été le pion chargé de détourner leur conspiration vers son seul véritable dessein. L'ennemi avait été libéré.

Le seul geste qu'il daigna esquisser fut d'entrouvrir les lèvres pour murmurer trois mots d'énochéen qui mugirent dans la nuit comme le vent dans les arbres. Tous les Apôtres entendirent sa voix résonner au plus profond de leur âme. La terreur ne leur laissait pas d'autre choix que de courir sans se retourner en empruntant la première issue possible. Ils essayaient par tous les moyens de fuir le chaos et les ténèbres au milieu desquels la silhouette noire se tenait parfaitement immobile.

Seul résonnait le bruit de la cohue dans l'obscurité, des obstacles renversés, des battants de portes claqués contre la pierre et du vent qui s'engouffrait dans la nef. Même la tempête semblait s'être apaisée lorsque l'enveloppe du démon commença à se désagréger. L'épaisse pellicule de suie qui le recouvrait entra en fusion. Les Apôtres continuaient à fuir sans rien voir des lambeaux de peau qui tombaient sur le sol dans un crépitement infernal. La première couche de sa chair se désintégrait. En dessous de l'écorce apparaissait sa véritable nature : la lumière et les flammes. Son corps n'était qu'une étoile. Chaque membrane qui disparaissait ouvrait la voie à un faisceau de lumière incandescente que rien en ce monde ne pouvait arrêter. Les fragments de son enveloppe se disloquèrent jusqu'au dernier et, quand il n'y eut plus un seul lambeau noir sur sa chair, les nuées ardentes se répandirent dans l'église et dévastèrent tout ce qui pouvait obstruer leur passage. La cathédrale s'embrasa comme un volcan et les parois en fusion s'écroulèrent dans un maelström d'éclairs et de flammes. Les silhouettes des Apôtres grillèrent comme des fétus de paille soufflés dans la fournaise. Le cataclysme fit trembler le sol et ravagea les parages tandis que les incendies déclenchés par l'explosion consumaient chaque brindille des abords de l'église, jusqu'à ce qu'il ne reste de la cathédrale qu'une ruine fumante recouverte de cendres.

XXVI

Elle se tenait debout devant les décombres. Ses cheveux ondulaient dans le vent. Le ciel était dégagé et le jour déclinait. La journaliste regardait droit devant elle en tenant son micro sur lequel était inscrit le sigle de la chaîne de télévision pour laquelle elle travaillait. Le présentateur en incrustation dans l'angle de l'écran finissait son monologue.

— ... notre envoyée spéciale. Johanna, vous m'entendez ?

— Oui, Phil, je me trouve actuellement sur les lieux de l'attentat. Vous pouvez voir derrière moi ce qui reste de la cathédrale St John depuis la nuit du 21 juin.

Des nuages de poussière tourbillonnaient encore au-dessus des ruines. Il n'y avait plus un mur debout.

— Après deux jours passés à dégager les décombres, le spectacle reste toujours aussi terrifiant. Les experts scientifiques ont estimé que la chaleur de l'incendie a dépassé trois mille degrés mais, jusque-là, aucune des hypothèses qu'ils ont avancées n'a permis d'expliquer comment la déflagration a pu avoir une telle puissance. Les sondes implantées dans la région ont toutes mesuré une importante secousse sismique dont l'épicentre se trouvait sur le lieu même de l'explosion. D'après les estimations, la puissance nécessaire pour provoquer une telle déflagration ne peut provenir que d'une bombe atomique bien qu'aucune radioactivité n'ait été enregistrée sur le site. Il est donc difficile de comprendre ce qui a pu provoquer un tel cataclysme, d'autant plus que des corps calcinés ont été retrouvés jusqu'à plusieurs centaines de yards autour de la cathédrale. Tous les regards sont naturellement tournés vers le Pentagone mais, jusque-là, aucune déclaration officielle n'a été faite.

— A-t-on une idée plus précise du nombre de victimes et de leur identité ?

— Non, les conditions ont été d'une telle violence qu'aucun corps n'a pu être identifié. Les autorités ont appelé la population à signaler toute personne disparue afin de procéder à des vérifications. Nous savons maintenant avec certitude que le révérend Bob Fulton et son

frère, sénateur de Floride, assistaient à la réunion qui se tenait cette nuit dans la cathédrale. La liste des victimes s'allonge au fur et à mesure que de nouvelles disparitions sont signalées aux autorités mais l'attentat n'a toujours pas été revendiqué.

— Des pistes ont-elles été avancées ?

— L'hypothèse la plus probable est que l'explosion visait le révérend Fulton et son frère, candidat à l'investiture républicaine, mais l'enquête est au point mort depuis que nous avons appris que le seul survivant à l'explosion ne serait pas en mesure de fournir de témoignage sur les circonstances de la catastrophe.

— Y a-t-il du nouveau à son sujet ?

— Oui, Phil. D'après les autorités, l'homme serait connu des agences fédérales mais les officiels que nous avons interrogés se sont refusés à faire le moindre commentaire. Ce que nous savons en revanche avec certitude, c'est que, depuis qu'il a été retrouvé nu au milieu des décombres, les seuls mots qu'il a prononcés sont des nombres. Nous commençons aussi à en savoir un peu plus sur son état de santé, jugé préoccupant. L'homme a été hospitalisé d'urgence à Stony Brook, où des analyses médicales ont rendu compte d'une extrême faiblesse physique. Un suivi psychologique a immédiatement été mis en place et, après deux jours d'observation, tous les experts qui l'ont examiné sont formels : il souffre d'une pathologie mentale incurable et, selon toute vraisemblance, il y a très peu de chance qu'il puisse se remettre du choc qu'il a subi. Il est donc peu probable que cet homme pourra répondre aux questions que les enquêteurs veulent lui poser et, même si son état devait s'améliorer, il faudra plusieurs mois avant qu'il ne puisse être entendu. Quant à son implication possible dans l'attentat...

La télévision restait allumée en continu dans le couloir. Elle monopolisait l'attention de deux agents de police, en faction devant la chambre d'observation où j'étais allongé. Une infirmière leur montra son badge et le gradé lui fit signe de passer. Elle franchit le seuil de la chambre. Ce n'était pas la première fois qu'elle venait. Elle attrapa mon bilan de santé accroché au montant du lit pour le reposer sur la tablette à côté de moi. Mes mains étaient sur ma poitrine. Elle prit mon poignet et le fit tourner pour me prendre le pouls. Son regard scruta sa montre, elle compta trente secondes avant de griffonner le résultat du décompte sur la feuille d'analyse. Mon bras resta allongé le long de mon corps avec ma main entrouverte au bord du lit. Il n'y avait plus aucune tache dans ma paume. Ma peau était blanche, la marque noire avait disparu et le mal qui m'avait habité était désormais libre de gangrener le monde. L'infirmière reposa le bilan sur la tablette. Le nombre 64 était écrit au crayon de papier dans la colonne des pulsations cardiaques. Quelques lignes au-dessus, se

trouvait imprimée mon identité. La première consonne était inscrite dans la première case. C'était la lettre P. On pouvait lire ensuite les deux voyelles et trois consonnes qui composaient la suite de mon nom.

La jeune femme s'écarta du lit pour prendre une seringue. Elle désinfecta ma peau avec un petit bout de coton imbibé d'alcool et me planta l'aiguille dans le bras. Je ne ressentis aucune douleur. J'étais encore trop accaparé par les mathématiques. Je calculais les signatures de séries de nombres en ajoutant les chiffres de chaque séquence.

48, signature égale à $4 + 8$, c'est-à-dire 12.

247, signature $2 + 4 + 7$, soit nombre 13.

25, 15, 781, signature $2 + 5 + 1 + 5 + 7 + 8 + 1 = 29$.

148, 1548, 260574, 124, 6001, 544, signature 92...

Mon esprit restait possédé par les nombres noirs, les vingt-deux clefs qui avaient libéré l'Adversaire de ses chaînes. La prophétie de saint Jean avait prédit sa délivrance. Ma part de responsabilité dans la réalisation de l'oracle était lourde à porter mais cela aurait été me donner trop d'importance que de m'en attribuer toute la faute. D'autres que moi avaient failli, à commencer par les Apôtres dont la conspiration avait été dévoyée, mais j'en avais assez appris de la bouche du révérend Fulton pour ne plus ignorer que la partie comptait d'autres joueurs.

Contrairement aux apparences, l'Adversaire et les Apôtres avaient des intérêts opposés tandis qu'en brûlant les carnets Prescott avait choisi une autre voie. Le révérend Fulton n'avait pas menti à son sujet. David appartenait à une société secrète, une ancienne confrérie qui pouvait faire partie de la Société Angélique évoquée par le révérend. Qu'elle s'appelle AA, Brouillard ou Voarchadumia, ses initiés s'opposaient aux Apôtres pour préserver le secret des nombres noirs. Le médaillon que m'avait légué Prescott avant de mourir portait l'empreinte de sa mission gravée sous la forme d'un nombre. Son talisman était le symbole du terrible secret dont il avait la garde. Il ne pouvait plus y avoir de doute car les deux valeurs étaient identiques. La signature des nombres noirs n'était autre que 676.

Pandor

Achevé d'imprimer en France

en avril 2009

sur les presses d'EMD S.A.S.

53110 Lassay-les-Châteaux

N° d'impression : 21213.

Dépôt légal : mars 2009.

ISBN : 978-2-7561-0168-2.

Quatrième de couverture

Collège de Trinity, Angleterre. Le Pr Alan Gordon, le spécialiste mondial des nombres noirs, a disparu.

Que sont ces mystérieux nombres noirs ?

Que sont devenus le professeur et ses travaux ?

Une commission d'enquête est sur les dents : les recherches de Gordon avaient de quoi intéresser beaucoup de monde...

Serions-nous face à la plus grande énigme de tous les temps ?

Des rues de New York aux couloirs de Trinity, du cimetière de Mortlake à une bibliothèque perdue en Forêt-Noire, la quête des nombres noirs nous emporte à travers les siècles sur les traces d'une conspiration mêlant sociétés secrètes, prophéties et kabbale.

De découvertes étonnantes en rebondissements imprévisibles, 676 est un thriller oppressant.

Une lecture dont vous ne sortirez pas indemne.

Avec 676, Yan Gérard s'installe parmi les grands du thriller français !

Illustration de couverture : Cédric Gérard.